







MÉMOIRES

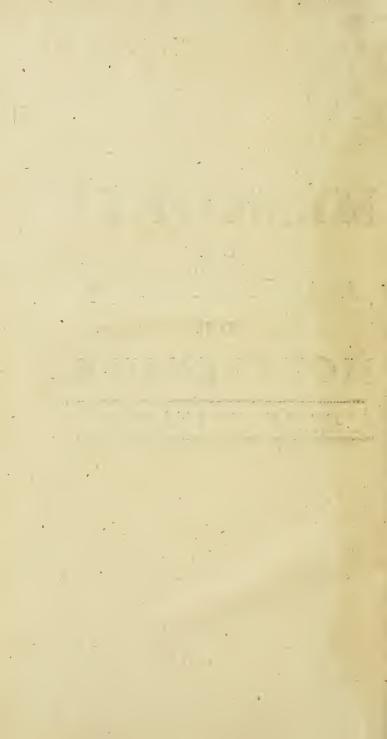
DE

MADEMOISELLE

DE

MONTPENSIER.

TOME HUITIEME.



MÉMOIRES

DE

MADEMOISELLE

D E

MONTPENSIER,

FILLE DE GASTON D'ORLÉANS,

FRERE DE LOUIS XIII,

ROIDE FRANCE.

NOUVELLE ÉDITION,

Où l'on a rempli les Lacunes qui étoient dans les Editions précédentes, corrigé un très-grand nombre de fautes, & ajouté divers Ouvrages de MADEMOISELLE, très-curieux.

TOME HUITIEME.



A MAESTRICHT,

Chez J. Edme Dufour & Ph. Roux,
Imprimeurs & Libraires, affociés.

M. DCC. LXXVI.

AXADAMS 163.9

SUITE

D E S

MEMOIRES

D E

MADEMOISELLE

DE

MONTPENSIER,

OU

DIVERSES PIECES

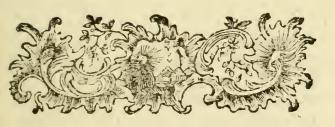
De la composition de cette Princesse, ou qui servent à son Histoire.

La Relation de l'Isle invisible, & l'Histoire de la Princesse de Paphlagonie.

Sur l'Imprimé de 1659.

AVEC LA CLEF,

Tirée des Mémoires Anecdotes
DE Mr. DE SEGRAIS.



L A

RELATION

DE

L'ISLE INVISIBLE.

A MADAME DE PONTAC,

Premiere Présidente de Bordeaux.



N ne croiroit jamais que ce fut par l'avis d'une Dévote que j'eusse fait imprimer la Relation del'Isle, & l'Histoire de Paphla-

gonie; mais ceux qui connoîtront votre dévotion ne s'en étonneront pas, sachant qu'elle est véritable, & d'une maniere à toucher plutôt le monde par votre bon

A ij

exemple, qu'à se saire craindre par tine sévérité triste. Vous n'avez point de ces façons qui épouvantent, comme beaucoup d'autres qui professent extérieurement ce qu'ils n'ont pas dans le cœur. Pourroiton craindre de vous ressembler? Vous qui lifez des choses pareilles à celle-ci, & qui y prenez plaisir, vous savez qu'elles sont innocentes, & vous vous y occupez comme une autre. A la vérité, ce ne seroit pas manque de charité que de me dire, à quoi vous amusez-vous? Il saut que les personnes de votre qualité songent à des choses grandes & folides, & non pas à des bagatelles. Cependant tel s'amuseroit à des choses qui ne seroient pas si frivoles, & qui seroient bien plus dangereuses pour la conscience. Je suis assurée qu'il n'y a Confesseur, même des plus séveres du temps, quine donne l'absolution d'un mensonge pareil à celui que je vous dédie, & qu'il n'y a personne dans la Cour qui ajoute moins de foi à ma parole, pour savoir que je ments de cette sorte. Enfin, votre approbation autorise tout : vous pouvez donner votre avis sur toute autre chose que sur la dévotion. Vous avez l'esprit délicat & juste : vous avez le discernement bon, & vous favez beaucoup; mais ce seroit assez dire (à qui ne vous

connoîtroit pas) que vous êtes de la Maifon de Thou, connue par toute l'Europe, pour les excellents hommes qu'elle a produits, & que vous avez été élevée par Meslieurs Dupuy. La Cour & le monde ont achevé de vous donner la derniere politesle; s'il vous avoit manqué quelque vivacité, vous l'auriez prife au pays où vous avez été mariée, & où vous faites votre principale demeure : & après tout ce que j'ai dit, on jugeroit bien que vous n'auriez pas trop pris de ce feu un peu dangereux quelquefois, sur-tout ceux qui connoîtront l'humeur de votre mari, qui a toutes les bonnes qualités des Gascons, & qui n'a pas une des mauvaises qu'on leur attribue. Les louanges que je vous donnerois à tous deux seroient suspectes, venant d'une personne aussi intéresfée que je le suis; c'est pourquoi je n'en dirai pas davantage, & je reviendrai à mon Livre.

Il est bon d'expliquer ce que c'est que le personnage à qui on adresse la Relation de l'Isle; car assurément c'est quelque chose de trop joli pour un nom aussi inconnu que le sien; mais ce sut lui qui me donna le sujet de cette imagination. L'Epître qui lui est adressée vous dit son nom & ses Charges. Celle qu'il a au Par-

A iij

6

lement de Dombes lui, a causé quelque démêlé avec sa compagnie, & ce démêlé l'a obligé à m'écrire souvent pour ses intérêts; mais d'exagérer le rang de sa Charge d'une maniere, & en des termes qui m'ont donné sujet de prolonger son affaire, afin de m'en divertir. On le peut voir en de certains endroits de ma Relation, qui se rapportent tout-à-sait à lui, & où je me sers quelquesois des termes qui lui sont les plus ordinaires. Etant à Lyon, la charité que j'avois pour lui prévalut sur le divertissement que j'en tirois; néanmoins il me vint en pensée de m'en procurer un nouveau. Je lui sis croire que l'on me proposoit d'acheter une Isle, & je lui donnai à entendre que je le destinois pour en être le Gouverneur. Il s'informa si on ne m'en avoit point envoyé une description; & voyant la continuation de sa curiosité, & comme il prenoit la chose à cœur, au-lieu que je croyois borner ce divertissement par une conversation, je trouvai qu'il me donnoit occasion de la pousser plus loin, & je lui dis que j'attendois cette Relation au premier ordinaire. Je partis pour Dombes le lendemain; n'ayant que faire le foir, je me mis à écrire cette bagatelle, & le matin, avant que de dîner, je l'achevai. Il

phroît affez que ce n'est point une chose préméditée, & qu'au contraire elle a été faite fort à la hâte. Vous favez que s'il me falloit écrire autrement, je renoncerois même à faire réponse à mes amis, quoique j'aime fort à recevoir des lettres. Pour l'histoire de la Princesse de Paphlagonie, vous y étiez présente quand Madame de Monglat me pria de la faire: vous en avez vu le commencement & le progrès en me voyant écrire, & la fin par la lecture que l'on vous en a faite. Si on trouve que j'aye eu tort de faire imprimer ces deux bagatelles pour vous les donner plus faciles à lire, on faura premiérement que j'ai cru que vous êtes de mon humeur, qui a aversion pour les manuscrits; & après il faudra s'en prendre à vous qui l'avez fouhaité, & qui me l'avez conseillé. A qui se fiera-t-on qu'à ses parents & à ses amis? Vous m'êtes l'une & l'autre; par-dessus cela éclairée, dévote & charitable. Puis-je faillir à votre persuasion? Il me semble que je ne dois point être en peine de ce qu'on dira d'une chose qui est faite sous votre aveu, & c'est pourquoi je me mets l'esprit en repos.



AMONSIEUR

DE BUSSILLET,

Seigneur de Messimieu, Chevalier de l'Ordre du Roi, Gentilhomme ordinaire de sa Chambre, Conseiller de leurs Altesses Royales Monseigneur le Duc d'Orléans & Mademoiselle sa sille, Chevalier d'honneur au Parlement de Dombes, & nommé Gouverneur de l'Isle de ***.

Monseigneur,

La particuliere profession que j'ai toujours faite de vous honorer, m'oblige en
cette rencontre de vous en donner des marques en prenant part à la joie qui est en ce
pays, du Gouvernement que Madame vous
a donné. Elle a bien montré par toutes ses
actions combien elle est juste; mais cette
derniere nous le persuade plus que toute
autre; car à qui pouvoit-elle faire ce beau
présent? Il est digne d'elle, & il est beaucoup plus digne de vous. Je vous assure,
MONSEIGNEUR, qu'après avoir cu
l'honneur d'entendre lire la relation qu'on
e envoyée à Madame, il m'a semblé que

celui qui la faisoit, avoit eu l'esprit de pénétrer dans ses desseins, on quelque connoissance de l'avenir; car il y a mille choses qui vous conviennent plus qu'à homme du monde. Il ne manquoit au commencement de cet Ecrit qu'une lettre qui l'offrît à VOTRE GRANDEUR; mais voyant le présent que Madame vous a fait de l'original, j'ai cru vous devoir donner cette marque de ma servitude, de vous présenter la copie avec mes très-humbles respects. Je suis bien-aise qu'ils soient connus, & que la voix publique aille disant en tous lieux, comme dans la Principauté de Dombes, que je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, très-obéissant & très-obligé serviteur....

De Trévoux, ce dernier Décembre 1658.

LARELATION

DE

L'ISLE INVISIBLE.

I Isle dont je veux vous parler, n'est ni au Nord ni au Midi: le climat est d'une juste température, qui ne tient de l'un & de l'autre que la maniere qu'il faut pour en faire dire un mot Italien: Il mezzo tempo; & certainement il est fait tout comme cela, & l'on ne peut pas mieux l'exprimer : la douceur de l'air y est grande, & le plaisir qu'il y a à le respirer est inconcevable. Cette Isle n'a point de nom, & elle est inhabitée. Il y auroit assez lieu de croire que c'est l'Isle-Ferme par sa beauté, quoiqu'il n'y reste rien du palais d'Apollidon; mais vraisemblablement il a été détruit faute d'être hanté, perfonne n'étant digne de pouvoir parvenir à passer le Lac des loyaux Amants; ainsi ce maudit temps qui détruit tout, a détruit ce digne & superbe édifice; en récompense il y a de quoi en faire de plus beaux & de plus à la mode.

Sur le rapport de ceux que nous avons

envoyés pour en faire le tour, nous apprenons que cette Isle a cent lieues de circonférence; qu'elle est toute revêtue de porphyre & de marbre, qu'à hauteur d'appui elle a tout alentour une balustrade de même, & ce pour regarder la mer qui la bat; il n'y a que deux havres où l'on entre à tous vents, & où les vaisseaux les plus en danger de la tempête trouvent leur afyle contre les plus fiers orages; ses ports sont commandés par deux places les plus belles & les meilleures du monde; elles font fortes par leur situation; l'une est un rocher escarpé, sur le haut duquel est une terrasse en maniere de bastion d'une pierre aussi dure qu'elle est précieuse & éclatante; je ne l'oserois nommer, de crainte de passer pour menteur; mais je laisse à deviner, & je me persuade que l'on le sera aisément. Il y a sorce canons qui ne sont point de fonte verte, mais qui sont d'une plus noble matiere, & l'on n'en connoît point la valeur en-fait de canons, n'y en avant jamais eu que ceux-là; ils sont de ce métal à qui le soleil donne son éclat & sa couleur; & ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'ils sont beaucoup meilleurs que les autres, bien qu'on n'en ait point fait expérience en Europe; leurs affuts sont de bois de galembours, qui s'y trouve plus A vi

propre qu'on ne croiroit : les logements pour les foldats, & les magafins font creufés dans le roc, & il n'y a de bâtiment qu'un très-petit pavillon; mais très-fplendidement bâti de corail, de gais & de la pierre même du rocher. L'autre fort est construit tout d'acier, & armé de même que celui qui lui est opposé. C'est une chose assez extraordinaire à voir; mais fort rare & fort belle, & encore meilleure.

Je pense que personne ne doutera que n'ayant que ces deux avenues à garder, la domination de cette Isle ne soit fort considérable, & fort redoutable à tous les Princes de la Chrétienté. La personne qui achete cette Isle n'étant pas pour y demeurer, elle peut bien prendre ses mesures pour savoir à qui elle donnera ce Gouvernement, puisqu'il il est très-honorable, & sur-tout sort utile, si celui à qui elle le dessine a le pouvoir de mener des gens pour peupler cette contrée. Je serai le détail de tout ce qui y est nécessaire; mais revenons à notre sujet.

Le pays est bon, & depuis deux ans que j'y suis, je m'étudie d'en connoître tout, d'expérimenter ce qui y peut venir. La conversation ne m'occupant point, puisque je n'ai avec moi que deux

valers que je pourrois nommer esclaves, vous serez peut-être en curiosité de savoir

qui m'y a mené. Je vous le vais dire.

Etant jeune, je me débauchai de mes études avec quelques-uns de mes camarades. Nous fimes dessein de nous en aller en pélérinage à St. Jacques-en-Galice, & nous fûmes jusqu'à Orléans. Nous nous amusions, pendant le séjour-que nous y fimes, à pêcher dans la riviere de Loire; & étant fort avancés pour trouver plus de poisson, il vint un tourbillon de vent qui nous emporta jusqu'à Gergeau, où je me trouvai dans un bateau séparé de mes camarades. Je fus au désespoir, ne sachant que devenir, & n'ayant pas un fol. Le batelier eut pitié de moi, & me mena avec lui jusqu'à Rouanne, où j'entendis parler de la montagne de Tarare. Je me fouvins d'avoir lu dans Voiture qu'il s'y étoit trouvé par enchanzement le jour qu'on le berna à l'hôtel de Rambouillet. Je songeai alors que je serois heureux s'il arrivoit une aventure pareille qui m'emportât & qui m'emmenât en quelque isle enchantée. A l'instant je me sentis élevé, & je me trouvai à Marseille sur le port, en état bien différent de celui auquel j'éxi tois parti de Paris; car j'étois vêtu en homme de qualité, & je trouvai beau-

coup d'argent dans mes poches. Jugez de ma joie. Force gens me vinrent accoster, & me demanderent depuis quand j'étois arrivé. Je ne jugeai pas à propos de me faire connoître pour un écolier, ni de passer aussi pour un homme qui tombe des nues : je leur répondis qu'il y avoit deux ou trois jours que j'étois dans leur ville, & que j'y venois à dessein de prendre emploi fur les vaisseaux, n'ayant pas trouvé le service de terre à ma fantaisse, & qu'il m'étoit même arrivé quelque accident qui m'avoit obligé de m'éloigner de l'armée de Flandres pour quelques années. Ils me pressoient fort de leur conter le détail de mon combat, ne doutant point que ce n'en fût un; mais comme je me serois fort mal démêlé d'un tel récit, n'ayant jamas ni vu ni fait de combats de ma vie, je me tirai honnêtement de celuici sans coup férir, & j'évitai d'entrer en matiere. Ces Messieurs jugerent que j'étois un joli garçon, & conçurent une grande opinion de moi, & plus que je ne méritois à mon âge; car je n'avois que feize ans, & je n'avois rien vu. Je les hantai, je les régalai : enfin, je m'embarquai & je m'abandonnai à la mer. Si je me fouviens, ce fut avec le Chevalier de la Ferriere, qui fut si malheureux que de

périr, & tout ce qui étoit avec lui. Je me trouvai heureusement sur une planche de Galere du debris des nôtres, qui me porta dans un vaisseau Turc, où l'on me reçut fort bien. J'y trouvai des François, des Espagnols, des Allemands; enfin des gens de tout pays : mais peu de jours après nous sumes attaqués, nous combattimes, & tout sut tué sur notre vaisseau; il n'y demeura que moi, & je sus victorieux de ceux contre qui nous combattions. Enfin, je me vis maître des ennemis, d'un navire, & de quantité de richesses. Cela me plut sort. Je m'en allai à la premiere ville rajuster mon vaisseau, & me munir de tout ce qui m'étoit nécessaire pour continuer cette vie qui me sembloit sort agréable. Ce fut à ce combat où je pris les deux sideles esclaves que j'ai avec moi. Nous fîmes encore quantité de prises; entre autres nous en fimes une où il y avoit force femmes, & entre elles une jeune Princesse d'une beauté sans pareille; elle n'avoit que dix-huit ans. Vous disant que c'est la plus belle chose du monde, il seroit inutile de vous en faire le portrait; car ce terme comprend tout ce qui se peut imaginer. Elle avoit un casque d'une escarboucle seule, avec une maniere de plume d'or, où il pendoit des poires de diamants, taillés

à facettes, gros comme des amandes : elle avoit deux émeraudes, dont elle étoit armée comme d'une cuirasse; une juppe & des manches volantes d'un taffetas d'Avignon couleur de feu; car c'étoit en été; les bras à moitié nuds, & les jambes de même avec des petits brodequins seulement d'un tissu couleur de seu & argent. Je ne vous dirai rien de leur beauté, tout le corps en étoit aussi-bien partagé que le vifage; j'en fus furpris & étonné: elle étoit fur une maniere de trône, & on ne lui parloit qu'à genoux. Je jugeai bien que c'étoit quelque grande Dame; mais je ne l'appris pas sitôt, car personne ne parloit ni François ni aucune des autres langues que je favois. Je lui rendis les mêmes devoirs que ceux de sa suite, & jamais prifonniers ne furent si maîtres que ceux-là. Vous jugerez bien, sans que je vous le dise, que dès ce premier moment, je sus prévenu d'une grande passion pour ce charmant objet. L'amour ne m'aveugla pas tant que je ne jugeasse bien que cette charmante Princesse me mépriseroit quand elle fauroit que je n'étois qu'un misérable Gentilhomme, & que j'aurois beau être jeune & bien fait, tout cela ne lui pourroit plaire. Je m'avisai de me faire servir avec beaucoup de cérémonie, & de lui

donnét à juger par la maniere qu'on en usoit avec moi, que j'étois un fort grand Seigneur. Il m'étoit d'autant plus aisé de prendre telle qualité que je voudrois, que pas un de mes gens ne me connoissoit, & ne favoit qui j'étois. Je pris donc cette réfolution le lendemain de fon arrivée. Le premier jour elle avoit été retirée; ainsi ni elle ni sa suite n'avoient pu remarquer que je vécusse autrement. Je l'allois voir avec soin; mon silence lui parloit de ma passion, & il me sembloit que le sien me faisoit connoître qu'elle ne l'avoit pas tout-à-fait désagréable. Ensin, Amour qui entend toutes les langues, & qui est le meilleur maître du monde pour s'exprimer, m'apprit son langage, & je me trouvai en état de lui parler. Les premiers entretiens que nous eûmes enfemble furent de plaindre son malheur, de lui protester qu'elle étoit la maîtresse de ses volontés, que j'étois incapable de me prévaloir de sa disgrace, & tout prêt à la ramener où elle ordonneroit. Elle me dit qu'elle étoit fille du Roi de Madagascar, & que son pere l'avoit promise au Roi d'Ethiopie, & que l'un de ceux qui avoit été tué au combat, étoit son oncle qui la menoit au mari qui lui étoit destiné. Elle me sit paroître peu d'inclination pour cette allian-

ce. La conjoncture étoit sort belle pour faire paroître ma passion; mais comme je songeois par où je devois commencer, elle me demanda qui j'étois, & me dit que la bonne opinion qu'elle avoit de moi, fondée sur les civilités que je lui avois rendues, lui donnoit la curiofité de me connoître. Je me défendis autant que je pus; mais de façon que je lui donnois en-core plus de curiofité. Enfin, elle me pressa tant, que je lui dis que j'étois le fils du Roi de France, ce qui étoit une chose assez dissicile à croire en l'état où j'étois, puisque le Roi mon pere étoit le plus puissant des Rois; mais que des raisons que je n'ofois dire m'avoient mis en l'état où j'étois, & que je la suppliois très-humblement de ne me point commander de lui en dire davarage. Elle eut peu d'égard à ma supplication, & elle me commanda absolument de lui dire mon aventure. Le même amour qui m'avoit fait céler ce que je voulois taire, m'obligea à parler. Un jour (dis-je à cette Princesse) comme je chassois dans la forêt de Livry, mon cheval étant tombé, & s'étant enfui avant que je fusse relevé, un Page courut après pour me le ramener. Pendant ce temps-là je vis proche de moi une Bergere d'une si grande beauté, qu'elle me donna dans la

vue : je l'approchai, & je lui trouvai autant de fierté que de charmes; & dans le peu de temps que je lui parlai, son esprit me parut aussi poli que celui des Dames de la Cour. Je lui demandai sa demeure, elle me dit que c'étoit dans le village de Livry, & que son occupation ordinaire étoit de garder les moutons. Mon cheval revint, je rattrapai la chasse, & pendant que je courois après le cerf, je n'y songeois guere, mais bien à ma Bergere. Je m'imaginai que c'étoit Astrée, & je me résolus d'être Céladon, & de quitter toute la grandeur & la dignité où j'étois né, pour suivre la vie champêtre, & passer une partie de la mienne avec elle; me perfuadant que le Roi mon pere ne me permettroit jamais de l'épouser de son vivant, & que tant qu'il vivroit, je serois Berger. Je retournai au Louvre où je fis comme j'avois accoutumé; je donnai mes ordres à un valet affidé que j'avois, de m'acheter tout ce qui étoit nécessaire pour me vêtir en Berger. Dès le lendemain je partis de Paris de grand matin, je me défis de tous mes gens; & comme j'étois au lieu où j'avois donné mon rendezvous, je trouvai mes habits de Berger, dont je me revêtis, & je quittai mes habits de la Cour. Je donnai mon cheval à

celui qui me les avoit apportés, & je le renvoyai avec ordre de m'apporter toutes les semaines de l'argent au lieu même où il me quittoit. Je m'en allai trouver ma Bergere, qui ne fut pas fâchée de me voir; mais elle fut furprise de mon changement d'habit : toutefois celui que j'avois la veille n'étoit pas pour me faire croire un grand Seigneur, car j'avois une cafaque d'un valet de chiens. Je lui dis que la vie de la Cour, & la sujétion de panser les chiens ne m'avoit pas plu, que j'aimois beaucoup mieux garder les moutons comme elle, & que je la priois de me mettre en condition. Elle me répondit que je rencontrois une occasion fort favorable, que son maître n'avoit plus qu'elle à garder ses troupeaux, ayant chasse un Berger depuis quelques jours, parce qu'on l'accufoit d'être forcier; mais que n'ayant point de répondant, elle ne savoit si on me prendroit. Je me trouvai fort embarrassé; elle le reconnut bien : mais nous ne laissames pas d'aller, car elle me promit de me mener chez lui. Je fongeois par le chemin, que je m'embarquois ici à une affaire mal-aisée à achever; que dès que le Roi mon perc me trouveroit perdu, il me feroit chercher; que Livry n'étoit qu'à quatre lieues de Paris; que si

ces gens-ci en avoient le bruit (comme l'on ne manqueroit point, en s'informant de moi, de me dépeindre) le bon homme chez qui je ferois auroit une grande joie de me livrer; que ma Bergere n'ajouteroit point de foi à tout ce que je lui aurois dit dès que je serois connu, & qu'enfin elle me prendroit pour un affronteur. Toutes ces choses me donnoient tant d'embarras, que me trouvant arrivé à la maifon du Laboureur, la Bergere me présenta; & comme ce bon homme commença à me parler, je ne favois comment lui répondre. Ensin, je commençai en disant en moi-même: Amour, aide-moi:ce qu'il fit. Mon nouveau maître me demanda d'où j'étois; je lui répondis que j'étois de la frontiere de Picardie, que mes pere & mere avoient du bien, & que pour mon plaisir je m'étois amusé à faire le métier que maintenant j'exerçois par nécessité. Il se tourna vers sa semme, & lui dit : Ma mie, ce jeune garçòn me plaît; il paroît à la naïveté de son discours, qu'il dit vrai, & à sa mine, qu'il a été bien nourri: il ne faut point s'arrêter à des répondants; il me plaît, prenons-le. La bonne femme, à qui je revenois autant qu'à son mari, en convint, & lui répondit : Ces malheurs peuvent arriver à tout le monde, & s'il

nous arrivoit, nous ferions bien heureux de trouver des gens qui en sissent autant à nos enfants. De sorte que je sus arrêté au logis. l'allois tous les jours mener mes moutons aux champs avec ma belle Bergere: nous chantions affis fur l'herbe; nous faisions des chapeaux de fleurs à nos moutons les mieux aimés; je leur mettois des rubans; enfin rien n'étoit si joli que nos troupeaux. Je lui contois mes douleurs, elle les écoutoit, & les foulageoit; à la fin je trouvai que je n'avois plus de sujet de me plaindre, puisqu'elle m'étoit si favorable. Mais un Dimanche comme nous étions au Prône, j'entendis crier le fils du Roi que l'on demandoir. L'appréhension que j'eus d'être, connu me sit résoudre à me déclarer à cile. Je le fis, & lui protestai en même temps que rien ne pouvoit empêcher le dessein que j'avois de l'épouser. Je lui proposai de quitter ce pays, & de nous en aller mener notre douce vie aux bords du Lignon, & dans un lieu plus éloigné, dans lequel l'on nous trouveroit moins. Nous nous y en allâmes par des lieux écartés, ne logeant ni en Bourg, ni en Village, couchant dans les bois. Comme la France n'est plus comme elle étoit autrefois du temps des Gaulois, nous ne trouvâmes point de Chevaliers errants, & notre voyage se passa sans aucune aventure. Les bords du Lignon me parurent beaux au dernier point. Nous allâmes voir les Saules où Celadon & Astrée mettoient leurs lettres; nous vimes la fontaine de la Vérité d'amour; nous visitames tous les lieux où se saisoient les sacrifices, & nous passames-là quelque temps avec beaucoup de douceur : mais mon malheur voulut qu'étant allé à une sête à un village pro-. chain, la foule ou la chaleur causa à ma' Bergere une maladie dont elle mourut. Vous pouvez juger de ma douleur dans une si suneste aventure. Ma premiere réfolution fut de m'en aller en la Thébaïde, pour y vivre comme j'avois lu qu'ont fait autrefois les Peres du désert; mais comme j'étois en chemin pour y aller, il me sembla que de la qualité dont j'étois, je pouvois saire une plus rude pénitence en ce monde; puisque les plaisirs sont un grand supplice pour les gens qui n'ont pas le cœur gai; mais aussi je songeai que de m'en retourner droit à la Cour après quelques mois d'absence, il saudroit rendre compte du sujet qui l'avoit causée, & qu'encore qu'il sût beau pour ceux qui avoient vu la Bergere, il ne seroit pas de même pour le Roi mon pere; qu'il valoit mieux m'en aller à la guerre, & ne point

revenir que je n'eusse fait quelque chose de considérable, & que ce seroit un honnête prétexte d'avoir quitté la Cour, en disant que la crainte que l'on ne m'empêchât d'aller à l'armée m'avoit fait partir de cette maniere. Je m'embarquai donc sur cette pensée dans un vaisseau étranger, ne voulant pas être connu. Mon dessein a réussi, ayant fait d'assez belles choses pour m'acquérir quelque réputation; & le ressouvenir de tous mes maux passés est bien essacé maintenant par la joie que j'ai d'avoir l'honneur de vous voir.

Il étoit tard lorsque je commençai mon aventure; ainsi dès qu'elle sut sinie, la Princesse me donna le bon soir. Quand je sus retiré, j'admirai mon bonheur de m'être si bien tiré d'affaire, & je me remerciai moi-même de m'être sait si grand Seigneur: mais quand il saut seindre, il ne saut point que ce soit à moitié, & il ne coûte pas plus de se faire sils d'un Roi que le dernier de son Royaume. Je connus à la mine de la Princesse que mon récit lui avoit plu, & je me slattai de belles espérances; je passai toute la nuit à saire ce qui s'appelle des châteaux en Espagne, ce qui sit que le matin je dormis tard. L'on me vint éveiller, & j'appris que c'étoit une des Dames de la Princesse

qui me venoit avertir qu'elle avoit été malade toute la nuit, & que l'air de la Mer lui étoit tout-à-fait contraire; mais qu'elle étoit si peu accoutumée à prier personne, qu'elle mourroit plutôt que de se remettre à me saire une priere de laquelle elle pourroit être refusée. Je me levai en diligence, & je l'allai trouver pour la supplier de me dire ce qu'elle vouloit devenir, qu'il n'étoit pas juste de la tenir toujours errante & vagabonde, qu'elle étoit la maîtresse, qu'elle pouvoit prescrire ce qu'il lui plairoit, & qu'elle seroit obéie. Elle me dit qu'elle étoit plutôt en état de suivre mes conseils que de commander, & qu'elle m'avoit une grande obligation. Nous fûmes longtemps sur ces propos, interdits l'un & l'autre, & de maniere à comprendre que chacun avoit envie de parler, & n'osoit. Je crus qu'en cette rencontre mon filence seroit criminel, & que c'étoit à moi à parler. Je me déterminai donc, & jugeai qu'en cette occasion je me devois bien plutôt recommander à l'Amour que quand j'avois dit l'avoir fait en répondant au Laboureur. Je dis donc alors: Amour, seconde-moi, & je lui sis une déclaration tout de mon mieux; mais une telle chose est toujours ridicule à redire, & n'est Tome VIII.

jamais agréable qu'à ceux qui la font quand elle est bien reçue, ou à celle qui l'écoute quand elle aime le Cavalier. La Princesse reçut la mienne fort agréablement. Je ne sais pas si ce sont les charmes de ma personne, du moins ne le puisje croire, trouvant qu'il y en a tant à la qualité dont je lui avoit dit que j'étois, que mon récit seul pouvoit avoir captivé sa bonne volonté sans y rien ajouter. Je lui alléguai les avantages qu'elle auroit, la maniere de vivre de la Cour de France, les agréments qu'elle y trouveroit. Enfin, nous conclûmes, & je me trouvai le plus heureux homme du monde de me voir mari d'une si parfaite & d'une si grande Princesse. Le respect que les honnêtes gens ont toujours pour le sexe, & celui qu'elle m'inspira à sa premiere vue, sut cause qu'elle demeura toujours dans fon vaifseau, & que l'on ne toucha à rien; de sorte que la fortune, non contente de m'avoir donné un si riche trésor que celui de sa personne, me sit paroître beaucoup de choses qu'elle possédoit. Elle me sit voir des millions d'or monnoyé, des lingots en quantité, des barils tout pleins de diamants taillés à facettes, en table & de toutes les manieres; de fort gros rubis, des perles rondes & en poires d'une

grosseur démesurée. Jugez de mon étonnement, car la valeur de toutes ces choses ne se pouvoit nombrer. Il y avoit encore des pieces de toile d'or, d'argent, & des tapis de Perse pour faire plus de deux mille ameublements. Comme l'intérêt n'étoit pas pour lors ma passion dominante, je regardai tout cela comme des feuilles de chêne, & je ne sis autre réslexion, sinon que mon bon homme de pere seroit bien-aise de me voir marié à un si riche parti, & que toutes ces sommes seroient fort utiles pour la subsistance de notre famille. Notre dessein étoit de venir en France; mais tous les vents nous furent contraires; nous fûmes attaqués, & victorieux plusieurs fois: à la fin nous fûmes vaincus; & par malheur, dans un fort rude combat, la Princesse fut tuée d'un coup de mousquet qu'elle reçut dans le cœur, pour la punir, je crois, d'avoir aimé un aussi grand imposteur que moi. Jugez ce-pendant de ma douleur. Je ne songeai plus à rien. Je demeurai dix jours sans parler & sans manger; de sorte que mes deux fideles esclaves avoient soin du vaisseau. A la fin je donnai quelque signe de vie, je fus encore un long temps fans parler, & peu après je revins, mais comme em homme outré de mélancolie : nous al-

lions dessus la mer errant deçà & delà fans favoir où, & fans dessein. Un jour pour me divertir, ces fideles esclaves s'aviserent de m'apporter des livres qu'ils avoient trouvés dans quelques-unes de nos prises; je m'amusai à les lire; c'étoit des Philosophes: sur-tout Epictete me plut; car en l'état où j'étois, souffrir & s'abstenir étoit une philosophie qui donnoit fort dans mon sens. Le vent me jetta dans l'Isle dont il est question. D'abord je fus surpris de la beauté de ce port. Étant entré dans ce beau & brillant rocher dont je vous ai fait le récit, je fis mon possible pour en fortir, ne jugeant pas que tant de beauté convînt à ma mauvaise fortune; mais il me fut impossible. J'appréhendois d'y trouver du monde digne d'habiter un si beau lieu; mais quand je n'y trouvai personne, j'eus autant de joie que j'étois capable d'en pouvoir sentir, de me trouver seul avec mes deux esclaves. J'oubliois de vous dire que pendant que ma douleur m'avoit réduit au misérable état où l'on me croyoit mort, nos vaisseaux avoient combattu, & que l'on m'avoit pris celui où étoient toutes mes richesses, & qu'il n'étoit demeuré dans le mien que les choses nécessaires, dont je ne me souciois point. Pendant que je lisois mon

Epictete, & que je passois les jours & les nuits sur la dure dans ce charmant lieu, la beauté duquel faisoit que je n'avois plus d'yeux pour tous les autres, mes esclaves se promenant dans l'Isle y découvri-rent des raretés si grandes, qu'ils m'en ra-contoient tous les jours quelque chose de nouveau. A force de lire les Philosophes, je le devins tant, que je me consolai de la mort de la Princesse, & n'y songeai plus. Séneque me parut avoir mené une vie plus agréable qu'Epictete, ayant poffédé des biens en les méprisant. Je commençai à fortir, & à me promener par toute l'Isle; je la trouvai d'une beauté extraordinaire; nous nous mîmes tous trois à la cultiver, ce qui nous fit connoître la bonté du terroir, & ce qui me donna lieu de penser à la peupler, & à en donner avis à quelque personne considérable, comme j'ai fait, fongeant que je trouverois à y vivre avec repos & tranquillité, même à y avoir du bien pour y vivre heureusement. Ce fut dans cette pensée que je dressai ce projet.

L'Isle a, comme j'ai déja dit, cent lieues de circonférence; de longueur & de largeur en tout sens, environ quarante. J'ai parlé de la maniere dont elle est revêtue. Il y a dix forêts, à favoir june d'o-

B iii

rangers, qui est en partie à mi-côte : atr milieu, qui est sur une hauteur, il y a un grand étang d'une cau claire & vive; cette source forme un ruisseau qui tombe en cascade sur du marbre noir dans le milieu d'une route, & qui fait un grand rond aubus. Les routes y sont à perte de vue, & les arbres touchent aux nues. A l'opposite l'on rencontre une autre forêt de grenadiers, qui est très-agréable par la couleur de ses sieurs, & par la grosseur de ses fruits. Des grenades que l'on y cueille, il y en a la moitié qui sont douces : ces arbres fleurissent, & portent des fruits deux fois l'année, & les orangers de même. Une autre m'a paru assez extraordinaire, parce que les arbres qui la composent grossisfent rarement en France: elle est de jasmin; mais d'une hauteur & d'une grofseur incroyable, aussi-bien que la quatrieme, qui est de Genêt d'Espagne. Les autres sont de chênes, d'ormes, de sapins, & de cedres; si on en avoit le débit, elles feroient de grand revenu, un arbre y croiffant en deux ans comme en quarante dans l'Europe. Les autres sont d'oliviers, & d'arbres fruitiers de toutes fortes, de poires, de prunes, cerifes, bigarreaux & pê-ches de toutes les manieres; celles-là font beaucoup plus grandes que toutes les au-

tres; & au pied des arbres, il y vient des raisins muscats de toutes les saçons, qui entourent les arbres, & fur la terre toute forte de fruits rampants, comme fraises, framboises, groseilles, melons, concombres & citrouilles; enfin, de tout ce que l'on se peut imaginer, & de toutes sortes de légumes fous les autres. Il y vient du bled, de l'avoine, de l'orge, fors sous celles des orangers, grenadiers, jasmin & genêt d'Espagne, semblant que cela est plus pour la décoration du pays que pour l'utilité; mais il y naît de toutes sortes de fleurs qui y font toujours comme au printemps. Les prés y sont d'une beauté, & d'une bonté singuliere, puisque l'on les coupe quatre fois l'année. Il y a des champs où il ne vient que des champignons de toute sorte de couleurs pour réjouir la vue, & dans le même endroit des trufes. Il y a force rivieres de toutes longueurs & largeurs, des lacs & des ruisseaux; le cours des uns est doux, des autres il est rapide, & les eaux de dissérent œil. L'on y prend des poissons d'une monstrueuse grosseur; l'on y voit souvent des chevaux marins, des baleines, des dauphins, des naïades, & des syrenes les plus jolies du monde. Elles chantent mélodieusement; & quand le foleil donne sur leurs écailles, rien n'est

Terror

plus plaisant à voir. Les petits ruisseaux & les prés d'alentour sont toujours couverts de tous les oiseaux qui aiment cer élément, & qui sont d'un plumage le mieux nué du monde; & l'on peut croire par-là que la nature mêle mieux les couleurs que les marchands du Palais, Les forêts sont toutes pleines de satyres qui font beaucoup plus modestes qu'ailleurs, ne songeant qu'à jouer de leur flûte douce, & à les accorder au chant des oiseaux qui font un agréable concert. Les cerfs y sont tous communément pies, & beaucoup jaunes & noirs, & même de tout blancs, avec les cornes couleur de seu si vive, qu'il semble qu'elle soit de vernis. Les biches, faons, chevreuils & dains sont presque toujours couleur de rose & Isabelle. Pour les lapins ils y sont de toutes couleurs; ainsi des autres bêtes, elles sont toutes différentes des autres : mais les chevaux noirs, blancs, bays ou gris y font rares, étant tous bleux, incarnat, gris de lin & mêlés de ces couleurs; il n'y en eut jamais de si beaux : comme ils y sont sauvages, leurs queues & leurs crins pendent jusques à terre; cela fait un effet admirable. Les éléphants, les licornes, les dromadaires & les chameaux y font communs: enfin, il n'y a d'aucune sorte de

33 oui

bêtes ni d'oiseaux dont vous ayiez vu, oui parler, ou lu, qui n'y soit en quantité, & d'une beauté exquise & rare. Lé gibier y est merveilleux. Le bœuf, le mouton y ont un goût qui n'est point connu en lieu du monde. Les soirs rien n'est si beau à voir que les prairies au coucher du foleil. Toute forte d'animaux y viennent : les Sylvains aussi & les Naïades se viennent promener quelquefois dans ces petits ruiffeaux; de forte que leur voix, les flûtes des Sylvains, avec le chant des oifeaux, les mugissements & hennissements des bêtes, tout cela fait un concert le meilleur du monde; & le plaisir qu'on a de voir tant de créatures irraisonnables donner une telle satisfaction, montre bien que la nature est une chose bien admirable; encore plus celui qui en est l'auteur, & cela très-assurément donne de beaux sujets de penser à soi, & de faire de bonnes & solides réflexions. J'oubliois une espece de bête que l'on ne devroit point nommer ainsi, puisque, hors la parole, rien ne se rapporte mieux à l'homme, non par la forme, mais par l'esprit, puisqu'ils en ont insiniment, qu'ils entendent, qu'ils sont fideles & intelligents: personne ne doutera que ce ne soit des chiens dont je veux parler. J'ai remarqué qu'en cette isle ils

y sont comme en maniere de république ; ainsi que quelques naturalistes ont écrit des sourmis & des mouches à miel; mais assurément les chiens de cette Isle le sont avec plus de connoissance & de raison. Ayant donc remarqué qu'ils avoient un chef, & que les uns & les autres le révéroient, je me suis tout-à-sait appliqué à voir où la chose alloit; j'ai trouvé en eux une vraie monarchie, un Roi, une Reine, & toute leur maison. Ce sont les levriers qui regnent maintenant; il m'a même paru qu'ils ont disputé long-temps avec les épagneuls; mais ce parti étoit le plus foible, puisqu'il n'étoit soutenu que des bichons, & que les chiens courants, les dogues, les turcs, les chiens d'Artois, les mâtins, & toute autre espece, avoient reconnu les levriers comme leurs véritables princes. La race qui regne maintenant est d'une sort petite espece; mais beaux à merveille: ils ne chassent point; mais ils font chasser les autres pour leur divertiffement : la reine en est noire avec du blanc & du seu: le roi est blanc, & les princes du fang sont communément gris & blancs, noirs, blancs & noirs ou fort gos. Il y en a deux seulement isabelle & boncs d'une beauté singuliere, que l'on destine de marier ensemble. Leur me-

narchie est en fort bon ordre; ils y vivent sans dissention; les barbets agissent peu; mais pour les épagneuls, ils font contre fortune bon cœur; car ils chassent, & apportant de leurs prises, font subsister les autres; enfin ils paroissent sort zélés pour l'Etat. De vous dire si c'est par politique ou par inclination qu'ils agifsent, je ne vous le dirai point; mais vous saurez que les lions y sont fort jolis, ils font couleur de seu, & enjoués extrêmement. Je pense que cela leur vient de la liaison qu'ils ont avec les chiens; car asfurément il y a alliance & confédération, & dans cette derniere affaire ils furent fort zélés pour le parti des levriers; les singes & les renards furent pour les épagneuls: pour les autres bêtes, je ne les vis point prendre parti dans cette guerre. L'on mange en toute saison des poids verds, des feves & des asperges & toute autre forte de ces denrées. Il n'y auroit rien de si aisé que de faire des confitures. Les cannes de sucre y sont en quantité; la canelle, la casse, le riz, la rhubarbe, le fené, le tabac, & toutes ces drogues Orientales y viennent à foison. Nous ne manquons que de gens pour travailler; car nous avons de toutes matieres; & dès que nous aurons du monde, nous aurons B vi

de l'argent. Les vers à soie sont à milliers, tous les mûriers en sont pleins : enfin , amenez-nous de toutes fortes d'ouvriers, car tout est à faire ici. Les carrieres sont visibles; quoique l'on n'en ait rien tiré, le marbre, le porphyre, la pierre de touche, le lapis, la cornaline, le geais, les roches de diamants, d'émeraudes, de rubis, de faphyrs, de turquoises y sont de même; & les bords de la mer y sont tous remplis de coquilles où l'on trouve des perles. Amenez d'honnêtes gens pour peupler l'Isle, des bourgeois, des Gentils-hommes & des gens d'Eglise; car il faut que la vigne du Seigneur y soit cultivée aussi-bien que le reste; des Religieux & des Jésuites, car autrement l'Isse seroit décriée, & un lieu où ils ne veulent pas être n'est pas en réputation : ils y feront de superbes Colleges. Si vous voulez, envoyez-y des Janfénistes, ils sont laborieux, & ne songent pas seulement au travail de l'esprit : quoiqu'ils fassent les plus beaux ouvrages, & que ce soient les meilleures plumes de ce temps, ils ne laiffent pas de s'adonner à travailler à toute forte de métiers, imitant les anciens qui ne demeuroient point inutiles. Il seroit assez à propos d'y amener des gens de guerre, de police & de justice. Des pre-

miers, si on en suit mon avis, il y en aura de plusieurs nations, comme François, Allemands & Suisses, qui sont les peuples de tous affurément les plus aguerris. Il n'en faut pas en grand nombre, n'ayant point de guerre; mais seulement pour garder les ports, & pour suivre le Gouverneur, qui représentera la personne du Prince. Ce n'est point une chose extraordinaire d'en user ainsi; il y en a en Flandres qui servoient auprès des Ducs de Bourgogne, qui servent encore maintenant à tous les Gouverneurs qui y sont pour Sa Majesté Catholique. Quant à la Justice, je pense que c'est sur quoi on aura plus long-temps à penser, asin de n'y envoyer que des gens triés sur le volet, ne prévoyant pas qu'il puisse y avoir de plus d'une année aucun procédé litigieux. Je suis toutesois d'avis que l'on y établisse un Parlement, quand ce ne seroit que pour le decorum de la magistrature; le nombre dont il sur composé in n'en die nombre dont il sera composé, je n'en dis rien, n'ayant point de connoissance de ces choses-là, non plus que de beaucoup d'autres dont je ne parle ici que par les Livres; mais je dirai, s'il m'est permis de donner mon avis, que j'ai lu quelque part qu'au Parlement de Dijon, il y avoit un Chevalier d'honneur, & même dans

un autre qui avoit été créé à l'instar d'icelui; mais ma mémoire me manque aussi-bien que la maniere dont il sut fait. Comme vous êtes sur les lieux, vous pouvez prendre vos mesures, & vous fonder fur des exemples; car les innovations ne font pas bonnes, même en un lieu où il faut que tout soit nouveau. Les Corpsde-Ville auront soin de la police, quand on en aura bâti. Pour de la monnoie, on y en battra tant que l'on voudra; car nous avons des mines d'or, d'argent, de cuivre, de plomb, & d'autres choses qui, faute de nom, ne se peuvent dire. Les Comédiens est chose nécessaire : de François, d'Italiens, de Batteleurs, Sauteurs de cordes, & buveurs d'eau, fans oublier les Marionnettes & joueurs de gobelets; des chiens dressés à sauter, & des singes pour montrer aux nôtres; des violons, des trompettes, des joueurs de luth, de harpe, de clavessins, d'épinette, d'orgues, de mandores, de sistres, des psalterions, manicordions, trompes marines & trompes de cors pour la chasse, car il est bon de joindre les arts libéraux aux méchaniques: & comme la musique est un de ceux qui me plaît davantage, j'en ai fait le détail; ce que je ne ferai point des autres : des Baladins & bons danseurs est une dépendance : sur-

tout qu'ils sachent la sarabande à l'Espagnole, avec des castagnettes, rien ne me paroissant plus agréable dans un ballet que de les voir après les machines. N'oubliez pas un machiniste. J'ai vu autresois à Paris de certaines gens de tout sexe & conditions, qui hantoient les honnêtes gens; les uns mélancoliques, & les autres gais, habillés différemment des autres, & parlant de même. Parmi ceux-là il y avoit des Rois, des Empereurs, des gens de rien, des oiseaux, le Saint-Esprit même, à ce qu'il disoit; enfin, des personnages propres à récréer la compagnie : comme les Cours ne sont jamais sans cela, amenez-en pour divertir notre Gouverneur; le mot qui les fignifie m'est échappé de la mémoire; mais je crois le désigner assez pour me faire entendre; queique bousson, qui soit demi-sait. Je pense que voilà toutes les choses que je pouvois imaginer pour peupler un beau & agréable séjour, & en rendre la demeure telle. Après avoir songé à ce bien public, je veux songer au mien : je crois qu'il me faudra marier; mais je songerois plutôt à l'alliance qu'à la personne de mon Infante; car étant fille d'un homme tel que je le vais dépeindre, elle ne pourroit être qu'incomparable. Je voudrois donc que

mon prétendu beau-pere fût un homme âgé de cinquante-neuf ans, large d'épaules, d'entre deux tailles, blanc comme un cygne, assez srisé, pour laisser à juger aux spectateurs qu'il a une belle tête, de groffeur à l'avoir bonne, rouge en visage, des gros yeux bleux un peu hors de la tête, entre doux & hagards, plus souvent l'un que l'autre, puisque la douceur lui doit être naturelle, & que quand ils ne le sont pas, il saut qu'ils se sentent de son humeur martiale; que son nez soit entre le camard & le pied de marmite, sa bouche assez commune: ensin à tout prendre, qu'il ait bonne mine, & qu'il soit bien fait, qu'il ait l'air sin, qu'il sasse des mines, selon les occurrences, qui signifient beaucoup de choses. Il me semble que je le vois; son esprit ne se peut exprimer; il parle comme un livre, & a la langue mieux pendue qu'aucun homme du monde; il écrit comme Nerveze; il est un registre vivant de tous les commandements, soit en guerre ou en Province : il fait la fonction de toutes les Charges, & parsaitement bien les formalités de Justice, les féances, les rangs des Compagnies souveraines, & sur-tout leur maniere de siéger. Il a pour ses maîtres des respects inouis, une fidélité sans égale, & aussi

pour ses amis est le plus serme & le meil; leur homme du monde; il est à naître qu'homme qui vive s'en soit plaint. Il rend toujours de bons offices, fert l'un, oblige l'autre, & n'abuse point du crédit qu'il s'est acquis par son propre mérite : ce qui a fait sur l'esprit de son maître une impression capable d'éblouir par ses rayons tous ses compatriotes d'envie; mais ils ne font pas assez forts pour la dissiper : je pense que voilà un abrégé d'un homme bien parsait. J'en ai parsé comme d'un homme vivant; car puisqu'il sera mon beau-pere, il y a quelque apparence qu'il est sous la voûte des Cieux, & qu'il n'y a qu'à le connoître. Fasse le Ciel que ce foit plutôt que l'on ne s'imagine, & qu'il lui donne une dignité! si c'étoit le Gouvernement de notre Isle, je serois au comble de mes souhaits; mais il faudroit être Nostradamus pour le connoître maintenant: mais à propos de Nostradamus, envoyez-nous aussi de ces gens, qui de leurs cabinets se promenent dans la moyenne région de l'air, & qui par les habitudes qu'ils ont avec les astres, fouillent, par la permission des Dieux, dans les plus cachés fecrets de nos Rois, même pénetrent jusques dans l'avenir.

Fin de la Relation de l'Isle Invisible.

HISTOIRE de la Princesse de Paphlagonie.

A MADAME LAMARQUISE DE MONGLAT.

TL est difficile de ne se pas rendre à vos. I prieres, ayant autant à amitié que j'en ai pour vous; & l'amitié que j'ai pour moimême me fait aisément tomber dans les panneaux qu'il vous plaît de me tendre. J'avoue ingénument que j'ai beaucoup d'amour-propre, & que les louanges que vous m'avez données après la lecture de l'Isle ont su me plaire; cela m'oblige à satisfaire plus volontiers à la priere que vous me faites d'écrire l'histoire de la Princesse de Paphlagonie, non pas comme elle est dans Cyrus; car d'entreprendre une même chose que Mademoifelle Scudery, il ne m'appartiens pas; ceseroit donner dans un grandridicule; S tout grand qu'est cet amour-propre, ma raison est si dominante sur lui, que je suis assuré qu'il ne m'aveuglera pas au point de me laisser faire de si lour des fautes. Il ne me fera jamais échouer que dans les Isles inhabitées, & je crois que l'onne périt point dans de pareils écueils, puisque ceux qui viennent pour les reconnoître, tirent du péril où l'on s'est trouvé, & amenent de quoi en sortir. Je vous regarde donc comme celle qui me tirera du naufrage, puisque c'est vous qui m'embarquez. Il sera de cette

histoire comme de ces beautés qui n'ont guere d'esprit; pourvu qu'elles ayent de l'agrément, & qu'elles fassent des mines, elles soutiennent toutes sortes de conversations sans parler, Eles personnes qui les quittent vont disant que ces mines signifient de jolies choses, & qu'elles en font plus entendre que si elles parloient davantage. J'ai la meilleure intention du monde dans cette narration; mais toutes ces grimaces ne font rien sur le papier. Je vous prie de ne me prendre point par mes façons, car je n'en fais point; mais de juger de mon ouvrage par le feu de mon esprit : où j'aurai manqué à dire tout ce qu'il faudra, dites que les esprits vifs conçoivent tant de choses à la sois, que cette consusion de pensées, au-lieu de s'exprimer, se dissipe & se consomme en soi-même: si j'en dis trop, yous l'attribuerez aussi au même feu, qui gagne plus que l'on ne veut, & qui éblouit de sa grande lumiere: ensin, on peut trouver de bonnes excuses à mes fautes, puisqu'elles partent d'un bon principe, & même de quoi me louer quand on voudra me traiter unpeu favorablement. Peut-êtredirez-vous que je me loue trop moi-même; mais je ne le trouve pas, puisqu'à mon gré la vivacité est plutôt un défaut dont je m'accuse, que je ne la crois une qualité nécessaire, quand elle n'est pas accompagnée de jugement.



HISTOIRE

DE

LAPRINCESSE

DE

PAPHLAGONIE.*

ORSQUE les Perses vinrent dans la Paphlagonie, & que Cyrus † s'en rendit le maître, tout le pays eut de la terreur, & de

l'effroi des conquêtes d'un si grand Capitaine, si honnête homme, & si bien sait. La Reine de Paphlagonie craignit que les charmes de ce conquérant ne donnassent dans la vue de sa sille, ou qu'il ne ressent lui-même les charmes de la Princesse; & comme ce n'étoit point des intérêts de leurs Etats que l'union de ces deux Maisons, la bonne semme de Pa-

^{*} C'étoit Mlle. de Vandi de la Maison d'Apremont. † Mr. le Prince.

phlagonie envoya la Princesse sa fille chez la Reine de Misnie * sa tante. La jeune Princesse étoit née avec beaucoup d'esprit & de beauté; elle étoit fort aimée de sa mere, & elle l'avoit été encore davantage de son pere, de qui elle tenoit la vivacité d'esprit, & l'agrément qu'elle avoit en toutes choses; ce qui redoubloit sa tendresse pour elle par cette ressem-blance. Ce Prince avoit été un des plus braves & des plus galants hommes de fon temps, & l'on peut dire que s'il avoit vécu, les Perses ne seroient pas entrés dans fon pays, ou du moins n'y auroient pas fait de si grands progrès, & assurément il est mort trop-tôt pour le bien de fes Etats. Cette jeune Princesse, dont l'enfance avoit été chérie par ce Prince, avoit encore cultivé les commencements de ses belles lumieres dans sa Cour, qui étoit aussi grande, aussi agréable, & pleine d'aussi honnêtes gens qu'aucune de tous les Princes ses voisins; mais cette Cour devint une solitude par sa mort, & ce lieu ressembloit plutôt à un Couvent par la vie que l'on y menoit, qu'à la Cour d'une grande Princesse : ce qui donnoit beaucoup d'ennui à sa fille, qui s'adonnoir à toute forte de lecture; car c'étoit un es-

^{*} La Comtesse de Maure.

prit à qui il falloit donner toujours de l'occupation : elle apprit toutes les Langues qui étoient à la mode du temps, & convenables aux personnes de son sexe; & pendant que sa mere étoit dans les Temples aux pieds des Autels, adressant ses prieres aux Dieux pour la conservation de ses Etats, notre jeune Princesse tâchoit de se rendre digne de les gouverner. Comme elle arriva chez la Princesse de Misnie, on admira cette jeune merveille, & tout le monde en étoit charmé. On ne comprenoit pas comment elle s'étoit pu faire au point qu'elle étoit dans la folitude où fa mere la faifoit vivre, ce qui faisoit d'autant plus admirer la beauté de son naturel; mais ce que l'on y remarqua sur-tout sut un grand éloignement pour la galanterie, quoiqu'elle aimât les esprits galants, & qu'elle eût une délicatesse admirable à en faire le discernement. Un jour un Cavalier, en lui racontant une histoire, nomma l'Amour; à l'instant il lui vint un vermillon aux joues beaucoup plus éclatant que celui qu'elle y avoit d'ordinaire, ce qui fit remarquer à la compagnie, que le Chevalier avoit dit quelque chose qui avoit blessé sa pudeur. Il s'arrêta tout court (car le respect l'interdit jusqu'à lui faire perdre la

parole) & elle remédia à cela de la maniere du monde la plus ingénieuse & la plus nouvelle. Elle reprit le discours en lui disant: Hé bien, l'autre qu'a-t-il fait? ne voulant point nommer l'amour, pour lui apprendre à se faire entendre sans prononcer une chose qui lui déplaisoit; de sorte que depuis on ne parla plus que de l'autre, & l'amour sut banni des conversations de la Princesse, aussi-bien que de son cœur.

Rien ne ressemble mieux à Paris que la Ville où demeuroit la Reine de Misnie, & rien n'étoit plus semblable à la place Royale qu'une place où étoit son palais; c'est pourquoi après cette comparaison il feroit inutile d'en faire la description: mais il n'en est pas ainsi de sa personne, car on ne la peut comparer qu'à elle-même. C'étoir une femme grande, de belle taille & de bonne mine; sa beauté étoit journaliere par ses indispositions qui en diminuoient un peu l'éclat : elle avoit un air distrait & rêveur, qui lui donnoit une élévation dans les yeux, & qui faisoit croire qu'elle méprisoit ceux qu'elle regardoit; mais sa civilité & sa bontéraccommodoient en un moment de conversation ce que les distractions pouvoient avoir gâté par cet air méprisant. Elle avoit de l'esprit infiniment,

ment, un esprit capable, instruit, connoisfant & extraordinaire en toutes choses. Il falloit avoir une grande politesse pour être de sa Cour: car tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens de tout sexe, s'y rendoient de tous côtés; mais quelque bonté qu'elle eût pour excuser les défauts des personnes qui venoient pour y apprendre, ses Courtifans moins charitables qu'elles n'avoient pas la même indulgence, & ainsi la crainte en bannissoit le ridicule. Elle ne vivoit point comme le reste des mortels, & elle ne s'abaissoit pas à cette regle où l'usage assujettit les gens du commun à se régler selon les horloges; elles étoient désendues dans tous ses Etats, & on eût réputé pour insensé un homme ou une semme qui se sussent asservis à un coup de cloche: on croyoit en ce pays-là que cela choquoit tout-à-fait le bon-sens, parce que d'ordinaire on regle les cadrans sur le Soleil, & c'étoit l'ennemi morrel de la Princesse. Elle avoit coutume de dire pour s'excuser, qu'elle craignoit la chaleur, & que dès que les rayons de cet astre entroient dans sa chambre, elle se mouroit, elle s'évanouissoit; mais pour moi je crois que l'aversion en étoit réciproque, & que si le seu de l'esprit de la Princesse & celui de ses yeux se sussent rencontrés avec Tome VIII.

célui du Soleil, ils eussent sait un tel incendie, que le genre humain en eût fouffert. Peut-être croyoit-elle que ce devoit être par là que devoit commencer le déluge de feu, qui viendra à la fin du monde: peut-être aussi notre Princesse, qui étoit très-éclairée en toutes Sciences, pénétroitelle dans l'avenir par l'Astrologie; & par ce moyen connoissant le mal qu'elle craignoit de causer, elle l'éloignoit autant qu'il lui étoit possible. Sans doute c'étoit la raison qui faisoit qu'elle ne sortoit jamais en plein midi, qu'elle ne se levoit qu'au coucher du Soleil, & qu'elle ne se couchoit qu'à fon lever. Elle craignoit extrêmement la mort, par cette raison encore, à ce qu'elle disoit, qu'elle vouloit allonger le monde tant qu'elle pourrois; & assurément quand elle n'auroit pas eu ce sentiment par elle-même, elle l'auroit eu par la communication de la Princesse Parthenie son amie * intime, qui avoit des frayeurs de la mort au-delà de l'imagination; il n'y avoit point d'heures où elles ne conférassent des moyens de s'empêcher de mourir, & de l'art de se rendre immortelles. Leurs conférences ne le faisoient pas comme celles des autres;

^{*} La Marquise de Sablé.

la crainte de respirer un air ou trop froid ou trop chaud, l'appréhension que le vent ne sût trop sec, ou trop humide, une imagination ensin que le temps ne sût aussi tempéré qu'elles le jugeoient nécessaire pour la conservation de leur santé, étoit cause qu'elles s'écrivoient d'une chambre à l'autre. On seroit trop heureux si on pouvoit trouver de ces billets, & en faire un recueil; je suis assuré que l'on y trouveroit des préceptes pour le régime de vivre, des précautions jusques au temps propre à saire des remedes, & des remedes même dont Hippocrate & Gallien n'ont jamais entendu parler avec toute leur science; ce seroit une chose fort utile au Public, & dont les Facultés de Paris & de Montpellier feroient bien leur profit. Si on trouvoit leurs lettres, on en tireroit de grands avantages en toutes manieres; car c'étoient des Princesses qui n'avoient rien de mortel que la connoissance de l'être dans leurs écrits; on apprendroit toute la politesse du style, & la plus délicate maniere de parler fur toutes choses. Il n'y a rien dont elles n'ayent eu connoissance: elles ont su les affaires de touts les Etats du monde, par la participation qu'elles y ont eue de toutes les intrigues des particuliers, soit de galanterie ou d'autres cho-

fes où leurs avis ontété nécessaires, tantôt pour appaiser les brouilleries & les querelles, tantôt pour les faire naître selon les avantages que leurs amics en pouvoient tirer. Enfin, c'étoient des personnes par les mains desquelles le secret de tout le monde avoit à passer. La Princesse Parthenie avoit le goût aussi délicat que l'esprit : rien n'égaloit la magnificence des festins qu'elle faisoit; tous les mêts en étoient exquis, & sa propreté a été audelà de tout ce qui s'en peut imaginer. C'est de leur temps que l'écriture a été mise en usage: auparavant on n'écrivoit que les contrats de mariage, & des lettres il ne s'en entendoit point parler; ainsi nous leur avons l'obligation d'une chose si commode pour le commerce. Cyrus vint en Misnie, & s'adonna à rendre visite très-soigneusement à la Reine de cette contrée; la Princesse de Paphlagonie qui étoit avec elle ne lui déplut point, il aimoit fort sa conversation. Comme ce Prince étoit fort jeune & fort enjoué, un soir il vint chez la Princesse habillé en femme; car de ce temps-là on s'habilloit en masque aussi-bien qu'en celui-ci. Sous cet habit trompeur, il embrassa la Princesse de Paphlagonie, & se jouant avec elle comme auroit pû saire quelqu'autre Prin-

cesse, puis il se démasqua; elle en demeura transie à un tel point, qu'elle en pensa mourir, & Cyrus eut toutes les peines du monde à obtenir pardon d'une liberté en liquelle il n'avoit point cru manquer au r spect qu'il lui devoit : elle lui reprocha en colere que c'étoit des jeux qu'il apprenoit chez la Reine Gelatille *: il est bon d'expliquer qui étoit cette Reine. Gelatille étoit une veuve, qui, depuis la mort de son mari, étoit venue habiter la Ville de Morifate †, c'est le nom de la Capitale de Misnie. Comme le Royaume de cette veuve étoit dans un pays si éloigné & si barbare, qu'elle n'avoit vu le monde, elle le cherchoit avec empressement; & pour en être plus proche, par la permission de la Reine, elle logeoit dans un coin de la place du Palais. C'étoit une jeune femme de la plus agréable taille du monde : elle avoit de beaux yeux & un beau teint; mais elle étoit fort maigre, & elle avoit un air fort étourdi, qui faisoit juger, aussibien que sa conduite, de son peu de jugement. Tout ce qu'il y avoit de jeunesse à la Cour ne bougeoit de chez elle depuis

^{*} Madame la Comtesse de Fiesque, qui se nommoit Gelone d'Harcourt.

[†] Paris.

le matin jusques au soir; on y vivoit sans respect, dinant & soupant avec elle quand il y avoit de quoi; car bien qu'elle ne fût pas dans une grande opulence, elle en avoit assez pour maintenir sa dignité. Dans son déréglement, qui faisoit que tout alloit chez elle dans un grand défordre, elle conservoit néanmoins sa majesté dans son train; & entre ses principaux Officiers, elle avoit un Chancelier * qui étoit une aussi bonne tête qu'elle. Comme elle faisoit sa cour chez la Princesse, tous ses Courtisans suivoient son exemple, & le Chancelier devint amoureux de la Princesse de Paphlagonie à un tel point, qu'il s'en rendit le jouet de tout le monde, tant il parut ridicule. Un jour on le trouva devant la porte de la Princesse, poignardé, mais de telle maniere qu'il n'étoit pas tout-à-fait mort; il tenoit dans sa main un espece de manifeste pour justifier l'homicide de soi-même, par sa cause; & comme cette solie lui avoit encore affez laissé de sens pour respecter la Princesse, ce manifeste étoit écrit en Grec, afin que tous ceux qui l'expliqueroient le fissent d'une maniere moins passionnée qu'il n'eût fait lui-même, fachant bien

^{*} De Lionne, Président de la Monnoie.

que les termes tendres & amoureux lui déplaisoient; mais il lui étoit difficile de s'expliquer autrement. Enfin, il lui vouloit plaire en tout. La Reine de Misnie eut soin de le faire emporter à son legis, & donna charge qu'on tâchât de le guérir. Cette aventure fit fort rire toute la Cour, & Cyrus se servit bien de ce sujet pour faire la guerre à la Princesse de Paphla-gonie. Elle en rougissoit comme si c'eût été Cyrus qui se fût poignardé pour elle. Je crois que maintenant ceux qui voyagent en ce pays-là, en entendent encore parler. Vous remarquerez ce que c'étoit que l'étoile de la Reine Gelatille; on ne parloit que d'elle & des siens, il n'y avoit jour qu'il n'arrivât quelque aventure chez elle, ou pour elle, dont toutesois pas une n'étoit héroïque. Un certain Chevalier * jeune & étourdi comme elle, en devint amoureux; assurément cela se pouvoit, car elle avoit beaucoup de choses aimables parmi tout ce que j'en ai dit. Ce Chevalier ne lui déplut point. Un Prince de ses cousins, qui lui étoit obligé de sa fortune, prenant grand intérêt à la conservation de la sienne, sit son possible pour lui saire

^{*} Mr. le Comte de Grammont d'aujourd'hui, alors le Chevalier de Grammont.

connoîtré l'inégalité qu'il y avoit de lui à elle, dans la crainte qu'elle ne l'épousât.' Je ne sais si elle le redit au Chevalier, ou s'il l'apprit d'ailleurs. Le Chevalicr l'envoya appeller, & lui donna rendezvous sur le rempart de la ville où le Prince se rendit. C'étoit en hyver. Comme le Chevalier arriva, d'abord il s'excusa de fon retardement fur quelque indisposition; ensuite il lui dit que ie seu de son amour avoit tellement éteint la chaleur naturelle, qu'il ne se pouvoit aider ni de ses pieds, ni de ses mains; qu'il salloit qu'il s'allât chauffer devant que de se battre. L'autre qui ne passoit pas pour le plus grand Héros de ce temps, le contresit sort à l'égard du Chevalier, il le menaça, il lui dir plusieurs paroles outrageantes, & il s'en alla rendre compte de son démêlé à la Reine, qui depuis fut dégoûtée de son amant. Cer aventure fit oublier celle du Chancelier. qui se guérit de ses blessures.

Dans ce temps-là il vint en cette Cour un Prince Italien *, très-beau & très-bien fait. Après avoir rendu ses premiers devoirs à la Reine de Misnie, il s'alla échouer comme les autres chez la Reine Gela ille; il en devint amoureux, ce qui donna

[#] Mr. le Comte de Fiesque.

beaucoup de divertissement au public; car les Italiens étant fort galants, il n'y avoit jour qu'il ne fit voir chose nouvelle : on couroit la bague, les têtes & le faquin; on faisoit des carousels; il donnoit mille sérénades, & toujours de dissérentes manieres. La Princesse de Paphlagonie regardoit ces divertissements avec plaisir; songeant avec une satisfaction intérieure combien elle étoit heureuse de voir cela pour une autre, puisqu'elle auroit été au désespoir si on en avoit autant fait pour elle, ayant une vraie horreur pour les amants. Pour la Reine de Misnie, le récit de toutes ces choses la divertissoit, & le plaisir d'en parler avec Parthenie (dans ses lettres s'entend); car le moindre zéphyr qu'elle eût senti à la fenêtre elle l'eût trouvé une tempête, ou un grand orage. Ce Prince sit veuir des Comédiens de son pays, qui représentoient les plus belles pieces du monde, en musique, & avec des machines, dont on n'avoit point encore vu de pareilles. Il avoit infiniment de l'esprit; il étoit adroit à toutes sortes d'exercices; il écrivoit bien, se connoissoit en Vers, & en faisoit de fort agréables : il n'y avoit passions qu'il n'eût eues avant celle de l'amour; il sembloit que c'eût été pour s'y rendre plus propre, & pour se

mieux faire aimer, que cela étoit arrivé ainsi; car il avoit aimé toutes sortes de danses, toutes les courses dont j'ai parlé, tous les jeux d'exercice, ceux des cartes & des dez; même je pense que cela avoit été jusqu'aux jeux de la merele, de la poule & du renard, tant il portoit loin les choses. Pour la poésse, il en avoit été fou aussi-bien que de tous les vieux livres: il n'ignoroit pas une langue: il avoit aimé la peinture, & il avoit la connoissance des tableaux, celle des sleurs, des plantes & des médailles, même des papillons & des coquilles. Il connoissoit la sculpture: il avoit aimé les bâtiments, les jardinages & les fontaines; il avoit eu la curiosité des meubles & des pierreries, & toutes ces choses avoient succédé les unes aux autres, quand l'amour pour la Reine Gelatille vint à son tour. Il n'y avoit que l'astrologie dont il n'avoit point eu de connoissance, & sa fortune le sit assez connoître; car s'il eût connu l'avenir, il auroit évité toutes les difgraces qui lui font arrivées. Gelatille l'aimoit extrêmement, & cela est facile à croire, puisque par-dessis toutes ces bonnes qualités, il avoit celle de la nouveauté, ce qui n'étoit pas peu de chose pour elle. Leurs amours durerent long-temps, & cette longueur les di-

minua. Ils entrerent en jalousie l'un de l'autre à un tel point, qu'ils se querellerent fouvent, & même je ne sais s'ils ne s'étoient point battus; mais tout cela n'empêcha pas qu'ils ne se mariassent ensemble sans s'aimer, car pour lors l'amour étoit tout passé. Elle s'en alla demeurer au pays de son mari, ce qui fâcha fort toute la jeunesse de cette Cour; les plaisirs finirent presque en même-temps. Cyrus pour suivit ses conquêtes, & le Roi de Misnie * s'étant attaché à ses intérêts aussi-bien que le Prince Italien, ils le suivirent. L'Histoire de Perse fait assez mention de ses conquêtes, & du progrès de ses armes, sans que i'en parle; c'est pourquoi je demeurerai toujours à nos Dames. La Princesse Parthenie s'éloigna de la Cour, & s'en alla demeurer parmi un nombre de Vierges qui s'étoient retirées pour servir les Dieux; c'étoit un lieu comme l'on pourroit dire maintenant un Monastere : là elle converfoit quand elle vouloit avec ses Dames, & quand elle vouloit aussi, elle voyoit ses ansies. Pendant le voyagé du Roi de Mifnie, la Reine sa femme alloit quelquefois se retirer avec elle, dont la Princesse de Paphlagonie étoit au désespoir, n'y

^{*} Mr. le Comte de Maure.

ayant jamais en une vertu si libertine que la sienne: la clôture lui étoit insupportable, aussi-bien que le silence : jamais perfonne n'aima tant à parler qu'elle, aussi s'en acquittoit-elle admirablement bien. La Reine de Misnie étoit fort éloignée de la dévotion, & ainsi elle ne consirmoit pas la Princesse Parthenie dans la résolution qu'elle avoit prise de devenir dévote. Je dis de le devenir, car je sus qu'elle s'étoit retirée avant que d'être fort touchée. espérant cet effet du bon exemple. Assurément le lieu de sa retraite étoit fort propre à inspirer de bons sentiments; c'étoit une société de personnes d'une vertu & d'un mérite tout extraordinaire, qui caufoit même de l'envie aux gens du siecle, parce qu'il y avoit peu de personnes ailleurs qui pussent s'égaler à ceux qui compofoient cette assemblée. Un grand mérite ne s'aquérant pas pour le vouloir acquérir, & la vertu étant un effet de la grace, ne l'a pas qui veut.

Le Prince Italien fut tué dans les guerres de Cyrus, ce qui causa beaucoup de douleur à la Reine Gelatille: quoique l'on ne doive pas attendre beaucoup de tendresse d'une personne de son humeur, elle en eut beaucoup dans les premiers moments. Elle se retira en Italie dans les Etats

de son mari. Ce sut-là qu'elle prit amitié pour une certaine marchande * qui avoit épousé par amour un soldat estropié de la garnison d'une des places de son mari. Cette femme avoit eu quelque beauté étant jeune : cela se peut croire aisément par ceux qui auront oui-dire que le diable même étoit beau dans sa jeunesse. Cette créature plaisoit par sa gentillesse; car il me semble que le mot de beauté ou d'agrément seroit profané pour elle. Cette gentille Dame dansoit & chantoit bien; elle jouoit du luth : elle avoit enfin force qualités qui la faisoient souffrir dans les bonnes maisons, même chez les plus Grands. Elle s'amouracha de ce pauvre soldat, parce qu'il étoit jeune, & qu'il avoit de l'esprit : elle en avoit aussi; mais son esprit étoit peu délicat, & sans lumieres, & elle étoit encore aveuglée de la passion qu'elle avoit pour lui, qui l'empêchoit de remarquer combien son amant avoit l'esprit de travers. Cette inclination fe fit en un village où il étoit allé prendre l'air pour se remettre de la blessure dont il étoit estropié. Pour elle, elle étoit à la maison des champs de son pere, qui eut cette amour désagréable, & qui désendit

^{*} Madame de Frontenac.

sa maison au soldat; même elle n'osoit plus aller danser sous l'orme, ce qu'elle aimoit fort. Comme ils virent cela, ils firent ce qui s'appelle un trou à la nuit, ils s'en allerent, & depuis ils ne bougerent de chez la Reine Gelatille. Le mari se fit soldat dans le château où demeuroit cette Princesse, qui prit sa femme en si grande amitié, que fermant les yeux à sa naissance, elle la fit la principale personne de sa Cour : elle l'habilla en femme de qualité, ce qui la déguisa fort; cet habit étoitsi opposé à son air, qu'elle en étoit encore plus mal. Cette femme changea tellement l'humeur de Gelatille, que l'on ne la connoissoit plus; & d'un autre côté l'amour qu'elle avoit eu pour son mari se tourna en une si grande haine, qu'elle-ne le pouvoit plus souffrir : cependant le Chevalier dont j'ai parlé, ne sachant où donner de la tête enison pays, se sit bandit; il courut long-temps fur la mer, & fit toutes sortes de métiers; enfin, sachant que le mari de la Gelatille étoit mort, il l'alla trouver en Italie; & comme

> Une flamme mal éteinte Est facile à rallumer,

la Dame dont je n'ai pu trouver le nom, non plus que celui de son mari dans tous

les livres où j'ai vu cette histoire, ni même de quel pays ils étoient, tant ils ont été peu remarquables : cette femme, dis-je, obligea la pauvre Gelatille à épou-fer le Chevalier, & à s'en aller fur les mers avec lui, par le seul intérêt que par ce moyen elle quitteroit ce foldat qui lui étoit devenu un mari insupportable. Jugez quel trait c'étoit faire à une maîtresse qui l'aimoit comme son amie, & quelle pitié on doit avoir de la pauvre Gelatille. Pour moi j'avoue qu'elle m'en fait beaucoup, & qu'encore que l'on ne s'affectionne point aux personnes que l'on n'a jamais connues, je ne songe point à cette histoire sans sentir pour elle de la compassion, aulieu que je sens un grand mépris pour l'autre que par même cele iroit aissément à l'autre, que même cela iroit aisément à l'aversion, tant je trouve dans son procédé de sentiments bas, & de marques d'une méchante ame, & d'un cœur peu reconnoissant. La Princesse de Paphlagonie voyant qu'il n'y avoit plus de guerre dans ses Etats, & que sa mere étoit morte, se crut obligée de s'en retourner : elle devint Reine, quoique nous l'appellions toujours Princesse, & on la vint querir avec un équipage aussi pompeux que l'on en ait jamais vu en Paphlagonie. Je crois, felon ce que j'en sais, que ceux qui la ve-

noient querir, étoient vêtus à peu près comme les Polonois lorsqu'ils vinrent querir leur Reine. Ce qu'on y remarquoit de particulier, c'étoit une certaine calêche doublée d'un brocard d'or, argent & bleu, & attelée de six cerss pies. La Princesse qui avoit toujours été nourrie à craindre le chaud & le froid par la Reine de Misnie, s'écria: Seigneur Dieu! me veut-on faire mourir, de m'envoyer une telle voiture? il vaudroit autant que j'allasse à cheval; ce qui étoit une action fort redoutable pour elle. A l'instant on lui fit voir une litiere de crystal de roche, ce qui la fatisfit fort. Les adieux de la Reine sa tante & d'elle surent du dernier tendre. Pour moi jem'imagine que sa tante lui dit: Ah, petite! ah, mignonne! le moyen de vous quitter; mais au moins on yous écrira. Il faudra songer pour se mettre l'esprit en repos, que nous sommes enrhumées toutes deux : que yous êtes là-haut dans votre lit, & moi dans le mien: & je m'imagine encore que la Princesse lui répondoit: En effet, il faut bien croire cela, Madame; car autrement on seroit au désespoir. Elle partit, & elle fut reçue dans ses Etats avec des applaudissements non pareils; on ne peut point nombrer les troupes qui étoient fous les armes, ni la quantité de chars

qui vinrent au-devant d'elle. On m'a promis de me faire voir un livre où font tous les vers que l'on sit pour elle, & les devites qui étoient par-tout. Un de ses serviteurs les recueillit, & les augmenta de quelques épigrammes, ayant un talent particulier pour cela. Un des beaux esprits de ce temps, & qui est de l'académie, les a traduits. Rien n'étoit égal à la joie de ses peuples, ni à sa prospérité. Elle dormoit quinze heures, & ne donnoit ses audiences qu'aux flambeaux; sa cham-bre & un grand nombre d'autres que l'on passoic pour y arriver, étoient éclairées de mille lustres plus beaux, à ce que je crois, que ceux que nous voyons maintenant. Elle ne vivoir que de consommés, ne mangeoit que des ortolans, & d'autres v andes de cette délicatesse, & beaucoup de confitures, car elle les aimoit fort: elle étoit toujours couchée fur un lit de repos, d'où elle ne levoit sa tête, qui étoit fur mille petits oreillers, pour personne: elle ne sortoit point : dès que l'on l'importunoit, elle faisoit sortir le monde, & envoyoit querir qui il lui plaisoit; mais hélas! il lui furvint un embarras qui lui causa bien du chagrin. Le Chevalier étant couru par d'autres bandits qui étoient les plus forcs, sur obligé de s'échouer dans

un port de Paphlagonie, où ayant pris terre avec sa troupe, ils s'informerent de ce qui s'y passoit, & de la Reine; on leur conta la vénération qu'on avoit pour elle. Cette maudite créature, que nous n'avons point nommée, mais qui ne sera que trop remarquable par ses méchancetés, dit qu'il falloit troubler ses Etats, & en profiter; & s'adressant à sa troupe: Laissez-moi faire, s'écria-t-elle. Compofant des placards contre la Princesse, elle les envoya afficher par-tout. La Princesse qui est fort prompte, & qui n'aime pas qu'on lui manque de respect, sit châtier quelques-uns de ceux qui s'en trouverent faisis, quoiqu'ils n'en fussent pas coupables; & comme elle vit que l'insolence continuoit, elle continua les châtiments de même. Cela fouleva les esprits, & il se sit quelque maniere de révolte. Le bandit & sa suite se mirent à la tête des rebelles; & ces troubles durerent quelque temps, pendant que la Princesse envoya demander du secours à ses alliés. Il y avoit longtemps que les Amazones desiroient de s'allier avec elle, & même il y avoit un Ambassadeur de la part de leur Reine, à qui elle accorda ce qu'il demandoit il y avoit long-temps. La Reine des Amazones * vint

^{*} MADEMOISELLE.

avec des troupes fort lestes & fort aguerries; elle tailla en pieces tous ces révoltés, chassa les conjurés hors de la Paphlagonie, & notre Princesse demeura sur son trône triomphante de tous ses ennemis. Le bandit & sa troupe s'embarquerent, & continuerent leur train ordinaire. Comme c'étoient des gens qui ne respiroient que seu & flamme, & qui ne pouvoient demeurer en un lieu où régnoit la paix, ils apprirent qu'en Thrace il y avoit de grands troubles. Ils jugerent que c'étoit un parti à prendre pour eux, ils se rembarquent, & ils y parvienneut; mais incontinent après leur arrivée, la paix se fit, ce qui les embarrassa extrêmement; néanmoins ils n'y furent pas long-temps qu'ils y trouverent un emploi digne d'eux. Il y avoit-là une maniere de Miniftre de ce Roi de Thrace *, qui avoit fait fa fortune dans les derniers troubles, & qui étoit bien-aise de donner des marques de son élévation en toutes choses: même pour imiter les Souverains, il se saisoit bâtir un serrail; & comme d'ordinaire ces lieux-là sont remplis d'esclaves de toutes nations, il jugea qu'il étoit bon de les faire gouverner par des

^{*} L'Abbé Fouquet.

gens qui eussent quelque politesse. Il entendit parler de ces étrangers nouvellement arrivés; & les jugeant propres à le fervir, il les envoya querir, & leur communiqua son dessein. Ils accepterent cette commission avec la plus grande joie du . monde, ne sachant plus où donner de la tête, & on leur donna le gouvernement de ce serrail. Cet emploi nous paroît une chose bien odieuse; mais en un pays où l'on ne connoissoit point le Christianisme, & où la coutume étoit d'avoir quantité de femmes, cela étoit une chose ordinaire. Il faut pourtant avouer que c'étoit une étrange réduction, après avoir commandé dans un grand Etat comme Gelatille, de Reine se voir réduite à servir des personnes si inférieures. Quand cette nouvelle wat à la Princesse de Paphlagonie, elle en sut fort étonnée. Quelque fujet qu'elle cût de ne pas aimer ces genslà, elle cut pitié du Bandit, & de la Reine, de s'être laissée entraîner à une si abjecte condition, par les mauvais confeils de la créature qui les avoit ainsi perdus. Cette malicieuse semme n'y trouva pas son compte elle-même: après avoir jetté la Reine dans cet abyme, elle commença à fe vouloir séparer d'elle; elle la voyoit quelquesois; mais elle alloit blâmant la

conduite qu'elle lui avoit inspirée. C'est proprement comme mettre les gens dans un bourbier, & les y laisser. Depuis, pour se faire une autre société, cette semme s'attacha à une cabale de Thraciennes qui demeuroient auparavant sur la frontiere; en forte que la derniere guerre avoit pillé leurs biens, & les avoit chassées de leurs maisons. Ces Dames de campagne * avoient de l'esprit; mais l'âge & leurs déplaisirs avoient tout-à-fait terni ce que la nature leur avoit donné de beauté, dont elles étoient bien fàchées, ne fachant par où se saire valoir. Elles avoient quelque chose d'agréable dans la conversation; car elles étoient fort railleuses, & cela plaît quelquefois. De forte qu'elles attiroient du monde chez elles, se faisant aimer de peu, & hair de beaucoup. Voilà la maniere dont elles se firent connoître. Elles avoient de la vertu; mais elles croyoient qu'il n'appartenoit pas aux autres d'en avoir, & elles méprisoient toutes celles qui en avoient, leur imaginant des défauts si elles n'en avoient pas, ou les exagérant pour peu qu'elles en eussent : ensin, elles critiquoient tout le monde, &

^{*} Mad. de Schomberg, qui étoit d'Aumale, & Madame d'Harcourt sa sœur.

on leur rendoit la pareille. La Dame sans nom commença à renier Gelatille; & à blâmer ses desseins, aussi-bien que ces autres Dames avec qui elle s'étoit affociée; mais pourtant le besoin qu'elles eurent du Ministre, sut cause qu'elles la visiterent, non pas dans le ferrail; car bien qu'elle en prit le soin, elle n'y demeuroit pas. Quand on difoit à ces Dames qu'elles hantoient des personnes moins austeres qu'elles, elles s'en défendoient fort, ayant pour coup fûr de chercher leur compte, & puis de se moquer des personnes qui le leur faisoient trouver. Elles s'aviserent de faire des railleries de la Princesse de Paphlagonie. Rien n'est plus éloigné des belles ames que d'envier la prospérité des autres, & quelquefois en cherchant le foible de ses ennemis, on montre le sien. Elles en firent de même; car elles ne purent trouver de foiblesse en la Princesse, & ne firent que montrer leur mauvaise volonté, & l'envie secrete qu'elles avoient de sa bonne fortune. Elles porterent Gelatille à retourner lui faire la guerre, & à mettre le Ministre dans ses intérêts pour fournir aux fraix de la guerre. Il l'entreprit volontiers, comme il a de coutume de faire toutes les choses d'éclat : mais leur dessein ayant été divulgué, le bruit

en vint jusqu'à la Reine des Amazones, qui en donna avis à la Princesse de Paphlagonie. Esse lui manda qu'elle ne se mît point en peine, qu'elle la tireroit de cette affaire, aussi-bien que de l'autre; qu'il étoit au-dessous d'elle de demeurer fur la défensive avec des personnes si inégales; qu'elle y donneroit remede dans le principe de ses mauvais desseins, & en empêcheroit le progrès de hauteur & d'autorité. La redoutable Amazone envoya un Ambassadeur au Roi de Thrace pour lui faire des plaintes de son Ministre & de Gelatille. Cette généreuse Reine & le Roi de Thrace avoient liaison ensemble, leur traité de paix & d'alliance ayant été renouvellé depuis peu. Le Roi envoya querir le perfonnage; & lui faisant la réprimande qu'il méritoit, lui ordonna de s'en aller trouver la Reine des Amazones, pour la fatisfaire fur toutes les choses en quoi il auroit pu manquer envers la Princesse de Paphlagonie, laquelle par ce moyen eut la fatisfaction que la Reine des Amazones lui avoit fait espérer. Gelatille & les autres voyant qu'il n'y avoit plus rien à faire, voulurent avoir recours à la miséricorde de la Princesse de Paphlagonie; & pour cela em-

ployerent la Princesse Aminte *, amie particuliere de notre hégoine. Aminte partit de Thrace, elle arriva en Paphlagonie, ce qui donna beaucoup de joie à la Princesse, qui la reçut aves tout l'ac cueil imaginable : elle la régala de tous les plaisirs qui se peuvent imaginer. Elle crut bien qu'Aminte avoit quelque proposition à lui saire; car cette Princesse avoit un esprit de pacification, & portoit la paix par tout où elle alloit. C'étoit une personne aimable & aimée de tout le monde, qui n'a jamais sait que du bien, & qui a toujours empêché le mal autant qu'elle a pu. Elle avoit des charmes dans l'esprit, qui se faisoient connoître à tous ceux qui l'approchoient, mais qui ne se peuvent exprimer. Jamais personne n'a mieux su qu'elle, conserver l'affection de ceux qui étoient le plus mal ensemble, ni être si bien venue chez les ennemis des gens qu'elle venoit de quitter. Rien n'étoit bien sans elle: les maisons qu'elle ne vouloit pas honorer de ses visites, étoient défertes & décriées : enfin son approbation seule faisoit valoir ceux qu'elle en jugeoit dignes; & pour bien débuter dans le monde, il falloit avoir l'homeur d'être connu d'elle

d'elle. C'est une chose qui semblera difficile à croire; (mais je l'ai su de sort bonne part:) elle étoit sille de la Déesse d'Athenes* qui vivoit en ce temps-là, & qui fut adorée dès son vivant. Cette déité étoit si honnête, si savante & si sage, que c'est sans doute ce qui a donné sujet à la sable de dire, qu'elle étoit née de la tête de Jupiter, & qu'elle avoit toujours été sille. Toute révérée qu'elle étoit, elle s'humanisoit quelquesois : elle écoutoit les prieres & les vœux d'un chacun, & y répondoit à toute heure sans distinction de la qualité, mais bien de la vertu, & souvent sans qu'elle en sût requise. Lorsque des personnes profanès ont eu la témérité d'entrer dans son temple, elle les en a chassées avec toutes les fulminations dignes d'un tel facrilege, & leur a donné toutes les ma-lédictions qu'elle jugcoit à propos, pour tâcher de corriger la perversité de leur naturel par la crainte, puisqu'à sa vue ils ne s'étoient point rendus à sa douceur; jamais il n'y en eut de pareille: pour moi j'aurois toutes les envies du monde d'aller à Athenes pour la voir, si cela se pouvoit encore; car je me persuade que j'au-

^{*} Mad. de Rambouillet.

rois grande satisfaction de l'entendre. Je la crois voir dans un enfoncement où le foleil ne pénetre point, & d'où la lumiere n'est pas tout-à-sait bannie. Cet antre est entouré de grands vases de crystal, pleins des plus belles fleurs du printemps, qui durent toujours dans les jardins qui sont auprès de son temple, pour lui produire ce qui lui est agréable. Autour d'elle il y a force tableaux de toutes les personnes qu'elle aime; ses regards sur ces portraits portent toute bénédiction aux originaux. Il y a encore force livres fur les tablettes qui sont dans cette grotte; on peut juger qu'ils ne traitent de rien de commun. On n'entre dans ce lieu que deux ou trois à la fois, la confusion lui déplaisant & le bruit étant contraire à la Divinité, dont la voix n'est d'ordinaire éclatante que dans son courroux, lorsqu'elle lance les tonnerres; celle-ci n'en a jamais, c'est la douceur même. La dévotion que j'ai pour elle sait que je m'écarte un peu de mon sujet pour en parler; mais je suis assurée que je n'ennuverai point le Lecteur en parlant d'une chose si adorable.

La divine Aminte sa fille, après avoir été quelques jours en Paphlagonie, ne manqua point de parler à la Princesse

du sujet qui l'amenoit. La Princesse lui répondit que la Reine des Amazones l'ayant traité si obligeamment dans tout le cours de ses affaires, elle ne pouvoit rien répondre sans lui en donner part. Elle dépêcha en toute diligence vers elle, & lui fit savoir les propositions. La Reine manda que quelque égard que l'on dût avoir pour toutes les choses dont Aminte se mêloit, la Princesse ne devoit rien écouter sur ce chapitre, & que l'on ne devoit jamais parler de ces personnes, qui étoient indignes de la bonté qu'Aminte avoit pour elles, & qu'il falloit les ensevelir dans un oubli éternel. Aminte reçut avec beaucoup de respect la réponse de la Reine des Amazones, & sur satisfaite du procédé de la Princesse; car elle entendoit raison mieux que personne du monde.

Alors il y avoit en Syrie un Roi de Damas, * qui s'étant marié par une aventure bizarre à une Princesse des Celtes, envoya un Ambassadeur à la Princesse de Paphlagonie lui donner part de son mariage, à cause de la parenté qui étoit entr'eux. L'Ambassadeur lui contant com-

^{*} M. de Thianges, de la Maison de Da-mas, qui avoicépousé Mlle de Mortemart, défignée ici sous le nom de Galathée.

me la chose s'étoit passée, lui disoit que fon maître voyageant comme un Chevalier errant dans un pays si éloigné du sien, rencontra cette Princesse qui avoit nom Galathée, & qu'à l'instant il en étoit devenu amoureux; aussi étoit-elle d'une exquise beauté. Son pere *, qui étoit Roi des Pictes, peuples des plus éloignés des Celtes, avoit beaucoup d'enfants, & elle n'avoit jamais été l'inclination de sa mete; de sorte que l'un & l'autre surent bienaises de donner au Roi de Damas la satisfaction qu'il desiroit. Il la vit, il l'aima; le mariage sut résolu, & il l'épousa en vingt-quatre heures. Sa condition plaisoit à Galathée, l'extérieur de sa personne lui revenoit moins; & pour les bonnes & mauvaises qualités de son ame, elle ne les pouvoit connoître en si peu de temps. Elle cût bien desiré que la chose n'eût pas été si précipitée; mais je crois que la raison qu'elle en avoit n'étoit pas tant de le vouloir connoître, que la connoissance qu'elle avoit de l'amour d'un Prince des bords de la Garonne. † Ce Prince étoit jeune, bien sait, en grande estime, puissamment établi par les belles Charges qu'il avoit

^{*} Le Duc de Mortemart.

[†] Mr. de Candale fils.

auprès du grand Empereur des Celtes, * & possédoit les plus belles maisons du monde, & dans le voisinage du pere de Galathée. Il commandoit pour lors les Armées de son pere, pour mettre à la raison quelques Villes qui s'étoient révoltées contre lui. Je ne sais si Galathée étoit fort assurée de l'épouser; mais la simple espérance qu'elle en avoit lui sembloit plus avantageuse que le parti qui se présentoit. Pour éloigner ce mariage, elle se servit de tous les moyens qui lui furent possibles. Voyant que tous lui avoient manqué, & étant devant celui qui étoit proposé pour recevoir leur foi, elle dit qu'ils étoient parents, je pense qu'elle ne dit pas au degré défendu, puisque cela n'a été résolu qu'au Concile de Trente; mais assurément il y avoit quelque regle dès ce tempslà que nous ne savons point. Comme on l'appelloit, elle furprit fort la compagnie, & son pere & sa mere plus que tout le reste. Je pense que l'époux ne le sut pas moins, car en Damas on n'est pas accoutumé à de semblables traits. Son pere & sa mere la gronderent, & tournant la chose en plaisanterie tâcherent de la faire prendre ainsi à sa Majesté Damasquine. Ce Prince

^{*} Le Roi de France.

avoit fort peu de politesse, & il avoit si peu été parmi les Celtes qu'il n'avoit pu en prendre les mœurs. Quoique sa femme eût bien du regret à quitter son pays, elle avoit grande impatience de s'en aller pour en faire partir son mari, qui lui faisoit honte, & s'il eût voulu s'en aller seul, elle en eût été bien-aise; mais il ne voulut pas. Ils partirent; & comme ils furent près de ses Etats, un Prince son beau-frere vint au-devant d'elle qui lui fit la révérence. Elle lui sit une petite inclination de la tête, & ne le salua pas, quoique ce fût la mode du pays. Lorsqu'elle sut arrivée dans son palais, au-lieu de se montrer à ses sujets, elle se mit sur son lit avce son masque, & ne l'ôta point de tout le jour, même les jours suivants elle le mettoit souvent. Quand ses belles-sœurs la vinrent visiter, elles la trouverent sur un lit qui filoit sa quenouille. On dit qu'en Damas l'usage est d'aller mener les Dames, qui vous viennent voir, dans leur chambre. Galathée ne prit point cette peiñe. Se tournant vers ses belles-sœurs: Vous Etes nées céans, leur dit-elle, vous en savez mieux les êtres que moi qui y arrive; c'est pourquoi allez en vos chambres, vous en savez le chemin. Elle vécut dans ce Royaume les premieres années avec une

grande hauteur, n'en voulant apprendre, ni la langue ni les coutumes; cela fini, elle les apprit, & se sit aimer des su-jets de son mari. Voilà la relation que l'Ambassadeur de Damas sit à la Princesse de Paphlagonie, qui eut plus de joie de la sin que du commencement de cette aventure, étant bien-aise de la satisfaction qu'avoit alors le Roi son cousin, & ayant été en inquiétude des peines qu'il avoit eues dans le commencement de son mariage. A la vérité on pourroit excuser la Reine sa femme de s'être ainsi masquée dans son avénement à la Couronne, parce que les Damasquines ont le regard rude, & possible craignoit-elle que la trop grande attention qu'elles avoient à la regarder ne lui écorchassent le teint, qu'elle avoit beau par excellence, & qu'elle conferva toujours avec soin. Quand on fait les choses sur quelque fondement, encore cela est-il excusable; mais il lui arriva un accident peu de jours après, qui causa bien du chagrin au Roi son mari. Elle étoit allée à la promenade sur un de ses chevaux de manege; se promenant dans un bois, le sentier n'étoit pas droit, elle donna un coup de canne à fon cheval, qui l'emporta comme dans une carriere; il fautoit les hayes, les fossés & les buif-

fons, & la Reine ayant eu peur tomba fur des épines; elle avoit oublié alors à mettre son masque, & elle eut le visage, la gorge & les bras un peu écorchés, elle en sut quitte pour cela. Mais puisque nous sommes sur les Ambassades, il est bon d'ajouter encore une particularité qui ne sera peut-être pas des moins considérables de cette histoire Paphlagonique. Il revint un Ambassadeur extraordinaire que notre Princesse avoit envoyé en grande diligence vers la Reine Uralinde *, pour une affaire importante. Il avoit demeuré un an à son voyage, ce qui étonnoit fort toute la Cour de Paphlagonie, parce qu'il mandoit dans toutes ses lettres qu'il partiroit au plutôt pour s'en revenir, & que le Royaume d'Uralinde n'étoit pas excessivement éloigné de Paphlagonie : ensin, à son retour la Princesse lui demanda le sujet d'un si long retarde-ment, & il lui dit, que le lendemain de son arrivée, il avoit vu'la Reine, qui l'avoit reçu avec tous les honneurs possibles, & avec toutes les marques d'un grand respect, & d'une grande affection pour elle; que le même jour elle lui avoit pro-

^{*} Madame de Monglat, de la Maison de Hurault de Chiverny.

mis de le dépêcher au plutôt, & de donner à la Princesse toute la satisfaction qu'elle pouvoit desirer dans l'affaire qu'il lui avoit communiquée; mais que depuis ce temps-là ayant sollicité ses dépêches & son audience de congé, on l'avoit toujours remis de jour à autre sans lui en dire la raison : qu'ensin, avec bien de la peine, il avoit découvert que le jour de sa premiere audience cette Reine ayant été jouer, (ce qu'elle faisoit tous les jours) elle avoit perdu, & s'étoit mise dans l'esprit que l'Ambassade & l'Ambassadeur lui avoient porté guignon; de forte qu'elle n'avoit pas voulu qu'il revint depuis, parce qu'elle gagna, & qu'elle eut peur de perdre sa bonne fortune par une se-conde vue de ce visage qui l'avoit choquée; & comme sa fortune avoit duré onze mois, ce fut ce qui causa le long retardement. Au bout de ce temps, la Reine ayant été pressée au sortir du jeu de l'expédier, elle avoit répondu: J'y consens, aussi-bien je suis en malheur: & dès qu'il avoit eu sa réponse, il étoit parti à l'instant. La Princesse le questionna sort de la beauté du pays, & de la demeure de la Reine. Il lui dit que le pays étoit fort beau, & que sa maison étoit admirablement belle; mais que si quelqu'un y cût

voulu trouver quelque défaut, comme d'ordinaire on en peut trouver aux plus grands ouvrages, n'y en ayant point de parfaits, elle faisoit mettre ces critiqueslà en prison. La Princesse lui demanda sila maniere de s'habiller dans la Cour d'Uralinde étoit semblable à celle de Paphlagonie; il répondit qu'il y trouvoit peu de dissérence, que cette Reine étoit toujours superbement vêtue, qu'elle avoit des affortiments de toutes fortes de pierreries d'une beauté extraordinaire; qu'elle avoit une affection fort vive pour les bijoux; enfin, que rien n'étoit mieux qu'elle, tant en ce qui dépendoit de l'art que des beautés de la nature. Il ajouta, qu'il avoit remarqué qu'en donnant sa main à baiser, elle montroit son coude, ce qui l'avoit surpris d'abord; mais que le confidérant mieux, il l'avoit trouvé d'une beauté si extraordinaire, qu'il avoit jugé qu'elle avoit raison. Il lui dit encore, que comme il hantoit les Dames de la Cour de cette Reine, parce qu'il avoit été affez long-temps inutile pour chercher ce divertissement, s'étant écrié un jour en fort bonne compagnie sur l'ajustement de la Reine, quelqu'un lui avoit répondu : Vraiment elle n'est pas toujours ainsi, elle el quelquesois quinze jours sans

changer de linge, avec une robe grasse, des rubans sales, les cheveux dans la même négligence, faute de se peigner; & le tout de peur de changer sa fortune au jeu, son scrupule étant si grand qu'elle sait garder jusqu'aux épingles dont elle étoit vêtue le jour qu'elle a gagné; & s'il en manquoit une, ou qu'on la lui changeât, toute sa Cour seroit en consternation; qu'au reste, c'étoit la meilleure semme du monde, & que ses peuples l'adomicient s'au'elle étoit horne se servilleme. roient; qu'elle étoit bonne & familiere; qu'elle avoit beaucoup d'esprit, & l'avoit fort agréable dans la conversation. Il n'y a qu'au jeu, disoit le chef de l'Ambassade, où elle n'est pas toujours de bonne humeur. Elle traite fort bien les gens de haute qualité, & les fait souvent manger avec elle; car elle n'aime pas à garder sa gravité en mangeant. Sa table est servie magnifiquement; mais, Madame, il y a bien des mêts dont Votre Majesté ne mangeroit pas. Et quoi, dit la Princesse? Des gigots de moutons à l'ail, répondit l'Ambassadeur, des barberobert, des pigeons à la poivrade, des canards à la dodine, des pâtés froids, des pigeonneaux en compote, le tout fort poivré & assaisonné avec oignons ou échalottes; & pour son fruit, des saucissons de Boulogne, & des

D vj

cervelas; elle trouve que cela lui fortifie l'estomac, & elle me dit dans ma derniere audience qu'elle seroit d'avis que Votre Majesté s'en servît. La Princesse demanda quelle étoit sa boisson ordinaire; l'Ambassadeur repartit, que depuis que les Peuples de la Phocide avoient fondé une Colonie dans le pays des Celtes 2 elle faisoit venir ses vins de ce pays-là, & vous remarquerez que c'étoient les vins de Condrieux & de la Cioutat, qui étoient déja en vogue dès ce temps-là; comme aussi, à ce que dit le même Ambassadeur, elle fait encore venir du vin d'une contrée qui n'est pas fort éloignée de celle-là; & par la description qu'il en fit, tous les Auteurs qui ont traité cette Histoire, Grecs, Arabes, ou Latins, ont jugé que c'étoit l'excellent vin de Mâcon, dont jamais la Reine de Damas ne perdit le goût; quelqu'éloignée qu'elle pût être du pays qui le produit, elle en fai-foit venir jusqu'en Damas, & en envoyoit tous les ans aux étrennes à Uralinde, dont les Etats étoient voisins des siens. Mais la Princesse continuant ses questions: Prendelle de l'eau de veau, ou un bouillon le matin, dit-elle à son Ambassadeur? Non, Madame, dit-il, elle boit un grand trait de ces excellents vins avec une rôtie de-

dans, & ne mange jamais de potage. Quoi! elle ne boit point l'après-d'née de limonnade? Point du tout, elle ne mange même ni confiture, ni fruit. Ce discours m'échauffe, dit la Princesse, & toutes ces viandes si salées & si épicées me prennent à la gorge. On courut promptement aux offices, & on lui apporta deux grands traits d'eau de jasmin, qu'elle but soudain pour se rafraîchir, & la suite de la relation acheva de dissiper les vapeurs chaudes qui étoient montées à se tête; car l'Ambassadeur conta comme Uralinde aimoit la Musique, & le plaisir qu'elle pre-noit à l'entendre: il dit que ceux qui l'aimoient comme elle, y en avoient beaucoup; mais que ceux qui n'y donnoient pas une attention telle qu'elle eût voulu, étoient contraints de sortir, qu'autrement cette Reine eût toujours grondé. On sut encore par cette relation, que les dedans de sa maison avoient été tous renouvellés & changés par fon ordonnance. En vérité, disoit cet éloquent Ministre, rien n'est plus galant, plus commode ni plus fuperbe; mais elle a une fantaisse dont les plus sages de son Royaume sont fort étonnés; c'est qu'elle ne couche qu'au grenier, encore c'est avec une si grande précaution contre le bruit que lui pour-

roient faire les rats, qu'il y a un de ses principaux Officiers qui n'a point d'autre soin que de les empoisonner; & cette charge est si considérable dans son Etat, qu'on ne la donne que pour récompense de grands fervices, & à un homme fort expérimenté dans les grandes affaires. Comme elle m'a commandé de convier Votre Majesté de l'aller visiter, je ne lui en dirai pas davantage, elle m'a assuré qu'elle vous traiteroit à votre mode. La Princesse dit qu'il falloit attendre un temps favorable pour cela. L'Ambassadeur ajouta qu'il avoit oublié de lui dire qu'on attendoit en ce pays-là la Reine des Amazones au printemps. La Princesse témoigna qu'elle seroit bien-aise de prendre le même temps pour visiter Uralinde; & congédiant l'Ambassadeur, lui sit connoître qu'elle étoir sarisfaite de lui.

Je n'ai point dit comme l'autre (on se fouvient bien que l'Amour s'appelloit ainsi en Paphlagonie) régnoit dans tous les Etats voisins; mais cela se doit entendre : Qui est maître du cœur des Rois, & des Souverains, l'est toujours de tout ce qui est sous leur domination. On ne rencontroit fur la frontiere qu'Ambassadeurs, & l'on ne trouvoit dans les grands chemins que messagers qui portoient lettres

douces; mais on jettoit toutes ces lettres au feu sans les lire, & l'on renvoyoit les Ambassadeurs beaucoup plus vîte que la Reine Uralinde n'avoit renvoyé celui de Paphlagonie. Un matin entre l'aube & le lever du Soleil, dans un beau jour d'Eté, la Princesse s'éveilla, & ouvrant son rideau, elle vit Diane qui s'ît force compliments & amitiés, pour la remercier du bon exemple qu'elle avoit donné dans le monde, & pour la louer de la constance qu'elle avoit cue à demeurer pure comme elle. Elle lui dit que cela méritoit qu'on la déissat, & que la chose avoit été résolue dans le conseil de tous les Dieux; que ceux qui faisoient vœu de virginité, s'adresseroient désormais à la Princesse de Paphlagonie aussi-bien qu'à Diane même, & que bien-loin d'être jalouse des autels & des facrisices qu'elle lui ôteroit, elle fe tiendroit honorée d'être associée à elle, & d'être sa compagne. La Princesse toute surprise, ne savoit ce que c'étoit, ni ce qu'elle devoit répondre, & cette éloquence qui lui étoit si naturelle, sut muette en ce moment. Diane l'enleva avec l'aide de ses chastes compagnes; & au-lieu qu'elle va chassant & errant dans les bois, attendu l'humeur sédentaire de notre Princesse, il sut arrêté qu'elle demeureroit en

88 HISTOIRE DE LA PRINCESSE, &c.

l'air dans une gloire fixe, fans bouger de la même place; finon qu'en certains jours de l'année on la verroit en Paphlagonie avec toute la beauté qu'elle a jamais eue, & plus encore s'il fe pouvoit, comme Melufine à Lufignan; enfin, être dans la gloire, c'est tout dire, & même davantage que si on particularisoit; car on n'a point encore fait de description d'une gloire immortelle. La gloire de Niquée est une chose prosane, & outre qu'elle n'est qu'une imagination de celle-ci, elle n'en peut donner qu'une très-imparsaite idée.

Fin de l'Histoire de la Princesse de Paphlagonie.



DIVERS PORTRAITS

Imprimés en l'année M. DC. LIX.

A

MADEMOISELLE.

MADEMOISELLE,



Yant connu que Votre Altesse Royale s'étoit divertie à la lecture des portraits qui sont à la mode, même qu'elle s'étoit

donné le plaisir d'en faire les plus agréables, & que nous lui devions ceux qui étoient d'un meilleur tour, j'ai cru que je renouvellerois ce divertissement en lui présentant ce recueil, qui est composé de ceux que j'ai pu choisir entre les meilleurs, & qui lui doit ce qu'il a de plus parsait. Si elle trouve mauvais que j'aye sait imprimer les siens, sans lui en demander permission, je lui en demande pardon à cette

heure, & je la supplie très-humblement de considérer que ce sont de ces crimes qui deviennent services dans l'exécution, & que ce que j'ai commis contre ses ordres ne lui peut déplaire maintenant, puisque par la suite ma désobéissance peut devenir c pable de contribuer à fon plaisir. J'ai connu ma faute quand je l'ai commise, mais j'ai cru que le fuccès la diminueroit avec le temps, que V. A. R. trouveroit une si grande approbation de ce qu'elle a écrit en se jouant, que l'encens ne lui plairoit pas moins, pour lui coûter si peu; même qu'elle verroit un jour avec joie, qu'elle devoit la meilleure partie de la gloire qui lui en reviendroit, à la témérité d'un serviteur que présentement elle accusera peutêtre d'un zele inconsidéré. La plupart de ces choses étant tombées entre mes mains, je fongeai, Mademoifelle, qu'elles se dissiperoient comme la plupart des papiers volants, ou qu'enfin elles tomberoient entre les mains des Libraires ignorants, (malheureux dernier destin des plus jolies cho-ses:) mais en même-temps j'ai prévu qu'ils n'en prendroient pas le soin que mérite un ouvrage, qui, outre la grande part que V. A. R. y a elle seule, devoit sa naissance à tant de personnes considérables; & j'aimai mieux pour cet effet en prendre le

soin contre vos ordres, que de l'abandonner impiroyablement, par une obéissance un peu trop aveugle, à un commandement trop cruel. Je songeai que c'étoient d'assez illustres orphelins, qui méritoient d'être accueillis; que j'obligerois le Public de lui apprendre leur fortune, & dans un siecle peu favorable aux amateurs des belles-lettres, je ne me rendrois pas méprisable au peu de partisans qui en restent, de faire voir par ce noble exemple l'état qu'a fait d'un si louable amusement une personne célebre tout à la fois par une érudition, & par une beauté aussi illustre que la vôtre, & par tous les autres aventages qui peuvent distinguer une grande Princesse des personnes ordinaires, & lui essurer les plus certaines marques de l'immortalité. Car ensin, Mademoiselle, qui est celui qui peut craindre quelque reproche d'une occupation qui a l'honneur de de-venir la vôtre? Qui peut être touché des charmes des beaux-arts, & s'en retirer par le mépris qu'on en fait, après que V. A. R. les a comme illustrés par son exemple? Et qui peut par galanterie prendre le parti de l'ignorance, après la grande vistoire que vous avez remportée contre elle en tant de rencontres? Ceux qui sauront le peu de peine que ces productions

vous coûtent, les admireront encore bien davantage, & ce n'est pas une chose que l'on puisse oublier en cette occasion, sans se rendre repréhentible. Il seroit criminel, Mademoiselle, de céler en ce lieu, que le plus long de ces ouvrages n'a jamais coûté à V. A. R. plus d'un quart d'heure, & que l'activité & la fécondité de votre esprit n'en trouve point qui la puissent suivre. Ne valoit-il pas mieux, Mademoifelle, fe priver d'une approbation que vousne m'auriez pas accordée, que d'ôter au Public tant d'illustres marques de ce que je dis? Et ne vaut-il pas mieux que criminel par le zele que j'ai de faire un présent si considérable à toute la France, je l'intéresse à vous demander pour moi le pardon d'un crime que je n'ai commis que pour votre gloire & pour sa satisfaction? Sans doute, si la renommée des Auteurs peut donner quelque mérite à leurs ouvrages, que ne doit attendre celuici, quand on jettera les yeux sur les excellentes quálités & sur les grandes louanges qui sont dues aux Belles qui ont voulu s'intéresser dans ce travail? Madame la Princesse de Tarente & Mademoiselle de la Trimouille s'en peuvent attribuer l'invention, & elles ont V. A. R. pour témoin qu'avant qu'on parlât encore de ces

fortes de productions en France, elles avoient déjà sait leurs portraits d'une maniere qui l'avoit excitée à s'appliquer aux autres, où elle a si bien réussi depuis; & je crois que je ne puis passer cela sous silence, sans me rendre coupable envers l'af-fection que V. A. R. a toujours témoiguée à ces Princesses, & à toute leur il-lustre Maison, qui a l'honneur de lui être jointe par une alliance si proche, & dans laquelle le mérite des personnes soutient si dignement la grande noblesse du fang. Madame la Duchesse de la Trimouille fit son portrait peu de temps après; & ce bel ouvrage qui a couru toute la France, & en a été l'admiration, a été, avec celui de V. A. R. qui fut fait en même temps, le modele le plus parfait que se soient proposé ceux qui en ont voulu saire depuis. Mais bien que par conséquent, & comme il paroît par ce Livre même, on leur doive beaucoup de portraits rares & considérables, par ceux qu'ils représentent, ou par leurs auteurs; je puis dire, (& le fuccès l'a bien fait voir par la grande quantité de mauvais ouvrages qui se sont exposés effrontément au jour sous de si celébres Guides) qu'il n'appartenoit pas à tout le monde de vouloir suivre V. A.R., & encore moins de

l'imiter. Je puis dire aussi qu'il falloit avoir avec les grandes & excellentes qualités de Madame la Duchesse de la Trimouille, un esprit & un sens de la Maison de Bouillon, pour faire un Ouvrage qui, sans flatterie, pût ressembler au sien. Ce n'est pas dans son Portrait qu'il faut admirer ce qu'elle écrit, c'est dans sa personne, où les grandes qualités jointes aux plus agréables, font voir l'adorable union d'une vertu toute héroïque avec toutes le graces de l'esprit, & avec toute la ca-pacité qu'on peut acquérir. L'estime que V. A. R. sait d'un aussi grand mérite que le sien, en est une preuve bien plus forte que tout ce que j'en puis dire. Je n'entreprendrai pas non plus d'élever toutes les personnes qui ont voulu se donner part dans ce livre : leur panégyrique excéderoit facilement la grandeur de ce Livre même. V. A. R. la premiere n'en est pas encore aux bornes qui doivent servir de limites à ses grandes actions, & il faudroit se sentir plus de force que je n'en trouve en moi, pour oser entreprendre d'en parler. Je ne prétends que de faire connoître la perpétuelle admiration où m'engagent tant de merveilles, & de prendre cette occasion de vous protester

que je suis avec tout le respect & toute la vénération possible,

MADEMOISELLE,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très-humble, très-obéissant & très-fidele Servitenr.

LIMPRIMEUR

 ΛU .

LECTEUR.

I L paroît assez par l'Epître précédente que ce Livre n'est autre chose que le Recueil que Mademoiselle avoit fait faire, tant des Portraits qu'elle avoit faits ellemême, que de beaucoup d'autres qui ont été composés par des plus considérables personnes de la Cour. C'a été pour ton contentement, Lecteur, qu'ayant trouvé moyen d'avoir ce Recueil, on l'acopié sans qu'elle le sût, & qu'ensin on s'est résolu de le mettre au jour. On n'y a ofé rien changer pour le reste. Ces Portraits apparemment y ont été mis dans l'ordre qu'ils ont été faits; & quoique les rangs y soient. mal observés, on a mieux aimé les laisser dans cet ordre, que de porter une main profane à une chose qui doit être consacrée par l'élevation & par le mérite de son Auteur. C'est pour cela même qu'on laisse encore la Présace qui suit, & qui parle du dessein qu'on a eu en faisant ce Livre. Reçois-le comme une chose qui n'a été entreprise que pour ton divertissement, & pour satisfaire à la curiosité de ceux qui ayant parler quelque jour de la fantaisse qu'on a eue de faire ces Portraits, en voudront savoir l'origine. Adieu. PREFACE

Mame la Princesse de Tarente & Mademoiselle de la Trimouille la vinrent visiter. Elles lui parlerent de certains Porgraits qu'elles avoient vus en Hollande, & sur lesquels elles avoient fait les leurs. Niademoiselle eut curiosité de les voir, à quoi elles satisfirent; ce qui lui donna aussi envie de faire le sien. Il fut pensé & écrit en un quart d'heure, comme il est-aisé de le voir, E plus aisé encore de le croire à ceux qui la connoîtront : car les Personnes dont l'esprit va aussi vite que le sien, sont rarement les choses à deux fois; & bien qu'elles soient mal dès la premiere, il vaut mieux les laisser de la sorte que d'y rien changer, les graces naturelles se découyrant d'autant mieux, qu'elles sont dégagées de tout artifice. Mademoiselle ayans donc fait son Portrait, & plusieurs ayant fuivi son exemple, elle eut en fantaisse de faire faire un Recueil de ceux qu'elle avoit vus; & parce que quelques uns, dont on voit ici les Portraits, n'en sont pas les auteurs, l'on a jugé à propos de mettre les noms de ceux qui les ont écrits, & les lieux mêmes où ils furent faits, pour satisfaire mieux à la curiosité de Mademoiselle, & pour instruire ceux qui trouveront dans cent ans ce Livre dans les armoires de Saint-Fargeau, pour lesquelles il est fait. Tome VIII.

I.

Portrait de Madame la Princesse de Tarente, fait par elle-même à la Haye 1656.

OMME il n'y a personne qui ne soit accusé de l'amour de soi-même, quoique les uns plus, & les autres moins, & qu'il nous porte d'ordinaire à nous confidérer avec des yeux préoccupés, qui se trouvent toujours plus dis-posés à nous faire grace qu'à nous ren-dre justice, je veux espérer au jugement favorable de mes amis, (car celui de ceux qui ne le sont pas m'est indissérent) si je tombe en la même saute en oubliant quelques-unes des miennes, ou si je m'attribue quelque bien que je n'ai pas, dans le portrait que je vais faire, beaucoup plutôt pour ne pas paroître bizarre, que pour espérer aucun avantage de la connoissance que je leur donnerai de moi-même; & quand ils m'auront promis qu'ils ne m'en aimeront pas moins, je leur dirai que je suis grande, la taille ni des mieux ni des plus mal faites, ni fort libre, ni extrêmement contrainte. Je parois plus déliée que je ne la suis en effet; parce que j'ai le corps rond, le dos fort droit, les épaules plates, quoiqu'un peu hautes, le port d'une personne de condition, la démarche assez raisonnable, la tête grosse, le visage trop long, & d'un désagréable ovale, le teint gros & fort brun, le front beaucoup trop haut & trop avancé, les yeux noirs, peu ouverts, ni grands, ni petits, ni beaux, ni laids, mais assez doux; le nez grand & aquilin; la bouche, quoique pas des plus grandes, néanmoins laide & trop plate; les levres rouges, les dents pas des mieux arrangées, & point assez blanches, mais saines & nettes; le visage presque point coupé; les cheveux extrêmement sins & d'un fort beau cendré; la gorge pleine, assez bien formée sans pli, peu de sein; les bras & la main qui n'ont que les doigts de bien faits, trop maigres, encore que j'aye beaucoup d'embonpoint; la jambe & le pied bien saits, sur-tout quand je prends soin de me bien chausser. Je crois n'avoir ni bonne mine, ni mauvaise grace, & l'un & l'autre se peuvent soussirir. J'ai trop peu de dévotion, dont je demande souvent pardon à Dieu, & qu'il me sasse la grace de mieux vivre, asin de bien mourir. Je ne manque pas tout-à-fait de connoissan-

ce; mais je suis si peu satisfaite de moz peu d'esprit, que je trouve que celui que j'ai n'en mérite pas le nom; nulle solidité, & encore moins de vivacité, plus de ju-gement que de prudence. J'ai beaucoup de tendresse pour mes véritables amis; mais cette qualité leur sera toujours plus facile à perdre qu'à gagner auprès de moi, étant extrêmement délicate en gens, & plus qu'il ne paroît, parce que j'ai affecté toute ma vie une civilité si générale, & elle m'est si ordinaire, que ceux qui ne me connoissent pas la prendroient bien souvent pour une bienveillance particuliere. L'amitié que j'ai pour mes parents en général est moins sorte que celle que j'ai pour mes amis, & leurs intérêts me sont si chers que je les présere aux miens propres; je les sers avec plaisir, & leur perte me touche sensiblement. Mais comme je suis parturellement, beaucoup comme je suis naturellement beaucoup mésiante de moi-même, aussi-bien que d'autrui, me connoissant comme je fais, il ne leur faut pas moins de temps que d'adresse pour me bien persuader qu'ils en font; car je ne le crois pas légérement, quelque mine que j'en fasse. Je sais aussi bien hair qu'aimer, & suis plus curieuse que patiente, quoique je cache assez bien tous les deux. Je suis trop bonne, & par-

donne quelquefois avec trop de facilité. l'ai beaucoup de mémoire, & par conséquent je n'oublie point; mais elle ne me fert qu'à me rendre malheureuse, puisqu'elle me représente continuellement tous les fâcheux accidents de ma vie, qui se trouvent en beaucoup plus grand nom-bre que les bons. Je me résous sort dissi-cilement; mais j'exécute sort prompte-ment. J'ai une timidité si importune, qu'elle ne se contente pas de me faire rougir à tous moments; mais elle me rend si interdite par fois, que j'en parois stupide : la gravité & le férieux me seyent incomparablement moins mal que l'enjouement, qui n'est nullement mon perfonnage. Mon premier abord est assez en-gageant, & promet plus que je ne saurois effectuer. Je me pique tout-à-sait d'être complaisante, mais non pas jusques à la flatterie. Je ne suis pas ingrate, & la reconnoissance trouve toujours lieu chez moi, & j'aime sans contredit mieux que l'on m'ait de l'obligation, que d'en avoir aux autres: ce n'est pourtant pas par gloire, n'en étant point du tout capable. Je hais si mortellement la moquerie, & ses auteurs, que je n'appréhende point de tomber en ce vice. Je déteste la menterie, & maudis la médifance, quelque spirituelle E iii

qu'elle puisse être, je n'y prends point de plaisir, fût-elle de mes plus mortels ennemis, auxquels je rends toujours le plus de justice qu'il m'est possible, en ne célant point les bonnes qualités dont je les crois en possession, & cela pour l'amour de moimême seulement. Je me sais contraindre sans être politique, encore n'est-ce point en toutes sortes de rencontres. L'intérêt n'a nul pouvoir sur moi. Je suis extraordinairement sensible, mais sans comparaison plus à la douleur, qu'à la joie. Je crains plus le mépris que la mort, & je pardonnerai fans contredit le dernier plutôt que le premier, dont j'aurois peine à revenir jamais, si j'en étois bien persuadée. J'ai passé toute ma vie pour intrépide, mais à présent je connois mieux le péril, quoique je ne manque point de courage, & je m'en trouve suffisamment pour entreprendre des chofes, non-seulement difficiles, mais qui rebuteroient une infinité d'autres. J'ai une aversion horrible pour tout ce qui est poltron, ayant le cœur si bien placé qu'il ne démentira jamais ma naissance. Je suis incapable de toutes fortes de lâchetés & de bassesses, principalement de celles qui sont suivies de quelque trahison; & en ce rencontre, comme en plusieurs autres, je ne serois à autrui que ce que je vou-

drois m'être fait à moi-même. L'inclination a beaucoup de pouvoir sur moi, & l'emporte bien souvent par-dessus la raifon, qui ne laisse pourtant pas de reprendre sa place à son tour. Je suis serme en mes résolutions jusqu'à l'opiniâtreté. Je n'aime point à être contredite des personnes qui me sont suspectes; encore moins corrigée de ceux qui ne sont pas de mes amis : car comme je trouve tout bon de ceux qui le sont, je prends les corrections & les avis des autres pour autant d'insultes & de reproches, & je ne le leur puis dissimuler, ayant trop de sincérité. j'aime les généreux, & tâcherai toujours de les imiter. Je ne m'attache pas trop à mon opinion, & je m'en rapporte volontiers à ceux dont je l'ai fort bonne. On m'accuse d'être un peu prompte; mais comme j'ai déja avoué que je suis sensible au dernier point, ce nom ici m'appartiendroit avec plus de justice que le premier. Je ne suis point ambitieuse, & craindrois fort de la devenir, puisque l'ambition n'est point sans inquiétude, & que j'aime le repos sans être paresseus. J'enrage d'être ignorante, & n'ai que cette consolation, qu'il n'a pas tenu à moi que na je sus plus hebite. Mon hymour que ne je fusse plus habile. Mon humeur. est inégale, & j'en accuse mon tempéra-

E iv

ment, lequel, quoique naturellement gai? s'est néanmoins si fort laissé corrompre par divers fâcheux accidents, que je puis passer présentement avec vérité pour une des plus mélancoliques personnes du monde. Je suis triste, beaucoup plus rêveuse, & la plupart du temps distraite à ne savoir que dire. Je n'aime pas tant la parure que j'ai fait, quoique je ne la haisse pas encore. Je préfere la propreté en habits à la sompruosité, & je me plais assez à me mettre fort proprement, en quoi je réussis moins mal, qu'au dessein de répaver par l'art & l'adresse ce que la nature m'a refusé. Les grandes sêtes ne m'em-barrassent point; & si je ne suis pas saite pour elles, elles le sont pour moi, puisqu'elles me divertissent. La Cour, le grand monde, & fur-tont la Comédie me plaisent fort; mais je n'y voudrois pas paroître pour augmenter simplement le nombre. J'écris mieux que je ne parle, & on ne peut pas s'acquitter plus médiocrement du dernier que je fais. Cela n'empêche pas pourtant qu'une conversation jolie & spirituelle me touche extrêmement, pourvu que toute raillerie piquante en soit bannie, & qu'elle n'intéresse point ma réputation, de laquelle je serai toujours si soigneuse, que je me priverai de tou-

tes choses pour la conserver. On ne m'accuse pas d'être trop mal-adroite. Je n'aijamais souhaité du bien & des richesses que pour satisfaire mon humeur libérale, ne prenant en rien tant de plaisir qu'à en saire, & à donner. Je ne puis jamais me sier en ceux qui m'ont trompée une fois en ma vie, & je ne me défends pas absolument d'être un peu vindicative en certaines rencontres. Je trouverois même la vengeance fort douce; mais je n'y voudrois pas contribuer moi-même. Tous leschangements du monde m'inquietent, & une vie solitaire a autant de charmes pour moi, pour peu que j'y fois accourumée, que le grand monde. Je m'occupe avec plaisir aux ouvrages de celles de mon sexe , & ne hais nullement la chasse. Ensin, je trouve que peu de choses me sont véritablement indifférentes, au moins encertains temps, & je suis si peu hypocrite, que mon visage découvre presque toujours les sentiments de mon cœur, sans que ma bouche s'en mêle. Je ne dis point ce dernier, croyant me louer par-là; mais je ferois conscience de céler quoi que ce soit, de tout ce dont je me sens coupable, & me soumets ensuite à votre censure.

H.

Portrait de Mademoiselle de la-Tremouille, fait par elle-même.

Blen que je sois persuadée que j'abbeaucoup plus de désauts que de bonnes qualités, je ne laisserai pas d'exécuter le dessein que j'ai pris de faire mon portrait, afin de me faire connoître à mes amis le plus particuliérement qu'il me sera possible; car je ne veux point les tromper dans la bonne opinion qu'ils pourroient avoir de moi, ni leur donner sujet de se repentir de m'avoir trop légérement promis leur amitié. Je leur dirai donc que j'ai la taille moyenne, & assez grossiere, la mine nullement relevée, la physionomie ni spirituelle ni stupide, la grace ni bonne ni mauvaise, peu de disposition-pour la danse; la gorge blanche, mais fort mal faite; les mains passablement belles, & fort mal adroites; les bras fort laids & beaucoup trop courts; le tour du visage trop long, & assez bien fait par le bas; les yeux fans aucune vivacité, mais du reste assez raisonnables. s'ils n'étoient pas extraordinairement battus; la bouche ni belle ni laide, ni fort

pale ni fort rouge, la levre de dessus un peu trop avancée; le menton fourchu; le nez gros, sans être choquant; le teint ni beau ni laid; les dents mal arrangées, & nullement blanches; les cheveux châtain-clair. Je n'ai l'esprit ni vif ni plein d'expédients. Je suis autant ignorante qu'on le sauroit être; ma mauvaise mémoire en est la cause, qui ne m'a jamais pu permettre d'apprendre que fort peu de choses, & qui m'a toujours sait oublier le peu même que j'avois appris. Pour ce qui est du jugement, je n'en manque pas. Je me gouverne sort par la raison, & je puis dire qu'il n'y a personne au monde qui soit plus aise qu'on lui dise ses désauts, & qui témois gne plus le souhaiter. Mon humeur est sincere & franche, & je puis dire qu'elle l'est jusqu'à l'excès; car j'avoue qu'il seroit nécessaire que je susse que quelquesois le teint ni beau ni laid; les dents mal roit nécessaire que je fusse quelquesois plus dissimulée que je ne suis : mais c'est une chose de laquelle je ne puis venir à bout, & pour quoi j'ai une surieuse averfion, aussi-bien que pour la flatterie, dont je ne me saurois jamais aider; & la peur que j'ai qu'on ne m'en accuse, me sait souvent être moins complaisante que je ne devrois l'être. Je suis si éloignée de la promptitude, qu'il ne m'est jamais attention.

E vi

rivé de m'emporter contre qui que co l'acit; & quand on m'a donné un juste fujet de me fâcher, je témoigne si peu ma colere, que personne ne la sauroit remarquer-que par mon silence; mais pour ce qui est de cette sorte de dépit qui ne s'attaque à personne, & qui n'est qu'une certaine impatience vive & prompte de voir que les choses se sont ou se disent autrement qu'il ne faut, je la cache avec plus de peine, & n'en suis pas si maîtresse que je devrois. Je parois moins tendre que personne, & cependant on ne peut pas aimer plus sincérement que je sais ceux qui ont de la bonté pour moi, ni les servir avec plus de joie; & ce m'est un sensible déplaisir d'en entendre dire du mal, & de n'oser prendre leur parti. Je sais sort dissicilement connoissance, & je m'imagine que ce qui en est cause en partie, est l'indissérence que j'ai pour la plupart des personnes; ce qui sait que je m'ennuye presque par-tout, & que quand je me trouve dans une compagnie où je ne me plais pas, je suis insupportable à tous ceux qui la composent, tant je deviens chagrine & distraite : ce qui se peut aussi-tôt connoître à mon vi-fage, qui change à vue d'œil. Mon tempérament panche besucoup plutôt du cô-

té de la mélancolie que de la joie, à laquelle je suis moins sensible qu'à la douquelle je suis moins sensible qu'à la dou-leur, que je supporte pourtant avec assez de modération. Il n'y a personne au mon-de qui soit si ferme dans ses résolutions que moi : aussi est-il vrai que je ne les prends jamais légérement, & sans y avoir bien pensé. Je ne suis nullement bisarre ni aisse à sâcher, mais assez vindicative, & incapable de me laisser gouverner. Je parois plus méprisante que je ne la suis en esset, parce que j'ai l'abord extraordi-nairement froid & peu cherchant; mais ce n'est ni par la gloire, ni par inimité. nairement froid & peu cherchant; mais ce n'est ni par la gloire, ni par inimitié, qui sont des désauts dont je suis tout-à-fait éloignée, aussi-bien que de cette ambition incommode, qui consiste en un desir immodéré de s'agrandir. Je ne me contente pas de n'être pas vaine, je passe dans l'autre extrêmité, & j'ai tant de désiance de moi-même, que cela augmente beaucoup ma timidité naturelle, bien qu'elle soit si grande qu'on me peut faire rougir quand on veut. Je ne suis pas soupçonneuse, mais je ne saurois me désendre d'être un peu curieuse; je ne le tésendre d'être un peu curieuse : je ne le témoigne pourtant pas, parce que j'enrage quand on refuse de me dire les choses que je voudrois savoir. Je ne me sais point de sête, & j'assecte souvent d'igno-

rer des intrigues & des choses que je sais. J'aime extrêmement à dormir. Le mensonge est un vice que j'ai tout-à-sait en horreur, aussi-bien que l'ingratitude ; à mon opinion, l'un & l'autre ne peuvent loger que dans une ame basse, & indigne de l'estime des honnêtes gens. J'ai trop peu de dévotion, & je reconnois fort bien que je ne fais pas mon capital du fervice de Dieu, & que je ne prie pas avec assez de soin. Je n'ai point ce brillant & ce vif qui divertit les compagnies : il n'y a rien qui me choque plus que les afféreries & les grimaces. La galanterie me déplait infiniment, & j'aurai toujours pour but de le témoigner dans toutes mes actions. J'ai beaucoup d'aversion pour la parure, & ne tiens point de temps plus mal employé que celui que l'on met à s'ajuster. Il est vrai que la négligence que j'ai pour cela est excessive. J'aime la liberté & la commodité sur toutes choses, & suis ennemie jurée de la contrainze & des complaifances. Une des choses qui me touche le plus, est une conversation jolie & spirituelle, exempte de toutes sortes de médifances & de railleries piquantes : je ne les puis souffrir, non plus que les personnes qui prennent plaisir à rompre en visiere, & peut-être suis-je un peu trop

délicate fur ce chapitre. J'ai la derniere sidélité pour mes amis, & je garderois le secret qu'ils m'auroient consié, quand bien ils voudroient rompre avec moi. Je ne m'emporte point de telle forte contre mes ennemis, que je ne sois toujours en état de leur saire justice. Je n'ai pas moins d'aversion pour l'hypocrisse, l'artissee & la dissimulation. Je ne parle ni bien ni mal, mais beaucoup trop vîte; mon style de lettre est fort commun, & je n'écris que lorsque je ne m'en puis dispenser. J'ai trop peu d'application pour les choses qui ne me concernent pas; mais je sais beaucoup de réslexion sur mes actions. J'aimerois aflez le bien & l'abondance; mais ce desir ne procede principalement que de l'envie que j'aurois d'en faire part à plusieurs. Je suis si aisée à servir, que l'on m'accuse de trop d'indulgence pour les personnes qui sont auprès de moi. Je me vante de connoître assez-tôt ceux que je fréquente.

Voilà à peu près l'opinion que j'ai de moi-même; c'est aux autres à juger si je

me fais justice ou grace.

III.

Portrait de Madame la Duchesse de la Tremouille, fait par ellemême.

D'UISQUE la suffisance d'un Peintre dépend principalement de bien saire ressembler un portrait à son original, on ne fauroit douter que ce ne soit le but que je me propose, dans le dessein que j'ai de faire ici le mien. Son ébauche vous apprendra, qu'étant jeune je passois pour n'être ni fort belle ni fort laide, & pour avoir plus d'agrément que de beauté. J'avois les yeux petits, un peu penchants aux deux bouts, d'un beau bleu, & affez vifs; le nez fort laid, la bouche petite, & les levres fort rouges, le teint beau, le tour du visage entre le rond & l'ovale, le front trop grand, les cheveux d'un blond châtain, fort déliés & assez longs; & pour la taille, je l'avois des plus belies, soit en sa forme, soit en sa hauteur. Je n'étois ni maigre ni grasse; mais ayant plus de penchant vers la maigreur que vers l'embonpoint. Voilà ce qui se peut dire du passé; il saut le retoucher, pour en faire voir le changement. La mille que j'avois belle, s'est courbée par l'âge & par ma négligence; mon teint qui étoit blanc & délié, s'est jauni par mes maladies; mes dents qui étoient assez blanches, se sont noircies; le blond de mes cheveux s'est blanchi, & la petite-vérole a achevé la laideur de mon nez. Une personne qui consulteroit plus soigneusement son miroir que je ne sais le mien, en diroit peut-être davantage. Il me sussit que ce sont les principaux traits, & sort sidélement représentés, & il est temps de passer à la description des choses plus essentielles.

J'ai l'esprit assez fort & pénétrant, mais peu vif, & sans aucun brillant; la mémoire si diminuée, qu'il ne m'en reste que pour me souvenir du bien que l'on me sait. J'écris mieux que je ne m'exprime, & je me sens exempte de beaucoup de soiblesses qui sont comme naturelles aux semmes. Je cede difficilement à la sorce, mais volontiers à la raison; je m'attache sort au solide, je donne peu aux apparences; & si ma santé répondoit au reste, je me sentirois assez capable des ménagements qui me seroient commis. Ma volonté va droit au bien, mes inclinations m'en détournent quelquesois. Mes premiers mouvements sont prompts & rudes,

mais ils ne vont pas loin; aussi partentils plutôt d'impatience que de colere, à laquelle je ne me sens avoir nulle pente. Ce n'est pas que le ressentiment des injures ne soit assez vif en moi; mais je le modere par la crainte de saire du bruit sans esset, qui est un procédé pour lequel

j'ai beaucoup d'aversion.

l'ai toujours craint plus que la mort de faire aucune tache à ma réputation, & mon humeur a toujours été si éloignée de la galanterie, que je n'ai jamais eu besoin de la combattre; mais quand il en auroit été autrement, j'ai tellement fait un capital d'être véritablement ce que je voulois paroître, que je n'aurois rien épargné pour parvenir à ce but, & en cela ma physionomie n'a pas dementi mes'inelinations. J'ai pris peu de soin à m'ajuster, & en mes habillements j'ai toujours également plaint le temps & la dépense, & je ne me suis jamais regardée en mon mi-roir, qu'avec cette pensée, que dans peu d'heures je déferois tout ce que je faisois: je me contentois que mes habits sussent propres & modestes, & j'étois bien-aise qu'ils dévançassent mon âge, plutôt que d'en être devancée. J'ai moins aimé la lecture que je ne sais présentement; & les Livres qui sont les plus selon mon goût,

après ceux de dévotion, ce font ceux qui reglent les mœurs par les exemples & par les préceptes. La lecture des romans m'a toujours été insupportable, parce qu'ils n'apprennent que ce que je voulois ignorer.

Je n'aime l'oissiveté ni en autrui ni en moi; l'une me donne du dégoût, & l'autre du chagrin; & c'est ce qui m'a le plus porté au jeu; car ce que j'y hasarde sait bien voir que je ne l'aime pas comme jeu, mais comme un moyen qui m'ôte l'en-

nui de ne rien faire.

Je me plais fort en la compagnie de gens d'esprit; mais sur-tout de ceux qui s'attachent au bon sens & à la raison; toutes les sinesses & les subtilités qui s'en éloignent, me sont de mauvais goût.

Je n'ai nul favoir, & ne fais que ce qu'on

ne peut ignorer sans honte.

J'entends la raillerie assez pour ne me piquer pas mal à propos de celles qui s'adressent à moi. Je crains fort de me commettre, & condamne l'humeur de ceux qui aiment à rompre en visiere; néanmoins je la tolérerois si elle ne s'adressoit qu'à des personnes présomptueuses, ennemies de la correction, & ignorantes de leurs désauts : ce que je blâme si fort en autrui, qu'incessamment j'y sais des réflexions, & ne vois jamais faillir personne, que je ne me tâte pour ne me croire pas innocente des fautes dont je reconnois les autres coupables, & pour éviter sur-tout l'erreur de ceux qui attribuent à la vertu ce qui vient du vice, n'y ayant rien où j'apporte tant de soin qu'à me bien connoître.

J'aime fort ma commodité, & peutêtre trop peu celle d'autrui : les compliments & la contrainte, ce font mes fléaux, & ne trouvent de place en moi qu'aux dépens de mon amitié & de mon estime.

Je me sens le naturel plus tendre que je ne le sais paroître, & sur-tout vers mes proches; mais j'avoue qu'il est moins étendu qu'il ne devroit être, & que ma charité s'arrête quelquesois où elle devroit passer.

Je ne me sens pas sensible au mépris; mais cela peut venir de ce que je ne crois

pas le mériter.

Ceux qui me connoissent peu, me croyent glorieuse, parce que mon abord est froid & peu caressant, & que ma réputation ne m'ôte rien de l'ambition que l'on me fait être naturelle; mais la vérité est que je hais fort la sotte gloire.

Je dis la même chose de la flatterie, & sens autant d'aversion pour elle que j'ap-

plaudis à la complaisance; & si je suis quelquesois chiche de la mienne, c'est qu'elle ne s'excite que par un degré d'estime dont je trouve peu de personnes dignes, & en cela j'avoue que j'y suis trop délicate.

Je hais la menterie comme un vice bas & de valet; mais je ne faurois dire si cette haine m'est naturelle, ou si elle me vient de l'éducation que j'ai reçue d'un pere qui nous en a toujours imprimé l'horreur avec tous les soins imaginables; & cela a pris de si fortes racines en moi, que j'apperçois dans mes recits une affectation à exténuer plutôt les choses qu'à les grofsir, quand elles passent pour assez extrordinaires.

Je ne me sens point de pente à la médisance, & je la souffre avec peine, si sa délicatesse n'aide à la faire digérer. J'ai toujours en moi une extrême timidité, & sans elle j'aurois profité de mille occasions que la posture où j'étois à la Cour me présentoit à toute heure pour l'avantage de ma Maison & de ma personne.

Mon humeur est franche, je ne retiens que ce que la prudence m'empêche de faire éclater; & une des choses que je souhaiterois avec le plus de passion, ce seroit de rouver une personne également amie &

raisonnable, qui voulût établir avec moi ce commerce de nous dire aussi librement nos mauvaises qualités que les bonnes, & d'être assurée d'une sidélité entiere à ne nous en rien cacher; car j'aime en mes amies de la vérité, & non de la flatterie.

Je garde mieux un secret qui m'est con-

fié, que les miens propres.

Je donne ma confiance à qui me donne la sienne, & que je sais capable d'en bien user.

Je suis constante & ferme en ce que je promets, & mes amis peuvent s'assurer que j'ai pour eux la derniere sidélité, & que rien ne me touche plus sensiblement que le plaisir de les obliger.

Je rends l'équité autant que je puis, & qu'elle m'est connue, & loue volontiers

ceux qui en sont dignes.

Je ne suis point envieuse des graces méritées; mais j'en soussire avec peine l'in-

juste distribution.

Je supporte facilement les sautes de mes domestiques, quand elles ne procedent ni d'insidélité, ni de désaut d'affection; je les demande doux, & aimant la correction, & qu'ils attendent de moi leur récompense, quand même je n'en serois jamais sollicitée par eux.

Je fais un jugement assez juste de l'humeur & de la portée de l'esprit de ceux avec lesquels j'ai quelque commerce, & je pourrois assez facilement séparer le bien du mal, & me servir utilement de l'un, &

me garantir des effets de l'autre.

Je ne suis ni mésiante ni soupçonneuse, ni bisarre, ni moqueuse; mais assez
curieuse & dépite: mon humeur est égale
& sans emportement, ayant plus de penchant vers la gayeté que vers la tristesse:
aussi étois-je née fort saine, & d'un bon
tempérament; mais divers déplaisirs, &
le soin de beaucoup d'affaires, ont prévalu sur l'un & sur l'autre, & m'ont rendue
sujette à beaucoup d'incommodités.

J'apporte une extrême application à tout ce que je fais, & je m'y donne tou-

te entiere.

Je ne m'éloignerois pas du faste & de la dépense, pourvu qu'ils eussent des sondements solides, sans quoi je les improuve totalement.

Je ne me sens pas libérale au point que beaucoup le sont; mais je ne suis pas aussi

dans une avarice choquante.

Mon intérêt ne me fera jamais rien faire contre mon honneur & ma confcience; mais cela à part, je le cherche où je puis, & n'y épargne rien.

120 III. PORTRAIT DE MADAME

J'oublie facilement les offenses qui me sont saites, quand je les sais suivies d'un véritable répentir. L'ingratitude est celle qui s'essace le plus dissicilement de ma mémoire; aussi est-ce un vice bas, & qui ne peut loger que dans des ames extrêmement lâches, & dont on ne voit que peu de personnes se répentir; mais ce qui me choque le plus, c'est quand il arrive que mes bonnes intentions sont mal interprêtées, & que je reçois des reproches d'où j'aurois à attendre des remerciements.

La passion où j'ai le plus de pente, est celle de l'ambition: néanmoins j'y mets autant que je peux cette borne, de ne la pousser que par de bons & légitimes moyens, & je puis assurer qu'elle ne se termine point en ma personne, & que son objet principal est la maison où je

fuis entrée.

Quant à ce qui est de la piété, je m'y trouve fort désaillante; mais néanmoins avec des sentiments fort épurés pour le service de Dieu, & une résolution ferme de les présérer à tous les avantages de la terre.



IV.

PORTRAIT de Mr. le Prince DE TA-RENTE, fait par lui-même.

J E suis si persuade que personne ne me connoît si bien que moi-même, que quand mon portrait ne paroîtroit ressemblant à tous ceux qui le verront, je ne puis m'empêcher de m'en juger un trèsfidele peintre, & de croire que j'ai la tête bien proportionnée, couverte de cheveux blonds en bon nombre, tirant sur le cendré, ni srisés, ni sort plats; les sourcils & la barbe de même couleur, les premiers un peu trop larges: mon visage est ovale, ni fort gras, ni fort maigre; le teint ni pâle, ni haut en couleur; le front & le nez raisonnable; les yeux bleux, petits, peu sendus & brillants; la bouche trop grande, le menton fourchu & double, les dents petites, ni noires, ni blanches.

Ma tail'e est fort droite & assez libre; elle n'est pas des plus grandes, elle est de celles qu'on appelle les riches : j'ai la main, la jambe & le pied bien faits; la main blanche & trop grosse, la jambe celle qu'elle doit être, & le pied si sens-

Tome VIII.

ble, que je ne saurois me bien chausser

fans beaucoup fouffrir.

Je ne m'ajuste que rarement : le plaisir que d'autres y prennent, m'est une satigue étrange, & j'estime que le temps qu'on y donne est mal employé.

Le geste me donne un air qui me sied fort bien; mais cela n'arrive pas souvent; car naturellement je suis rêveur, chagrin & distrait dans les choses indifférentes.

Ma complexion est robuste, & je souffre toutes sortes de satigues sans peine.

J'aime tous les exercices du corps, & y aurois eu grande disposition, sans un accident qui m'a rendu incapable presque de tout.

Je n'aurois pas été moins propre à ceux de l'esprit, si la vie errante que j'ai menée ne m'avoit dérobé le loisir de m'y

appliquer.

J'ai eu une mémoire prodigieuse, & il m'en reste très-peu; je veux espérer que le jugement à pris la place de ce que j'en ai perdu: j'en ai néanmoirs sussissamment conservé pour apprendre les langues dont j'ai eu besoin, mais non pas assez pour les retenir toutes.

Je ne fuis pas ignorant dans les fortifications & dans la carte.

J'aime la lecture sans y avoir le der-

nier attachement, sur-tout celle de l'His-

J'écris plus facilement que je ne parle; mon style est succint & net, ma parole

brusque & décisive.

Je cherche plus le divertissement pour le plaisir d'autrui, que pour le mien particulier.

J'ai assez de force sur moi, pour ne

m'ennuyer en aucun lieu.

Mon tempérament est chaud & bilieux; mais la raison le corrige & l'assai-

sonne de flegmes.

Mon humeur est des plus égales, & nullement emportée; mon abord froid me fait paroître glorieux, bien que je ne de sois pas en esset.

Je suis incapable de fausse gloire, & je trouve que ceux qui s'y abandonnent en

font sans y penser leur capital.

Je n'ai pas moins d'ambition que ceux qui m'ont devancé; mais je la regle de forte qu'elle ne fe découvre que lorsqu'il y a lieu de la pousser.

J'ai du cœur pour faire toutes les choses

que l'honneur me dictera.

Je n'estime pas ceux qui croyent établir leur réputation par de fréquents procédés : j'estime qu'ils se mésient d'euxmêmes, & que lorsqu'on se sent incapa-

f ij

ble de foiblesse, on mérite davantage d'éviter une querelle sans qu'il y aille du sien, que de la pousser à bout.

Je suis ennemi du mensonge à un point que je ne le souffre pas même dans les

bagatelles.

J'ai répugnance à flatter & à être flatté : ce qui l'augmente est, que la flatterie est toujours accompagnée de mensonge.

J'abhorre la médifance, & je ne crois pas légérement le mal qu'on me dit de mon prochain, particuliérement aux dé-

pens des femmes.

Je ne suis pas avare, & si je passe pour moins libéral que je ne suis en esset, c'est à ma mauvaise fortune qu'on s'en doit prendre, & non à mon inclination.

Je condamne la paresse, & je ne remets pas au lendemain les choses que je puis

faire par avance.

Je suis timide au dernier point, & ne puis me résoudre de rien demander pour moi, non pas même à mes plus proches.

Je suis ami de l'équité, & en ce qui dépend de moi, je la rends sans avoir égard à l'inégalité des personnes.

Je souffre impatiemment l'oppression,

& j'aime passionnément la liberté.

Je suis ennemi de la contrainte & des égards; je cherche autant que je puis la commodité dans la vie.

Je n'ai nul penchant à la cruauté, ni même à châtier févérentent; & si je suis contraint à forcer mon naturel, c'est dans une nécessité pressante.

Je suis trop indulgent à mes domestiques, & j'en tolere les désauts, pourvu qu'ils ne procedent pas de manque d'as-

fection.

Je suis naturellement bienfaisant; & si je ne le témoigne pas en toutes rencontres, c'est que j'ai expérimenté qu'en obligeant trop indisséremment, on devient ensin inutile à ceux qu'on affectionne le plus.

Je suis sidele à mes amis autant qu'on le peut être : je suis sur cela à l'épreuve de tout intérêt : j'aime mieux les servir de ce qui m'appartient, que d'en avoir l'obli-

gation à autrui.

Je suis ferme & effectif en mes paroles & dans mes engagements; & bien-loin d'imiter ceux qui ne le sont pas, en ce qu'ils donnent beaucoup en apparence pour le déguiser, je néglige l'accessoire pour me donner tout entier au principal.

Je suis extrêmement franc à ceux qui le sont : mais comme il y en a peu, je

parois réservé à beaucoup.

Je suis difficile à tromper par ceux qui

m'ont déja trompé : les précautions que je cherche pour m'en garantir, passent souvent pour un excès de méssance.

Je ne reviens pas aisement lorsqu'on

m'a offensé de propos délibéré.

Je suis si peu prompt que je n'ai pas de peine à retenir mon ressentiment tout autant qu'il faut pour examiner s'il est juste.

Je ne me laisse pas abattre à l'adversité, quelque violente & de durée qu'elle soit, & je me sens un fonds de patience inépuifable.

Je ne puis parler par expérience de la prospérité, car jusqu'à cette heure je ne l'ai pas éprouvée: mais comme je me sens, je répondrois bien que je ne l'acheterois jamais par de mauvais moyens, bien que pratiquables à la plus grande partie du monde, & que lorsqu'elle m'arrivera j'en jouirai avec modération, & sans donner sujet à mes amis-de se plaindre du changement que la bonne sortune a accoutumé de produire.

Je suis ferme & bien instruit en ma religion, & incapable d'en changer pour quoi que ce soit; mais je n'ai pas toute la piété nécessaire à un bon chrétien.

Enfin mon portrait est de ceux qui ne reviennent pas en gros; mais qui plaisent à la plupart, quand on les considere en détail.

V.

Portrait de Mademoiselle fait par elle-même à Champigny au mois de Novembre 1657.

Portrait, je tâcherai de m'en acquitter le mieux que je pourrai. Je souhaiterois qu'en ma personne la nature prévalût sur l'art; car je sens bien que je n'en ai aucun pour corriger mes désauts; mais la vérité & la sincérité avec laquelle je vais dire ce qu'il y a de bien & de mal en moi, attireront assurément la bonté de mes amis pour les excuser. Je ne demande point de la pitié, car je n'aime point à en saire; & la raillerie me plairoit beaucoup plus, puisque d'ordinaire elle part plutôr d'un principe d'envie que l'autre, & que rarement l'on en a contre les gens de peu de mérite.

Je commencerai donc par mon extérieur. Je suis grande, ni grasse, ni maigre; d'une taille fort belle & fort aisée. J'ai bonne mine, la gorge assez bien faite; les mains & les bras pas beaux, mais la peau belle, ainsi que la gorge. J'ai la jambe droite, & le pied bien fait; mes che-

F iy

veux sont blonds & d'un beau cendré; mon visage est long, le tour en est beau; le nez grand & aquilin; la bouche ni grande ni petite, mais façonnée & d'une maniere fort agréable; les levres vermeilles; les dents point belles, mais pas horribles aussi; mes yeux sont bleus, ni grands ni petits; mais brillants, doux & fiers comme ma mine. J'ai l'air haut, sans l'avoir glorieux. Je suis civile & familiere; mais d'une maniere à m'attirer plutôt le respect qu'à m'en saire manquer. J'ai une fort grande négligence pour mon habil-lement; mais cela ne va pas jusqu'à la malpropreté; je la hais fort: je suis pro-pre; & négligée ou ajustée, tout ce que je mets est de bon air: ce n'est pas que je ne sois incomparablement mieux ajustée; mais la négligence me sied moins mal qu'à une autre; car sans me flatter, je dépare moins ce que je mets, que ce que je mets ne me pare. Je parle beaucoup sans dire des fottises, ni de mauvais mots. Je ne parle point de ce que je n'entends pas , comme font d'ordinaire les gens qui aiment à parler, & qui se fiant trop en euxmêmes, méprisent les autres. J'ai de cermins chapitres, où l'on me feroit volontiers donner dans le panneau : ce sont de certaines relations des choses dont j'ai eu

quelque connoissance, & quelque part; & quoique d'autres y puissent avoir eu part aussi-bien que moi, & que j'en dise du bien quand j'en parle, il femble que j'écoute plus volontiers celui que l'on dit de moi, & que je cherche davantage à m'attirer des louanges qu'à leur en don-ner. Je pense que voilà seulement en quoi je suis moquable. Je suis toute propre à me piquer de beaucoup de choses, & je ne me pique de rien que d'être fort bonne amie, & fort constante en mes amitiés, quand je suis assez heureuse pour trouver des personnes de mérite, & dont l'humeur se rapporte à la mienne; car je ne dois pas pâtir de l'inconstance des autres. Je suis la personne du monde la plus secrete, & rien n'égale la fidélité & les égards que j'ai pour mes amis: aussi veux-je que l'on en ait pour moi, & rien ne me gagne tant que la confiance, parce que c'est une marque d'estime, ce qui est senfible au dernier point à ceux qui ont du cœur & de l'honneur. Je suis fort méchante ennemie, étant fort en colere & fort emportée, & cela, joint à ce que je suis née, peut bien saire trembler mes ennemis; mais aussi j'ai l'ame noble & bonne. Je suis incapable de toute action basse & noire; ainsi je suis plus propre à saire mi-

séricorde que justice. Je suis mélancolique; j'aime à lire les livres bons & solides; les bagatelles m'ennuyent, hors les Vers; je les aime de quelque nature qu'ils foient, & assuré de quesque nature qu'ils de ces choses-là, que si j'étois savante. J'aime le monde, & la conversation des honnêtes gens, & néanmoins je ne m'ennuye pas trop avec ceux qui ne le sont pas; parce qu'il faut que les gens de ma qualité se contraignent, étant plutôt nés pour les autres que pour eux-mêmes : de sorte que cette nécessité s'est si bien tournée en habitude en moi, que je ne m'ennuye de rien, quoique tout ne me divertisse pas. Cela n'empêche point que je ne sache discerner les personnes de mérite; car j'aime tous ceux qui en ont un de particulier en leur profession. Par-dessus tous les autres, j'aime les gens de guerre, & à les ouir parler de leur métier; & quoique j'aye dit que je ne parle de rien que je ne sache & qui ne me convienne, j'avoue que je parle volontiers de la guerre; je me sens fort brave ; j'ai beaucoup de courage & d'ambition; mais Dieu me l'a si hautement bornée par la qualité dont il m'a fait naître, que ce qui seroit défaut en un autre, est maintenir ses œuvres en moi. Je suis prompte en mes résolutions, & serme à

les tenir. Rienne me paroît difficile pour servir mes amis, ni pour obéir aux gens de qui je dépends. Je ne suis point intéressée, je suis incapable de toute bassesse, & j'ai une telle indifférence pour toutes les choses du monde, par le mépris que j'ai des autres, & par la bonne opinion que j'ai de moi, que je passerois ma vie dans la solitude plutôt que de contraindre mon humeur siere en rien, y allât-il de ma fortune. J'aime à être seule: je n'ai nulle complaisance, & j'en demande beaucoup: je suis désiante sans me désier de moi: j'aime à faire plaisir & à obliger: j'aime aussi souvent à picotter & à déplaire. Comme je n'aime point les plaisirs, je ne procure pas volontiers ceux des autres. J'aime les violons plus que toute autre musique: j'ai aimé à danser plus que je ne fais, & je danse fort bien; je hais à jouer aux cartes, & j'aime les jeux d'exercice: je fais travailler à toutes sortes d'ouvrages, & ce m'est un divertissement aussi-bien que d'aller à la chasse, & de monter à cheval. Je suis beaucoup plus sensible à la douleur qu'à la joie, connoissant mieux l'une que l'autre; mais il est difficile de s'en appercevoir; car quoique je ne sois ni Comédienne, ni façonniere, & qu'on me voye. d'ordinaire jusques au fond du cœur,

F vj

j'en suis toutesois si maîtresse, quand je veux, que je le tourne comme il me plaît, & n'en faits voir que le côté que je veux montrer. Jamais personne n'a eu tent de pouvoir sur soi, & jamais esprit n'a été si maître de son corps; aussi en souffré-je quelquesois. Les grands chagrins que j'ai eus auroient tué une autre que moi; mais Dieu m'a si bien proportionné toutes choses, & les a rendues si foumises les unes aux autres, qu'il m'a: donné une santé & une force non pareille; rien ne m'abat, rien ne me fatigue, & il est difficile de connoître les événements de ma fortune, & les déplaisirs que j'ai, par mon visage; car il est raren ent altéré. J'ai oublié que j'ai un teint de fanté qui répond à ce que je viens de dis re: il n'est pas délicat; mais il est blanc & vis. Je ne suis point dévote, je voudrois bien l'être, & déja je suis dans une fort grande indissérence pour le monde; mais je crains que ce qui me le fait mémois prisonne m'en décade a mais parisonne m'en décade a mais prisonne m'en décade a mais par le mais particular de la mais particular de la mais de la priser ne m'en détache pas, puisque je ne me mets pas du nombre de ce que j'y méprise, & il me semble que l'amour-propre n'est pas une qualité utile à la dévotion. J'ai grande application à mes affai-res, je m'y attache tout-à-fait, & j'y suis aussi soupçonneuse que sur le reste. J'ai-

me la regle & l'ordre jusques aux moindres choses. Je ne sais si je suis libérale; dres choses. Je ne sais si je suis sibérale; je sais bien que j'aime toutes les choses de saste & d'éclat, & à donner aux gens de mérite, & à ceux que j'aime; mais comme je regle cela souvent selon ma fantaisse, je ne sais si cela s'appelle libéralité. Quand je sais du bien, c'est de la meilleure grace du monde, & personne n'oblige si bien que moi. Je ne loue pas volontiers les autres, & je me blâme rarement. Je ne suis point médisante, ni railleuse, quoique je connoisse mieux que personne le ridicule des gens, & que que personne le ridicule des gens, & que j'aye affez d'inclination à y tourner ceux qui me semblent le mériter. Je peins mal, mais j'écris bien, naturellement & sans contrainte. Quant à la galanterie, je n'y ai aucune pente, & même l'on me fait la guerre que les Vers que j'aime le moins font ceux qui sont passionnés, car je n'ai point l'ame tendre; mais quoiqu'on dise que je l'ai aussi peu sensible à l'amitié qu'à l'amour, je m'en désends sort, car j'aime tout-à-sait ceux qui le méritent & qui m'y obligent, & je suis la personne du monde la plus reconnoissante. Je suis naturellement sobre, & le manger m'est une fatigue; même ce m'en est une de voir ceux qui y prennent trop de plaisir.

J'aime davantage à dormir; mais la moindre chose où il est nécessaire que je m'occupé, m'en distrait sans que j'en sois incommodée. Je ne suis point intriguante, j'aime assez à savoir ce qui se passe dans le monde, plutôt pour m'en éloigner, que par l'envie de m'en mêler. J'ai beaucoup de mémoire, & je ne manque pas de jugement. J'ai à souhaiter que si quelques-uns en sont de moi, ce ne soit pas sur les événements de ma fortune; car elle a été si malheureuse jusqu'ici, au prix de ce qu'elle auroit dû être, que leur réssexion ne me seroit peut-être pas savorable. Mais assurément pour me faire justice, l'on peut dire que j'ai moins manqué de conduite, que la fortune de jugement; puisque si elle en avoit eu, elle m'auroit sans doute mieux traitée.



VI.

PGRTRAIT de Mr. le Marquis de LA ROCHEPOSÉ, fait par lui-même à Champigny au mois de Décembre 1657.

C'Est une entreprise bien délicate que celle de parler de soi-même. Ce qu'on en dit de mal est facilement persuadé; mais les choses avantageuses attirent la raillerie, & ne gagnent la créance de personne. Ces raisons m'auroient bien empêché de saire mon Portrait pour l'exposer au public; mais rien ne me peut dispenser d'obéir à la personne qui m'a commandé de le saire & de le lui envoyer: aussi-bien ne pourrois-je pas me cacher à la pénétration de son esprit, si elle avoit entrepris de me connoître.

Ma taille est un peu au-dessus de la médiocre, assez propre à tous les exercices, entre lesquels je me suis particulièrement attaché à faire des armes & à danser. J'ai le poil châtain & délié; le visage long, le nez grand & aquilin; les yeux petits, ensoncés dans la tête; le regard vif, & je suis assez maigre, à cause de

ma complexion bilieufe.

Peu de gens me surpassent en la facilité de concevoir & d'apprendre : j'applique mon esprit autant & aussi long-temps que je veux, sans être jamais satigué par la longueur du travail. Je possede fortement & nettement ce que j'ai une fois-conçu, comme je le débite sans peine & sans consusion. J'aime & cherche la vérité feule en toutes choses : je la foutiens avec une extrême fermeté lorsque je penfe l'avoir trouvée, & je ne saurois la trahir dans les occasions même où elle se trouve contraire à mes desseins & à mes intérêts, si l'on me la demande de bonne foi. Je ne me laisse néanmoins jamais préoccuper, en sorte que je ne sois toujours prêt à changer d'avis aussi-tôt que l'on me fera connoître des raisons plusfortes que les miennes, sans quoi je ne me rends jamais, si ce n'est dans les matieres de la Foi, où l'autorité fait la preuve. J'air eu la mémoire excellente, & je l'ai encore assez bonne; mais elle ne me sert presque de rien, parce que je m'attache peu à la lecture des Histoires, aimant mieux celle des Livres qui consistent en raisonnements: d'où vient que je ne retiens les choses que par la force de l'imagination. L'inclination que j'ai eue à l'étude, me fit prendre la seutane à l'âge de vingt-trois ans.:

mais quelques intérêts de famille me la firent quitter à vingt-cinq, après avoir acquis la qualité de Bachelier de Sorbonne. Je n'ai pas laissé d'étudier avec grand soin les questions du temps, & je marque à dessein cette particularité de ma vie, pour excuser la liberté que je prends sort souvent de soutenir contre des Ecclésiastiques celle des opinions contestées, que je crois la plus véritable : ce qui me feroit condamner d'imprudence par ceux qui ne sachant pas cette circonstance, igno-reroient aussi l'obligation particuliere en laquelle je suis de désendre avec vigueur les vérités de la Religion. Il est bien nécessaire que je fasse cette petite apologie pour mon jugement, qui ne sauroit éviter une forte censure si l'on veut examiner la suite des actions de ma vie sans en pénétrer les causes, & principalement quand on ne saura pas que je n'ai jamais rien fait contre l'ordre, sans condamner en même-temps l'emportement qui me rendoit coupable; tant il est vrai que mon esprit & ma volonté ont exercé souverainement & séparément leurs fonctions, dans le temps que les passions m'ont possé-dé, comme je dirai bientôt; ce qui est, ce me semble, une louange assez médiocre.

138 VI. PORTRAIT DE M. LE MARQUIS

Il est bien mal aisé de peindre en peu de traits les qualités de mon ame sous lesquelles je comprends ma volonté, mes habitudes & mes inclinations. La plus forte de toutes, c'est le desir de la liberté en toutes choses. C'est par lui que j'examine tout de nouveau (fors en matiere de Religion) les conclusions qui, sont plus généralement suivies, & qui, par une longue suite d'années, ont acquis tant d'autorité, que la plupart des hommes feroient scrupule de les remettre en question; & ce qui me sait agir ainsi, est que la vérité est toujours une, & qu'il n'est pas possible que ce qui se trouvera faux à présent ait jamais été vrai, au moins en matiere de Science. C'est encore par cet amour de la liberté, que les avantages seuls de la fortune ne m'ont jamais attaché aux intérêts des Grands, ni porté à leur témoigner aucune affection, si je ne les ai crus dignes d'être aimés & capables d'aimer; parce que l'affection a seule ce privilege de rendre libres toutes sortes d'actions. Cette liberté me paroît si naturelle & si juste, que dans mon ame je ne défere rien aux avantages seuls de la naissance, auxquels la coutume & les loix me font déférer tant de choses; & c'est par ce principe aussi, que me faisant justice à

moi-même, j'ai autant de répugnance aux fervices que me rendent mes valets, qu'à celui qu'on m'obligeroit de rendre à quelque Maître, & que je confidere l'ordre commun qu'on voit entre les hommes, comme une Comédie, en laquelle, par le commun confentement des plus puissants, certaines regles ont été établies, disférentes, mais proportionnées à leurs puissant ces, que la coutume & le temps ont depuis confacrées & rendues inviolables.

J'ai l'ame la plus tendre du monde, & c'est par-là qu'encore que je sois sort sensible aux offenses, je suis toutesois incapable de me venger, ou de ne pardonner pas à ceux qui se répentent, bien que je ne puisse me fier à ceux qui m'ont trompé. Je suis capable de compassion jusques à la soiblesse; égal autant qu'on le peut être; ennemi juré du faste & de toutes affectations. J'aime l'honneur qui dépend de moi-même, & n'y renoncerois pas pour chose du monde; mais je laisse à la fortune le soin de le faire éclater au-dehors. J'ai tant de sincérité, & suis si peu intéresse, que jugeant des autres par moi-même, je me sierois en tout le monde si je n'avois été souvent trompé.

Je mesure les biensaits par l'intention; ce qui fait que je n'ai point de reconnois-

fance pour de certaines personnes qui m'ont donné, & me tiens étroitement obligé à d'autres qui ne m'ont jamais fait de bien. Je serois libéral, & quelque chose de plus, si la fortune me le vouloit permettre, parce que je méprise le bien. Je suis facile à saire de nouveaux amis, mais incapable de perdré les anciens; leurs fecrets & leurs intérêts me sont si facrés, que l'amour même ne fauroit me les faire violer.

Je ne suis pas médisant ni curieux, & je fais trop ce que nors fommes pour avoir de la gloire & de l'ambition. J'abhorre le sommeil, & ne m'y rends jamais que je n'y sois forcé; mais je ne laisse pas de dor-

mir beaucoup.

Je ne connois point de passion que l'amour : il n'a jamais dépendu de mon choix, sans inclination. J'en ai toujours été le maître dans les commencements, & l'esclave dans le progrès. Je l'ai suivi de toute l'étendue de mes forces; toutesois sans aveuglement. Je n'ai jamais été libertin dans ma créance, & je serai dévot en pratique comme en théorie, quand il plaira à Dieu de m'en faire la grace.

VII.

PORTRAIT DE Mr. de BRAIS, Écuyer de Mademoiselle, écrit à Champigny au mois de Décembre 1667.

PAR MADEMOISELLE.

IL me convient moins qu'à homme du monde de faire mon portrait : mais comme il me convient mieux qu'à nul autre d'obéir, & de faire les choses qui peuvent plaire & divertir les personnes à qui je dois tout, au hasard de faire un portrait mal touché & fort désavantageux pour moi, je m'en vais le commencer; me persuadant qu'à l'âge que j'ai, je ne dois pas craindre de me montrer mal ajusté & sans fard; car pour l'ordinaire les Portraits en mettent à ceux qui en ont autant de besoin que moi.

Je suis grand; j'étois de belle taille quand j'étois jeune; j'avois la tête belle, & même l'on disoit que je n'avois pas le visage laid: mais maintenant l'âge & les satigues de la guerre ont diminué mes cheveux, qui sont presque gris; m'ont voûté la taille, & m'ont ôté ce que je pouvois

avoir de passable au visage : mais j'ai encore bonne mine, j'ai la jambe belle, & le pied bien fait, les dents grandes, mais saines & blanches. J'ai la main passable, j'ai l'air & l'abord fort froid, & même incivil à ceux qui ne me connoissent point. J'ai été fort gai; mais je suis mélancolique présentement, ayant contracté cette habitude par des maladies qui m'ont été causées par des blessures, & dont je me sens tous les jours. J'ai été assez galantétant jeune, & mon âge ne m'empêche pas de m'en souvenir, mais bien de dire si je l'ai été heureux, ou malheureux. Cela m'a servi à me donner un peu plus de politesse que ceux qui ont été toute leur vie à la guerre n'ont pas d'ordinaire, & même qui ont servi comme moi en un pays où l'on ne l'est pas fort. En récompense, si je n'y ai pas appris la civilité, j'y ai appris la sincérité; car les Flamands sont les gens du monde de la meilleure foi. J'ai été toute ma vie à la guerre, & j'ai fait ce métier avec plaisir; aussi y ai-je servi avec succès, ayant été assez heureux pour attirer l'estime des personnes avec qui j'ai fervi, & pour en avoir reçu des marques par les emplois que j'ai toujours eus, & je n'aurois jamais discontinué si la paix ne se fût saite en Hollande où je servois. Je

parle peu, & si je parle mal l'on s'en doit plutôt prendre à ceux que j'ai hantés, à qui la phrase & l'expression de notre langue ne sont pas connues, qu'au manque d'esprit. Je n'ai point étudié, & je n'ai nulle science, & je ne me pique de rien que d'être un fort bon Officier d'infanterie, fort sensible aux obligations que je puis avoir, & fort fidele à mes amis. J'ai été assez heureux pour en avoir partout où j'ai été, & sans me saire de sète, ni m'empresser; ce qui est fort éloigné de mon naturel, qui s'éloigne même trop du monde. J'ai été assez heureux pour avoir été recherché & estimé, lorsqu'on m'a connu. J'ai été assez débauché étant jeune, foit que j'y eusse de l'inclination, ou que je susse dans un pays ou ç'en est assez l'u-sage; mais, graces à Dieu, je m'en suis fort corrigé, & je suis le plus réglé de tous les hommes, & même cela va jusques à obliger ceux qui me connoissent à me faire la guerre que je suis dévot : ce que je ne suis pas, & que je voudrois bien être.

Si je n'ai pas dit assez de bien de moi, pour me faire aimer & m'attirer des louanges, & si je n'ai pas assez caché mes défauts pour éviter le blâme & la haine des Lecteurs, c'est que je me suis assez déclaré ne savoir ni lire ni écrire, pour que per-

sonne n'en doute.

VIII.

Portrait de Mr. le Chevalier de Béthune, fait à Saint-Fargeau au mois de Décembre 1657.

Près avoir tant différé à faire mon Portrait, j'aurois pu m'en paffer; puisque je me sens par cette raison plus obligé à le mieux faire que les autres, ayant pu remarquer les défauts des leurs, & me corriger sur leurs sautes. Ces raisons sont bonnes; mais après avoir vu mon Portrait, on trouvera plus que j'en ai pour m'excuser de mon peu d'application, que je n'en aurois de me trop appliquer: ensin, chacun se connoît, chacun sait ses affaires, & souvent celles des autres; si je suis de ce nombre, ce sera une de mes bonnes raisons pour excuser les désauts de mon Portrait.

J'ai l'ame d'un grand Seigneur, & la fortune d'un Cadet; vous pouvez juger par-là combien j'aime les plaisirs, la magnissence & le grand équipage; combien je suis libéral, ensin combien j'aime toutes les choses que doivent aimer les grands Seigneurs, dont l'ame souvent n'est pas, comme à moi, proportionnée à la fortune.

Pour

Pour venir à la mienne, je suis Cadet de bonne maison; ainsi, peu pernicieux, mais j'ai bonne mine; j'ai l'air noble; je suis assez agréable; j'ai de l'esprit & du joli; je sais les Histoires; je sais les Poëtes, & le suis quelquesois. Ensin à me voir & à m'entendre, je suis persuadé que je plairai plus qu'un homme de cent mille livres de rente, que ceux qui ne me connoît ont guere croiront que je les ai, & que ceux qui me connoîtront beaucoup me les souhaiteront.

Je n'ai nul vice, je suis naturellement fobre & ennemi de toute débauche, je ne mange que des confitures; ce qui fait qu'un de mes plaisirs est de faire collation avec les Demoiselles, je les aime passionnément; & si c'étoit un foible, ce seroit le mien; mais je suis persuadé que ce n'en est pas un; quand je les aime, c'est un attachement incroyable, & même cela va à un tel aveuglement, que je crois aveugler les autres; car souvent je crois qu'ils ne voyent pas ce qui est visible. J'ai été assez légerjusques à cette heure, ou, pour mieux dire, changeant; car mes passions ont souvent changé d'objet; mais je crois que c'est moins ma saute que celle des personnes qui me les causoient: car, à parler avec toute la sincérité possible, j'avoue Tome FIII.

que j'ai été un peu Hylas; mais présentement je me crois un Cyrus; hors que je ne m'estime pas un si grand Capitaine: toutefois je serois bien comme lui, car je m'amuserois volontiers à la Belle pendant que mes troupes se lasseroient sous les armes au retour d'un combat; mais je ne me laisserois pas énlever en écoutant des relations des prisonniers que je prendrois; car hors l'objet aimé, le reste m'ennuye. Je suis brave, & j'aimerois la guerre avec passion sans les fatigues; car j'aime mes aises : toutesois je surmonte en cela mon inclination par l'affection que j'ai pour mon devoir. Je suis le meilleur ami du monde; & pour servir ceux de qui je le suis, j'irois d'un bout du monde à l'autre en poste; ce qui est une satigue, & que je n'aime pas. Je suis sincere & cordial autant qu'homme du monde, & j'ose dire que j'ai beaucoup de probité, & que je passe sort pour cela, & assurément ceux qui me connoîtront seront persuadés de cette vérité; & plus que nul autre, les personnes qui m'ont ordonné de saire mon Portrait.

IX.

PORTRAIT de la PRINCESSE D'ANGLE-TERRE, sous le nom de la PRINCESSE CLEOPATRE, fait par Madame la COMTESSE DE BREGT, au mois de Juin 1658.

A PPELLES même seroit indigne de faire le Portrait de la jeune Princesfe Cléopatre, s'il falloit que l'ouvrage dût entrer en comparaison avec le sujet : de forte qu'étant impossible de rendre ce qui est dû à la façon des Dieux, elle se contentera du zele qui porte à travailler pour elle une main si peu savante, qu'elle ne pourroit sans honte saire connoître ni faire approuver le dessein qu'elle a pris de représenter Cléopatre.

Pour commencer par sa taille, je dirai que la jeunesse la fait toujours croître, & que l'on voit bien qu'elle ne s'arrêtera qu'à la hauteur où les plus parfaits demeurent : son air est aussi noble que sa naissance. Ses cheveux sont d'un châtain clair, fort déliés; & pour son teint, il n'est point dans les sleurs, d'éclat qui lui foit comparable. Sa blancheur est si grande, qu'il est aise de voir qu'elle la tient

G ii

des lys d'où elle fort. Ses yeux font bleus & fort brillants, sa bouche est incarnate, fa naissante gorge est belle, & ses bras & fes mains fort bien faits; & par tous les charmes qui sont en elle, l'on voit bien qu'elle fort du trône, & qu'elle est saite pour y remonter. Son esprit est vif & agréable, il la fait admirer dans ses actions sérieuses, & la fait aimer dans les plus ordinaires. Elle est douce & obligeante; & bien qu'elle se pût moquer avec beaucoup d'adresse, sa bonté l'en empêche. Elle donne la meilleure partie de son temps à apprendre ce qui peut saire une Princesse parfaite; & pour le reste de ses moments, elle les dérobe à l'oisiveté pour acquérir mille agréables sciences; car elle danse d'une grace incomparable, elle chante comme un Ange, & le clavecin n'est jamais mieux touché que par ses belles mains. Tout cela rend la jeune Cléopatre, la plus aimable Princesse du monde; & si jamais la fortune leve son bandeau pour la voir, elle ne lui peut refufer toutes les grandeurs de la terre; car elle les mérite. Je les lui fouhaite plus passionnément que personne ne peut saire; mais j'aime mieux qu'elle ignore mes sentiments, que de lui déclarer de moins bonne grace qu'il ne faut, pour mériter de plaire à l'aimable Princesse dont j'ai fait le Tableau.

X.

Portrait de Madame l'Abbesse de Caen, écrit par elle-même à Paris au mois de Juin 1658 par ordre de Mademoiselle.

OBÉISSANCE que je dois à Votre Altesse Royale, Mademoiselle, est la feule raison qui pouvoit m'obliger à faire mon Portrait, en ayant mille qui devroient m'empêcher de parler jamais de moi-mê-me, dont les principales font, que je n'en puis dire que peu de bien, que je n'aime point à en dire du mal; & que quand même j'en pourrois dire quelque chose d'avantageux, ce ne feroit pas sans beaucoup de consusson; ajoutez à cela que je suis prévenue que nous sommes de fort méchants juges de nous-mêmes; qu'il n'y a point de défaut plus universel que celui de se méconnoître; ni rien de si commun, que d'être les premiers trompés sur ce qui nous regarde; que nous avons beau avoir des miroirs fideles, notre amour-propre en gâte les plus pures glaces, & nous nous y voyons d'ordinaire si différents de ce que nous sommes, & de ce que les autres nous voyent, qu'il y a souvent moins de dissé-

G iij

rence de nous aux autres, que de ce que nous fommes à ce que nous pensons être. Toutes ces considérations m'auroient empêché d'entreprendre jamais de faire mon Portrait, si l'ordre de V. A. R. n'étoit pour moi une raison à laquelle toutes les autres doivent céder. Comme l'obéissance que je lui dois, est un des premiers de tous mes devoirs, voici donc, Mademoiselle, non pas peut-être ce que suis, mais au

moins ce que je pense être.

Je suis grande, & n'ai point une mauvaise mine, mais beaucoup trop grosse. J'ai quelque hauteur dans la physionomie, & de la modestie. J'ai les yeux bleus, d'assez belle forme, le nez trop grand, la bouche point désagréable, les levres propres, & les dents ni belles ni laides; le teint vif, mais trop rouge; les bras & les mains assez bien saites, si le trop d'embonpoint n'en avoit ôté la délicatesse. J'ai les cheveux blonds & déliés. Il y a de la netteté en toute ma personne; mais cette netteté vient plus de mon bon tempérament & de ma santé que de propreté, car je suis nette même sans être propre. J'ai beau-coup de vivacité dans l'esprit, & son étendue est, ce me semble, entre la plus grande & la médiocre. Je ne crois pas être toutà-fait dépourvue de jugement; car bien

que mon tempérament ne foit pas de ceux qui font les grands jugements, parce que c'est le sang qui domine en moi, & que je suis sort gaye naturellement; ce que j'ai d'esprit me sert à me saire connoître ce qui m'en manque, & j'en ai à un degré & d'une maniere, que c'est plutôt ce que j'ai d'esprit qui fait tout ce que j'ai de jugement, que ce n'est mon jugement qui fait mon esprit. J'ai de la facilité à comprendre presque toutes sortes de choses, excep-té les procès & les termes de chicane. J'ai aussi assez de facilité à parler & à écrire, & je connois les fautes que j'y fais; comme je suis prompte à tout ce que je sais, me je suis prompte à tout ce que je sais, je les connois souvent sans les corriger. Un de mes plus grands plaisirs est celui de la conversation; mais je le trouve avec peu de personnes, bien que j'en voye beaucoup qui ayent plus d'esprit que moi-Mais soit que ceux avec qui je parle l'ayent au-dessus ou au-dessous, je rencontre peu de gens qui, selon moi, jugent équitablement, qui ne louent ce qu'on devroit louer, tant pour les personnes que devroit louer, tant pour les personnes que pour les choses; & le peu de personnes que l'on rencontre, qui soient sans préoccupation, qui ayent l'esprit droit, les lumieres justes, & les sentiments raison-

nables, fait que je n'ai nulle peine à garder la solitude à laquelle ma prosession m'engage, quoique mon naturel y foit opposé. Ainsi elle pourroit m'être agréable par le seul dégoût du monde, quand je ne compterois pour rien les douceurs que la dévotion y sait rencontrer. J'ai de la défiance du monde en général, & je fuis persuadée qu'il est rempli de méchanceté; & comme je découvre tous les jours que la moitié du monde trompe l'autre, & que les personnes les plus éclairées sont abusées en quelque chose, en quoi elles ne croyent pas l'être, je crains que souvent il n'en soit de même de moi; & cette désance, ou plutôt cette connoissance du monde fait que je me défie des plus belles apparences, & de la plus grande partie des choses qui me pourroient le plus satisfaire, comme seroit d'avoir beaucoup d'amis, de pouvoir prendre confiance, de parler sùrement, &c. L'opinion aussi que je vois qui sait presque tous les plaisirs de la vie des autres, ne fait point celui de la mienne; je dis la plupart de celles qui font reçues presque généralement: j'ai les micmes particulieres, & je ne puis me sonduire par celles des autres. Je connois bien que souvent l'opinion rend heureux ceux qu'elle trompe, au-lieu que la lu-

miere de la vérité, en nous détrompant, nous rend quelquefois misérables : mais comme, selon moi, l'erreur est un des plus grands de tous les malheurs, je ne puis pas vouloir acheter mon bonheur au prix d'être trompée. Il m'est pourtant arrivé quelquefois de regretter un certain temps de ma vie, où mille choses me donnoient de fort sensibles plaisirs, quoique je ne les eusse que parce que j'étois plus jeune & moins raisonnable; mais c'est qu'en perdant ceux-là je n'en ai pas trouvé d'autres, & qu'il est rude de vivre sans en avoir. Il me semble tous les jours que plus les lumieres me viennent, plus elles m'en ôtent; parce que plus on juge équitablement, plus on trouve de choses qui doivent donner du dégoût & du chagrin, & moins on en trouve qui puissent donner de véritables joies. Il est vrai aussi que celles qu'on a font bien plus pures, & que si l'esprit donne plus de sensibilité pour les choses fâcheuses, il sait aussi sentir davantage celles qui sont agréables, & aide à supporter les autres, & à se mettre audessius. Il me semble qu'il fait cet effet en moi, & que je suis fort sensible à la joie & à la douleur. Pour l'humeur, je l'ai gaie, comme j'ai déja dit, & portée à la toie: j'aime à en voir aux autres, &

1 ur en procurer; mais j'aime aussi que les a tres servent à mon divertissement & à mon plaisir. Je penie les choses assez plaisamment, je les dirois de mêmesi je voulois, & si la modestie de ma profession & la charité 'du prochain ne m'en empêchoient. Les méchantes plaisanteries me déplaisent autant que les sines, & les spirituelles mes divertissent. Quoiqu'assurément j'aye beaucoup de gayeté dans l'hu-meur, les personnes qui n'ont qu'une demi-connoissance de moi me croyent plutôt froide & sérieuse; je la suis toujours avec les personnes que je n'estime pas; & généralement parlant, j'ai encore plus de plaisir dans les conversations sérieuses, où je parle de mes sentiments franchement avec mes amis, & où on dit des choses fensées & raisonnables, que dans les conversations plus enjouées, & où il y a moins de folidité. Je crois avoir de l'égalité dans l'humeur, & n'être pas difficile à vivre. Mon tempérament & mon humeur me portent à espérer sacilement les choses que je desire, & à ne désespérer pas de celles que je crains. J'aime à me former d'agréables idées dans l'avenir; & quoique le bon sens me fasse voir toute la difficulté qu'elles peuvent avoir à réussir, ce qui est possible d'agréable dans l'ave-

nir, est déja pour moi quelque chose de réel dans le présent. L'espérance toutefois, qui en général me donne du phisir pour les choses éloignées, me sait beaucoup de peine pour celles que je vois de plus proche, quand elles n'arrivent pas promptement. Je suis si vive & si prompte, qu'il n'y a pas de plus grand tourment pour moi que l'effet d'un desir retardé, ni de bonheur que je ne crusse avoir acheté si je l'avois desiré long-temps. Je n'aime point à contester, quoique j'aye des opinions contraires à celles que l'on foutient. Cela vient de ce que j'ai de la complaisance : je puis même dire que ma complaisance est une vertu en moi; car quoique je sois portée à en avoir par inclination, je m'en fers avec ráison, & jamais je n'en ai de làche; car s'il s'agissoit de soutenir l'intérêt de mes amis, personne ne le feroit contre qui que ce soit avec plus de chaleur; & si la complaisance peut m'obliger à me taire quelquefois, elle ne m'obl'ge jamais à parler contre mon sen-timent. J'ai le désaut de juger & de parler assez ordinairement des autres, plutôt par ce qu'ils sent à monégard, que par ce qu'ils sont à celui d'eux-mêmes. Pourtant si je n'aime pas tout ce que j'estime, j'ai quelque estime pour tout ce que j'aime; G vi

& pour une personne dont je voudrois faire ma premiere & ma principale amie, je ne le pourrois pas si je ne l'estimois sérieusement. Je ne hais pas à être louée de ce que j'ai de bon, & même un peus flattée : je n'aime pas pourtant les louanges tout-à-sait injustes, parce qu'elles me font honte; mais du plus au moins je ne serois pas fort fâchée que mes amis se trompallent un peu, & qu'ils me fussent induigents. Pour les lonanges de ceux qui ne pensent pas ce qu'ils disent, je les abhorre étrangement. Pour l'ame, je crois l'avoir fort défintéressée, & que c'est une des choses qui est la meilleure en moi, ne connoissant essectivement point d'autres intérêts que ceux de mes amis, pour qui j'ai une chaleur fort grande. Je serois aussi assez méchante ennemie, sans la conscience. Je crois que j'ai de la fermeté; car quoique j'aye quelque peine à me résoudre aux choses, quand une fois je les ai résolues avec raison, tout le monde eniemble ne me feroit pas changer. Pourvus que j'aye prévu les choses sâcheuses, je les reçois avec tranquillité. Il me semble que je serois incapable de faire une bassesse pour quoi que ce fût. Je me sens le cœur plus haut, quand on me veut abaisser. Pour de la sincérité, il me semb' que j'en ai beaucoup. Je ne suis pas naturellement dissimulée; & quand je la suis, c'est plutôt ma raifon qui m'y porte que mon naturel. On ne me feroit pas pourtant donner aisément dans le panneau, pour me saire dire mes sentiments sur ce que je croirois devoir taire; car ordinairement je ne fais pas confidence de mes affaires, ni de ce que je peuse, par soiblesse, ni par occasion; mais par dessein, par choix, & avec distinction. Je pourrois pourtant être un peu dupe sur l'amitié, & sur la confiance qu'on me témoigneroit, pourvu que ce ne fût pas pour long-temps. J'ai toujours de l'aigreur contre les gens qui m'ont trompée une fois. Je crois que j'ai plus de douceur que de bonté, & que je suis meilleure dans mon procédé & dans mes actions, que dans mes pensées & mes jugements. Je suis prompte, mais assez maîtresse de ma colere, qui ne m'a ja-mais, ce me semble, ôté la présence d'es-prit, & au contraire elle me rend ordi-nairement éloquente. J'ai le cœur tendre pour mes amis, & les sentiments sort senfibles & délicats : ma délicatesse fait même que je suis assez aisée à blesser sur l'amitié, & que pour des sujets assez légers j'ai même des bizarreries; mais ma raison m'en sait revenir, & sait que je con-

sidere toujours davantage les qualités essentielles. Je ne connois la haine que par l'amitié; & si je hais, c'est parce que j'aime. Je puis oublier le mal qu'on m'a fait, je ne puis oublier le bien. Je suis née fort volontaire, & ma volonté seroit une raison où j'en serois céder bien d'autres si je ne tâchois souvent à la régler. Je n'ai pas trop l'esprit d'ordre naturellement, & j'avoue qu'il y a de certains désordres qui apportent de la nouveauté dans les choses qui me plaisent. Je méprise sort ce que je méprise. J'aimerois assez le pouvoir de me venger; je crois que j'en userois bien, pourvu que je le pusse faire connoître; mais ce que je sais bien, c'est que je ne me vengerois pas du plus grand ennemi que j'eusse au monde, par une trahison, par une sourberie, ou par une lâcheté. Je suis sort glorieuse naturellement, & l'humilité à laquelle ma profession m'oblige n'a pas pu corriger ce défaut; & quoique je n'aye pas de peine à faire des actions d'humilité par ma profession, parce que je comprends qu'il y a de la gloire à les bien faire; j'ai de la disposition à chercher dans l'humilité même, par une secrete inclination que j'ai pour la gloire, celle qu'il y a à s'humilier; ce qui est un désaut tout-à-fait contraire

à la pratique de cette vertu. J'aime peutêtre un peu trop ma maison pour une Religicule. Ma prosession corrige beaucoup de défauts de mon naturel; & comme je l'aime fort, & que je l'ai prise avec choix & avec inclination, quoique j'eusse pu le faire par raison, & que j'en eusse beau-coup pour cela, les choses qu'elle m'o-blige à faire ne me sont pas si difficiles, que si je n'avois point le goût que j'ai pour la condition que j'ai prise, la con-noissance que j'ai du monde ne sert qu'à m'y confirmer tous les jours; & je puis dire que l'estime de l'une croît par le mépris de l'autre. Il me resteroit beaucoup de choses à dire, peut-être plus essentielles; tant pour le bien que pour le mal qui est en moi; mais comme depuis hier j'ai cu fort peu de temps, & beaucoup de desir d'obéir promptement à V. A. R., je dis celles qui se présentent les premieres. J'avoue pourtant que j'omets volon-tairement beaucoup de défauts; mais V. A.R. se contentera, s'il lui plaît, de ceux que j'ai marqués; parce que la plupart des autres qui me restent à dire sont à l'égard de Dieu, & par conféquent plus propres à être mis dans ma confession générale que dans mon portrait, que je crains bien, quoique je n'aye pas eu intention de men-

tir en l'écrivant, d'avoir beaucoup flatté par aveuglement. Si j'étois assez heureuse pour être assez connue de V. A. R. pour qu'elle le voulût corriger, elle en seroit plus capable que personne, & je prendrois la liberté de l'en supplier très-humblement, pour récompenser l'obéissance que je lui ai rendue : si j'osois du moins lui en demander son sentiment, je le ferois. Ce que j'ose l'assurer, c'est que ce que je puis encore mettre de plus véritable dans mon Portrait, devant que de le finir, c'est le prosond respect que j'ai pour elle, & l'attachement que j'aurai toute ma vie pour ses intérêts & pour son ser-vice, n'osant pas parler des sentiments de mon cœur pour son admirable perfonne.

XI.

Portrait de la fille de Madame la Princesse de Tarente, âgée de cinq ans & demi, écrit par elle-même à Paris au mois de Juin 1658.

J'AI les yeux noirs, un peu trop petits; le tour du visage rond; le front trop grand; les nez un peu camus; les sourcils

bien faits, la bouche fort jolie, le menton fourchu, un peu carré; le teint bien blanc quand je me suis décrassée; la tête un petit bien grosse. J'ai plus d'esprit que de jugement. J'aime mieux donner que de recevoir. J'ai l'humeur bien douce; mais je suis pourtant quelquesois un peu dépite. Je suis grande aumôniere. J'aime fort à lire, & principalement la parole de Dieu. J'aime fort mes parents. Je ne suis point gourmande. Je n'aime point qu'on se moque de moi. J'ai l'humeur fort gaie. Je ne suis plus opiniâtre. Pour dire le vrai, je suis un peu poltronne. J'aime bien à jouer, à me divertir, à courir. J'aime fort à voir faire quelque chose, & je hais fort de ne rien saire. Je suis tout - à - sait secrete. J'aime fort ceux qui me servent. Je n'aime point ceux qui mentent, & je me hais quand j'ai menti. J'aime les raretés. La compagnie que j'aime le mieux, c'est d'être avec mes parents. Je ne suis point glorieufe. Je ne serai jamais coquette. Je n'aime point à battre, ni à être battue. Je ne suis point colere, mais je suis un peu prompre. Je suis fort craignant Dieu, j'aime fort à faire sa volonté, & j'espere qu'il me bénira.

XII.

THE STATE OF THE S

PORTRAIT de la Reine de SUEDE, écrit par Madame la Comtesse de BREGT, à Paris au mois de Juin 1658.

A divine Reine que vous voulez que L je vous dépeigne, n'est pas une chose qui le puisse être; & quand la fortune vous ôta l'occasion de la voir, vous ne dûtes pas vous promettre que tout ce qui est en elle vous pût jamais être représenté, puisqu'il faudroit des yeux propres à regarder fixement le Soleil, pour les ofer lever sur elle sans en être ébloui. Ne jugez donc pas de la Reine du Nord par ce que je vous en vais dire, mais soulement de mon amitié pour vous, qui me fait entreprendre au-delà du possible, vous donnant un portrait qui seroit dans son entreprise trembler les plus hardis pinceaux.

Ma main pour vous plaire en commence une ébauche, en vous disant que cette Princesse est plus petite que grande; mais qu'il semble qu'elle se seroit désendue de croître davantage, afin qu'il fût-plus extraordinaire de lui voir dans cette țaille une mine si haute & si majestucuse,

que l'on la connoit d'abord pour maîtresse de tout ce qui l'environne. Ses cheveux sont du plus beau blond cendré: son teint est fort blanc malgré toutes les saisons à quoi elle l'expose : son nez est un peu grand, mais fort bien fait: sa bouche petite; ses dents blanches: la forme de son visage un peu longue, mais fort agréable, & tous les traits y étant régulièrement placés, y font un assemblage qui plairoit infiniment à regarder, si les beaux yeux de cette Reine en laissoient la hardiesse; mais il n'en est point que la réncontre des siens ne sasse baisser; ils sont bleus, & de ce bel azur dont nous paroît le Ciel: ils font grands, & de la plus belle forme, & plus brillants que la lumiere même : ils se font des sujets de tous ceux qu'ils regardent; & s'ils voyent moins bien que les autres, la nature ne leur a laissé ce petit désaut, que pour donner le temps, avant que d'en être vu, de les voir : ce que le respect auroit toujours empêché sans cela. Sa gorge, ses bras & ses mains sont de la couleur de la neige. Voilà ce qui fait sa personne, & la rend aimable à toute autre, hors à elle-même, qui n'a jamais regardé sa beauté, ni fongé à la conservation de sa personne, ne s'étant appliquée qu'à se rendre digne d'être immortelle, sans se soucier

du temps, ni de sa durée, qui lui paroîtra toujours affez longue, pourvu qu'elle ne fuye point la mort par des foins & des craintes qui feroient honte à sa belle vie. Pour son esprit, il est il grand & si merveilleux, qu'il faudroit de nouveaux termes pour parler d'une chose qui n'eut jamais de semblable; car elle est née si capable, qu'elle ne trouve dans le monde que ce qu'elle nous y auroit laissé de sciences, s'il n'y en avoit point eu devant elle. Elle possede une si profonde & si véritable connoissance de toutes choses, que, sans s'arrêter à ce que l'erreur ou la coutume les a fait valoir, elle ne les prend que pour ce qu'elles sont. Elle sait mieux l'art de régner, que tous les Politiques ne l'ont jamais su; mais son grand cœur le méprise, puisqu'elle a rendu à la fortune le Royaume qu'elle en a reçu en naissant; comme étant le partage d'une aveugle puissance, qui n'a pas su connoître que toute la terre devoit être soumise à Christine, pour lui donner envie de s'abaisser à régner ailleurs que sur elle-même, & non pas dans un coin du monde, qui en étant un des grands Royaumes, n'écoit néanmoins pas ce qu'il falloit pour borner cette grande Princesse, qui s'est donné un successeur avant sa mort; à condition qu'il occuperoit affez dignement le Trône où elle s'est assise, pour continuer d'en rendre le sceptre redoutable à tous ceux qui en portent, & apprendre à ses voisins à demeurer ses amis, ou à devenir ses Tributaires; & c'est avec tant de discernement qu'elle a fait fon choix, que le Prince qu'elle a mis en sa place surpasseroit la gloire de ses devanciers & de ses descendants, si Christine & son pere ne l'arrêtoient dans le chemin, & s'ils ne lui laissoient cueillir des lauriers feulement pour en apporter la Couronne à leurs leurs pieds, puisqu'il n'exécute que les projets de la grande Christine, qu'elle n'a abandonnés ni faute de cœur, ni par la crainte des travaux qui accompagnent les grandes entreprises; mais seulement pour se trouver touchée de la prétention d'une plus haute gloire que celle que se sont propo-sée Alexandre & Gustave. Elle s'est attachée à une solide vertu, dont la récompense est distribuée par de plus justes mains que ne sont celles de la Renommée, qui souvent arrache ses présents lorsau'ils sont devenus des biens dont elle ne nous fauroit plus priyer fans injustice. Ainsi la grande Christine ne vivant plus que pour connoître la vérité, & pour suivre la vertu, elle se fait de fa propre gloire une plus digne Couronne que celle qu'elle avoit reçue de fes Peres.

XIII.

Portrait de Mademoiselle de Vandt, écrit à Paris au mois de Juin 1658.

PAR MADEMOISELLE.

Portrait, par une fausse humilité qui ne vous permet pas de dire du bien de vous: mais on verra bien que vous êtes telle que je le vais dire; & comme en vous disant tout, je vous dirai peut-être des choses mal-agréables, quelqu'un jugera que c'est plutôt par une secrete vanité, que vous ne l'avez pas voulu entreprendre. Quoi qu'il en soit, puisque vous avez voulu que ce sût moi, vous aurez contentement, & vous vous allez voir sort bien dépeinte.

Pour saire votre Portrait tout de votre haut, c'est ce qui tiendra le moins de temps & de place; car Dieu vous a saite des plus petites, toutesois sort bien proportionnée; & cela s'appelle une jolie mille. Quoique vous souhaitiez d'être

grasse, je vous dirai en amie que la maigreur vous fied bien. Vos cheveux font blonds, & par conséquent vos yeux bleus & beaux : la bouche grande, mais point désagréable : ensin à tout prendre vous êtes bien faite, & vous avez aussi bonne mine que peut avoir une petite personne. Pour de l'esprit vous en avez naturellement, & cela ne me furprend pas; vous êtes d'une race dont tout ce que je con-nois en a infiniment, & j'ai ouï dire la même chose de tout ce que je n'ai pas connu. Comme vous l'avez fort vif, & que ces sortes d'esprits demeurent rare-ment sans agir, j'ai su que les premieres années de votre vie, que vous avez pasfées aux champs, ont été employées à la lecture de tout ce qu'il y a jamais eu de Romans en notre Langue, en Italien, & en Espagnol; car il est bon que l'on fache que vous possédez ces deux Langues. Cette lecture pour l'ordinaire porte volontiers à aimer la galanterie; les jeupes personnes y sont assez souvent conduites par ce chemin-là, & la Province n'y nuit pas; mais cette galanterie n'est pas d'un bon tour, non plus que les lumieres que ces Livres donnent, si tout cela n'est corrigé par quelques années de Paris, ou de la Cour, ou de tous les deux

ensemble; & quelquefois ne devient-on pas plus habile par-là. Mais quand tout cela prend ce bon tour, que j'ai dit être nécessaire, cette lecture n'est pas absolument inutilé. Vous avez été à la Cour en arrivant à Paris, & vous y êtes descendue chez la personne da monde la plus propre à faire les gens pour les faire fort ai-mables. Mais d'entreprendre le Portrait de Mad. la Comtesse de Maure avec le vôtre, ce seroit une grande hardiesse, & cela est au - dessus de mes sorces. Revenons à vous & à vos Romans; ils ne vous ont pas nui, puisque je ne vous ai vue vous servir de cette science que pour entretenir les Dames de campagne qui ve-noient voir Mademoiselle à Saint-Fargeau; ne sachant souvent que leur dire, vous leur teniez de tels propos, croyant qu'ils leur devoient être agréables : ainsi cela sert à l'affabilité & à la civilité que vous avez naturellement pour ceux que vous croyez qui en auroient pour vous; autrement vous êtes fiere au dernier point, & quelquesois glorieuse, & j'ai découvert que cette fierté & cette gloire vous font naturelles, & que ce font des maladies de race: car comme votre Maison est venue d'Allemagne, quand vous vous souvenez que vous y êtes Princesse.

DE MADEMOISELLE DE VANDY. 169

resse, vous oubliez que les chimeres des autres vous donnent sujet de raillerie, & vous seriez toute prête à en donner aux autres. Votre vertu irrépréhensible, & cette haute prudence que vous professez intérieurement & extérieurement (cette explication est bonne en ce temps sans en dire davantage; car en vous difant des vérités favorables, il ne faut pas blâmer les autres) cette haute vertu est donc assurément comme il faut; & s'il y manque quelque chose, c'est que l'humilité n'est pas la dominante. Avec tout cela, si vous aviez trouvé un Galant qui eût seul toutes les qualités que beaucoup de gens ont séparément, je ne sais pas ce qui en sût arrivé: mais comme c'est une chose impossible à trouver, que des gens qui fussent propres à satisfaire un goût de chez la Comtesse de Maure, c'est pourquoi vous êtes prude; car l'on ne fait point de bassesse chez elle de quelque nature que ce soit. Vous n'avez nulle dévotion, & cela vient de ce qu'ayant le cœur bon, vous êtes peu souffrante, & que vous avez de la peine à pardonner; vous avez aurant de délicatesse sur la haine que sur l'amitié, & la conduite uniforme de votre vie vous empêchant d'avoir des remords yous croyezque vivant moralement bien. Tome VIII.

c'est assez, & vous n'êtes pas seule que cette penfée éloigne de la dévotion: cela cst plus Philosophe que Chrétien. Vous êtes fort paresseuse : vous n'aimez ni à vous promener ni à travailler; mais beaucoup à dormir, & à être assise en bonne compagnie; car la mauvaise vous lasse encore plus que la promenade. Je connois même de telles gens qui vous feroient monter à cheval, ce que vous haissez fort, pour éviter l'honneur de leur entretien. Vous feriez volontiers toujours dans une chaise, si ce n'est qu'étant toujours avec des personnes qui en donnent à fort peu de monde, en cela seul vous présérez l'honneur à la commodité : j'entends l'honneur de la compagnie; car pour l'honneur personnel, il va devant tout : & quand on vous reproche toutes ces choses, vous vous excusez sur la foiblesse de votre tempérament, quoique vous ayiez plus de force de corps qu'à vous n'appartient; mais l'esprit étant le principal ressort qui agit en vous, ceux qui vous connoîtront ne vous accuseront jamais d'avoir rien de soible. Vous êtes généreuse & vigoureuse pour vos amis; dès qu'il s'agit de leur faire plaisir ou de les servir, vous courez à ce qui s'appelle parmonts & par vaux. Vous êtes sensible aux

DE MADEMOISELLE DE VANDT. 171

offices qu'on vous rend; & pour des choses de rien, vous en avez beaucoup de reconnoissance. Je vous assure que rien n'est plus difficile que de faire le Portrait des autres; car de se guinder à la moyenne région; ou de grimper, comme vous dites, sur des flammes pyramidales, quoique je sois assez alerte, & que j'aye assez de disposition, cela me seroit sort difficile, & je crains toujours les choses dont on ne voit point le retour, & où l'on ne regarde que le commencement; car j'ai oui dire que les retours valent bien matines. Mais comme je n'ai rien dit dans votre Portrait qui puisse être interprêté ni contre vous, ni contre moi, je me mets l'esprit en repos. Je vous donne le bon soir, & je vous supplie de me continuer l'honneur de vos bonnes graces: je dois avec justice y avoir quelque part, par celle que je sais que vous avez dans les miennes.



XIV.

Portrait de Madame la Duchesse d'Épernon, écrit à Paris au mois de Juin 1658.

PAR MADEMOISELLE,

TE ferai plutôt un abrégé de ma vie que mon Portrait, étant assez dissicile de faire l'un sans l'autre: c'est pourquoi l'on m'excusera si je m'étends un peu au long; & comme on soulage ses maux quand on en sait part à ses amis, on ne doit point s'étonner que je me donne cette consolation, puisque saisant ma peinture, je l'adrésse à des personnes qui m'ont toujours témoigné beaucoup d'amitié.

Je suis née comme la faveur de M^r. le Cardinal de Richelieu, qui étoit mon oncle; sa fortune & moi croissions en même temps: mais comme la fortune va plus vîte que les années, pour ceux à qui elle veut être favorable, je n'avois pas douze ans qu'elle étoit à ce haut degré qui a toujours duré jusques à sa mort. Il me sit venir à Paris, où j'étois regardée de tout le monde comme le sont d'ordinaire les nieces d'un favori. J'étois l'objet

du desir de toutes les meres, & celui de l'amour des plus ambitieux; & assurément je puis dire que j'ai mérité l'un & l'autre par ma personne. J'étois aussi bien faite en ma taille, que l'on le peut être pour cet âge. Mes cheveux font noirs, & plantés d'une maniere qui me donne un certain agrément à la tête, que l'on me dit coujours que personne n'a que moi. J'ai les yeux noirs, le nez fort bien fait, la boucheni grande, ni petite; le teint blanc pour une brune, le tour du visage assez bien fait, & tout cela accompagné de a plus grande douceur du monde, que j'ai dans l'humeur aussi-bien que sur le vifage. Je n'aime pas beaucoup de per onnes; mais j'aime mes amis avec la derniere constance & fermeté. Je suis affable, bonne, complaisante, & libérale au dernier point. l'ai du cœur infiniment. Si je suis fousfrante, c'est bien malgré moi, & la prudence m'est souvent une vertu rude à pratiquer. J'ai de la voix, elle n'est pas forte, & vous jugerez bien, quand je ne l'aurois pas dit, qu'elle est fort douce, puisqu'il n'y a rien en moi çui ne foir ainsi: je l'ai assez agréable, & j³aime passionnément la Musique; les violons sont celle que j'aime le moins, parce que c'est celle qui fait le plus du bruit. Je

II iij

n'aime point à danser, & je ne vais aux bals & aux assemblées que quand je ne m'en puis dispenser. Depuis quelques années j'en ai peu vu; car ma santé, qui est fort délicate, ne me permet pas de veiller, & l'étar de ma fortune m'est une assez honnête excuse, & ne m'est qu'un trop fâcheux prétexte de m'en priver. Je n'aime pas trop le monde, hors mes amis particuliers, & ma malheureuse destinée m'a fort accoutumée à la folitude, & n'a pas peu contribué à me la rendre agréable. J'aime la promenade, mais modérée; car je n'aime pas à m'échauffer, & je me lasse aisément. Par la maniere dont je me suis dépeinte, on jugera peut-être que je suis assez propre à la dévotion; car je n'aime qu'à faire du bien; je suis charitable, retirée & malheureuse, tout cela peut aisément faire une Dévote : j'aime les Chapelets; mais je ne sais si c'est parce que j'aime les bijoux, ou si c'est que j'aime les Reliques; car je suis une grande bijoutiere, & je suis trop heureuse d'a-voir de quoi m'occuper; j'aime les jolies heures & les images; voilà bien des dépendances de la dévotion; mais après tout, si Dieu ne touche le cœur, il n'y a rien de fait. Je lui demande tous les jours la grace, je l'attends avec impatience, &

il me la faut pour être tout-à-fait dévote. J'aime à lire; mais je pense que voilà suffisamment de quoi vous faire connoître que je ne mérite pas tout ce que je vais vous dire. Lors donc que j'étois à la Cour dans l'état que je vous ai dépeint, Monfieur le Cardinal, mon oncle, me maria tout aussi-bien qu'il se pouvoit. J'épousai l'héritier de la faveur de Mr. d'Epernon qui avoit été favori d'Henri III, le plus libéral Prince du monde (ce feroit peu de dire des nôtres, car l'on a toujours accusé nos Rois de ne l'être pas beaucoup). Il étoit encore héritier de la Maison de Foix du côté de sa mere : enfin il étoit en tout le plus avantageux parti que je pou-vois espérer. Ses maisons étoient toutes belles & bien bâties; ses meubles magnifiques, & beaucoup de pierreries: toutes ces choses plaisent assez à une Demciselle de douze ans. Parmi tout cela je trouvai un homme qui avoit toutes les qualités qui font nécessaires aux autres; mais non pas celles qu'il faut avoir pour sa semme, puisqu'il n'avoit point d'amitié pour moi. Ma grande jeunesse m'empêcha d'abord de m'en appercevoir, & même de m'en foucier pendant quelques années; ensuite de quoi M^r. d'Epernon se brouilla avec M^r. le Cardinal de Richelieu, ceux qui

H iv

ont été favoris se soumettant rarement & ceux qui le sont; de sorte qu'il me fallue fuivre la fortune de la Maison où j'étois. entrée, & me voir hors d'état de profiter de celle de mon oncle. Je passai plusieurs années en Province auprès d'un vieux beau-pere chagrin & mélancolique, avec. lequel je m'ennuyois fort. Après sa mort je m'en allai trouver Monsieur son sils en. Angleterre, où je ne fus pas mieux traitée de lui qu'à l'ordinaire. Si j'avois voulu, à la mort de Mr. d'Epernon, me prévaloir de l'occasion, j'étois maîtresse detoutes choses; mais je suis si peu intéressée que je ne m'en avisai pas, & j'avois si bonne opinion de Mr. d'Epernon, que je ne prévoyois pas en ce temps-là qu'il endût user avec moi comme il a sait. J'oubliois à dire, que s'il eût voulu se bien. conduire avec Mr. le Cardinal, les fantaisses de Mr. son pere n'eussent pas prévalu sur la confidération que mon onele avoit pour moi; mais aussi mon crédit n'étoit pas assez grand pour réparer le tort qu'ils se faisoient par leur mauvaise conduite, & celle de Mr. mon mari ne lui étoit pas avantageuse. Je pourrois dire beaucoup de choses sur ce sujet; mais il n'est pas à propos de se louer soi-même; d est bon seulement de laisser entendre-

que je n'ai pas manqué de pouvoir à servir Mr. d'Epernon, s'il y avoit contribué. La suite de sa conduite pour moi est une chose si connue de tout le monde, qu'à moins de vouloir faire un manifeste en ma justification, il est bon de n'en dire pas davantage. J'ai voulu faire mon Portrait; & ayant dit ce qui m'a femblé à propos, je dirai encore une fois feule-ment, que j'ai moins de bonheur que de mérite, & que la fuite de ma vie n'a pas-ressemblé à son commencement.

XV.

PORTRAIT de Mr. D'ENTRAGUES; écrit par MADEMOISELLE.

Ous croyez peut-être que les pein-tres de ce temps n'oseroient saire votre portrait, de peur de vous fâcher en vous faisant des cheveux gris: vous vous trompez fort; car dans un temps où l'on est si hardi pour toutes choses, apparemment l'on ne vous craindra pas : toutefois pour vous flatter un peu, il n'est pas qu'il n'y ait quelque ancien tableau chez Ferdinand, & l'on s'en servira pour y prendre quelques traits de votre jeunelle, asin que les personnes qui vous ont vu de ce temps-là, vous puissent aussi-bien connoître que ceux qui vous voyent présentement : je m'en vais donc commencer.

Etant jeune, vous étiez bien fait, fort agreable & parlaitement galant; je ne sais si vous étiez discret; par la vivacité qui vous reste, l'on peut juger que vous étiez fort étourdi : je ne crois pas que vous en sus la qualité de coquette va souvent avec celle d'étourdie: ainsi le rapport de votre humeur avec celle des personnes avec qui vous pouviez saire amitié, étoit une chose capable d'avancer promptement vos assaires. Je crois que vous étiez libéral, & même prodigue, ce qui est d'un grand secours pour la galanterie; mais je ne sais si étant jeune vous étiez aussi grand Seigneur que vous êtes maintenant: rarement l'on a toutes les joies ensemble, & c'en sont deux bien grandes, que d'être jeune & d'être riche.

Je crois que vous étiez aussi brouillons & aussi querelleur que vous êtes maintenant pacifique, que vous aviez autant des querelles pour vous, & que vous en saisiez autant naître par vos inventions-enwe les Dames, que vous en accordez maintenant entre les Messieurs, & que

vous en appaisez dans les familles. Quant à la sincérité & à la bonne soi, elles sont nées avec vous; votre cœur est généreux, & votre ame aussi noble que votre naissance. Il est même facile de se persuader qu'en tout temps vous en avez donné des marques, & que vous avez toujours eu pour vos amis des sentiments aussi tendres que je vous en vois, & une aussi grande cordialité que j'en trouve en vous par ma propre expérience. Jamais ami n'a été si commode, & tous ceux qui ne sont point les-vôtres doivent regarder cela comme un effet de leur malheureuse destinée; car il n'y eut jamais un homme né aussi bon que vous. On connoîtra bien par ce que j'ai dit, & par ce que je dois dire encore, que cette bonté est d'une trempe & d'une maniere que l'on en doit autant aimer les effets que la Iouange. En vérité, un ami tel que vous est un trésor; vous avez tout l'esprit & toute la capacité qu'il faut avoir pour donner des avis. quand l'on vous en demande, & toute la discrétion possible pour éviter d'en donner quand on ne vous en demande pas, ce qui est une chose très-délicate. Tous solides que soient vos conseils, vous les accompagnez de tent d'agréments, que

11 13

quand l'on n'auroit rien qui obligeat a vous en demander, je crois que l'on se: feroit des affaires pour avoir le plaisir de s'attirer de vos visites, & de jouir de votre conversation: mais je craindrois que vous ne prissiez pas le même plaisir dans: l'entretien des personnes que vous voyez: le plus souvent, sans le dessein de les servir, ou de leur faire office; chose à quoi vous êtes toujours disposé pour qui que ce soit.

Vous avez une gayeté dans l'humeurque l'âge ne vous a pas ôtée, & qui corrige les défauts, & le désagrément qui s'y rencontre presque toujours, & que vous n'aurez jamais. Votre esprit est encore galant, & cela paroît en tout ce que vousfaites; mais d'une maniere si convenable à votre âge, que les jeunes gens ne sau-roient y trouver à redire. Il est encore le plus universel que je connoisse; car avezvous le matin accordé une querelle, vousallez ensuite voir des dévotes; d'un arbitrage vous passez chez les précieuses; de là chez les Dames les plus coquettes, & yous passez le soir avec des personnes qui ne font ni coquettes ni précieuses, & encore moins dévotes. Apparemment vous ne passez pas moins bien votre temps avec cespersonnes-là, car vous raillez avec elles de

soutes les autres. Vous direz peut-être que vous leur croyez faire plaisir; mais je vous assure que vous vous en faites bien à vous même. Entre nous, votre inclination est un peu moqueuse, ce seroit trop de diremédifante. On pourroit s'imaginer que voschagrins domestiques, qui vous sont senfibles avec raison, pourroient vous rendre fâcheux à vous-même & aux autres; maispersonne ne s'en apperçoit : cela marque assez que les ames nobles & bonnes, comme la vôtre, ont une force que les ames communes n'ont pas dans les grandes occasions: c'est assurément un esset de la Providence de Dieu sur vous; mais je necrois pas que ce soit l'effet de vos prieres, car je ne les crois pas affez ferventes pour l'avoir méritée, non plus que par votre conduite passée, & encore moins par la présente; puisque, comme je l'ai dit, vous n'êtes pas changé en beaucoup de chôses. par les années: mais comme la prudencedonne de certaines mesures convenables. à l'état où vous êtes, elle vous fait prendre aussi sur la dévotion de certaines regles. pour le dehors, que je souhaite que vousayez dans le cœur, lorsqu'elles vous seront: nécessaires. Je pense qu'après avoir si fouvent publié les obligations que je vous ai, je ne puis mieux les reconnoître qu'em yous faifant ce fouhait.

XVI.

PORTRAIT D'AMARANTE, écrit par MADEMOISELLE.

Près avoir fait quelques portraits différents en leur maniere, mais semblables en ce qu'ils ont beaucoup plus de radouci que d'ombres, j'ai cru que la variété en seroit plus agréable, si j'en saisois un d'une peinture un peu plus forte, & où il me fallût moins flatter la personne que je voudrois dépeindre. Il m'a femblé pour cela que je ne pouvois prendre un meilleur sujet que celui que j'ai choisi, & que je ne pouvois trouver une personne qui s'en fouciât moins, puisque sa conduite montre sans cesse tout ce que j'en vais dire. Elle ne m'a priée ni de parler d'elle, ni de m'en taire, car elle n'est pas ici; mais je suis assurée que si elle y étoit', elle trouveroittrès-bonce que je vais faire, & que tout ce que je pourrai dire d'elle lui plaira, pourvu que je la peigne dans fon naturel, puisqu'elle est persuadée qu'il est si beau qu'elle ne connoît point pour des défauts ce que les autres pourroient appeller ainfi.

Elle a beaucoup d'esprit, elle l'a plai-

fant & agréable au dernier point, fourmillant toujours à la conversation, & ne varissant point de raillerie sur quelque sujet que ce puisse être, s'en faisant même forsqu'il ne s'en présente point devantelle. La plupart du temps ce n'est que sur des bagatelles, & cela n'est soutenu d'aucune folidité, ce qui doit faire admirer la beauté de son naturel. Elle n'a nulle science qu'à bâtons rompus; cependant elle parle de toutes choses, & les cite aussi effrontément que si elle en avoit une grande connoissance. Elle ne juge pas bien des Vers-& des jolies choses, & elle n'a nulle délicatesse dans l'esprit. Elle écrit mal, même en raillerie, elle n'y réuffit pas si bien qu'en conversation. Je ne sais comment elle a appris toutes les opinions des Philosophes sur l'immortalité de l'ame, elle enparle fort bien; mais cette superficie de Science ne lui fert qu'à établir dans son esprit des maximes peu chétiennes, & elle ne peut s'empêcher d'en donner quelquefois des marques en conversation. Sur la prudence, fur la regle de sa vie & de fon ménage, qui en sont des dépendances, elle en fait des leçons admirables qu'elle ne met nullement en pratique. Ses yeux font fort beaux, sa bouche & ses dents. belles, son teins de même, & les couleurs

en sont quelquesois très-vives; mais son deregiement à manger, & à dormir, le ternit souvent. Elle a la gorge & les mains bedes. Elle est haute; mais ses épaules le font ausi, de sorte que sa taille n'est pas fort agréables, & son embonpoint fait qu'elle ne l'a pas tout-à-fait aisée. Elle a mauvaise grace, danse mal, & a un certain air gauche à tout ce qu'elle fait; & à tout prendre, c'est une des belles personnes de ce temps. Pour ses cheveux, ils. font châtain clair; mais ils font si mêlés. pour l'ordinaire, qu'à peine en discernet-on la couleur. Elle n'aime-rien que sa personne, & néanmoins elle est toujours négligée & mal-propre au dernier point. Elle présume sort de sa beauté, & elle a quelque raison; mais où ellen'en a point, c'est qu'elle croit être plus belle que tout ce qu'il y a au monde, ne fonge qu'à paroître telle, & avec cela est toujours, comme j'ai dit, dans la derniere malpropreté. Quand elle a des habits magnifiques, ils sont désassortis; elle a du linge fale, & le brocart va souvent avec un mouchoir uni, & un point de Venise avec un habit de droguet. Il lui prend des faillies de dévotion; lorsqu'elle les a, elle voudroit. qu'il y eût des Chartreuses en France, ne arouvant rien dans les autres couvents

d'assez austere pour être proportionné à son zele. Elle fait des sermons avec une éloquence admirable, porte à l'extrémité. la pénitence que l'on doit faire, & est presque prête dans ces moments d'en faire une publique, si elle trouvoit sous ses mains un sac & un cilice. Je crois même qu'elle commande qu'on lui en sasse; mais dans le temps qu'on y travaille, la dévotion difparoît, & elle se revêt du vieil homme. On aime rarement sa beauté au point que j'ai dit qu'elle aime la sienne, sans être bien-aise que les autres en disent quelque chose; mais elle a l'humeur plutôt coquette que galante; car dans la galanterie, il y doit avoir beaucoup plus de politesse qu'elle n'en fait paroitre, & la signification de ce mot est bien générale, puisque des perfonnes du monde les plus éloignées de l'amour & de la coquetterie, l'on peut dire quelquefois qu'elles ont l'esprit galant. Je l'ai vu même appliquer à une grande Princesse qui avoit bien de la vertu, & qui a mené une vie qui va jusques à l'opinion de la fainteté; c'est de l'Insante Isabelle de la Maison d'Autriche, qui a si long-tems & si dignement régné dans la Flandre : on ne parle jamais d'elle qu'on ne la loue d'avoir eu dans l'esprit cette agréable qualité. Ce n'est pas de ce tour-là qu'est

galant l'esprit de la Dame que je dépeins: elle aime les fleurettes & les adorations. l'encens lui plaît, & je pense qu'elle est comme ceux à qui l'on en donne dans les Villages, qui, pourvu qu'ils en ayent, ne se soucient pas si c'est du Curé ou du Bedeau. Enfin, cela part plutôt, à dire le vrai, d'une légéreté qui l'emporte après les choses frivoles, que d'une ame qui auroit de l'inclination au mal; car assurément dans le fond, elle est fage: mais cela joint avec cette prudence dont j'ai parlé, fait bien discourir le monde. Il y a des moments dans lesquels si on lui fait des reprimandes, elles les reçoit bien, elle pleure; lui passe-t-il une mouche devant le nez, elle rit. Elle aime le monde, & le monde ne l'aime pas; car bien qu'elle ait de l'esprit, de la beauté & de la jeunesse, le trop grand desir qu'elle a de plaire, déplaît, éloigne les galants; fon humeur railleuse la fait hair des semmes: elle est glorieuse sans savoir pourquoi, & fur cela elle a des hauts & bas que l'on ne fauroit expliquer. Elle n'a point de discernement pour les gens; tout lui est bon, & elle ne s'ennuye de rien, ni avec perfonne. Elle est extraordinairement paresseuse, elle n'aime aucun exercice; enfin c'est un naturel des plus extraordinaires

du monde: nuls égards, nuls soins dans sa famille, ne se soucie d'y être ni bien ni mal, de même pour ses amis, & après tout cela on l'aime quand on la voit. Elle voudroit bien par sois être intrigante; mais elle n'a pas assez de conduite ni de secret. Elle aime la musique, elle s'y connoît; sait assez bien vivre à la Cour, comme y ayant toujours été nourrie. Je pense qu'en voilà dit assez de bien & de mal pour s'en taire.

XVII.

Portrait de Mr. Guilloire, Secretaire des Commandements de Made Moiselle, écrit par elle-même, à Paris le troisieme Juillet 1658.

ÉLAS que les gens qui tirent au billet sont heureux! car le pis qui leur puisse arriver est une chose à quoi ils s'attendent, & s'y attendant, ils s'y préparent. Pour moi je ne suis pas ainsi; quelque menace que l'on m'ait saite qu'on seroit mon Portrait, si je ne le voulois saire moimême, je n'ai jamais cru que qui que ce soit se voulût donner cette peine: ainsi u'ayant rien prévu, je ne me suis préparé à rien; & c'est pourquoi je n'ai autre chose à dire sinon qu'il faut obeïr: Dieu foit avec nous.

Je suis aussi petit pour homme, que Mile. de Vandy pour femme : tout ce que je crains dans cette comparaison, c'est de me trop louer après ce qui a été dit d'elle dans son portrait. J'ai les cheveux noirs, assez clairs; le visage en-dehors, le nez grand, & la bouche de même; je montre fort mes dents que je n'ai pas laides, & Mademoiselle dit toujours que j'affecte cela comme une Dame qu'elle connoît; mais je n'ai garde de me comparer à cette personne comme à Mademoiselle de Vandy, parce qu'elle n'est pas si agréable à Mademoiselle. J'ai les yeux noirs & brillants comme la mine, elle est ort affable, & tout le monde s'en loue. Je suis cordial & sincere au dernier point. Jamais homme ne fut si bon ami ; je n'ai rien à moi, & cela est si véritable, que j'ai souvent trouvé de mes amis qui ont usé de mon bien comme du leur, tant ils se sont peu mis en peine de me rendre ce que je leur ai prêté. Je ne juge jamais mal de personne; & ce qui fait que j'ai si honne opinion des autres est la bonne intention que j'ai en toutes choses, qui fait que je juge d'autrui par moi-même;

je commence néanmoins à croire que je reviendrai de cette opinion, non par ma feule expérience, car elle n'auroit pas été capable de me détromper; mais par celle des autres personnes que je fréquente, à qui je désere en tout, tant parce qu'ils appuyent leur avis sur leur expérience, que par le respect que j'ai pour les conseils qu'il leur plaît de me donner; & ce respect est non-seulement en moi par le devoir, mais par toute la reconnoissance & par toute l'inclination imaginable fondée fur le propre mérite. Je suis l'homme du monde le plus désintéresse, & ma conduite passée le peut prouver, comme tous ceux qui m'ont connu dans tous les emplois que j'ai eus le peuvent dire, & je crois que ceux à qui j'aurai affaire à l'avenir pourront témoigner la même chofe. Je suis attaché au dernier point où je le suis. Je suis sidele à toute épreuve. Je fuis assez capable en ma profession, & je suis tout propre à le devenir tous les jours davantage; car j'écoute volontiers les avis que l'on me donne : on m'oblige de me reprendre, & de m'apprendre les choses que je ne sais pas. Je suis actif, assidu à mon devoir. Je n'aime aucun plaisir, & je n'ai que celui de saire des visites; quand je m'en prive, ce m'est une peine, & l'on

me fait la guerre que ce m'est une si grande habitude, que je ne m'en soucie que par cette raison même qu'il m'est indissérent de trouver ou de ne trouver pas ceux que je vais chercher. On me tourmente encore sur ce que je suis dévot, & l'on a coutume de dire que je crains plus le Dia-ble, que je n'aime Dieu. On tire cette conséquence de ce que j'aime les Moines & leurs Livres : la vérité est que j'ai le fond de l'ame pour moi-même, comme j'ai dit que je l'avois pour mes amis; ainsi jene que je l'avois pour mes amis; ainsi jene fais pas contre moi pis que je ne serois contre les autres. Je suis charitable, & je suis à une Princesse qui l'est assez pour me saire venir ce sentiment quand je ne l'aurois pas; & bien que j'exécute tous ses commandements avec joie, j'avoue que lorsqu'il s'agit des charités, je m'acquitte de ses ordres avec une diligence que je n'ai pas pour toute autre chose. J'allois autresois aux hôpitaux & aux prisons; les Sermons, les Vêpres & le Salut m'étoient plus fréquents qu'ils ne me le sont toient plus fréquents qu'ils ne me le font présentement; mais j'ai toujours ouï dire que lorsqu'on fait son devoir c'est quitter Dieu pour Dieu, & ainsi je n'ai nul scrupule de ce changement. Je ne suis point vindicatif, je ne hais personne; pour peu qu'on me témoigne d'amitié ou de bon-

ne volonté, j'y fuis sensible au dernier point: je suis colere, & la colere me rend prompt; mais ces promptitudes durent peu, comme ce qui les fait naître; ma taille le marque; car les petites gens sont d'ordinaire dépiteux, & la couleur de mon visage y répond, puisqu'elle est assez vive pour l'ordinaire. Les amis que je me suis saits en Allemagne, disent que j'étois galant en ce pays-là; mais ceux qui ne m'ont connu que depuis mon retour le croiront mal-aisément, & pour ne les pas démentir, je n'en dirai rien. J'aime les enfants & les chiens au dernier point, & je me joue avec les derniers comme pourroit faire la premiere espece des petites bêtes que je viens de nommer. Je n'aime point le jeu, hors celui du Trictrac, où je joue peu, ayant d'autres occupations plus folides & plus nécessaires. Me voilà à bout de tout ce que je sens en moi, & de tout ce que j'estimois capable de servir à ma peinture : le cœur me bat de l'événement de ce Portrait; car je l'ai fait à mon fort grand regret, & je n'ai pas eu peu de peine à m'y résoudre.

XVIII.

Portrait de Mademoiselle de Saumaise, sous le nom de la Jeune Iris, fait par Madame la Comtesse de Bregr.

E dépit d'avoir vu chez vous un si mauvais Portrait de la jeune Iris, me fait plus entreprendre que je ne pourrai peut-être exécuter, en vous en ayant promis un meilleur de ma main. Mais en tout cas, Madame, vous n'auriez pas dû vous promettre un fort bon tableau, puisque vous avez désiré que ce sût mon ouvrage, & je ne vous le donne aussi que pour marque de ma complaisance, & non

pas pour marque de mon esprit.

Pour commencer la représentation d'Iris, je vous dirai que sa taille n'est ni grande ni petite; que ses cheveux ne sont point d'une couleur choquante, & qu'ensin ils ne sont que ce qu'il faut qu'ils soient pour lui donner beaucoup de blancheur, que sa jeunesse rend sort vive. Ses yeux sont bleux & assez doux; sa bouche est incarnate, sont nez assez bien sait; sa gorge de belle sorme, & sort blanche; ses bras & ses mains de la couleur de sa gorge. C'est

a-peu-près la personne d'Iris, dont l'esprit est judicieux; cela est aidé de beaucoup de choses dont elle a été soigneusement instruite, & que sa retenue empêche de montrer avec empresement, étant née aussi sage que les autres le peuvent devenir, & agissant de maniere à se saire reconnoître pour fille de son admirable pere. Pour son humeur, elle est prompte & un peu siere; mais la premiere de ces choses ne l'a jamais portée jusques à fâcher personne, & la seconde ne lui sert qu'à prendre plus de soin de se rendre parfaite. Elle est généreuse & sensible pour fes amis; elle leur est sidelle. Ses actions font sinceres, & ses résolutions constantes. Elle est douce & civile, mais sans galanterie; parce qu'elle s'y trouve si naturellement opposée, qu'elle se désend même les choses permises. Elle n'a jamais desiré ses divertissements; mais elle les prend, de peur d'être incommode aux personnes avec qui elle se trouve. Elle se croit moins aimable qu'elle ne l'est en esset. Elle méprise la beauté, comme les avantages qu'elle peut apporter. Elle n'est point capable des foiblesses des personnes de son âge. Mille choses échappent encore à mon princeau, qui font dignes de louange dans dris. De maniere que je suis obligée de Tome VIII

194 XIX. PORTRAIT DE MADAME

prier ceux qui verront la copie que j'ai fait d'elle, de ne s'y point arrêter, & de prendre plus de foin de connoître Iris, que sa modestie ne lui en fera prendre de se montrer.

XĮX.

Portrait de Madame la Contesse de Brienne la Mere, écrit à Paris le 6 Juillet 1658.

PAR MADEMOISELLE.

Dand on aime passionnément la peinture, on ne se contente pas seulement d'avoir les Portraits au naturel des Dames du siècle, & des tableaux de l'Histoire ou de la Fable de la main des plus grands Peintres; on aime aussi les tableaux de dévotion, puisqu'il est nécessaire quand on veut parer les palais, que les chapelles & les oratoires ayent leurs ornements aussi-bien que les galeries. Mais comme ces lieux ne soussers des Saintes, soit des siècles passés ou des modernes, & que c'est du moins sous leur représentation que l'on y peint quelquesois

des profanes, dont la vie donne souvent peu desujet d'espérer qu'elles suivront leur exemple, on-ne s'étonnera pas, quand on connoîtra la Dame dont je veux parler, que quelque jour son portrait sera mis dans nos Eglises, non sous un autre nom que le sien, ou sous la sigure d'un autre; mais en son véritable original, & en sa vraie ressemblance, comme l'ayant mérité par sa vie tout-à-sait exemplaire.

Je sais que vous avez été fort belle étant jeune, & vous en avez encore d'assez beaux restes pour le faire croire, & pour saire connoître par la régularité de vos traits & par leur agrément, qu'avant la petite-vérole vous voyiez peu de personnes plus aimables que vous. Je pense que vous aviez aussi la taille fort belle, puisque vous êtes encore assez menue, & qu'on peut juger que vous ne vous êtes courbée qu'à force de vous être mise à genoux & d'avoir baisé la terre. Si j'osois, je dirois que les haires & les cilices y peuvent avoir part; mais j'aurois crainte d'être étranglée; car votre humilité aura peine à le souffrir, & le trop grand excès dans lequel elle est en vous est tout propre à vous en faire faire d'autres. Quant à la charité, il n'y'a que les sourds qui n'en ayent pas entendu parler, & il n'y a

1 ij

que les muets qui s'en taisent. Toutefois pourvu qu'ils ayent des yeux, ils en ont quelque connoissance; car l'on ne sauroit aller nulle part que l'on n'en voye des marques. Vous ne vous contentez pas de conserver les temples vivants de Jesus-Christ par la grande quantité de pauvres que vous nourrissez, vous lui en édifiez tous les jours. Il n'y point presque d'E-glise neuve, ou que vous n'ayiez sait bâtir, ou dans laquelle vous n'ayiez des chapelles. Tout le monde sait assez le soin que vous avez de visiter les Hôpitaux, les Prisons, & les pauvres honteux. L'on sait aussi combien vous avez fait mettre de Demoiselles à la Magdelaine qui se trouvoient bien mieux au Marais, & combien vous leur êtes redoutable. Jamais Général d'armée n'alla à l'assaut plus courageusement que vous, quand il est question de la conversion d'une ame. Lorsque vous êtes en repos, c'est-à-dire, hors le temps de vos oraisons & de vos prieres, vous vous occupez à travailler, ou pour faire des chemises aux pauvres, ou des parements aux autels. Vous pourriez aisément faire tout ce que je viens de dire, sans avoir autant d'esprit que vous en avez : mais votre esprit est aussi bien sait qu'il se peut, & vous l'avez

pout-à-fait agréable. La dévotion n'en retranche que la raillerie, à quoi vous êtes portée aussi naturellement qu'à la charité, quoique ce soient deux choses affez contraires: mais le grand abandonnement que vous avez pour l'une vous retient de l'autre, & assurément vous y avez eu quelque peine. Votre conversation est solide & agréable, vous êtes née pour le monde, & pour vous en faire aimer; vous le savez mieux connoître que personne; vous avez le même talent pour la Cour, & cela ne peut pas surprendre ceux qui savent comme moi que vous venez de personnes à qui on la faisoit. Vous avez dans le cœur & dans l'ame toute la bonté possible, toute la grandeur de courage que l'on y peut avoir; & la dévotion n'empêche pas que vous ne sentiez ce que vous êtes, quoique souvent vous n'en vou-liez rien saire paroître. Comme vous êtes éclairée & curieuse, & que d'ordinaire les esprits qui le sont, donnent dans les nouveautés, vous auriez tout l'air de les fuivre dans la dévotion, ne pouvant plus le faire dans les modes; mais d'un autre côté vous êtes assez prudente & assez politique pour vous en retirer promptement, a cela n'étoit pas à propos : il vous seroit plus pardonnable qu'aux autres; vous en

avez un exemple domestique, puisqu'un grand Saint * de vos parents, qui a été un grand personnage dans l'Eglise, a bien donné dans une nouveauté qui a empêché sa canonisation. Je m'en suis souve-tue assez à propos; car, si je ne me trompe, on en sait aujourd'hui la sête. Je voudrois avoir si bien réussi à votre portrait, que l'on pût dire à bon jour bonne œuvre.

XX.

Portrait de Madame de Monglat, écrit à Paris au mois de Juillet 1658.

PAR MADEMOISELLE.

E croirois manquer à l'amitié que j'ai toujours eue pour vous & pour toute votre Maison, & à la reconnoissance que je dois à l'affection que toute votre samille & vous m'avez toujours temoignée, si je ne vous en laissois cette marque, de donner votre Portrait au public. Tous ceux qui vous connoissent, ont toujours trouvé en vous beaucoup de bonnes qua-

^{*} St. Pierre de Luxembourg.

lités: mais peut-être n'y connoissent-ils pas comme moi tout le bien qu'on en doit dire. Pour le mieux faire paroître, & pour le mieux persuader, je dirai même jusques aux choses qui ne sont pas les nieilleures en vous, de crainte que si je ne tempérois un peu les louanges qui vous sont dues, je ne donnasse sui vous sont dues, je ne donnasse sui postérité de douter que vous en eussiez autant mérité qu'on vous en doit quand on vous veut

faire justice.

Vous êtes née dans un palais enchanté, car rien n'est plus beau que Cheverny; la beauté du pays, celle de la maison, des jardins & des canaux, ne donne pas une moindre idée que celle de l'Isle d'Alcine, ou du palais d'Apolidon. Quand je me représente comme vous y étiez servie, & que vous étiez plutôt traitée comme la maîtresse que comme la fille de la maison, il me semble que je puis aussi vous comparer à la belle Grimanese dans l'Isle-Ferme, puisque vous étiez après d'un pere, qui ne songeoit pas moins à votre divertissement, qu'Apolidon saisoit à celui de cette Reine: il aimoit les plaisirs autant pour vous que pour lui-même : il avoit une troupe de Comédiens, une bande de Violons, & une Musique excellente; & avec cela lire les Romans comme vous

faisiez, c'est assez pour faire croire que vous ne vous estimiez guere moins Princesse que Madame Oriane la fille du bon Roi Lisuart. Lorsque vous arrivâtes ici , vous regardâtes un peu le monde de cet air-là, ce qui fut cause que votre procédé ne plut pas; car hors cela vous étiez fort jolie, vous aviez le teint beau & vif, la bouche agréable, les plus belles dents qu'on puisse avoir, le nez un peu retroussé, mais d'une maniere qui ne vous sied pas mal; les yeux noirs, les cheveux bruns, mais en la plus grande quantité du monde ; vous aviez la gorge belle, comme vous l'avez encore : mais comme on la montroit de ce temps-là, & que l'on portedes mouchoirs à cette heure, on parle avec plus de plaisir de ce qu'on a vu que de ce qu'on ne voit pas ; c'est pourquoi j'ai dit, vous aviez. Vous aviez donc aussi des bras qui s'appellent faits au tour, des mains admirables, & le plus beau coude quej'aye jamais vu; car jamais personne n'a. eu, je crois, la peau si unie & si belle que vous l'avez en cet endroit : cela ne doit pas étonner; vous avez la plus délicate-blancheur qu'on ait jamais vue, hors le teint qui est un peu brouillé présentement. Vous aviez la taille la plus aisée & la plus jolie du monde; mais la graisse l'a rendue

un peu grossiere. Cet air impérieux qui ne plaisoit pas étoit suivi d'un procédé qui étoit de même : vous n'entendiez pas vo-lontiers raillerie, l'on a eu peine à vous y accoutumer; mais, graces à Dieu, vous en êtes venue à bout, & personne ne vous peut connoître sans dire que vous êtes la meilleure femme du monde. Cela venoir de votre éducation, & que vous étiez toujours accoutumée à entendre dire, plaît-il, maître? Et comme on n'en use pasainsi à la Cour, même avec ceux qui sont nés pour commander aux aatres, vousparoissiez étonnée de ne plus trouver cetteobéissance qui vous avoir semblé si douce. Vous êtes civile, & vous avez appris ce qui s'appelle la science du monde, ou savoir-vivre. Vous ne manquez à aucundevoir envers ceux à qui vous en devez , & vous reprendriez affez volontiers ceux qui y manquent. Vous n'êtes point médisante, vous excusez facilement les autres, vous êtes bonne amie, & il seroit à souhaiter que l'on vous rendît autant de justice que vous en rendez à chacun. Vous chantez bien & agréablement. Vous faites des Vers, & vous vous y connoissez; vous avez beaucoup lu, & cela vous a acquis quelque science dont vous vous servez à: propos dans la conversation. Il n'y a point

J. y

dé gens raisonnables qui ne vous reçoivent avec joie dans la leur : vous ne la troublez jamais, & vous la favez rendre meilleure quand vous youlez: vous aimez les plaisirs au dernier point, & l'on peut dire de vous, que vous aimez autant à vivre que vous favez goûter la vie. Vous aimez fort la bonne chere, & on la fait grande chez vous, & avec beaucoup de politesse: vous aimez toute sorte de musique, & vous vous y connoissez bien, de même qu'à la peinture & aux bâtiments. Vous êtes magnifique en de certaines choses, assez réservée en d'autres, & mal réglée dans vos affaires, non pas manque de capacité, mais d'application. Vous aimez le jeu, & n'êtes pas belle joueuse; vous disputez, & vous êtes superstitieuse & inquiete; car sur le bonheur ou sur le malheur, vous fatiguez fort & ceux qui jouent, & ceux qui vous regardent. Comme vous êtes tendre pour vos amis, quand vous croyez qu'ils ne sont pas de même pour vous, vous êtes très-sujette à bouder; & cela seroit assez propre à vous attirer des démêlés avec eux, quand ils ne sont pas assez raisonnables pour pénétrer dans votre intention qui n'est jamais que bonne. Ainsi quand il vous en arrive, il saut plutôt leur en attribuer la saute qu'à vous. Vous êtès

prompte, & vous revenez aussi-tôt: vous raillez de bonne grace, & je connois des personnes dont vous ne sauriez vous passer de faire voir le ridicule, & qui par conséquent sont nées pour vous réjouir, quoi-que souvent elles vous ennuyent. Vous êtes quelquesois chagrine, quoique vous foyez très-heureuse dans votre domesti-que, ayant un mari qui vit sort bien avec vous: mais votre chagrin vient de ce que vous n'êtes pas toujours en fort bonna fanté. Vous dansez bien, & je vous y ai vu autant' de disposition que vous avez présentement de paresse : vous aimez vos aises au dernier point : vous n'avez nulle complaisance; quoique vous fassiez tout ce que vous pouvez pour persuader que vous n'en manquez pas, j'ai découvert que c'est pour en attirer des autres. Pour peu qu'on vous ait hantée, vous ne trouvez pas de dupes; vous feriez propre à l'être de bien des gens; car vous êtes fort sincere, & peu le sont présentement.



XXI.

PORTRAIT de Madame de PONTAC, premiere Présidente de Bourdeaux, de la Maison de Thou: fait par ellemême.

E' fais mon Portrait moi-même, le su-Jet ne méritant pas d'être touché d'une meilleure main que la mienne. Ce n'est: pas que je ne dusse beaucoup appréhender que ce ne soit une grande témérité après ce que j'ai vu; mais comme il n'est pas possible d'imiter les Dieux, & que je ne prétends pas à cette gloire, je me conrente de celle de leur obéir.

Je suis de ces personnes de qui il n'y 24 ni grand bien, ni grand mal à dire, étant: dans la médiocrité pour toutes choses; ma taille est de ce rang ; je l'ai eue autrefo's agréable; mais ma négligence me l'a un peu changée. Je suis blanche & blonde, les yeux bleus que l'on dit que j'ai assez beaux, le nez grand & aquilin, la bouche petite, & qui seroit belle si elle étoit incarnate; de belles dents, le bass du visage bien sait, le tour qui ne déplaît: pas quoiqu'il foit un peu long. Tout cela ensemble fait la physionomie d'une per-

sonne sage & spirituelle. Je pourrois dire quelque chose de mes bras & de mes mains; mais je crois qu'il vaut mieux n'en point parler. Je ne sais si je me troinpe; mais j'ai toujours cru avoir de l'esprit, & l'ame grande & belle, & que si j'étois dans le grand monde, j'y aurois peut-être réussis; je suis même assez heureuse pour qu'on en foit perfuadé, & pour avoir mérité l'estime de tous ceux à qui j'ai pris soin deplaire. Je suis née avec une passion violente pour les Livres, je la tiens de mesperes qui se sont rendus illustres par-là :: il se trouvera peu de semmes qui ayent: plus lu que moi. Cela me donne une connoissance presqu'universelle de toutes choses; mais particuliérement de l'Histoire, à laquelle je me suis fort attachée. J'avouenon-seulement que je n'ai pas haï les Romans; mais que je les ai chérement aimés, & qu'ils ont fait tout le divertissement de ma jeunesse; je m'en suis toutefois retirée à l'âge de vingt ans: mais je confesse aussi que c'est le plus grand sa-crisice que j'aye jamais sait; car je les aime encore. L'on peut juger par ma conduite si j'en ai sait un trop mauvais usage... Je suis bien obligée à Dieu de m'avoir sait: les inclinations conformes à mon devoir ? can je suis naturellement passionnée ces

qui me donnera à combattre toute ma vie ce que je ne pourrois vaincre sans le se-cours de la piété & de la dévotion, à la-quelle j'ai toujours été portée, & qui a été mon secours & ma consolation dans tous les malheurs de ma vie, qui m'ont fait éprouver tout ce que l'amour, la haine & la douleur ont de plus fort. Le grand pouvoir que ces passions ont sur moi, & ce qu'elles m'ont fait souffrir, m'en ont enfin guérie, & j'ose dire qu'elles m'ont mise en une assiette où, avec la grace de Dieu, je ne les crains plus guere. Il n'y a personne qui estime plus l'humilité que moi, & qui la pratique moins, étant glorieuse naturellement; dont j'aurois beaucoup de honte, en ayant si peu de sujet, si ce n'étoit que l'orgueil est un désaut qui m'humilie malgré moi. J'ai le dernier respect pour tout ce qu'on appelle vertu, celle qui est héroïque me touche jusques au sond de l'ame, & je ne puis m'empêrer de lui porter envie. L'ai touiques au sond de lui porter envie. L'ai touiques au sond de lui porter envie. L'ai touiques au sond de l'ame, de lui porter envie. cher de lui porter envie. J'ai toujours cru que nous avions en nous-mêmes notre plus grande félicité, & qu'elle consiste plutôt à mériter les choses qu'à les posséder; c'est pourquoi je ne me suis jamais affligée d'avoir peu de fortune, mais bien d'avoir peu de vertu & de mérite. Je n'aime le bien que pour l'employer; car la

dépense me plairoit assez; c'est ce qui fait que je l'estime comme une chose nécessaire, & que je me servirois volontiers de moyens innocents & honnêtes qui m'en pourroient donner. Je ne crois point que la libéralité foit la vertu d'un particulier; je voudrois la pratiquer fous le nom de la charité, où il y a moins de vanité & plus de mérite. Je ne fuis point touchée de tous les plaisirs: je n'aime que les bois, les peintures, & les meubles, pourvu pu'ils ne seigne par trop magnifiques ser qu'ils ne soient pas trop magnisiques; car quand j'aurois tous les biens du monde, je ne voudrois pas l'être : il me semble qu'il n'appartient qu'aux Grands, & que c'est les prosaner que de les mettre à notre usage. Je ne puis résister à la raison, ni m'empêcher de la suivre par-tout où je la vois; j'en suis quelquesois bien fâchée, car je me voudrois flatter, & je ne faurois. Je fuis colere & impatiente; mais c'est sans siel & sans malice, & plutôt par une certaine vivacité & promptitude naturelle qui ne me peut pas donner le temps qui est nécessaire aux choses. Je ne m'ennuye jamais. J'aime la solitude & le silence, quoique je parle assez. Je ne puis soussirir l'injustice. J'ai une horrible aversion pour la cruauté & l'oppression; peutoâtre que c'est parce que ce qui m'éspeut-être que c'est parce que ce qui m'é-

toit le plus cher y devoit être exposé, ou bien c'est que je suis pitoyable. Il est vrai que je compatis infiniment à toutes les personnes assigées, & sens bien souvent leurs maux comme les miens propres. Jene crois pas que l'on puisse être heureuse toute seule, & je ne le voudrois pas être. Je prends grand plaisir d'obliger & de servir toutes sortes de gens. Si j'avois du pouvoir, je serois bienfaisante. J'aime à donner & à recevoir : je trouve autant de plaisir à l'un qu'à l'autre, & que l'amitié se conserve par-là. l'aime tendrement mamaison & mes parens: il me semble que ce doivent être nos premiers amis; & quelorsqu'on les peut trouver dans sa famille, on a tort de les chercher ailleurs: quoiqu'ils puissent faire, ils ne me sauroient: perdre. Je me pique d'un fort grand secret, m'étant éprouvée là-dessus, & je puis dire que j'ai su, & que l'on m'a conté en ma vie beaucoup de choses importantes. Je ne suis point sine; je crois que c'est parce que je hais fort la fourbe & le mensonge, & qu'il s'en faut servir pour l'être. J'ai le plus grand plaisir du monde à louer les bonnes actions, n'étant point sujette à l'envie, si ce n'est pour la vertu. Je suis toute persuadée que je suis un fort mauvais Peintre, & que je viens de faire un

méchant Portrait, qui ne mérite point d'être vu de celle qui le doit voir; mais puisqu'elle me l'a commandé, & que je ne le fais que pour lui plaire, si j'étois si. heureuse que de la pouvoir divertir un moment, je tiendrois ma peine bien employée; car je n'ai prétendu que cela.

XXII.

PORTRAIT de Madame de CHOIST, sous le nom de Philis, par Madame la Comtesse de BREGY.

Portraits font les seuls remedes à l'absence, j'attendrai le premier de vous, & le second je me le donne; car voyant que les Peintres ne veulent pas me promettre votre tableau avant votre départ, pressée du desir de l'avoir, je me suis résolue de le faire moi-même, & de vous. l'envoyer. Jugez donc si vous le trouverez assez reconnoissable pour consentir qu'une peinture où l'art & la science n'ont rien contribué, soit mise à la ruelle de mon lit, comme un ouvrage où ma seule amitié a conduit mon pinceau.

Philis n'est ni grande, ni petite; ses

cheveux sont de ces beaux noirs d'ébene; son teint est plus uni que les glaces où elle se mire; ses yeux sont petits & bruns, mais si vifs, qu'ils se font sentir, & pénetrent bien avant; sa bouche est petite, fon nez est grand, mais de belle forme, & celle de son visage de la plus agréable ovale du monde. De tout cela se compose un air qui ne laissera jamais aux plus grandes beautés un cœur dont Philis auroit envie. Son esprit est si charmant, qu'il n'est point de conversation qui ne languisse sans elle. Philis parle bien de toutes cho ses, & parlant beaucoup ne parle jamais assez pour ceux qui l'écoutent : dans tout ce qu'elle dit, se trouve certaine grace naturelle & inimitable à l'art; ce qui rend Philis un ornement dont la perte dans les lieux qui ne l'ont pas, ne peut être réparée par nulle autre chose. Scn humeur est généreuse; elle met au rang de ses plaisirs l'occasion d'obliger ses amis. Elle a bonne opinion d'elle-même; mais elle l'a moindre que les personnes qui lui rendront justice. Philis ne paroît jamais dans les lieux que pour en bannir le chagrin; & voyant comment il lui cede la place & disparoît devant elle, il semble que Philis fait au monde ce qu'Iris fait au Ciel, qui ne s'y montre que pour marquer que le jour s'en va devenir agréable, & que ce qu'elle a devant soi de fâcheux se va changer en joie; & c'est ce que promet la présence & la conversation de Philis, qui chasse des esprits les plus épais nuages, tant elle les occupe agréablement. Telle est Philis, & plus aimable encore que ce que j'ai écrit d'une personne dont jamais il n'y aura de bonnes copies, & dont l'Original est assurément une chose de prix.

XXIII.

Portrait de Lindamor, écris par Madame la Comtesse d'Esche.

Ous me surprenez au dernier point de me demander le Portrait d'une personne que vous devriez assez connoître par votre propre expérience, sans m'obliger à vous en faire la peinture; mais comme je ne vous saurois rien resuser, je m'y résous parce que vous le voulez, & que je crois ne me pas tromper dans la connoissance que j'en ai. Au reste, ne vous imaginez pas que j'employe en ce tableau toutes les vives couleurs dont l'éloquence embellit ses ouvrages; je n'ai

point de talent pour cela, & je suis encore persuadée qu'il est difficile de s'en servir, & de demcurer dans les justes bornes de la vérité. Ainsi je me contenterai de vous fatisfaire, & je ne chercherai point

d'autre gloire que celle-là.

Je me pourrois bien exempter de vous dépeindre sa personne; mais je trouve qu'il est en quelque façon nécessaire, parce que sa physionomie a quelque chose qui découvre assez son humeur. Sa taille, pour n'être pas des plus grandes, ne laisse pas d'être aisée, quoique dans la vérité elle n'ait rien de fort relevé. Il a les cheveux courts & bruns; les yeux de même couleur, mais un peu enfoncés; la bouche grande; la peau bazanée; l'air fier, mélancolique & inquiet, & l'on diroit à le voir qu'il a toutes les affaires de la chrétienté à débrouiller : il est néanmoins nonchalant & paresseux; & cette habitude de son tempérament a été contagieuse. Pour son cœur, tous les mouvements enfont tiedes; le fang ni le mérite n'ont pu y faire naître une amitié véritablement établie : ce n'est pas qu'il ne donne assezaux apparences, & qu'il ne fasse toutes les démarches d'un bon ami; mais la vérité est qu'il n'en a point où il s'agit de l'inrérêt, pour petit qu'il soit; mais si l'ami-

tié & la tendresse sont languissantes dans fon cœur, il n'en est pas plus tranquille; il est tyrannisé par les trois plus violentes passions que la Morale nous propose: l'ambition, la jalousie & la colere l'ont toujours possédé, & il semble que sa mauvaise destinée l'ait voulu ainsi pour l'empêcher d'être heureux, quoiqu'assurément la fortune ait fait pour lui plus que raisonnablement il ne devoit espérer; mais comme l'ambition est insatiable en lui, & qu'il ne se contenteroit pas d'un Royaume, il se plaint de la fortune, comme si elle n'avoit jamais rien sait pour lui. Elle ne s'est néanmoins pas contentée de lui donner la faveur d'un grand Roi, & de l'élever aux plus belles dignités, elle lui a donné une femme d'un sang illustre, d'une vertu exemplaire, & qui possede assurément mille charmes & mille agréments en sa personne. Ne croyez pas pour cela qu'il en soit plus heureux, puisque la jalousie & ses injustes soupçons lui donnent des inquiétudes continuelles, & ce chagrin excite aisément sa colere dans son domestique. Avec tous ces troubles intérieurs, il ne laisse pas de persuader qu'il jouit d'une fort grande tranquillité : il veut même qu'on croye qu'il la tire de la pureté de sa conscience. Ses entretiens ne sons

214 XXIII. PORTRAIT

remplis que de dévotion : il confulte son Confesseur sur les moindres événements, quoiqu'il ne suive presque jamais ses avis. Avec toutes ces belles apparences, il ne fait aucun effort pour vaincre ses mauvaises habitudes : il n'a pu encore parvenir à voir sans envie ceux qui sont au-dessus de lui, & à regarder sans mépris ceux que la fortune lui a foumis: il s'est même établi en Contrôleur-général de la conduite de toutes les femmes : il regle les connoissances de la sienne selon l'opinion qu'il a de la vertu de celles qui la voyent; il condamne jusqu'aux plus innocents plaisirs, & s'est mis en tête qu'un honnête femme ne doit point avoir autre chose à faire qu'à prier Dieu, ou à conduire sa maison.

Voilà ce que je connois de son humeur, & je crois qu'il n'y a rien à y ajouter, du moins pour ce qui est venu à ma connoissance.

XXIV.

Portrait de Madame la Marquise de Mauni, fait par elle-même.

Portrait, il faut que je fasse le mien comme les autres. Ce n'est pas que je ne prenne mal mon temps, & que mes indispositions ne m'ayent présentement un peu désigurée; mais comme il n'y a pas apparence d'embellir après trente ans, je vais

vous dire comme je suis faite.

Je suis plus grande que petite; dans mon ordinaire, je ne suis ni grasse ni maisgre; mais presentement je me puis vanter d'être seche comme du bois, & cela me rendroit horrible, si je n'avois naturellement les os fort petits. Le teint est ma plus grande beauté; mais la petite-vérole m'ayant sait quelques légeres marques, il n'est plus si uni qu'il étoit, & tout ce qu'il a d'agréable, c'est le coloris. Mes yeux sont de médiocre grandeur, doux & brillants; mais sujets à être battus. J'ai le nez bien sait quand je suis dans mon embonpoint; mais présentement un peu trop long. Ma bouche n'est ni petite, ni gran-

de; mais elle est façonnée, & de belle couleur quand je me porte bien. Ma dé-licatesse & les mouvements de mon esprit m'ont rendue si journalliere, qu'il y a des temps que je suis tout-à-fait mal, & des quarts-d'heure que je suis belle; mais comme le temps que je suis en beauté, est le plus court, avec raison je ne m'en pique plus, & tout ce que je prétends est qu'on dise seulement de moi que si je suis fort changée, on s'étonne que je ne la sois pas davantage. Je n'aimerois pas que l'on s'écriat, comme elle est faite! car sur ce ton-là on me seroit dépit. Mes cheveux sont châtains, épais, & bien plantés. Mes dents font saines; mais pas trop bien rangées, sans pourtant saire de mauvais essets; car je les montre peu. Ma gorge n'est pas belle; mais, comme j'ai déja dit, mes os sont si délicats qu'il n'y en a point qui la désignent; la peau en est blanche: mes bras sont ronds, & mes mains bien taillées; mais la graisse leur manque, aussi-bien qu'à ma gorge: ce qui est cause aussi-bien qu'à ma gorge; ce qui est cause que si je n'y prends peine, l'air de mon habillement n'est pas bon. Puisque les autres ont parlé de leurs jambes, je dirai donc que la mienne est belle : je me pourrois encore louer d'autre chose que l'on ne verra pas pour démentir; mais puisEA MARQUISE DE MAUNI. 217

que l'on n'a pas passé plus avant, voilà cout ce que je dirai de mon corps.

J'ai l'esprit vis & pénétrant, & cette pénétration est cause que je ne tombe pas dans des fautes à quoi sont ordinairement sujettes les personnes qui ont du seu, parce que je vois assez où les choses peuvent' aller: cela me fait penser à moi, & j'en parois plus dans les grandes occasions que dans les petites : c'est une marque que la promptitude m'est naturelle, & que je n'ai de la patience que par précaution. Je suis fort glorieuse; mais assez habile pour n'avoir jamais fait d'action qui ait donné sujet de m'accuser de l'être, en ayant toujours fort craint les pourquoi; & comme je ne trouve que le Duché qui donne un rang agréable, n'ayant pas eu d'espérance d'y parvenir depuis que je suis mariée, le plus ou le moins au-desfous de cela ne m'a jamais touchée le cœur; parce que ces petites distinctions que nous font les Grands venant souvent de leur caprice, si elles font plaisir un jour, elles mettent au désespoir quand elles viennent à manquer.

J'ai toujours souhaité de faire envie, & j'ai plutôt été en état de faire pitié : ce n'a été qu'à ceux qui me connoissent parti-Tome VIII.

passant pour railleuse, je crois que l'on dit quand je souffre, c'est bien fait. Cependant je ne mérite pas que l'on ait ce sentiment pour moi, car je suis bonne, & ne suis point médisante. Je connois assez l'intérieur des gens, & je crois que cela me cause une parcie de mes maux; car lorsqu'ils veulent dissimuler, ils n'y gagnent rien; & comme je leur reproche ce qu'ils ont dans l'ame, ils me rendent par quelque menfonge le dépit que je leur ai fait en disant la vérité. Vous me direz que puisque je m'apperçois de ce qui me fair mal, je devrois l'éviter; mais je vous répondrai, qu'ici le plaisir passe la peine. l'aime à jouer, parce que la fociété me. plaît, & sur-tout lorsquelle est choisie. Le jeu a encore cela de bon, que quand il favorise les gens, il donne lieu à de petites dépenses superflues, mais agréables, & que l'on ne feroit pas sans lui; car quelque revenu que l'on ait, je tiens qu'il le faut dépenser tout entier aux choses nécessaires, & ne point aller au-delà. Si j'en avois six fois autant que j'en ai, ie dépenserois six sois plus que je ne sais. J'aime que le peu que je donne soit sans qu'on me le demande. Je hais tous les plaisirs qui satiguent, comme la chasse, les veilles, & fur-tout le bal, parce que je

n'ai pas trop bien dansé. La Comédie me plaît fort. Je ne m'ennuye pas trop dans un lieu folitaire: mais je voudrois qu'il fût à mon choix', de le quitter quand il me plairoit. Si j'étois dans le monde, je n'y donnerois que cinq ou six heures le jour, & j'aimerois mieux y être moins que trop. Ma coutume est d'employer sans discontinuation une partie de mon temps à rendre ce que je dois à Dieu, n'étant pas assez attachée pour en perdre l'habitude, & la reprendre sans peine. Je suis bien-aise de passer quelques heures du jour à penser à moi, & à donner l'ordre dans ma mai-Son: j'aimerois qu'elle fût propre, & mon train poli, & que ma table fût assez bonne pour y avoir deux ou trois personnes comme moi sans façon, & jamais audelà. Je plains l'argent à la profusion du manger; j'aime à le mettre en meubles, & je me piquerois volontiers de jouer beau jeu, & de mieux payer que ceux qui ont plus de bien que moi. Je passerois avec plaisir six mois à la campagne; mais il saudroit, comme j'ai dit, être sure du retour pendant ce temps-là. J'irois volontiers faire quelque séjour chez mes amies, pourvu qu'elles fussent ravies de m'avoir; car sans cela elles ne tiendroient rien. J'ai le don de m'appercevoir admirablement

comme je suis avec les gens; & si ce n'est pas comme je souhaite, je m'en retire sans m'en expliquer davantage avec eux. Je crois assez aisément que c'est à leur dam; ainsi je ne leur en veux point de mal; mais je les laisse très-promptement là, & l'une de mes plus cruelles peines est de demeurer un instant dans une compagnie où je connois que l'on ne me veut point. J'ai eu la mine galante sans l'être; mon air gai est spirituel, & fait croire que j'y avois quelque pente; mais la fuite en doit avoir détrompé; car quelque ordre qu'on y ait, mis, on auroit vu quelque étincelle de ce feu, il se seroit conté de moi quelques historiettes, & je sais bien qu'il ne s'en débite pas où j'aye contribué. Je me persuade difficilement que les hommes ayent autant d'amour qu'ils disent : j'en ai beaucoup pour moi-même: cela joint à celui que j'ai pour l'honneur, a été cause que je me suis assez moquée toute ma vie de leurs minauderies. Je ne suis point saçonniere, cela n'empêche pas que les jolies saçons ne me plaisent aux autres; mais elles ne me conviennent point: ensin, quoique j'aye beaucoup de vivacité, les plaisirs tranquilles sont les miens; & comme celui de l'amour ne l'est pas, je crois que cette raison a beaucoup contribué en-

core à m'en dégoûter. J'aime le repos dans mon domestique; j'aime à y raison-ner, & à faire les choses de concert : Dieu m'a fervie à souhait de ce côté-là, comme chacun fair. Je pardonne aisément les injures. Je fuis quelque temps ceux qui me les ont faites, de peur des éclaircissements, & des disputes que je hais fort; mais après quelque temps, cela se passe. La conversation dans un beau lieu, bien à son aise, avec cinq ou six personnes bien spirituelles, bonnes, & qui sont du beau monde, sait ma véritable iont du beau monde, fait ma véritable joie. Je crains fort de m'encanailler. Je n'ai jamais eu d'habitude avec personne pour qui j'aye eu beaucoup d'empressement : je l'aurois voulu avec telles gens qui ne m'auroient pas peut-êtte assez régalée, & je n'en aurois point voulu avec telles autres qui en auroient desiré avec moi. Je ne suis pas trop aimée des petites gens, & je n'ai point l'esprit vétilleux; cela fait que ce monde-là me croit suffisante; mais c'est que je n'ai point appris à parler leur langue, car point appris à parler leur langue, car ce n'est pas là où je mets ma gloire. Si je disois à quoi je l'établis, ce seroit plutôt saire ici une confession qu'un Portrait, & voilà tout ce que je veux mettre au mien, asin de ne lui donner

222 XXV. PORTRAIT DE MADAME

que le quart-d'heure que je viens d'employer à le faire.

XXV.

Portrait de Madame la Comtessé de Brienne la fille, écrit par ellemême.

Outes les personnes de mon sexe font naturellement envieuses des louanges qu'on donne aux autres, soit par le desir de s'en attirer de mieux fon: dées, & de ternir la gloire de celles qui se les ont acquifes avant elles, foit qu'elles se sentent en effet trop de mérite pour se laisser former un exemple, sans y renchérir en l'imitant. Je ne sais pas si je suis de celles dont je parle; mais il est très-vrai que je ne me suis engagée à faire mon Portrait, outre l'obéissance que je dois au commandement que vous m'en avez fait, que parce que je n'ai pu fouffrir que l'on dife, qu'il y a seulement une ou deux Dames dans le monde qui fachent leur Langue, & qui se puissent assez bien connoître pour décrire leur personne au naturel. Après l'aveu que je viens de faire, vous ne sauriez douter que je ne parle avec ingénuité des bonnes & mauvaises qualités de

mon corps & de mon ame.

Je suis assez bien saite, comme on peut voir; & quoique je ne fois pas des plus grandes, j'ai la taille bien proportionnée, mes yeux sont assez beaux, mais peut-être pas si doux qu'ils seroient en une autre, parce que je ne sais ce que c'est que de les conduire avec affectation. Ma bouche n'est pas des plus petites, & n'est pourtant pas défagréable; mes levres sont vermeilles, & mes dents assez bien rangées ; j'ai le nez grand, sans sêtre difforme; le teint sin & délicat, & sort peu altéré de la derniere difgrace qui lui est arrivée; le coloris vif, le tour du visage assez beau, & na-turellement un embonpoint honnête. Quant à l'un & à l'autre, ma mauvaisé santé n'y a point fait de tort; ma gorge & mes bras sont blancs, & n'ont rien de remarquable; mon air est bon, & ma gtace ne peut être mauvaise, quoiqu'on dise, malgré ma trop grande négligence. Il est extraordinaire & presque incroyable, qu'étant jeune comme je suis, j'aye si peu d'afféterie & d'attachement à ma personne; mais mon esprit dont je n'ai point encore parlé, & dont je ne manque pas, est si éloigné des sentiments qu'ont toutes celles de mon âge, & si insensible à leurs

plaisirs, que ce soit un désaut ou non, je suis incorrigible sur ce point. Je ne suis point haie, ni extrêmement mélancolique; j'aime le monde, non pas en général; mais ce qui s'appelle le monde choisi; les conversations des gens favants me plaisent; je me connois bien en beaux esprits, en ceux qui font galants & polis, & qui favent bien vivre, & distingue fort bien ceux qui sont obscurs & pesants. J'ai un peu étudié, & saurois plus que je ne sais si j'avois voulu m'appliquer, comme j'a-Je n'aime pas anez la lecture, avant une aussi heureuse mémoire que j'ai: ce n'est pas que je ne goûte les bons Livres, & que je n'aye connoissance de quelques-uns; mais je suis trop paresseuse pour entreprendre quelque chose qui me gêne. J'é-cris passablement, & d'un style fort aisé: je peins bien pour une femme, & sais mieux l'orthographe qu'elles ne la savent d'ordinaire. Je parle peu, & suis fort froide, si ce n'est avec les gens avec qui je suis libre. Je ne suis pas trop caressante, ni accablante de civilités; mon principal but est de plaire à quelques gens raisonnables, & de ne me mettre guere en peine siles autres s'accommodent de moi ou non: j'ai peu d'amis, & n'en voudrois pas avoir davantage; car je ne pourrois pas être de celles qui partagent si aisément leur cœur, & sont avec tout cela réguliéres dans les devoirs d'amitié. Quand j'aime & que je suis persuadée qu'on m'aime, j'aime foretendrement; & quoiqu'il y ait quelques gens qui en doutent à cause de mon humeur languissante, il est certain que ces gens-là me connoissent mal, & que je suis attachée à mes amis autant qu'on seuroit l'être. Je suis franche & bonne, & point dissimulée. Je suis un peu railleuse; mais non pas médisante. Il ne m'arrive guere d'offenser personne que je n'en aye sujet. J'ai de l'ambition & de la vraie gloire; mais plus pour les gens à qui je suis attachée, que pour moi-même. J'ai l'ame fiere, & disficilement la puis-je captiver pour les personnes à qui je dois du respect; ce n'est pas que je ne sois circonspecte & fort reconnoissante, & que je voulusse manquer de régularité. Je me pique d'une parsaire honnêteté; je n'ai jamais connu aucuns attraits qui emportent les autres. Je crains Dieu & n'appréhende point d'être surprise à donner des rendezvous en des lieux saints. Je huis heureuse parce que je sais me satisfaire de ma condition; & si je suis à plaindre en quelque chose, c'est de ne pouvoir évicer les maux

qu'elle engage de souffrir. Voilà, Madame, ce que vous avez desiré de moi : si c'eût été quelque chose de plus difficile à exécuter, & de plus agréable, vous auriez été servie tout de même, & aussi à point nommé.

XXVI.

Portrait de Madame la Duchesse de Vitre, fait par elle-même, pour satisfaire à Madame la Marquise de Mauni à qui elle l'adresse.

Près avoir lu le Portrait d'une aussi grande Princesse que celui que je viens de lire, dont la persection est achevée, & se fait admirer par la vérité avec laquelle il est écrit, il faut être bien hardie pour vouloir en mettre un au jour d'une malheureuse solitaire comme moi, dont la fortune ni la vie n'ont rien d'assez agréable pour vous saire passer un quart d'heure avec quelque sorte de plaisir; mais pour plaire à ma chere cousine, il n'y a rien que je ne sasse. La seule grace que je lui demande, c'est d'en plaindre les désauts & lé méchant style toute seule, sans en réjouir le Public, qui n'est pas d'or-

LA DUCHESSE DE VITRY. 227

dinaire charitable. Je devrois craindre une personne comme vous, qui avez autant de discernement dans l'esprit que vous en avez; mais je m'en trouve tant de vous avoir pour amie, que jene crains rien, & commencerai promptement la description de mon humeur, la trouvant plus aimable que ma personne, étant naturellement douce, fort gaye, libérale, fensible à la joie, & beaucoup plus à la douleur, le chagrin faisant une impresfion dans mon esprit qui ne sort qu'avecune peine épouvantable quand il me laisse la liberté de m'expliquer. J'ai dans ma tête de petites folies qui réussissent assez dans le monde que j'aime encore; mais beaucoup moins que je n'ai fait, m'ac-coutumant avec plaisir à la solitude qui entretient doucement mes rêveries, à quoi mon inclination naturelle me porte. La plus grande satisfaction que je puisse sentir, c'est d'obliger mes amis, & de faire connoître mon refpect aux personnes à qui j'en dois, & auxquelles je suis ravie d'en rendre, ayant l'ame tendre, & le procédé civil. Je crains les démêlés & les éclaircissements, & n'en aurai jamais d'une volonté délibérée, quoiqu'on y foit contraint dans le grand monde, dont la vie me fatigue, aimant mieux la passer

K vj

à chercher les moyens de plaire aux personnes que j'aime, & dans des compagnies particulieres de gens choisis à ma fantaisse, & conserver avec soin toute ma vie les mêmes sentiments d'amitié pour les mêmes amies, étant bien-aise de ne changer jamais que l'on ne m'y oblige; encore je veux leur inconstance & leur méchanceté à n'en pouvoir douter, aimant mieux être trompée que de tromper. Je crains tout ce qui donne de la peine, étant affez délicate; mais je suis aisément remise de tous mes maux, étant fort saine. J'aime à dormir, & fort peu à manger: je ne sais pas difficile à l'un ni à l'autre, sur-tout à la bonne chere, ne m'y connoissant point, & ne craignant rien tant que les gens qui en font leur capital, & des plaissers de cette nature, n'ayant nulle application que pour les choses agréables ou fâcheuses qui arrivent, voulant chercher des remedes à toutes les affaires où je suis persuadée qu'il y en a : celles-là m'asfligent moins que les autres; car tout ce qui n'a point de fin me donne le dernier chagrin; comme l'on a plus de fois sujet d'en avoir, que l'on ne paroît souvent mélancolique aux yeux du monde, qui juge fur les apparences, qui sont pour l'ordinaire presque trompeuses toujours.

Je ne suis point médisante : je suis curieuse & secrete pour mes amis, & même pour mes ennemis, ne trouvant rien de si bas que l'insidélité de quelque nature qu'elle puisse être, & en quelque oc-casson que ce soit. Pour les plaisirs, celui qui me touche davantage, c'est la danse; je danse sort bien: j'aime sur toutes cho-ses la conversation de mes amis; car les gens du monde, qui auroient le plus d'es-prit, du moment que je suis persuadée qu'ils sont critiques, & qu'ils n'ont point de bonté pour moi, il m'ennuye dans leur compagnie. J'ai aversion pour tout ce qui s'appelle contrainte, je crains sur-tout les gens aigres : je cherche la complaisance sans aimer la flatterie. Je suis siere quand on me veut mépriser, & ne me soumets pas aifément quand on veut les choses de hauteur. Je n'aime pas trop à parler; ce que je dis est tourné sur le pied d'un enque je dis est tourné sur le pied d'un en-jouement doux & brillant; mais j'écris mieux que je ne parle: mon écriture est listible, & n'est point belle. Mon penchant naturel est pour les gens de guerre, & particuliérement pour ceux dont la valeur se fait remarquer sans se vanter. Je ne re-fuse pas mon estime aux gens de mérite; mais j'ai de l'inclination pour sort peu de personnes. Je suis résolue & complai-

fante: rien n'est si aisé que de bien vivre avec moi, mon humeur n'étant ni jalouse, ni intriguante, m'accommodant sans saçon à tout ce que je dois pour complaire aux personnes qui prennent intérêt à ma façon d'agir. Je ne suis ni sine ni dissimu-lée; j'aime l'ouvrage, surtout la Peinture. Je suis assez adroite à ce que je sais. Je n'aime point le jeu; mais j'aime à me promener & monter à cheval : quoique j'aime peu la chasse, tous les préparatifs m'en plaisent, aimant tout ce qui a l'air grand & magnifique, quoique je ne la sois pas; mais c'est plutôt raison qu'inclination qui m'empêche de l'être. Les affaires du domestique me fatiguent; je m'en remets volontiers fur ceux qui en veulent prenque le soin, n'étant point inréressée & me fouciant même trop peu du bien; je voudrois retrancher tout ce qui ne paroît point pour saire une dépense dans l'ordre, & qui fût belle & agréable, & faite à propos. Mon ambition est bornée : quoique j'aye quelque raison d'être contente de ma condition; bien des personnes, s'ils étoient en ma place, souhaiteroient un plus grand établissement; mais je serai toujours consister ma vraie sélicité à passer une vie dans une société douce & tranquille. Ma vraie passion est pour les Vers;

mais particuliérement ponr ceux de tendresse. J'aime la musique; mais sur-tout une voix scule, & les violons particuliérement. J'aime médiocrement la lecture; je ne suis point hardie, & je sens bien que je dirois d'assez jolies choses si j'osois me hasarder de parler; j'ai de la mémoire, accompagnée d'un jugement qui s'accom-mode aux belles raisons du monde, plutôt qu'à une prudence qui répugne trop à une personne de mon âge & de mon humeur. Je me sie rarement; mais du moment que j'ai de la confiance pour quelqu'un, je n'ai plus aucune réserve pour leur dire ma pensée. Il est mal aisé de me tromper, quand j'ai de l'aversion pour une personne, & qu'elle m'a manqué; mais rien n'est si aisé que de le saire quand j'aime. Jej suis reconnoissante; mais je n'oublie le mal qu'on me fait que parce que je suis chrétienne. Je ne suis pas dé-vote, je souhaiterois de l'être sans me donner la peine d'y travailler. Je suis négligente; je n'aime pas à me plaindre par fierté, ne voulant pas saire pitié, quoique je sois bien-aise d'être plainte. J'ai l'esprit assez pénétrant quand je veux m'appliquer; mais je ne le fais pas la plupart du temps par mépris ou par indissérence. Ma folie & mon talent naturel est de contresaire

les mines & les façons des personnes que je vois fouvent. Je m'habille d'un air galant & propre; mais toujours négligé. Mais c'est assez parler de mon humeur, il est temps de vous dépeindre une figure fort ordinaire; ma taille l'est assez pour la grandeur, quoique je sois plutôt grande que petite : ce sera d'elle que je parlerai avec plus de soin, étant ce que j'ai de plus raisonnable. Je suis désiée, quoique j'aye l'embonpoint nécessaire, je l'ai aifée : mon air est libre, gai, doux & fier. Ma gorge est blanche, grasse, & bien faite : je peux dire que j'ai le cou beau) j'en dis un mot, quoiqu'il ne fût pas nécesfaire, parce que je l'aime particuliérement.) Mes bras sont beaux, & mes mains font douces & blanches comme les bras; mais elles ne sont pas si fort dans mes bonnes graces. J'ai la jambe bien tournée, & le pied bien fait. Je marche toujours vîte & fort bien. La forme de mon visage est ovale, j'en ai le tour agréable, il n'est pas gros; mais mes traits sont assez délicats, hormis mon nez qui est gros. Je suis blanche, & étois née avec un teint que je puis dire admirable; mais la petite vérole a fervi mon malheureux destin à fouhait : elle m'a pourtant laissé de belles joues; c'est un échantillon & un reste de

LA DUCHESSE DE VITRY. 233

son désordre; mon nez, qui étoit déja laid, a été achevé par cette aventure; jugez s'il est joli : il est assez relevé pour se faire voir de loin. Mes yeux font noirs, d'une grandeur agréable, assez brillants, & furent souvent frippons. Ma bouche n'est ni grande ni petite, mes levres font fort unies & tout-à-fait rouges, taillées d'une maniere qui donne de l'agrément. Mes cheveux sont châtain clair, assez beaux, j'en ai beaucoup, & tous frisés à grosses boucles sans artifice. Mes dents ne sont ni laides ni belles. Voilà, ma chere cousine, un Portrait fort véritable. & peu touchant: ayez la bonté de le regarder avec autant de tendresse que j'en aurai toute ma vie pour votre aimable original.

XXVII.

Portrait de Cloris, fait à Forges, au mois de Juillet 1658.

PAR MADEMOISELLE,

L est impossible de boire des eaux à la fontaine, & de ne se pas représenter lorsqu'on en est de retour, les agréables apparitions que l'on y a : les idées en rem-

plissent trop agréablement l'imagination pour ne pas donner envie d'en dire quelque chose. Je pardonnerois aux graveleux, & aux autres malades qui sentent beaucoup de douleur, de ne songer qu'à leur mal; mais pour les bilieux, qui sont d'ordinaire gens d'esprit, & même les atrabilaires, ils sont assez capables de bien écrire & de bien parler; car bien que la bile fasse deux différents effets en ceux sur qui elle domine, obligeant les uns à beaucoup parler, & les autres à garder le silence, néanmoins tous bilieux en général, ou frais ou échauffés, ont l'esprit bon, & l'on voit plus d'honnêtes gens de ce tempérament-là que de fots. J'ai un intérêt particulier à m'intéresser pour eux, puisque c'est ce qui m'oblige àvenir ici: mais je crois que les eaux me seront meilleures cette année que les précédentes, par le plaisir que j'ai eu d'y voir Cloris; & toutes les personnes qui la connoîtront, le jugeront aisément.

Je crois qu'il n'y a personne qui n'ait vu de certaines peintures qui viennent de Flandres, où fur une belle tête on applique des talques de différents habillements, lesquels, quoique tous dissemblables, ne laissent pas de revenir à la tête, suivant le vieux proverbe qui dit qu'à belles gens

tout sied bien. Ainsi on ne s'étonnera pas si j'ai des pensées toutes dissérentes pour Cloris, & si je la fais voir ici de toutes sortes de manieres, puisque toutes lui siéront bien, & conviendront à son air & à son procédé. Lorsque Cloris paroît, elle brille comme un soleil oriental, à ce que disent ceux qui sont coutumiers de se trouver au lever de cet astre: pour moi je lui fais rarement ma cour à cet heure-là. Tantôt je me représente Cloris, comme la Princesse Galatée lorsqu'elle alloit en déshabillé à la fontaine de la Vérité d'amour, portant elle-même son parasol, & n'étant accompagnée que du petit Meril; car Cloris a un petit laquais du moins aussi joli que lui. Pour elle, elle est de belle taille, non pas des plus grandes; aussi n'est-elle pas des plus petites, mais bien des plus menues. Elle a un air particulier à tout ce qu'elle met, de sorte qu'elle est toujours ajustée dans sa plus grande négligence, & l'on peut dire qu'elle a une négligence affectée qui lui sied fort bien. Elle a de beaux cheveux blonds en grande quantité, & d'une longueur prodigieuse, annellés & bouclés de la maniere que je viens de parler de son ajustement. Cloris est maigre, mais de maniere à lui embellir la taille, & non

pas à nuire à fon visage, ni à sa gorge, non plus qu'à ses bras qu'elle a beaux. Ses mains font belles, & gesticulent si joliment, qu'elles expliquent souvent les chofes qu'elle veut dire, lorsqu'elle ne se veut pas donner la peine de parler. Ses yeux font bleus, & ont une douceur langoureuse, qui vient de la délicatesse de son tempérament, & qui lui sied fort bien. Sa bouche est petite, vermeille, saçonnée & façonnante: mais comme l'un est aussi naturel que l'autre, il est difficile d'en expliquer les agréments à moins que de la voir. Elle a l'esprit délicat & vif. Elle se connoît aux jolies choses, aime les Vers, en fait joliment, parle bien, juste & proprement, mais tout cela quand il lui plaît; car c'est la personne du monde qui aime le moins à se communiquer, & qui est la plus réservée à parler, à moins que les gens lui plaisent : mais aussi quand on lui plaît, elle se fait connoître, & quand ou la connoît elle réjouit fort la compagnie. Elle a des chagrins qui procedent de son indisposition, qui s'appellent quelquesois bizarreries; mais ses plus mauvais móments valent mieux que les meilleurs de beaucoup d'autres. Elle chanteroit bien si elle avoit l'estomac bon; car elle a le ton de la voix doux, & d'un son à en saire

faire le jugement que j'en fais. Elle n'a aucune mémoire; mais elle tourne ce défaut si galamment, & dit des choses si plaisantes là-dessus, qu'elle divertit plus que ne font tous les récits de ceux qui les font le plus agréablement. Elle est fort bonne amie, & aime avec autant de tendresse & de sincérité ses amis & ce qu'elle doit aimer, qu'il se peut; mais elle aime sans contrainte & sans mésiance, & en rendant justice aux autres, elle se la rend à ellemême. J'oubliois à dire qu'elle parle Italien, au moins l'a-t elle long-temps appris; mais imparar & voler saper è lo stesso per lei. Elle monte bien à cheval; & quand elle va à la chasse avec son bonnet, avec force plumes & un juste-au-corps, il n'y a personne qui ne la prenne pour Diane. Elle est souvent accompagnée d'une Demoiselle que l'on pourroit prendre pour une Druïde; mais ce n'est pas de celles des Carnutes, leur procédé étoit fort sérieux, & le sien est fort railleur: jil est utile pour la santé de Cloris qu'elle soit ainsi; elle la soulage dans ses maux en la faisant rire de ses plaisanteries; car elle a toujours en bouche le mot pour rire. Je pense qu'en voilà assez dit pour une personne qui doit avoir l'esprit fort brouillé à force de boire des eaux fort ferrugineuses.

XXVIII.

Portrait de Madame la Duchesse de St. Simon, fait par Madame la Marquise de Gamaches le 7 Juillet 1658.

Our faire un Portrait qui vous ref-femble, il faudroit un esprit plus élevé que le mien; car il est si difficile de bien démêler toutes les contrariétés que je remarque en vous, qu'il seroit nécessaire pour cela d'un caractere tout particulier. Il me semble pourtant que mon amitié m'éclaire, & qu'elle me fait découvrir des choses qui seroient peut-être au-dessus de ma connoissance, si je vous aimois moins. Votre personne est, à tout prendre & sans vous flatter, la plus aimable qui fût jamais. Quoique vous ne soyiez pas grande, rien n'est mieux fait que vous. Les tailles les plus avantageuses n'ont pas les agréments qui se rencontrent en la vôtre, & vous dansez mieux que toutes celles qui s'adonnent à cet exercice avec le plus d'art & de plaisir. La blancheur de votre gorge & de vos bras ne cede point à la neige, & vos mains seroient fort belles, s'il ne vous avoit pas semblé bon d'en manger

les ongles en votre enfance. Vos cheveux sont si bien plantés, qu'ils donnent un agréable tour à votre coëffure, encore qu'elle foit presque toujours négligée. Ils font d'un châtain si clair que l'on a de la peine à ne vous pas croire blonde, & cette couleur qui vous est singuliere plait fort aux plus connoissants. Votre teint est sin & blanc; mais il est souvent brouillé par vos maladies, & vos yeux font austi fouvent battus par la même cause, bien que vous les ayiez naturellement doux & brillants. Votre bouche est agréable; vos dents font belles, & vous avez le plus beau nez du monde. Tout cela est assemblé dans un visage plein, si frais, si jeune & si gai, que ceux qui vous voyent trouvent fans doute aussi-bien que moi que vous êtes incomparable; mais votre esprit a bien d'autres beautés, c'est en lui que j'ai découvert ces aimables contraires. Il est grand & étendu; mais il est quelquefois si distrait par le grand nombre deschoses qui l'occupent, qu'il en paroît comme affoupi. Vous fortez toutefois de cette distraction par un enjouement si divertissant, & une gayeté si surprenante, qu'on ne vous connoît pas d'un moment à l'autre, quoique dans le fond vous soyez véritablement égale. Les chagrins domestiques

240 XXVIII. PORTRAIT DE MADAME

qui vous tourmentent, sont ceux de votre mauvaise santé. Vous avez pris trop à cœur de suivre ponctuellement votre devoir, & cette exactitude vous fait supporter des choses si dures, qu'elles font naître les peines & les maux qui vous accablent. La vivacité de votre esprit vous les fait vivement fentir; mais l'excessive bonté de votre ame vous les fait supporter plus tranquillement qu'une autre ne feroit; car vous êtes si fort née pour la joie, que vous la trouvez toujours en vousmême. Vous êtes douce & flatteuse: vous aimezà servir vos amis aux grandes & petites choses. Vous êtes glorieuse & civile. Vous êtes franche, & pourtant quelquefois dissimulée. Vous aimeriez que l'on connût le fond de votre cœur; mais vous trouvez si peu de gens qui en soient dignes, que je pense que jamais vous n'y avez laissé pénétrer personne. Vous êtes galante & dévote, & vous ne sauriez hair ceux qui n'ont point commis d'autre crime envers vous que celui de vous trop aimer. Vous vous divertissez dans les conversations tendres; mais votre dévotion vous donne de si cruels retours, qu'elle trouble le plaisir que vous y prenez. Vous vous accoutumez facilement à toutes forces d'esprits; & bien que les plus polis VOUS vous plaisent davantage, la société de ceux qui le sont moins ne vous fatigue par tant qu'elle le devroit faire. L'intrigue de la Cour vous plairoit assez : vous voyez bien que vous seriez capable de démêler les plus embrouillées, & l'on peut juget par l'éloquence qui vous est naturelle que vous pourriez pénétrer dans la plus fine politique. Votre ambition n'est pas bornée par votre fortune, quoiqu'elle soit des plus éclarantes. Il n'y a rien de grand sur la terre où vos desirs ne volent avec emportement; mais avec cela vous accommodez si bien votre humeur à la nécessité, que vous ne vous ennuyez pas à la campagne; vous aimez à vous y promener: vous vous plaisez à la lecture : les Vers vous amusent : vous vous divertissez à travailler & à jouer quand on le veut : vous n'êtes jamais inutile, en sorte que la réverie même vous tient quelquefois lieu d'occupation. Il y a de certains moments que vous passeriez aisément des plus grands plaisirs à une mortification extrême: ensin, Dieu & le monde trouvent leur place dans votre cœur, & la complaisance que vous avez pour l'un ne vous fait rien saire qui offense l'autre. En un mot, vous êtes très-universelle. Voilà, ma chere Duchesse, ce que vous avez desiré de moil Tome VIII.

242 XXIX. PORTRAIT DE MADAME

Je fouhaite que ce Tableau vous soit agréable; mais je souhaite sur toutes choses qu'il vous persuade que je ne saurois connoître aussi parfaitement que je sais combien vous êtes aimable, sans vous aimer très-passionnément.

XXIX.

Portrait de Madame la Comtesse de Maure, fait par Mr. le Marquis DE Sourdis, à Mademoiselle DE Vandr.

JE ne puis m'empêcher de vous témoigner que j'ai été extrêmement étonné de ne pas voir le Portrait de Madame la Comtesse de Maure parmi ceux qui ont été faits depuis peu. Je sais que la difficulté du sujet est capable d'arrêter ce dessein; mais l'excellence en doit donner envie, & îl y a plaisir à dire comme le Cid

Et pour mon coup d'essai, je veux un coup de maître.

N'étant pas d'humeur à blâmer personne je ne puis aussi excuser les Peintres qu m'ont précédé, qu'en me persuadan qu'ils m'ont reservé ce Portrait à faire à cause de quelque connoissance qu'on me donne en cet Art au-dessus du commun.

Ce n'étoit point la difficulté de peindre les traits du visage d'Alexandre, qui faisoit qu'il n'étoit permis qu'à Apelle d'en faire le Portrait; mais c'est qu'Apelle étoit excellent en la connoissance de la physionomie, & que lui seul savoit donner eet air héroïque qui marquoit les grandes & rares qualités de l'ame d'Alexandre. Je ne prétends pas entreprendre ce Portrait sur ma suffisance, que je connois être sort médiocre; mais sur quelque connoissance particuliere que j'ai de la physionomie, laquelle m'a donné moyen de remarquer en la personne de Madame la Comtesse de Maure, cet air héroïque qui faisoit en l'ancienne Rome autant de Rois que de Citoyens Romains: aussi son extraction estelle de ce pays si fertile en grands personnages, qu'ils servent encore à présent dans toutes les parties du Monde, d'un models. de la vraie générosité, & de toutes les autres vertus : & dans un fiecle dépourvu de ces ames extraordinaires, la fortune sans doute nous a donné Mad. la Comtesse de Maure, pour nous faire comprendre. qu'une Ville qui se pouvoit vanter de porter une si grande quantité de personnés

244 XXIX. PORTRAIT DE MADAME

héroïques, étoit à juste titre maîtresse de tout le monde.

Pour ne pas tomber dans la faute de certains Peintres qui commencent leurs ouvrages par les moindres parties, & qui réservent les principales pour la sin, je commencerai ma peinture par les qualités de l'ame, qui sont les plus excellentes parties, & qui ont toujours été estimées telles par M°. la Comtesse de Maure, laquelle n'a considéré son corps qu'autant qu'il a été nécessaire pour exercer les sonctions de son ame, quoiqu'il ait toujours été admiré de tous ceux qui l'ont vu.

Sa générolité seroit plus universellement admirée si elle étoit moindre: mais le siecle est si éloigné de cette vertu, qu'il ne peut connoître & admirer assez la perfection & le souverain degré où celle de Ms. la Comtesse de Maure est parvenue. Sa libéralité a quelquesois égalé celle des Souverains en la grandeur des dons, & les surpasse toujours en la maniere de les distribuer, & au soin qu'elle prend de les cacher: ce qui est d'autant plus rare, que la libéralité est presque toujours accompagnée de vanité, laquelle souvent même en est la cause.

Sa prudence a paru en tant de divers rencontres, & paroît si ordinairement, que l'on doit dire que ce n'est plus une vertu en Me. la Comtesse de Maure, mais que c'est sa nature propre; & cela doit être tenu pour un miracle en une personne qui a les sentiments si viss & si délicats; esses ordinaires d'un tempérament opposé à la prudence.

Sa piété & sa dévotion n'est pas comme celle des autres semmes, sondée sur la nourriture, & sur l'habitude seulement; elle est consirmée par le bon sens & par un raisonnement solide, qui établissent la véritable persection chrétienne sans sasta

& fans superstition.

L'étendue de son esprit paroît en la capacité qu'elle a aux choses grandes & sérieuses, qui ne l'empêchent pas de s'appliquer aux médiocres, & même aux petites, lorsque la compagnie l'oblige d'en parler; & cela est fort extraordinaire aux personnes de grand esprit, & principalement à celles de son sexe, qui méprisent souvent les choses médiocres pour faire croire qu'elles ont un grand esprit, bien qu'en esse il soit petit.

Sa bonté est à tel excès qu'elle est pour tout le monde, excepté pour elle, qui ne se considere qu'autant qu'elle est utile aux personnes qu'elle aime; elle entre tellement dans les sentiments de ses amis.

246 XXIX. PORTRAIT DE MADAME

qu'elle en est pénétrée, & s'y transforme entiérement.

Sa conduite en tout le cours de sa vie est la bonne & vraie marque de son jugement. Son imagination lui représente les especes de toutes choses si claires & si nettes, qu'elle juge comme les Anges en un moment & par un simple regard. Le don de discernement des choses, qui est le véritable sondement de la sagesse humaine, est en elle si juste & si exact, que ceux qui la connoissent en sont dans une admiration continuelle.

Je ne puis mieux exprimer son savoir, qu'en disant qu'à l'extrême vivacité de son esprit elle a ajouté une lecture continuelle, & qu'elle a une mémoire si heureuse, qu'elle n'a jamais oublié aucune chose de ce qu'elle a lu en François, en

Italien, & en Espagnol.

Sa facilité à bien écrire sur toutes sortes de sujets est incroyable; & bien que la vîtesse de sa plume éblouisse les yeux, elle ne peut néanmoins suivre la promptitude des conceptions de son esprit : la netteté & la politesse de son style seroient incomparables, si Madame de Longueville n'a voit jamais écrit.

Il est temps que je laisse aux autres Pein tres à travailler sur ce qui est le plus facil en leur Art, qui est la représentation des linéaments de son visage, pourvu que l'éclat ne les éblouisse pas. Je dirai seulement que la nature lui a donné un corps digne de son ame, & que j'ai vu la blancheur de son teint essacre & ternir celle du satin blanc & des jasmins, dont elle por-

toit hardiment des guirlandes.

La nature qui ne peut faire aucune chofe parfaite, lui a donné une fanté si délicate, que ne pouvant avoir le repos si nécessaire à la vie à ses heures ordinaires,
elle est obligée de le recevoir à celles qu'il
veut venir, ce qui l'empêche de régler
l'ordre de sa vie à celui de la plus grande
part des autres personnes, & on peut dire
avec vérité que Madame la Comtesse de
Maure seroit une personne parfaite, si
elle pouvoit, comme le reste du monde,
s'assujettir aux horloges.



XXX.

PORTRAIT de Mlle. CORNUEL, Sous le nom de la Reine MARGUERITE, par Mr. DE VINEUIL, adressé à M. le Duc de la ROCHEFOUCAULT.

UELQUE divertissement que vous ayiez en Province, je prétends vous faire un grand plaisir de vous rafraîchir les idées de la Reine votre Maîtresse, par un portrait qui représentera au naturel ses traits & ses couleurs; & quoiqu'il y air de la folie de vouloir vous illuminer sur un sujet que vous connoissez parfaitement, je suis bien-aise de vous montres sa peinture de ma façon, pourvu que vous me mandiez en considence si j'ai heureusement rencontré. Mais dès l'abord je me trouve fort embarrasse, & mon imagination ne me fournit pas assez d'invention pour bien mettre au jour cet air gai & enjoué, universellement répandu dans ses discours & ses actions, qui inspirent de la joie à tous ceux qui la voyent, & un violent desir de l'aimer. Sa taille est dans une juste proportion, ni trop grande, ni grop petite, un embonpoint honnête, le wisage d'une forme agréable; le teint vif;

& ses yeux brillants, animés par tant d'esprits, vous coûtent affez cher pour en connoître la vivacité. Je ne sais si vous avez tempéré les ardeurs que toutes ces beautés vous ont causées sur une bouche vermeille, une bouche qui est le siege du rire & des graces, une bouche qui dit si bien; mais vous l'avez dû faire. Pour le reste de sa personne, la modestie de mon pinceau m'arrête en un si beau chemin, & je le voile de ces draperies, telles qu'à quatre heures du matin on voit l'aurore avec Céphale. Enfin, je laisse à vos yeux, ou à votre imagination, de m'en saire un Portrait sidele que vous m'envoyerez au premier ordinaire.

Venons aux beautés de l'ame: sincérité, honneur, fidélité, qui sont de grands noms, font dans leur lustre dans notre Reine; mais avec tel excès, que les gens défiants la pourroient foupçonner de cacher son venin sous de si belles apparences; car il est impossible qu'une si belle créature, nourrie dans le monde le plus délicat, se soit conservée dans une si exacte probité. Comment les guidonneries, les impostures, les fourberies débitées par les plus honnêtes gens n'auront-elles pu altérer un si beau tempérament? Tout au contraire, elle a vu ces traits empoison-

nés, elle les a fentis, elle en a été percée de part en part, & sa générosité lui 2 sait mépriser les armes qu'elle pouvoit manier avec adresse. En vérité c'est une personne d'un mérite extrême, & nous sommes heureux de vivre sous une si juste domina-. tion. Je ne crois pas que Melusine, quoi que vous pussiez dire, la valût, & vous devez plus vous vanter de l'avoir pour votre Reine, que de descendre de cette Héroine. Mais venons au grand chapitre d'amour, qui est une mer orageuse, dans laquelle la plupart de nos Infantes font naufrage; celle-ci se laisse doucement conduire au fil de l'eau; mais elle va peu au fond. Il y a pourtant des vagues & des tourbillons fi impétueux, qu'ils l'engloutiront malgré qu'elle en ait; mais pour les zéphirs de Thierry, & les aquilons de Grammont, l'on peut dire, qu'autant en emporte le vent. Si on l'attaque, elle se désend; si on la presse, elle se retire: mais il y a de tels coups, portés par de tels gens, que l'on ne sauroit parer ni s'ensuir; & si par hasard elle les reçoit, c'est toujours en son corps désendant. Ce que je dis n'est pas historique, c'est une pure spéculation qui me fait encore soupçonner que votre Reine ne soit un peu infidelle, & vous savez qu'un peu d'infidélité est l'ombre la plus

agréable que puisse avoir un beau portrait. A ce propos je vous dirai en véritable serviteur, que le printemps s'est assez bien passé pour vous; vous devez encore être content de l'été; mais gare pour l'automne, car notre Reine croit qu'à la chûte des seuilles tout tombera: prenez là-dessus vos mesures, & que cela soit dit en passant. Je ne vous envoye que l'ébauche du Portrait; je vous prie d'y mettre la derniere main: adoucissez & ajustez les traits à votre mode : cela doit être réservé à un aussi grand maître que vous, qui connoissez les manieres différentes des beaux originaux : mais n'oubliez pas de parler du zele qu'elle a pour ses amis, qui va jusques à la simplicité. Prenez garde aussi que le remords ni la fynderese n'ont ja-mais blessé l'ame d'une-si brave Reine. Traitez le chapitre de cette tranquillité naturelle, à se réjouir de tout ce qu'elle voit, & à communiquer aussi agréablement sa joie aux autres. Dites des merveilles de son bel esprit; pour son cœur vous le devez connoître, il est à vous; mais à la chûte des feuilles il n'y sera plus, si vous ne venez ici.

XXXI.

PORTRAIT de Madame la Comtesse D'OLONNE, par Mr. DE VINEUIL.

J'Aı pensé, Madame, ne pas obéir au commandement que vous m'avez fait de vous envoyer votre Portrait, parce que je ne me sentois ni assez d'esprit, ni assez d'imagination pour exécuter un tel dessein; & même je trouvois que l'art avec toutes fes beautés étoit impuissant pour exprimer celles que la nature a pris plaisir de mettre en votre personne. J'avois, Madame, encore une autre petite raison qui vaut bien la peine que je vous la dise; c'est qu'il me paroissoit qu'il étoit dange-reux de penser si fort à vous pendant la canicule, & que l'attachement que l'on a a un Portrait devenant une violente pafsion pour l'original, vous répareriez mal les désordres que vous me pourriez causer. Avec tout cela l'on ne peut retenir le penchant naturel que l'on a pour tout ce qui vous touche, & vous agissez d'une maniere sur nos volontés, que l'on fait plus que l'on ne veut, & même plus que vous ne voulez. A la vérité, quels miracles ne doit-on pas attendre de ces traits divins,

& de ces douleurs admirables dont l'on est d'abord ébloui en vous voyant? C'est assurément pour la blancheur & la vivacité de votre teint que vous m'avez dit si fouvent: Poca grava y mucha nieve van compiciendo en su cara. Y a-t-il quelque chose d'impossible à ces yeux brillants qui pénetrent tout? N'est-ce pas à la plus petite bouche du monde, & à ses environs, qu'il y a mille Démons qui tendent des pieges à la vie & à la liberté des humains? Ce col de marbre ne fait-il pas le même esset que le visage? Et lorsque vous êtes lassée de nous regarder, vous nous présentez cet objet qui a été formé pour nous enchanter: mais la gorge lui peut disputer cet enchantement; & s'il saut juger du reste par sa beauté, je m'imagine, & il n'y a rien de si vrai, que la nature y 2 renfermé ses plus riches trésors, d'autant plus précieux qu'il n'y a point d'homme qui puisse se vanter que vous lui en ayiez fair la moindre libéralité. C'est un beau champ pour les vœux & pour les desirs; mais il est dangereux de s'y arrêter. La feule beauté de vos jambes attireroit de l'étonnement, si votre taille qui est des plus grandes ne la partageoit. Enfin, Madame, toute votre charmante personne respire un air si noble & si piquant, vos manieres font si agréables, qu'il n'y a point de cœur qui ne soit touché d'amour, de crainte & d'admiration. Voilà ce que je puis dire sur votre extérieur; mais tout ce que je dis est infiniment au-dessous de tout ce que je pense; & ma voix & ma penfée sont encore plus éloignées de ce que vous voyez dans votre miroir. Venons à l'intérieur; & comme je prétends agir de bonne foi, vous trouverez une exacte ressemblance à vous-même, exempte de toute flatterie. Votre esprit conçoit promptement, a le tout le plus galant du monde, & est plein de politesse. Vous pensez bien & justement sur-tout ce qui se dit, & vous parlez avec facilité, & d'une maniere noble & agréable. Vous avez beaucoup d'imagination; mais vous fuivez trop votre pensée, & vous vous resusez les réflexions nécessaires. Cette faculté imaginative que vous possédez, quand elle est restreinte dans la seule conversation, plaît au dernier point; mais si vous l'étendez au-delà, il est à craindre qu'elle ne cause un déréglement qui vous sera désinir peu avantageusement dans le monde. Vous favez bien, Madame, qu'il vous accuse de bisarrerie. Hé quoi! tant de beauté & tant d'esprit joints ensemble vont-ils par des sentiers unis? Ne sont-ils

pas tantôt dans les montagnes, tantôt dans les précipices? Et cette inégalité ne fait-elle pas une partie de leur agrément? Je tiens que cette qualité est un relief à mon tableau, qui piquera & enflammera davantage. Sérieusement ceux qui sont assez sages pour se borner de la simple amitié, ne la peuvent condamner : mais douleur aux vaineus! je ne prétendois pas parler de ces pauvres victimes, parce que vous me l'aviez défendu; mais le soleil est-il moins inséparable de la lumiere, que vous de ces rayons divins que vous répandez dans les cœurs? Et tous ces charmes & ces appas qui vous environnent, sont-ils si innocents qu'on en passe les effets sous silence? Il faut pourtant vous rendre justice, & avouer qu'encore que vous ayiez le procédé & les manieres les plus galantes du monde, vous n'êtes nullement touchée de ces desirs de conquête; & que si vous devenez sensible à quelqu'un, quoique le Ciel ait versé sur lui ses graces à pleines mains, ses félicités & ses souffrances seront sans pareilles. Vous arrêtez, Madame, mon pinceau dans le plus bel endroit de votre Portrait, dont je suis si piqué, que je m'en veux venger en vous disant qu'il me semble que vous passez promptement d'une passion à

une autre, comme de la joie à la tristesse, de l'amitié à l'indifférence; & que la même chose, & la même personne qui faisoit votre divertissement, dans un instant cause votre ennui; mais en revanche, je fuis perfuadé que vous avez de la fermeté pour vos amis, pourvu qu'ils soient agréables; car votre esprit incapable de contrainte s'abandonne volontiers au plaisir & à l'agrément. Cela feroit croire à ceux qui ne vous regarderoient pas de près, que vous n'aimez ni ne haissez; & d'autant plus que vous louez peu, & ne blâmez jamais. C'est aussi ce tempérament qui produit la confiance que vous prenez sans distinction lorsque vous êtes pressée d'un sujet de joie ou de douleur; & comme vous avez les fentiments beaux & généreux, ennemis des noirceurs & des fourberies, vous pouvez errer par un excès de franchise. Vous me permettrez de vous dire que vous n'êtes pas fort sensible aux injures de votre naturel, peut-être aussi par la peine que vous donneroit l'application à méditer une vengeance & à la fuivre : elles excitent fur l'heure votre colere & votre refsentiment, qui ne durent pas long-temps; & sans que les gens rentrent dans leur devoir, vous les oubliez. Cette bonne qualité est presque toujours accompagnée

d'une mauvaise, & présuppose peu de reconnoissance pour les services reçus. L'on ne peut assez exagérer l'honnêteté de votre procédé, votre douceur & votre agrément, & la joie continuelle que vous inf-pirez dans la société. Bref, il faut dire que toutes les vertus agréables qui entrent dans le commerce de la vie, sont en vous dans leur perfection; pourtant il faut que je m'échappe, & je ne puis pardonner à cette insolence naturelle que vous avez sur les affaires de la Cour. Quoi! Madame, la nature & la fortune auront-elles joint à l'envi tant d'avantages en vous, pour les rendre inutiles? Quoi! ces charmes d'esprit, qui remueroient les montagnes, languissent dans une tranquillité profon-de? Vous ne connoissez ni grandeur, ni ambition, ni intérêt, & vous bornez les présents du Ciel par une belle destinée qui vous a fait naître la joie, les délices & l'ornement du monde? Ensin, vous méprisez ces vaines Idoles qui sont adorées aujourd'hui; & vous vous contentez, Madame, d'être la plus aimable personne qui vive. Cette vérité acheve votre Portrait, dans lequel vous ne trouverez rien digne de vous que la matiere que j'ai prise en vous-même: mais vous souffrirez que je vous dise que votre Peintre dans la re-

258 XXXII. PORTRAIT DE MADAME

vue exacte qu'il a faite de toutes vos beautés, a augmenté de respect, d'estime & de vénération pour votre divine personne.

XXXII.

Portrait de Me. la Marquise de Gouville, par Mr. de Jussac, adressé à Mr. de Chambrai.

Ous êtes un cruel ami quand vous me pressez si impérieusement de vous envoyer le Portrait d'une Nymphe que vous voyez tous les jours en propre perfonne. Ignorez - vous l'avantage que les Originaux ont fur les Copies, & croyezvous qu'il soit si aisé de peindre de mémoire? Quel plaisir aurez-vous que je vous fasse voir un mêlange de mauvaises eouleurs, & encore plus mal appliquées, pour vous exprimer des traits inimitables? En vérité, Monsieur, vous n'y avez pas fongé, & vousne vous fouvenez plus que je suis un ignorant, que je ne vais point à l'Ecole de la Peinture, & que demoimême je n'ai jamais étudié ce qui auroit pu m'enseigner la muette ou la parlante. Je ne lis point les Romans de Mademoiselle de Scuderi, & je ne vois point ce qui

fort du bel esprit, & des belles mains de la divine Minerve, dont vous me vantez si agréablement l'adresse naturelle & merveilleuse. Le moyen que je puisse rien faire à la mode, & qu'il me foir possible en vous peignant la personne du monde la plus agréable & la plus charmante, de lui donner un air qui plaise & qui charme tout le monde! Il faudroit pour cela que je fusse aussi heureux que ce Peintre qui, toute sa vie, avoit demeuré dans la Ville, (je pense que c'étoit Bologne ou Ferrare) & n'avoit jamais travaillé que suivant le génie de son caprice, sans aucune connoissance des regles de l'Art. Quelques étrangers habiles ayant vu des coups de son pinceau, jugerent avec estime de la délicatesse de sa main, & dirent que cela étoit d'un homme qui pouvoit égaler les plus savants dans le métier. Un jugement si favorable lui étant rapporté, excita dans son cœur la curiosité de courir le pays: il fut à Rome dans un humble dessein de se persectionner sous les plus grands Maîtres, dont à peine il savoit le nom; mais il n'eut pas stôt jetté les yeux sur leurs ouvrages, que, par une juste conparaison qu'il sit tacitement des siens avec eux, il osa s'écrier hautement: Anche mi son pittore. En effet, selon la tradition dont

je tiens cette historictte, il ne cede en rien aux Titiens & aux Raphaëls. Plût à Dieu, Monsieur, que j'en pusse dire autant de moi-même, & qu'en vous obéisfant avouglément, je pusse réussir assez bien pour me donner une semblable vanité, quand j'admirerai ce que vous ou Mr. de Saurez auroit fait pour le Portrait d'Olympe. Mais j'appréhende que vous ne foyez pas d'humeur à entendre mes raifons : regardez donc celui que j'ai tiré de ma mémoire pour elle, & imaginez-vous qu'il est si bien attaché dans mon cœur, que je ne l'en puis ôter pour vous le re-

présenter sur le papier.

A voir Olympe d'abord on ne sauroit pas douter que sa taille ne soit des plus avantageuses; son port est noble, sa démarche aisée, son air libre, & elle paroît si proportionnée entre la physionomie délicate & relevée, qu'on la jugeroit infailliblement digne du Trône, si nous vivions parmi des gens qui donnassent la couronne aux femmes les plus majestueuses, & les moins contraintes dans la bonne grace. Olympe a les cheveux blonds, mais d'un blond quine fait paroître les richesses de l'or, qu'autant qu'il faut pour prendre leur couleur précieuse & agréable; la quantité & la longueur en sont si merveilleuses,

qu'elle en seroit toute couverte, si son adresse non-pareille ne les relevoit au derriere de sa tête, & ne les attachoit en mille façons de nœuds qui composent sa coëffure: le peu qu'elle en laisse tomber font annelés, & tiennent frisés par le temps humide, comme par le sec; en sorte que les jours qu'elle s'abandonne à la nonchalance, ou les jours qu'elle prend soin de s'ajuster, ils accompagnent toujours agréablement le tour de son visage. Sa peau est unie, & le cuir fin & délié, & son teint a une vivacité qui ne meurt jamais, non pas même dans les moments où Olympe est accablée de langueurs. Le coloris de ses joues est si beau qu'on diroit que la neige y veut ensevelir les roses, & que les roses de dépit & de honte de s'y voir ensevelies par la neige, y rougissent aux endroits qu'il faut pour en faire la beauté plus parfaite. Ses yeux sont de ce bleu éclatant qui suit de si près la lumiere du Soleil, & la foiblesse de ceux qui osent les regarder, fait qu'on s'apperçoit assez de la force de leur éclat. Elle a le nez aquilin, & jamais il n'en fortit un mieux tourné des mains de la nature. Ses levres font d'un rouge admirable, & l'on pourroit affurer que toutes les graces se sont venues loger fur la bouche, si sa bouche

n'étoit point trop petite pour les contenir, & si on ne les voyoit pas briller à l'entour, & fortir avec ces paroles par une porte d'ivoire qu'il semble que ses dents ont formée:

Non sà com' Amor sana, e come uccide Chi non sà come dolce ella sospira, E come dolce parla, & dolce ride.

Il est aisé de s'imaginer que son col & sa gorge ont la blancheur & le plein que les personnes connoissantes desirent pour la perfection de ces parties, qui font ordinairement imparfaites aux plus grandes beautés: mais il faudroit avoir une vue de Lynx, pour percer tout ce qui empêche de les voir; car la modestie d'Olympe est si grande, que non-seulement ne s'amusant plus à emprunter le secours des mouches & des afféteries pour parer son visage, elle cache avec un soin extrême ce que la sage austérité a toujours condamné, & ne montre même ses bras & fes mains qu'elle a tout-à-fait belles, qu'autant que le permet la sévere bienféance, & qu'il est nécessaire pour l'usage dont elle ne peut se dispenser. Au reste, Olympe a le ton & l'accent tendre & pasfionné; ce qui a fait dire d'elle fort ga-

lamment à un de ses amis, qui n'a pas fon pareil pour imaginer juste, qu'elle étoit pêtrie de passion, & cela est vrai. Elle chante bien; & quoique sa voix ne foit pas des plus grandes, ni des plus belles, l'oreille se tromperoit assurément, qui ne jugeroit pas qu'elle est des plus douces & des plus charmantes. Enfin, Olympe, à sa façon d'agir & à sa mine, sent extrêmement sa personne de qualité: son procédé part de la source des beaux sentiments; en quelque compagnie qu'elle se trouve, on remarque en elle, un je ne sais quoi de ravissant, qui emporte les esprits à décider que les autres Dames ne l'égalent point, fans excepter les Princesses, qu'elle voit fort souvent, & dont la condition l'oblige à leur faire sa cour pour se conserver dans leur amitié, qui ne lui coûte qu'un peu de cajollerie.

Eh bien, Monsieur, êtes-vous content? Les traits que je viens de vous marquer vous font-ils reconnoître la beauté que vous vouliez voir tirée de ma main? Et après avoir si peu réussi à dépeindre les qualités du corps d'Olympe, puis-je entreprendre de vous dépeindre celles de son ame? Sans doute j'en devrois demeurer-là; mais je vois bien que votre curiosité n'est pas satisfaite, & que cet absolu

264 XXXII. PORTRAIT DE MADAME

pouvoir que vous avez sur sur moi, exige que j'acheve de vous crayonner la plus belle partie de cette illustre personne. Je vais donc continuer, quoiqu'il me soit dissicile de voir, soù il n'y a que le grand Artisan de l'Univers qui puisse pénétrer vérirablement.

C'est une chose presque toujours ordinaire que les édisces qui ont au-dehors une belle apparence, ont au-dedans des ouvrages exquis, & que leurs appartements bien ordonnés sont meublés superbement, & de mille raretés excellentes. Les boîtes où l'art de l'ouvrier éclate plus que les diamants qui brillent autour parmi les pierres précieuses, enserment toujours quelque trésor encore plus précieux; & quand bien cela ne seroit pas, on peut dire assurément d'Olympe:

Chiude in bel corpo anima bella.

L'humeur qui est le grand ressort des mouvements de l'ame, se trouve dans la sienne si égale, qu'il ne faut pas s'émerveiller si Olympe se porte à tout avec une modération & avec une complaisance qui ne se démentent jamais en nulle sorte. C'est ce qui la rend civile, douce, assable, caressante, discrete, & secrete comme elle

elle est. Elle ne se hausse point dans la joie, ni ne s'abaisse point dens la tristesse: le dépit lui fait sentir quelquesois ses pointes; on diroit qu'il la maîtrife; mais le dépit ne se change jamais chez elle en une colere criminelle, & les grands sujets qu'elle en a eus en sont une preuve qui ne se peut révoquer en doute. Comme je vous ai dit que le ton de sa voix étoit tendre & passionné, on la peut soupçonner que le cœur, qui en est le principe, (car, comme vous favez, Monsieur, on parle du cœur) on la peut, dis-je, foupconner que son cœur est détrempé dans la tendresse & dans la passion, & que l'Amour en commanderoit les premiers sentiments, si l'honneur & la réputation des Dames s'établissoient par les conquêtes amoureuses. Mais la raison étant plus forte, tout cela se convertit en pure amitié, dont elle est si obligeante envers ses amis, qu'absents comme présents, elle a un soin extrême de les entretenir, & de les gratifier jusques dans les moindres choses. Elle donne aisément à tout ce qui est permis selon les loix du monde; son penchant la porte du côté de l'ambition & de la gloire, & son empressement néglige rarement de s'acquérir l'estime des hommes de mérite. Comme elle aime 12

Tome VIII.

magnificence, fon inclination va droit aux grandeurs, & à desirer tout ce qui peut la rendre magnifique. Peut-être que si la fortune avoit fait pour elle autant que la nature, elle auroit moins d'inquiétude pour des biens qu'on croit utiles à contenter la vie, & pour lesquels on n'a jamais d'affection réglée, lors même qu'on les possede dans le superflu. Cependant ces illustres défauts ne servent que d'une ombre légere à l'innocence de ses mœurs: & comme elle est entiérement persuadée des folides vérités qui promettent les richesses éternelles, & désabusée de la saufseté des passageres, elle se retient dans un pas si glissant; elle ne succombe point à la tentation, & détournant sa vue de l'ardent trompeur, elle ne s'attache qu'au but principal que la sincere vertu lui propose: carensin Olympe est vertueuse, elle chérit sa Réligion; & si elle n'a pas toute la scrveur des Martyrs, elle ne marque pas toutesois de zele, & ne laisse pas de rendre un culte assidu & respectueux au Dieu dont elle reconnoît avoir recu tous les avantages dont elle est comblée. Ses actions pieuses se sont sens bruit & sans ostentation; elle n'est pas de celles qui er tirent vanité, parce qu'elle creit ne faire que sen devoir. Sa sage le n'est ni fere, n

LA MARQUISE DE GOUVILLE. 267

glorieuse; mais aussi elle n'est pas si fort remplie des influences du Ciel, que les vapeurs de la terre n'y entrent un petit. Elle aime les honnêtes gens; mais elle en hait la foule & le trop grand nombre à la fois; tous la cherchent & lui viennent rendre visite, mais elle ne les voit pas tous, & sa porte n'est ouverte qu'aux choisis & aux appellés. Pour ce qui est de son esprit, tout ce que je viens de dire fait assez juger qu'il est du plus beau naturel du monde, & que les plus étudiés n'ont rien qui puisse entrer en comparaifon avec lui, quoiqu'il semble qu'il n'ait aucune étude. Olympe a la conversation vive, toujours divertissante, & jamais ennuyeuse: ses reparties sont à propos, spirituelles, & dans la justesse; & quand on est las de tenir sur le tapis les plus importantes affaires, elle ajuste avec tant de galanterie les bagatelles les plus simples, qu'on y trouve à se divertir également. Jamais personne n'eut un meilleur goût pour les bonnes choses. Elle a le don de discernement pour toutes, & la peine qu'elle ne prend point pour s'instruire en feuilletant les Livres, lui donne le plaisir d'entendre avec attachement les gens qui en ont la connoissance. Elle s'applique assez volontiers aux Ouvrages qui courent MI ii

268 XXXII. PORTRAIT DE MADAME

les ruelles, & qui volent parmi le beau monde: on ne la fauroit faire passer par les beaux endroits de prose, qu'elle ne les remarque en toutes leurs circonstances; & c'est sans doute ce qui est cause qu'elle sait des lettres si jolies. Pour les Vers, c'est sa passion, & quoiqu'elle n'en sasse point, elle les récite comme si elle en saifoit, & de cette maniere qui regne en tout ce qui vient d'elle; c'est-à-dire, toujours tendre & toujours passionnée. Aussi prendelle un particulier divertissement à la Comédie & aux Concerts des violons qui touchent les sens, & réveillent si agréablement les belles idées par leur harmonie; mais elle donne rarement de son temps à des occupations qui ont une suite si savorable à la médisance. Elle s'adonne plutôt au jeu, & lie plus souvent des parties de promenade avec des personnes dont la haute naissance ou la pureté dissipe le venin des mauvaises langues. Elle n'est point pour cela ennemie de la solitude; au contraire, elle la cherche quelquefois, même au milieu de la Ville. Elle est ravie quand elle trouve quelqu'un à qui en parler, & elle prend la campagne pour en jouir plus à son aise & en plus de liberté: mais comme la Cour est le centre des personnes qui y ont pris leur nourriture, c'est l'air où elle se plaît davantage, & où s'étant jointe à celles de sa sorte, elle auroit assez d'attache à démêler des intrigues, s'il s'y trouvoit un peu moins d'insidélité; car elle est capable des plus grandes menées & des plus sérieuses, & il lui en passe quelques-unes pas les mains, qui auroient sait un grand changement de Théâtre, si le sil n'eût point rompu sur la sin de la trame, & si la piece cût pu s'achever.

Je pense, Monsieur, que je ne serai point mal de finir ici la mienne brusquement, & de vous avouer qu'il m'est avis que j'ai tellement défiguré Olympe au portrait que j'en viens de tirer, que j'ai raison de craindre que vous ne la reconnoissiez point du tout : j'en jette de honte & de chagrin les pinceaux & les couleurs par terre, & vais essayer de me consoler avec les paroles du galant qui contoit des fleurettes dans les jardins du Palais d'Armide : quand sa maîtresse voulut se regarder dans son miroir, il entreprit de lui perfuader que la glace ne la pouvoit représenter si belle qu'elle étoit; non può lui dit-il, (s'il m'en souvient bien; car je n'ai pas le Livre en ce pays, & je vous conjure de me corriger s'il y a de la faute à ce que je cite.)

MI iij

Non può specchio ritrar si bella image Degna proprio del Ciel', & delle stelle Puo rimirar le sue sembianze belle.

Tirez de-là une conclusion favorable pour moi; & si vous ne jugez pas qu'elle puisse sauver l'honneur à mon pinceau, passez hardiment l'éponge sur tous les traits qu'il a formés, seulement à dessein de vous plaire : je me sigure que c'est le meilleur conseil que vous puissez prendre,

XXXIII.

Portrait du Roi, sous le nom de Tirsis en Berger, par Madame la Comtesse de Bregr.

S I le portrait de Tircis en représentoit la personne avec tout son éclat, vous n'en pourriez soutenir la vue, & mes yeux feroient tellement éblouis de mon ouvrage, qu'ils ne le pourroient achever. Sans considérer donc qu'il est du rang des Dieux, habillons Tirsis en Berger, asin que sous cette sorme j'aye la hardiesse de peindre, & vous celle d'approcher son Tableau, pour y voir que Tirsis, désait

de tous les ornements qui d'ordinaire l'environnent, demeure par ses propres charmes plus aimable encore que tous ces Bergers fabuleux que les Poëtes ont ima-ginés pour nous plaire, & les bords du Lignon n'ont jamais eu ce que je vous vais montrer sur les bords de la Seine. C'est un Berger, belle Amarante, qui peut porter un sceptre bien mieux qu'une houlette. Il a le cœur d'un conquérant; & paroiffant toujours avec ceux de son sexe ce qu'il faut que soit un Héros, il n'est jamais avec le nôtre que ce que doit être le plus galant & le plus honnête homme du monde. Sa personne sert insiniment à faire valoir le reste de ses avantages; car; belle Amarante, il est le mieux sait de tous les hommes; il est grand & d'une taille si parsaite, qu'il n'auroit pas besoin que vingt ans (qui est l'âge du Berger) le laissassent en liberté de croître davantage. Ses cheveux font de la couleur du cedre, ils font si beaux, & en si grande quantité, qu'ils le parent autant qu'une Couronne, & même le font régner en des lieux où les Sceptres ne seroient pas toujours obéis. Son visage n'est point beau; mais la beauté n'étant que ce qui plaît, l'on peut dire que le Berger Tirsis est le

plus beau du monde; ses jambes & ses pieds sont si parsaitement bien saits, que personne ne doit avoit regret qu'ils soient pour marcher sur nos têtes. Il a une facilité & une adresse merveilleuse pour tous les exercices, il danse mieux que personne, & dans toutes les fêtes du Hameau il l'emporte sur tous les autres Bergers; mais il se contente de mériter les prix, & ne se soucie pas de les avoir. Il est si propre & si galamment habillé, que cela, joint à sa bonne mine, le sait toujours. prendre pour le Roi des autres Bergers, & les mieux faits ne fauroient paroître qu'en son absence. Mais, belle Amarante, quelque soin que je prenne de vous représenter sidélement Tirsis, je ne pense pas m'en être assez bien acquittée, parce qu'il se trouve des graces en toute sa personne, & un certain air, qui ne pouvant échapper au fouvenir, ne laisse pas d'échapper au pinceau. Amarante, ce ne seroit pas assez de vous dire encore tout ce qui est aimable au Berger, si je ne vous parlois de son humeur & de son esprit. Il est judicieux, galant & discret, & jamais il n'a répondu aux choses qu'on lui a dites, qu'avec la plus grande justesse & la plus aimable façon du monde; de sorte que les conversations où il se trouve, ne sauroient

avoir plus de mal que son silence, ni plus de bien que lorsqu'il veut parler. Son hu.meur est un peu cachée & dédaigneuse, mais généreuse & bonne, & si remplie de bonnes qualités, qu'on le peut dire accompli. Ce Berger tel que je vous le représente, l'honneur de nos hameaux, étoit sur le point de mourir, & d'emporter avec lui la joie de tous ceux qui l'approchent, lorsque je reçus votre lettre: préoccupée de la peur de le perdre, je ne vous donnai point comme à mon ordinaire des marques de mon foin; mais présentement que nos craintes sont changées en l'aise de le voir la tête couronnée de lauriers, conduisant dans nos prairies fon troupeau de meilleure grace qu'il n'a jamais fait, j'ai voulu vous le peindre en cette maniere, & vous en faire le portrait sous cet habit champêtre, asin que vous eussiez plus de plaisir de voir que c'est de sa seule personne que son tableau reçoit son embellissement; & que cachant son sceptre sous la houlette que je lui donne, Tirsis ne laisse pas d'être jugé digne de régner en tous lieux; & le Peintre n'étant pas capable de donner des ornement à son ouvrage, ne laisse pas de l'en croire tout rempli, par la sidelle représentation qu'il vous donne de l'aimable Tirsis.

XXXIV.

Portrait de S. A. R. Mademoiselle, fait par Madame la Comtesse de la Suze, de la Maison de Coligny.

> FILLE du Souverain des Dieux, Qui des Arts les plus glorieux Mérite l'éternel hommage; Minerve, viens à mon fecours, Je veux peindre dans cet ouvrage Le plus rare Objet des nos jours.

Pensant à ce divin Objet, Cent sois un si hardi projet A su me slatter & me plaire; Et soible pour ce grand Tableau, Cent sois de ma main téméraire J'ai laissé tomber le pinceau.

Que mon fort sera glorieux, Si par mes Vers ambitieux Je sais autant pour ma Princesse, Qu'ont sait mes Aseux autresois Par leur épée & leur adresse Pour le service de nos Rois!

D'un air impérieux & doux, Qui mettroit Junon en courroux, Sa belle taille est animée; Et l'on voit bien à ses beaux yeux, Que le sang dont elle est formée Est le plus beau sang de nos Dieux.

Sa bouche a mille attraits puissants, Elle surprend l'ame & les sens, Rien n'est si doux que son langage; Le cœur qui ressent son pouvoir Ne sait ce qui plait davantage, Ou de l'entendre, ou de la voir.

Parmi les plus brillantes fleurs, Cherchons les plus vives couleurs Pour peindre une bouche si belle: Et prenons ce riche incarnat, Que prend une rose nouvelle Qui veut se donner de l'éclat.

Ma peinture sans la flatter Pourroit mille traits emprunter De la Princesse de Cythere; Mais son esprit est au-dessus, Et l'on sait que cette ame siere Ne veut rien avoir de Vénus.

Toi, qui, dans un si beau dessein, Conduis mon esprit & ma main, Rends ma noble entreprise heureuse: Il faut, ô divine Pallas, Peindre son ame généreuse: Déesse, ne t'éloigne pas.

Pourrai-je bien selon mes vœux Faire voir les soins merveilleux D'une ame en vertus si séconde,

276 XXXIV. PORTRAIT

Et donner affez de rayons Au plus brillant esprit du monde Avec de si foibles crayons?

Venez, divines qualités,
Sagesse, Lumieres, Bontés,
Dont le doux éclat l'environne;
Et pour un si rare tableau
Que chacune de vous me donne
Ce qu'elle ent jamais de plus beau.

Animons d'une noble ardeur
Le beau portrait de son grand cœur à
Dont la gloire seule est maîtresse:
On dira qu'en son plus beau jour
Il y manque quelque tendresse,
Mais la honte en est à l'Amour.

Que cette Héroïne a d'attraits!

Qu'elle a de graces & de traits

Où l'art ne peut jamais atteindre!

Qu'elle fait bientôt nous charmer!

Qu'elle est propre à se faire craindre;

Et savante à se faire aimer!

On fait qu'en fon juste courroux Contre ses redoutables coups Toute la résistance est vaine; Mais malgré son ressentiment, Elle punit avec que peine, Et pardonne facilement,

L'honneur regle ses actions; Sur les plus sortes passions Son bel esprit sait prendre empire: Il cache ce qu'il veut cacher; Mais la gloire qu'elle en retire Lui coûte peut-être bien cher.

Son cœur à la dévotion
Sent quelque disposition,
Et voudroit l'avoir toute entiere:
Elle y fait tout ce qu'elle peut;
Mais c'est une fort grande affaire,
Et ne l'a pas toujours qui veut.

Je ne puis que trop foiblement Toucher en mon étonnement La force de son grand courage: Que le danger soit sous ses pas, Qu'elle entende gronder l'orage, Son beau teint n'en changera pas.

Avec cet esprit sans égal, Cet abord au cœur si satal, Cette sierté pleine de charmes, Ce cœur incapable d'essroi, Mettons-lui ton casque & tes armes, Pallas, on la prendra pour toi.



XXXV.

PORTRAIT d'une Personne inconnue dont on ne sait point l'Auteur.

E TANT un jour entré dans la chambre d'Alcidiane par la permission que la Princesse sa mere m'en avoit donnée, je la trouvai si attachée à son miroir, que je fus long-temps derriere elle sans qu'elle s'en apperçût. Quand elle me vit elle se leva brusquement, rougit, & me demanda qui m'avoit donné la liberté d'entrer. Lui ayant dit, elle se remit l'esprit, & approchant d'une fenêtre sans me rien dire, je lui demandai à quoi elle pensoit avec si grand attachement. Je pensois à faire mon Portrait, & je trouvois qu'il est très-difficile en ce sujet de dire toutes les vérités avec modestie : mais l'ayant promis à une de mes amies, je vous prie de le faire. Le commandement de cette Princesse, à laquelle je ne puis rien refuser, m'engage à la même entreprise que celui qui voulut peindre le Soleil; je pourrai courre sa même fortune; il s'éblouit, & pour vouloir trop confidérer la lumiere, il la perdit. Il ne m'importe,

B'UNE INCONNUE. 274

je veux obéir. Commençons donc par le

tour de son visage.

Cette admirable Princesse l'a un peu ovale; ses cheveux sont blonds, un peu dorés; son front bien fait; ses yeax, que je regarde avec respect & crainte, sont bleus, bien fendus, naturellement doux, ni crop relevés, ni trop ouverts, si agréables, qu'ils impriment d'abord de l'admiration, & suspendent les ames.

Son nez est bien fait; m'ayant commandé d'être sincere, je suis obligé de dire qu'à s'attacher dans une observation rigoureuse, ii est vrai qu'il est un peu gros par le bout; mais l'éclat de son teint & le brillant de ses yeux m'auroient empêché de faire cette remarque, si elle-même ne me l'avoit sait saire.

Sa bouche est petite, un peu relevée; ses levres bien saites, & de la couleur de ce beau corail qui est entre le pâle & le rouge. Ses dents ne sont point d'ivoire, ni de la couleur de la cire blanche; mais il femble que ce soient des perles bien rangées, qui, avec l'incarnat de ses levres, font un effet si beau & si attachant, que perfonne ne sauroit regarder sa bouche, que l'on n'ait pour elle cette derniere vénération & desir que l'on a pour les Reliques, quand l'on les montre. Je dirai en un

autre lieu quel est le tonde sa voix. Son visage s'acheve par un menton qui l'accomplit. Son col n'est ni gros ni menu, ni long, ni court, qui, par sa descente bien proportionnée, tombe sur des épaules de marbre blanc, & commence par une gorge de lait, dont la forme pleine compose le plus beau sein que l'on puisse jamais voir pour l'age de la Princesse. Que volontiers je feroisici une pause pour admirer ce chef-d'œuvre de la nature, si ce n'étoit que les bras que je vois découverts me convient à leur tour de les considérer: ils font ronds, blancs, & faits pour être le dépit de toutes les femmes, aussi-bien que ses mains, qui sont si bien taillées, qu'il n'y a point de Peintres qui ne se trouvent à son dîner, pour essayer de les former dans leurs esprits pour en faire quelque copie.

Sa taille est belle, grande & aisée, & sans pareille. Si je ne dis pas davantage, prenez-vous-en à ses habits. Pour son pied jusques à la cheville, je l'ai vu, il est long & étroit, & très-bien formé. Tout son corps a un air, un port & une ma-

jesté sans égale.

Maintenant qu'il me faut décrire les qualités de l'ame qui anime ce beau corps, je me fens comme une personne dans la

foule, qui ne sait de quel côté se tourner; tant d'objets m'étonnent: toutes les vertus se présentent tout-d'un-coup à moi, elles me pressent, elles me sollicitent: je ne sais à laquelle je dois m'engager pour commencer.

La prudence, qui est la guide de toutes ses actions, l'accompagne toujours : elle possede les grandes & les petites vertus; la civilité, la douceur & la courtoisie sont nées avec elle, aussi-bien que la piété & la charité. Elle croit que ceux qui reçoivent d'elle des marques de sa libéralité, lui donnent des moyens de bien saire, & s'en tient obligée. De toutes les passions elle n'en connoît qu'une, qui est de saire continuellement de belles actions.

Je veux revasser sur ce divin visage; son front, qui est uni comme une glace, ne s'est jamais ridé, ni par chagrin, ni par colere. Ses yeux, qui sont admirablement doux, ne se sont rendus dédaigneux qu'à moi. Sa bouche, qui est entourée d'agréments & de ris, produit une parole douce, un peu molle, mais nette; & encore qu'elle prononce la justice fermement, c'est toujours avec douceur.

Son esprit, aussi-bien que son ame, anime tout son corps; elle en a jusqu'au

bout des doigts, qu'elle employe adroitement à toutes fortes d'ouvrages. Elle joue très-bien du Luth; elle danse mieux que les maîtres; & si la bienséance lui permettoit, elle sauteroit mieux que les plus dispos: elle n'ignore que ce qu'elle ne doit pas savoir: elle a toutes les graces: l'on peut véritablement dire que l'Auteur de la nature lui a donné par le moyen d'une mere adorable, un rayon de sa beauté & de sa bonté, & qu'il ne lui manque rien qu'un bon Peintre.

Si le Disciple de Saint-Luc ne se sût point désié de ses forces corporelles, il eût bien mieux sait ce Portrait; mais il a eu peur que ces belles idées ne formassent dans son cœur un seu inutile & inextinguible. Pour moi je m'abandonne à toute

forte d'événements.

XXXVI.

Portrait de Madame la Duchesse de Creque, par Mr. le Marquis de Sourdis.

Ous serez surprise sans doute du dessein que j'ai de saire votre Portrait, sachant que je n'ai pas assez d'ha-

bitude avec vous pour m'en bien acquitter, & que votre humeur, qui vous retient ordinairement dans l'étendue de votre famille, en donne peu de connoissance aux étrangers. Mais, Madame, les personnes de grande vertu & de grand mérite ne peuvent être inconnues; & cette retraite volontaire que vous faites du grand monde, est une des principales raifons qui m'obligent à faire cette peinture.

Il m'est aisé de dire avec tout le monde que vous êtes une des plus belles personnes de votre siecle, une des plus sages & des plus vertueuses. Ces louanges vous ont été données plusieurs sois; & si je n'avois à dire que les mêmes choses, je n'entreprendrois point de faire votre Portrait.

Je prétends vous faire connoître nonseulement au siecle présent, mais à la postérité, pour modele d'une semme mariée parsaite. Quelques-uns ont sait la peinture d'une honnête femme; mais nul jusqu'à présent n'a eu le dessein que j'ai, qui est bien différent du leur, puisqu'il y a des qualités particuliérement nécessaires aux femmes mariées, qui ne le font pas aux autres.

Si les perfections du corps n'étoient point absolument requises à ce Portrait, j'épargnerois à votre modestie la peine de lire quelques lignes, lesquelles j'accourcirai autant qu'il me sera possible. Le corps a part aussi-bien que l'ame, à la société du mariage; & pour cette raison, une honnête femme doit souhaiter d'être belle, pour rendre cette société plus douce & plus agréable à son mari: & j'estime que rien n'est plus doux à un homme que de goûter le contentement d'avoir une fort belle femme, admirée de tout le monde, avec la même fùreté qu'il pourroit avoir avec une laide, laquelle ne seroit desirée de personne. Souffrez donc que je dise que vous êtes la plus belle de votre siecle, & qu'il n'y a rien en vous qui ne foit admirable. Mais comme je prétends louer une femme mariée, je ne parlerai que des qualités qui contribuent principalement à la satisfaction d'un mari.

Votre taille est non-seulement de celles qu'on appelle nobles; mais elle a un degré d'éminence entre celles-là: elle passe un peu la grandeur & la belle taille ordinaire des Dames, & n'arrive pas à l'excès, qui est une chose fort exquise parmi nous autres Peintres, qui donnous à nos sigures, pour les rendre parsaites, quelque chose de plus que la proportion ordinaire.

Votre bonne mine a su si bien mêler la majesté, la douceur & la modestie ensemble, qu'elle imprime le respect à tous ceux qui la voyent; qu'elle attire l'affection & la bie weillance d'un chacun, & qu'elle ôte le desir à tous.

La beauté de votre teintest si bien mêlée de blanc & d'incarnat, qu'elle ne peut être comparée ni aux lys ni aux roses; les lys n'ont pas assez de vivacité, ni les roses assez de blancheur; & leur juste mêlange s'est rencontré seulement en votre teint, pour nous faire voir cette merveille.

Votre bouche bordée & petite, est bien sans doute de la couleur des roses; elle se pourroit dire sans pareille, si nous n'avions pas vu celle de Madame de Châtillon; & vos dents qui ont le lustre & la blancheur des perles d'Orient, témoignent que vous jouissez d'une entiere & parsaite santé. Comme ce sont les yeux qui sont les grandes conquêtes, & que vous ne desirez plus rien acquérir, je n'en parlerai point, non plus que des autres beautés de votre visage; parce que j'estime que celles dont j'ai parlé doivent donner une entiere satissaction à un mari.

Je ne puis oublier la belle famille que vous avez donnée à votre maison, parce que c'est une chose absolument nécessaire

dans le mariage pour le rendre parfaitement heureux. Votre piété & votre dévotion font fans fard & fans oftentation, comme aussi fans superstition & fans bigoterie. Les Eglises que vous fréquentez ne sont pas celles où le beau monde s'assemble, & les heures auxquelles vous y allez ne sont pas celles que l'on appelle des

belles Messes, & du coquet.

Votre prudence a paru si éminemment en votre conduite dans la Cour & dans votre famille, que l'envie même n'y a jamais pu trouver à redire : ce qui est d'autant plus difficile, que vous êtes d'une beauté extraordinaire. La retraite volontaire du beau monde dans la grande jeunesse, & l'attache d'une femme mariée à sa famille, sont les véritables marques d'un jugement solide & mûr même avant l'age. La douceur & l'adresse de l'esprit, qui donnent la facilité de s'accommoder aux humeurs différentes des personnes avec lesquelles on est obligé de vivre, font des qualités très-estimables en toutes les femmes; mais en une personne jeune & très-belle, c'est un degré de vertu qui ne se peut assez estimer, & c'est le vrai caractere de la persection d'une semme mariée.

Je crois qu'après ce dernier coup de pinceau, je doit estimer ce Portrait ache

vé, & penser qu'encore que votre mari en ait l'original, la peinture ne lui en sera point désagréable; que ce Portrait lui sera sans doute cacher celui de Raphaël, dont il se glorisse parmi nous, & qu'il avouera au moins que celui-ci surpasse d'autant l'autre, que la beauté des semmes passe celle des hommes.

XXXVII.

Portrait de Monsieur, fait à Fontainebleau au mois d'Août 1658.

PAR MADEMOISELLE.

L est plus difficile de saire le Portrait d'une beauté sans désauts, & en qui la nature n'a rien voulu oublier pour la perfectionner, que celui d'une personne envers qui elle a été paresseuse; car la peinture peut suppléer en celui-ci par son art, & il seroit difficile de suivre la nature, & même de la pouvoir bien imiter en l'autre. C'est pourquoi le dessein que j'entreprends ne me paroissent pas aisé, j'appréhende de ne pouvoir rien dire d'assez digne, d'assez beau, ni d'assez convenable au sujet. Mais quand Dieu donne aux

gens des grands desseins, & qu'il leur inspire de beaux sentiments, je me persuade qu'il leur donne aussi les forces nécessaires pour les soutenir, & pour les pousser jusques à la sin. Ainsi me constant en la Providence divine, je puis en espérer une issue favorable; car pour parler des Divinités, que peut-on implorer que la Divinité même?

La taille de ce Prince n'est pas des plus hautes; mais n'ayant que dix-huit ans, il y a lieu d'espérer qu'il pourra croître : elle est si bien faite & si bien proportionnée, que quand elle demeureroit comme elle est, on ne pourroit pas s'en plaindre, puisque la grandeur des hommes ne regle pas celle de leurs actions, ni de leur courage. Alexandre, Cefar, & Henri IV étoient de moyenne taille; ainsi Mon-SIEUR doit être satisfait, quand il leur ressemblera en toutes choses, comme il fait déja au dernier en beaucoup. Il a les jambes belles, mais non pas d'une beauté commune; & ses pieds sont aussi-bien faits qu'il se peut. Ses cheveux sont noirs, & d'un lustre admirable; il en a grande quantité, & ils sont bouclés naturellement avec plus de justesse que s'ils l'étoient par artifice: enfin, c'est la plus belle tête du monde. Son visage est long & de belle

belle forme, son nezaquilin comme celui de Henri IV, & assurément Monsieux ne lui ressemble pas moins en ses inclinations qu'en cela. Car il est aussi galant qu'il étoit; il a autant d'amour pour les Dames, & par la fuite de ses actions on connoîtra qu'il aura autant de passion pour la guerre, où l'on doit souhaiter qu'il soit aussi heureux. Pour la galanterie, apparemment il le sera davantage, puisque jamais homme n'y fut si dupe que Henri IV. Monsieur est plus beau, & est mieux fait; mais il n'est pas Roi, & je suis assurée que qui les aura vus tous deux (ce qui est possible) pariera pour Monsieur. Il a les yeux beaux, fins, brillants & doux, comme il convient à un homme de les avoir. Son regard est fier & gracieux, Ion teint d'une blancheur & d'une vivacité, qui montrent la force & la vigueur de son tempérament. Pour sa bouche on ne la peut mieux louer pour la forme & pour sa grandeur, qu'en disant qu'elle est tout-à-fait semblable à celle de la Reine, puisque la bouche de cette merveilleuse Princesse n'eur jamais sa pareille, & que la beauté qu'on y remarque est au-dessus de tout ce qu'on en peut dire. Le ris de Monsieur est agréable, il ne monne point ses dents en riant, ce qui est extraor-

Tome VIII.

dinaire & parfaitement bien, quoiqu'il les ait blanches: enfin, rien n'est si beau. si agréable, ni si bien sait que ce grand Prince. Sa mine est telle que la doit avoir le fils de tant de Rois & d'Empereurs, dont il est sorti de tous côtés; & quand cela ne seroit pas su de toute la terre, on le jugeroit à son air. Il est civil, & particuliérement aux Dames, pour qui il a beaucoup d'amitié, comme j'ai déja dit. Il n'a encore témoigné aucun attachement particulier, que pour une personne dont la beauté le méritoit bien, & la rendoit digne de son choix; & si la mort ne l'eût point ravie, nous aurions vu des marques de sa constance; car je ne doute pas qu'il n'en eût beaucoup, & la douleur qu'il a témoignée en est bien une preuve. Il est ferme pour ce qu'il aime, & connoît bien ceux qui méritent cet honneur; mais fa grande bonté pourroit faire-croire qu'il n'auroit pas tout le discernement que je viens de dire; c'est pourquoi il est bon que l'on sache que tous ceux qu'il souffre, à qui il parle, & à qui il fait du bien, il ne les aime & ne les estime pas tous; mais il parle aux uns, parce qu'ils le divertifsent; souffre les autres par bonté, & donne par charité. Car quoiqu'il soit libéral, ce seroit néanmoins profaner ses bien-

saits de les mal employer: ainsi il est libéral par discernement, & charitable par piété. Il a l'ame bonne, & il sera sur la dévotion comme fon grand-pere : il est incapable d'injustice, il est charitable; & du reste il ira à Vêpres, ensuite chez les Dames, & du Salut au bal, où il réuffit à merveilles; car il danse bien & de bonne grace. Il aime le jeu, est beau joueur, & perd son argent en grand Prince: il est magnifique, aime toutes fortes de plaisirs & de dépense; mais avec regle. Il a de l'esprit infiniment, & plus de jugement que n'ont d'ordinaire les personnes de son age : en cela il tient fort de Charles-Quint, qui, quelque jeune qu'il ait été, a toujours eu beaucoup de prudence : & étant son petit-fils, on ne s'étonnera pas de celle qu'il a témoignée en des rencontres où il s'est trouvé environné de gens moins prudents que lui; mais il seroit injuste de tout donner à la naissance, & de ne rien dire de l'éducation, dont Monsieur le Cardinal a pris tant de soin. L'on doit aussi louer Monsieur de son respect & de sa tendresse envers le Roi & la Reine, & n'oublier pas la beauté de ses mains qu'il tient d'elle; elles sont sans doute dignes des sceptres; il est à souhaiter qu'il en puisse conquérir, & si la Prophétie que

292 XXXVIII. PORTRAIT

l'on fit à Henri IV, qu'un de ses ensants conquéreroit l'Empire des Ottomans, a son effet, l'on doit desirer qu'elle s'accomplisse en lui.

XXXVIII.

PORTRAIT de M. D. L. C.

Ous me demandez des nouvelles du Parnasse, illustre Melisse, & vous ne savez possible pas que toutes nos mutes sont depuis quelque temps,

Ou dormantes, ou dépitées, Ou des esprits peu visitées; Que leur double mont tant chanté N'est plus à présent fréquenté Par ces illustres, dont les plumes Ont écrit de si beaux Volumes.

Que ces grands hommes sont rebutés d'écrire, & qu'il n'y a plus que des apprentifs qui s'en mêlent, ou des maîtres si peu savants, que l'on ne voit plus nul Ouvrage de conséquence chez les Imprimeurs, ni dans les ruelles. On ne laisse pourtant pas d'être importuné de méchantes choses.

Et comme jadis Bouts-rimés
Inonderent toute la France,
Et qu'ils ne furent supprimés
Que par notre propre inconstance,
Aujourd'hui Portraits à foison
Se sont voir sur notre horison,
Et sont les beaux objets de toute l'Eloquence;
Il n'est point de petit garçon
Qui n'en donne au Public quelqu'un desa façon;
Il n'est point de fille ou de semme
Qui ne nous dépeigne son ame,
Et qui ne fasse voir à nud
Ce qu'elle a de plus inconnu.

Ce que je trouve d'admirable dans ce nouveau genre d'écrire, c'est que ceux qui pensent faire leur Portrait, s'attribuent tout ce qu'ils ont oui dire de beau, ou pour les lumieres de l'esprit, ou pour les nobles sentiments de l'ame. Le moindre petit écolier se sent, dit-il, généreux, chaud ami, libéral, éclairé plus qu'il ne paroît; & la moindre petite femme assure qu'elle aime ses amis avec une constance inébranlable, qu'elle hait la médisance & la coquetterie plus que la mort, & qu'elle ne connoît dans fon cœur nul mouvement d'envie, ni d'avarice. Enfin, tous les hommes sont des Catons ou des Césars pour le moins, & les femmes des Lucre-

294 XXXVIII. PORTRAFT

ces, ou des Octavies. La charmante Délie vous en fera voir quelques-unes de ce style qu'elle a ramassés: cependant recevez celui d'Isabelle, que j'ai entrepris par un commandement exprès, avec protestation de ne la flatter que le moins qu'il me sera possible.

Si ses traits sont peu radoucis,
Si l'on voit des défauts avec de belles choses,
Et si parmi tant d'œillets & de roses,
On y remarque des soucis,
Songez que le Peintre est sidele,
Qu'il a voulu peindre Isabeile,
Et non pas un fantôme agréable à vos yeux.

Vous favez, Melisse, que notre Isabelle a la taille médiocre & grassette. Ses cheveux du plus beau noir, accompagnent merveilleusement la blancheur de son teint. Ses yeux sont noirs, grands, & bien fendus, & toujours plus tristes que gais. Ses sourcils sont naturellement bien faits. Son nez n'a nul des désauts que l'on remarque ordinairement. Sa bouche n'est ni grande, ni petite; la levre de dessous un peu renversée, & assez colorée pour l'être naturellement. Ses dents sont petites, bien rangées & fort nettes; mais non pas extrêmement éclatantes. Sa gorge

cst une de ses plus grandes beautés; elle est fort bien taillée, grasse, & fort pleine. Ceux qui se connoissent en proportions assurent qu'elle a le col fort beau, & que cette colonne accompagne merveilleusement sa tête & sa gorge. Ses mains sont assez belles, & ses bras potelés & blancs. Elle a une beauté que peu de semmes possedent; c'est la jambe, qu'elle a aussi-bien faite qu'homme que je connoisse : je puis en parler sans scandale, puisqu'il vous fouviendra, Melisse, que nous nous trouvâmes un soir chez elle comme on la saignoit par le pied, où nous remarquâmes toutes les proportions qu'une belle jambe & qu'un beau pied peuvent avoir.

Mon pinceau ne va pas plus loin,
Le genou seulement n'est pas de cette assaire,
Et cetre Dame est si sévere,
Qu'à moins que d'être faux témoin,
Je ne puis employer parmi tant de matiere
La couleur de sa jarretiere.

Ainsi je ne parlerai pas plus long-temps de son corps, pour avoir le loisir de vous entretenir des diverses inclinations de son ame. J'oubliois à vous dire qu'Isabelle porte parsaitement bien les pieds, qu'elle a la démarche tout-à-sait noble, & une

N iv

certaine liberté dans toutes ses actions, qui marque bien qu'elle est femme de qualité. Il est mal aisé d'exprimer ce je ne sais quoi dans notre Langue; mais il me semble que les Italiens appellent cet agrément le satezze, & les Espagnols, un bel donayre. Nous pouvons dire avec vérité qu'ssabelle a de l'esprit autant qu'on en peut avoir, & de cet esprit brillant, esprit du monde & de conversation : elle n'a jamais eu assez de patience ou d'application pour apprendre les choses curieuses; & l'on voit bien que si elle en vouloit prendre la peine, elle y réussiroit assurément, ayant beaucoup de vivacité pour comprendre les choses les plus disficiles, beaucoup de mémoire & beaucoup de facilité & d'agrément pour les débiter; mais cette humeur négligente qu'elle a naturellement pour toutes les choses qui lui sont de la peine, l'empêche de s'appliquer sérieusement à ce qu'on ne peut apprendre qu'avec beaucoup de soin: elle n'entend ni Espagnol, ni Italien; mais elle parle fort bien sa langue naturelle, & écrit même en Vers & en Prose aussi correctement que les hommes les plus accomplis peuvent écrire. Elle est d'un tempérament bilieux & mélancolique : le bilieux la porte à rechercher ardemment ce qu'elle desire; & le mélancolique, à s'affliger demésurément, lorsqu'elle a quelque senfible affliction.

Le courage n'est pas sa plus belle partie; Aussi dit-elle franchement Que dans le moindre événement, Sa valeur est toute amortie.

Elle n'est pas de son naturel médisante; mais lorfqu'elle est avec ses amis particuliers, elle les divertit volontiers par le récit de plusieurs agréables aventures, qu'elle débite si plaisamment, que les perfonnes même de qui elle parle ne fauroient s'en choquer, s'ils l'entendoient. Vous favez, Melisse, qu'Isabelle a la voix merveilleuse, & nous pouvons dire avec certitude qu'il y a peu de femmes qui ayent une si belle méthode : elle ne grimace point en chantant, & proconce si bien toutes les paroles de ses airs, qu'on les entend aussi facilement que lorsqu'elle ne fait que parler. Son esprit est le plus facile du monde, & le plus commode; fon expression naturelle & coulante, & toutes les productions de son ame sont extrêmement libres. Elle n'a nulle inclination pour les beaux habits, ni pour les grands équipages, quoiqu'olle

298 XXXVIII. PORTRAFT

foit d'une qualité à avoir l'un & l'autre. Elle n'a que trop de fincérité, & prend fouvent trop de confiance aux gens qu'elle ne connoît que superficiellement.

Elle a pour ses amis une amitié fort tendre, Elle les aime constamment:

Mais ses heureux amis éprouvent bien souvent Que son cœur ne peut se désendre D'un jaloux mouvement. Cette inquiete passion Regne dedans sa fantaisse,

Et toujours elle dit qu'un cœur sans jasousse Est un cœur soible en inclination.

Aussi a-t-elle pour ses ennemis toute la haine que l'on peut avoir, sans pourtant consentir qu'on leur sit nul outrage sanglant. Il n'y a personne qui éleve si fort les gens qu'elle aime, & qui en dise tant de bien, ni personne aussi qui débite plus agréablement les désauts de ceux qu'elle n'a pas sujet d'aimer. L'ambition ne l'empêche point de dormir; elle n'en a que pour passer sa vie en repos, & loin des grandeurs où cette passion réside. Elle a assez de curiosité pour toutes les choses qui se savent dans le monde, ou pour des nouvelles, ou pour des Vers, & pour toutes les galanter es qui courent les ruelles.

Je ne la connois pas d'un naturel ingrat; du moins lorsqu'elle croit avoir reçu quelque service de ses amis, elle le dit à tout le monde, & chante continuellement leur générolité. Pour sa dévotion, je la trouve un peu intercadente; car nous l'avons vue dans des actions de piété si extraordinaires, qu'elle en a pensé perdre la vie : aussi a-t-elle bien souvent de certaines sécheresses qui l'éloignent un peu de la perfection: mais toujours peut-on assurer qu'elle a le cœur foumis & craignant Dieu; mais il est plus ou moins ardent à fon fervice, felon la grace qui l'accompagne.

Elle aime beaucoup le lit; & pour peu de prétexte qu'elle ait d'y faire du féjour, elle y passe volontiers des journées entieres. Elle employe peu de temps à s'ajufter, affectant une négligence propre qui ne lui sied pas mal. Je la crois d'humeur fort libérale, & n'ai jamais remarqué dans ses actions nulle tache d'avarice.

Telle à mes yeux a paru cette Dame. Vous qui pouvez juger & du corps & de l'ame,

Jettez sur ce Portrait vos yeux; Et si quelque couleur vous paroit un peu sombre, Si pour le rehausser il y manque quelque ombre, Le Peintre est toujours prêt à prendre le pinceau

Pour en faire un tout de nouveau.

XXXIX.

PORTRAIT D'AMARYLLIS.

CHERCHONS, pour peindre Amaryllis,
Des fleurs nouvellement écloses,
Cueillons des œillets & des roses,
Mêlons-y quantité de lys,
Et rassemblons enfin toutes les belles choses,

Corail, rubis, perles, & fleurs,
Astres brillants, lumiere pure,
Riches trésors de la Nature,
Faites-moi part de vos couleurs
Pour cette merveilleuse & divine peinture.

Mais quel ambitieux destr Dans un si haut dessein m'engage? Ah! que dans un si grand ouvrage J'aurois de gloire & de plaisir, Si ma force pouvoit égaler mon courage!

Ce peintre qui dans un Tableau
Assembla tout ce qui peut plaire,
Auroit passé pour téméraire
S'il eût employé son pinceau
Aumerveilleux Portrait que je prétends de faire.

Sa Vénus avoit moins d'attraits, Moins d'agrément & moins de grace, Et quelque récit que l'on tasse De ses beaux & fameux Portraits, L'illustre Amaryllis en charmes la surpasse.

Mais si ce Dieu que tous les jours
Elle sait vaincre dans le monde,
En ce beau dessein me seconde,
Nous pourrons avec son secours,
Peindre cette merveille en merveilles séconde,

Qu'il tire délicatement
Avecque sa fleche légere
Le tour des beaux yeux de sa mere,
Et ce rare & noble agrément
Que nul autre pinceau ne sauroit jamais faire.

Qu'il prenne ce qui peut charmer,
Et retenir en son Empire,
Tout ce qui fait qu'on y soupire,
Ce qui tue, & qui fait aimer,
Et ce je ne sais quoi qu'on ne sauroit bien dire,

Il faut de rubis pleins de feux
Former ses deux levres vermeilles,
Et pour achever ses merveilles,
Mettre des perles entre-deux,
Telles que l'Orient n'en ait point de pareilles.

Pour les faire mieux découvrir
Faisons sa bouche à demi-close,
Semblable au bouton d'une rose
Qui ne commence qu'à s'ouvrir,
Quand la mere du jour de ses pleurs les arrose,

Il faut saire son teint de lys

Beau comme celui de l'Aurore, Ou pareil à celui de Flore,

Ouand nos champs en sont embellis. Et même, s'il se peut, plus éclatant encore.

Que sur l'albâtre de son sein Tombent négligemment en onde Sa chevelure vagabonde, Qui, sans étude & sans dessein, Dans les chaînes d'amour engage tout le monde

Et vous, Graces, à votre tour Venez parer sa belle tête, Comme on voit en un jour de fête Celle de la Mere d'Amour, Lorsqu'elle se propose une grande conquête.

Mais c'est en vain qu'à mon secours, Pour rendre ses traits plus fideles, Avec les trois Sœurs immortelles J'appelle ici tous les Amours; Ils ne quittent jamais ce miracle des Belles.

XL.

PORTRAIT de Madame de CHATIL-LON, fait par elle-même.

E peu de justice & de sidélité que je trouve dans le monde, fait que je ne puis me remettre à personne pour faire

mon Portrait : de forte que je veux moimême vous le donner le plus au naturel qu'il me sera possible, dans la plus gran-de naïveté qui sût jamais. C'est pourquoi je puis dire que j'ai la taille des plus belles & des mieux saites que l'on puisse voir. Il n'y a rien de si régulier, de si libre, ni de si aisé. Ma démarche est tout-à-sait agréable, & en toutes mes actions j'ai un air insiniment spirituel. Mon visage est une ovale des plus parfaites selon toutes le regles; mon front est un peu élévé : ce qui sert à la régularité de l'ovale. Mes yeux sont bruns, fort brillants, & bien fendus; le regard en est fort doux, & plein de seu & d'esprit. J'ai le nez assez bien fait, & pour la bouche, je puis dire que je l'ai non-seulement belle & bien colorée, mais infiniment agréable, par mille petites façons naturelles qu'on ne peut voir en nulle autre bouche. J'ai les dents fort belles & bien rangées. J'ai un fort joli petit menton. Je n'ai pas le teint fort blanc. Mos chavany sour d'un châtain fort blanc. Mes cheveux font d'un châtain clair, & tout-à-fait lustrés. Ma gorge est plus belle que laide. Pour les bras & les mains, je ne m'en pique pas; mais pour la peau, je l'ai fort douce & fort déliée. On ne peut pas avoir la jambe, ni la cuisse, mieux faite que je l'ai, ni lepied

mieux tourné. J'ai l'humeur naturellement fort enjouée, & un peu railleuse; mais je corrige cette inclination par la crainte de déplaire. J'ai beaucoup d'esprit, & j'entre agréablement dans les conversations. J'ai le ton de la voix tout-àfait agréable, & l'air fort modeste. Je suis fort sincere, & n'ai pas manqué à mes amis. Je n'ai pas un esprit de bagatelle, ni de mille petites malices contre le prochain. J'aime la gloire & les belles actions. J'ai du cœur & de l'ambition. Je suis fort sensible au bien & au mal: je ne me fuis pourtant jamais vengée de celui qu'on m'a fait, quoique ce soit assezmon inclination; mais je me fuis retenue pour l'amour de moi-même. l'ai l'humeur fort douce, & prends plaisir à servir mesamis, & ne crains rien tant que les petits démêlés des ruelles, qui d'ordinaire ne vont qu'à des choses de rien. C'est à-peu-près de cette sorte que je me trouve saite en ma personne & en mon humeur; & je fuis tellement satisfaite & de l'une & de l'autre, que je ne porte envie à qui que ce soit : ce qui fait que je laisse à mes amis, ou à mes ennemis, le soin de chercher mes défauts.

XLI.

Portrait de la Reine, par Màdame la Comtesse de Brienne la Mere.

I L est permis aux grands Peintres de I prendre de grands desseins; mais qu'une personne qui n'a nul art, ni nulle étude, & qui n'a jamais tenu un pinceau, entreprenne un Portrait qui seroit craindre les plus habiles, c'est une grande témérité. Je ne nommerai point celle que je veux peindre, je prétends de la faire connoître aisément, parce qu'elle est seule semblable à elle-même, & je ne crois pas que l'on m'accuse de flatterie, quand je dirai qu'elle est un des plus beaux ouvrages de la toute-puissance de Dieu. Aussi sans un secours céleste, il ne m'est pas possible de parler des perfections de son corps, ni des admirables qualités de fon ame.

Sa naissance est des plus grandes & des plus illustres, & les beautés de son corps sont voir qu'il est formé du plus beau sang du monde. Ses yeux sont si brillants & si pleins de seux, qu'ils pourroient brûler tous ceux qui les oseroient regar-

der, si leur éclat étoit supportable. Sa bouche n'a point de pareille, parce qu'elle est belle de ses seuls agréments, sans autre affectation. Ses cheveux, la fraîcheur de fon visage, la blancheur de sa gorge, de ses bras & de ses mains, qui sont, sans contredit, les plus belles du monde, font voir que les années ne peuvent rien sur elle; car elle a toujours, & en tout temps, les beautés de la plus grande jeunesse. Son air est doux & agréable, & sa bonne grace en tout ce qu'elle fait la fait juger digne de toutes les Couronnes de l'Univers. Dans son extrême douceur, l'on ne laisse pas d'y remarquer une majesté qui imprime le respect & la crainte; mais il me semble que sa bonté, qui est assurément une très-parfaite image de celle de Dieu, la fait encore plus aimer. Tout ce que je viens de dire de son corps seroit peu de chose si son ame n'étoit incomparablement plus belle; ainsi peut-on dire qu'elle répond non-seulement à tout ce qu'il y a de grand dans sa naissance, mais qu'elle est enrichie de toutes les vertus chrétiennes, d'une maniere qui ne me permet pas d'en parler : son humilité me le défend, qui les cache autant qu'elle peut. Son cœur n'est tendre que pour Dieu, car il est naturellement sier & glo-

rieux, & tiès-sensible aux choses qui s'op posent à ses volontés; mais la vertu & la prit lui fait écouter les discours les plus importants, comme les plus agréables, bien qu'il soit très-délicat & très-éclairé. Rien n'est si ferme que sa résolution, je puis dire qu'elle est incomparable; elle lui a fait surmonter des choses si difficiles, si surprenantes & si peu supportables, qu'elles effaceront un jour, si l'on écrit fidélement l'Histoire de sa vie, tout ce que l'on a dit de ces illustres Romaines. J'en pourrois donner plusieurs exemples; mais c'est assez de dire que son cœur n'a jamais été abattu par aucune peine : bien qu'elle en ait souffert de toutes sortes, elles n'ont servi qu'à la sanctifier, & à la faire admirer de ceux qui ont vu qu'en tous les changements de la fortuné, l'envie avec toute sa rage n'a pu ébranler sa constance, ni l'empêcher de conserver la gran-deur de ceux qu'elle y a élevés, l'on peut dire, avec justice; car elle a cette vertu par excellence, & d'une maniere qui n'est

propre qu'à elle, puisque jamais elle n'a été trompée dans son jugement. Il est réellement dans la raison, que son avis est

toujours le meilleur.

Je ne sais si j'ai réussi dans mon dessein; mais je sais bien qu'il me reste tant de choses à dire, dont je n'ai point encore parlé, que je confesse que je n'ai pas sait un Portrait achevé, mais un très-foible crayon d'un si parsait original, & que rien ne m'a fait entreprendre ce grand ouvrage, que la passion que j'ai pour cette auguste personne, qui m'avoit persuadéc que je pourrois la peindre comme elle est dans mon cœur.

XLII.

PORTRAIT de NIr. le Comte de BRIEN-NE, Secretaire d'État, fait par Mad. la Marquise de GAMACHES sa Fille.

JE n'entreprendrois pas de donner au Public le Portrait de Mr. le Comte de Brienne, si jene me souvenois qu'une fille des siecles passés crut qu'elle ne pouvoit mieux rendre à son pere ce qu'elle lui devoit, qu'en faisant connoître ses vertus à la postérité. J'avoue que la même raison

me porte à faire la même chose, & qu'il me semble que connoissant aussi-bien que je fais les belles qualités de son ame, je ferois tort à ma tendresse, si je ne les dépeignois dans un temps où rout le monde fe mêle de dire ce que l'on trouve d'avantageux dans les personnes que l'on aime.

Les choses extraordinaires doivent être aussi traitées d'une maniere toute extraordinaire; c'est pourquoi l'ouvrage que j'entreprends aura plutôt l'air d'une Histoire que d'un Portrait; & comme ce sont les beautés de l'ame que je veux représenter, je me trouve bien empêchée, n'y ayant ni couleurs ni paroles qui puissent dépeindre celles dont je veux parler. Je commence donc par l'enfance de Monsieur de Brienne, d'autant que c'est dès ce tempslà qu'on a jugé qu'il seroit un des premiers hommes de son siecle. Le grand Roi dans le regne duquel il est né, ayant beaucoup d'inclination pour lui, ordonna à son pere qu'il honoroit particuliérement de ses bonnes graces, de le saire élever avec tant de soin, que l'art joint à la beauté de fon naturel le rendit capa-. ble de le servir dans ce qui se trouveroit de plus élevé. Il n'y a pas une langue, pas une coutume, ni une façon de vivre qu'il ne fache, & qu'il n'ait apprise dans

les Pays étrangers. A son retour de ses grands voyages, où il avoit pris soin de former son esprit, il en eut un pareil à apprendre toutes sortes d'exercices, qu'il sut parfaitement bien. Son étude fut universelle, & par sa lecture il s'est fait une si forte idée des plus belles vies des hommes illustres de l'antiquité, qu'en vérité je puis dire qu'il est presque à cette heure le seul & unique modele qui nous en reste. Vous en conviendrez avec moi quand je vous aurai dit que son ame est une des plus belles qui ayent jamais été créés, qu'il est intrépide dans les périls, que sa fermeté a assez paru dans sa mauvaise fortune, comme sa modération dans la bonne, & sa générofité à protéger ses plus grands ennemis; qu'il est si rempli de l'amour de la justice, qu'il la rend toujours, & la conserve contre ses intérêts propres. Le respect pour ses Maîtres, & sa passion pour le bien & la grandeur de l'Etat, est ce que l'on peut dire sa passion dominante: & bien qu'il soit extrêmement tendre pour sa famille, je suis assurée qu'il ne me désavouera pas quand je dirai qu'il la facrifieroit avec plus de joie pour le service de son Prince, que n'ont jamais sait les plus grands des Romains. Pas un d'eux n'a pu avoir en soi-même ni tant de sierté,

ni tant de vraie gloire qu'il en a : elle paroît dans toutes les occasions qui s'offrent, la grace seule les modére; car il semble que les vertus chrétiennes soient toutes assemblées en sa personne. Il est surprenant qu'ayant vieilli dans la Cour, il n'ait pu s'y corrompre, ni jamais plier à sa fortune; aussi a-t-il toujours marché d'un pas égal, faisant plaisir à tout le monde, & étant inébranlable dans fon devoir: & par cette conduite il s'est acquis l'estime & l'admiration d'un chacun, dedans & dehors le Royaume. Il ne survient rien d'extraordinaire où l'on ne soit obligé d'aller à lui; en forte que ses opinions font ordinairement la regle de ce qui se doit faire, & la vivacité de son esprit fait qu'il ne manque jamais d'expédients dans les rencontres où sa grande mémoire lui fournit des exemples qui autorisent ses résolutions. L'on ne doit pas être surpris si tant de grandes choses se rencontrent en un homme d'une taille médiocre; mais ceux qui favent l'histoire mieux que moi, se souviendront, s'il leur plaît, qu'elle n'est remplie que de personnes assez petites, qui ne laissent pas néanmoins de paroître au-dessus des autres par la grandeur de leur mérite. Il a cet avantage, qu'il est fort bien fait, qu'il est agréable, & à tout

312 XLIII. PORTRAIT DE MADAME

re qu'il dit, & en toutes ses actions. Je m'apperçois que le plaisir que je prends à parler de lui m'emporte trop loin, puisque je m'arrête à raconter des choses de si petite conséquence, après en avoir dit un nombre infini de si rares. J'en demande pardon à ceux qui liront ce papier, & je les supplie de considérer qu'il m'est si glorieux d'être sa fille, que ne pouvant lui témoigner ma reconnoissance des bontés qu'il a pour moi, je suis ravie de donner aux autres cette marque de mon respect pour lui, & de mon admiration pour ses vertus.

XLIII.

Portrait de Madame la Comtesse de Brienne la mere; fait par Madame la Marquise de Gamaches sa fille.

Lus les personnes sont illustres, plus elles sont chéries dans leur famille, & plus on veut avoir de leurs portraits. Ainsi bien que le plus grand Peintre de notre siecle ait travaillé à faire le vôtre, & qu'il y ait réussi d'une maniere digne de lui & de vous, trouvez bon, s'il vous plaît,

Madame, qu'un très-petit prenne le pinceau, & que foit pour faire une copie, foit pour faire un original, il se donne à lui-même le plaisir de vous représenter selon son idée.

Comme c'est la coutume de parler des personnes avant que de parler des qualités de l'ame, je la suivrai pour ne rien changer de l'ordre établi par les Peintres les plus fameux, & je dirai que devant votre petite-vérole vous étiez une des plus belles du temps. Vos yeux vifs & passionnés, la finesse & la blancheur de votre peau, le plus beau nez qui ait jamais été, nous font bien juger que, sans cet accident, il n'y auroit rien dans le monde de plus beau que vous. Votre air doux & attirant nous fait connoître que vous avez toujours été infiniment aimable, & que vos belles mains étoient dignes de porter tous les sceptres de ces grands Empereurs dont vous êtes descendue. La grandeur & la bonté de votre ame, la grandeur & la délicatesse de votre esprit, la force & la générosité de votre courage attirent, en vérité, l'admiration de tous ceux qui les connoissent. La douceur avec laquelle vous pardonnez si volontiers les offenses les plus sensibles, me conduiroient, sans y penser, à traiter de toutes les vertus chré-Tome VIII.

tiennes qui sont en vous; mais cet illustre Peintre les a touchées si délicatement, avec tant d'art & avec tant d'éloquence, que j'aurois sujet de craindre que les choses que j'écrirois ne pussent pas même servir d'ombres pour relever l'éclat de son Tableau. Je me contenterai donc de dire, que n'y ayant rien qui ne soit véritable, je ne doute point que ce ne soit une des plus fortes pieces sur lesquelles un jour fera fondée la bulle de votre canonisation. Mais puisque je me suis imposé la nécessité de ne point parler des effets que la gtace produit en vous, ni de ce grand nombre d'actions héroïques que vous exercez sans cesse envers le prochain, quel moyen que je vous puisse faire connoître, étant contrainte de passer par-dessus les seuls traits qui vous distinguent des autres?

Je ne sais si vous ne me trouverez pas bien solle de m'occuper à cet art que je n'ai jamais appris; mais les heures de ma recréation ne peuvent être mieux employées qu'à chercher le moyen de vous en donner. Si je réussis dans ce dessein, je me croirai fort heureuse, n'y ayant cherché qu'à

vous plaire.

XLIV.

Portrait de la Reine, fait en 1658, par Mad. de Motteville, niece de Mr. Bertaut, Evêque de Séez.

L'on pourra voir par cet Ouvrage qu'elle a autant d'esprit que lui, E qu'elle écrit aussi-bien en Prose qu'il a fait en Vers.

A mode autorife toutes choses, elle range tous les peuples sous ses loix, & notre Cour la suit ordinairement plus aveuglément qu'aucune de l'Europe. Une grande Princesse, de celles qui, par leur naissance & leur mérite, y tiennent le premier rang, ayant fait une description rrès-éloquente de sa personne, de ses mœurs & de ses sentiments, plusieurs autres ont suivi son exemple. Mais comme il n'est pas avantageux à tout le monde de paroître en public, & que les médiocres vertus reçoivent peu d'applaudissement sur le Théâtre, beaucoup de ceux & de celles qui ont voulu représenter leurs caracteres, ont été contraints de prendre dans l'amour qu'ils ont pour eux-mêmes

Oij

tout ce que la nature leur a dénié. Ils embellissent ce qu'ils ont de bon, ils adoucissent leurs défauts en leur donnant des explications favorables, & jusques à cette heure je n'ai guere vu de ces portraits par lesquels il me fût facile de reconnoître l'original. Je crois que je pourrois mentir en ma faveur comme les autres, & j'ose dire qu'il ne me seroit pas impossible de trouver en moi quelque chose de louable. Mais comme je suis naturellement fort sincere, & que le fard m'a toujours déplu, je sais aussi que si je voulois parler de ma personne, & souiller dans mon cœur avec cette vérité que je révere si fort, j'y trouverois tant de choses qui me pourtoient déplaire, que je serois sans doute sâchée de me voir réduite à cette extrémité de faire de moi-même un Portrait de médiocre valeur. C'est pour cela que dédaignant les sujets qui n'ont rien que de commun, je veux chercher fur le trône une personne qui soit digne de mes louanges, & publier ce que je sais de la premiere & de la plus grande Reine du monde. Je ne veux être Peintre que pour elle; & j'efpere qu'ayant l'honneur de la connoître depuis mon enfance, & de m'être toute ma vie fort appliquée à cette étude, je pourrai pénétrer plus avant dans son ame.

que de plus habiles que moi ne pourroient faire.

La Reine par sa naissance n'a rien qui l'égale : ses Aïeux ont tous été de grands Monarques, & parmi eux nous en voyons qui ont aspiré à la Monarchie universelle. La nature lui a donné de belles inclinations. Ses sentiments sont tous nobles, elle a l'ame pleine de douceur & de sermeté; & quoique ce ne soit pas mon dessein en parlant, d'exagérer ses qualités, je puis dire en général qu'il y a des choses en elle qui la peuvent saire égaler les plus gran-

des Reines de l'antiquité.

Elle est grande & bien saite; elle a une mine douce & majestueuse, qui ne manque jamais d'inspirer dans l'ame de ceux qui la voyent l'amour & le respect. Elle a été l'une des plus grandes beautés de fon siecle, & présentement il lui en reste assez pour en effacer des jeunes qui prétendent avoir des attraits. Ses yeux sont parsaitement beaux; le doux & le grave s'y mêlent agéablement; leur puissance a été fatale à beaucoup d'illustres particuliers, & des nations toutes entieres ont senti à leur dommage quel pouvoir ils ont eu sur les hommes. Sa bouche, quoique d'une maniere fort innocente, a été complice de tous les maux que ses yeux ont faits. Elle

est petite & vermeille, & la nature lui a été libérale de toutes les graces dont elle avoit besoin pour être toute parfaite. Par un de ses souris, elle peut acquérir mille cœurs; ses ennemis mêmes ne peuvent réfifter à ses charmes; & nous avons vu souvent beaucoup de ces personnes à qui l'ambition ôtoit la raison, nous avouer que la Reine se faisoit mieux aimer par eux, lors même qu'ils avoient le plus de dessein de manquer à leur devoir. Ses cheveux font beaux, & leur couleur est d'un beau châtain clair : clle en a beaucoup, & il n'y a rien de plus agréable que de la voir peigner. Ses mains qui ontreçu des louanges de toute l'Europe, qui font faites pour le plaisir des yeux, pour porter un Sceptre & pour être admirées, joignent i'adresse avec une extrême blancheur : si bien que l'on peut dire que les Spectateurs font toujours ravisquand cette grande Reinese sait voir, ou à sa toilette en s'habillant, ou'à table quand elle prend fes repas.

Sa gorge est belle & bien saite, & ceux qui aiment à voir ce qui est beau ont sujet de se plaindre du soin que la Reine prend de la cacher, si le motif qui le lui sait saire ne les sorçoit d'estimer ce qui s'oppose à leur plaisir. Toute sa peau est

d'une égale blancheur & d'une délicatesse qui certainement ne se sauroit jamais assez louer. Son teint n'est pas de même, il n'est pas si beau, & la négligence qu'elle a pour sa conservation, ne mettant presque jamais de masque, ne contribue pas à l'embellir. Son nez n'est pas si parfait que les autres traits de son visage; il est gros, mais cette groffeur ne fied pas mal avec de grands yeux, & il me semble que s'il diminue sa beauté, il contribue du moins à lui rendre le vifage plus grave. Toute sa personne pourroit ensin mériter de grandes louanges: mais je crains d'offen-fer sa modestie & la mienne, si j'en parlois davantage; c'est pourquoi je n'ose pas seulement dire qu'elle a le pied fort beau, petit & fort bien fait.

Elle n'est pas esclave de la mode, mais el'e s'habille bien. Elle est propre & fort nette : on peut dire même qu'elle est curieuse des belles choses; & c'est sans affectation extraordinaire; & beaucoup de Dames dans Paris font plus de dépense sur leurs personnes que la Reine n'en fait. L'habitude, & non la vanité, fait son ajustement; & l'honnête ornement lui plair, parce que naturellement elle aime à être bien, autant dans la solitude, qu'au

milieu de la Cour.

Comme Dieu est notre principe & norre fin, & qu'une Reine chrétienne ne doit être estimée que selon la mesure de la vertu qui est en elle, il est juste de commencer à parler de ses mœurs par la piété qui paroît un des principaux ornements de cette auguste Princesse. Elle a certainement un grand respect pour la loi de Dieu, & son desir seroit de la voir bien établie dans le cœur de tous les François. Dans sa plus grande jeunesse, elle a donné des marques de dévotion & de charité; car dès ce temps-là ceux qui ont eu l'honneur de la servir ont toujours remarqué qu'elle étoit charitable, & qu'elle aimoit à secourir les pauvres. Les vertus avec les années se sont fortisiées en elle, & nous la voyons sans relâche prier & donner. Elle est infatigable dans l'exercice de ses dévotions; les voyages, les maladies, les veilles, les chagrins, les divertissements, ni les affaires ne lui ont pu jamais faire interrompre les heures de sa retraite & de ses prieres. Elle a une consiance en Dieu qui est extraordinaire, & cette confiance lui a sans doute attiré sur elle beaucoup de graces & de bénédictions. Elle est exacte à l'observation des jours de jeûne, & je lui ai souvent oui-dire sur ce sujet, que les Rois doivent obéir aux commande:

ments de Dieu & de l'Eglise plus ponctuellement que les autres Chrétiens, parce qu'ils étoient obligés de servir d'exemples à leurs Peuples. Elle a beaucoup de zele pour la Religion, beaucoup de respect pour le Pape. Elle communie souvent; elle révere les reliques des Saints; elle est dévote à la Vierge, & pratique souvent dans ses besoins les vœux, les présents, & les neuvaines par lesquelles les fideles esperent obtenir des graces du Ciel. On entre aisément dans son cœur par la bonne opinion qu'elle prend de la piété de certuines gens, & bien souvent je l'ai soupconnée d'avoir été trompée par la facilité qu'elle a à révérer la vertu. Ceux qui se conservent dans son estime, ont le pouvoir de lui parler sort librement sur toutes les choses qui regardent son devoir & sa conscience. Elle reçoit toujours leurs avis avec soumission & douceur, & les Prédicateurs les plus féveres sont ceux qu'elle écoute le plus volontiers. Son oratoire est le lieu où elle se plaît le plus; elle y passe beaucoup d'heures du jour; & toutefois selon ce que je lui ai oui dire d'elle-même avec humilité, elle veut bien qu'on croye qu'elle n'a pas encore ce zele parfait qui fait les Saints, & qui fait mourir le Chrétien à foi, pour vivre seulement à Dieu, & pour Dieu. Mais il femble, vu les grandes & saintes dispositions de son ame, qu'elle soit destinée à cette derniere persection.

La vertu de la Reine est solide & sans façon: elle est modeste, sans être choquée de l'innocente gayeté, & son exemplaire pureté pourroit servir d'exemple à toutes les autres femmes. Elle croit facilement le bien, & n'écoute pas volontiers le mal. Les médifants & rapporteurs ne font sur fon esprit nulle forte impression; & quand une fois elle est bien persuadée en faveur des gens, il est difficile de les détruire auprès d'elle. Elle a l'esprit galant; & à l'exemple de l'Infante Clara Eugenia, elle goûteroit fort cette belle galanterie, qui, sans blesser la vertu, est capable d'embellir la Cour. Elle désapprouve infiniment la maniere rude & incivile du temps présent; & si les jeunes gens de ce siecle suivoient ses maximes, ils seroient plus gens de bien, & plus polis qu'ils ne sont.

Elle est douce, affable, & familiere avec tous ceux qui l'approchent, & qui ont l'honneur de la servir. Sa bonté la convie de souffrir les petits comme les grands; & sans manquer de discernement, cette bonté est cause qu'elle entre en conversation avec beaucoup de personnes sort

indignes de son entretien : cela va même jusques à lui faire tort, & je vois bien quelquefois que les personnes de mérite, par ces apparences, pourroient craindre qu'elle ne mît quelque égalité entre les honnêtes gens & les fots; mais je suis persuadée de cette vérité, que la Reine en cette occasion donne aux sages par estime & par raison, ce qu'elle donne aux autres par pitié, & parce que naturellement elle ne sauroit faire de rudesse à qui que ce foit; & quand cela lui arrive, il faut que de grandes choses l'y forcent. Ce tempérament de douceur n'empêche point qu'elle ne soit glorieuse, & qu'elle ne discerne fort bien ceux qui font leur devoir, en lui rendant ce qui lui est dû, d'avec ceux qui lui manquent de respect, ou faute de connoissance, ou pour suivre la coutume, qui présentement veut le désordre en toutes choses.

Elle a beaucoup d'esprit; ce qu'elle en a est tout-à-sait naturel. Elle parle bien: sa conversation est agréable, elle entendraillerie, ne prendjamais rien de travers, & les conversations délicates & spirituelles lui donnent du plaisir. Elle juge toujours des choses sérieuses selon la raison & le bon sens, & dans les affaires elle prend toujours par lumières le parti de

O vj

l'équité & de la justice : mais elle est paresseuse, elle n'a point lu; cela toutesois ne la délustre point, parce que le grand commerce que la Reine a eu avec les premiers de son siecle, la grande connoissance qu'elle a du monde, & la longue expérience des affaires & de l'intrigue de la Cour, où elle a toujours eu une grande part, ont tout-à-sait réparé ce qui pourroit lui manquer du côté des Livres; & si elle ignore l'histoire de Pharamond & de Charlemagne, en récompense elle sait sort bien celle de son temps.

Dans sa jeunesse tous les honnêtes plaifirs qui pouvoient être permis à une grande Reine, ont en beaucoup de charmes pour elle; présentement elle en a perdu le goût. Ses inclinations sont conformes à la raison, & la complaisance lui fait faire sur ce chapitre beaucoup de choses qu'elle ne feroit pas si elle suivoit ses sentiments. Le théâtre n'a plus d'autre agrément pour elle que celui de complaire au Roi, qui, par la tendresse qu'il a pour elle, prend un singulier plaisir à être en sa compagnie; & toute la France la doit remercier de cette condescendance, puisque nous devons toujours voir avec joie une telle mere avec un tel fils. Elle aime présentement le jeu, & y donne quelques

heures du jour. Ceux qui ont l'honneur de jouer avec elle, disent qu'elle joue en Reine, sans pussion, & sans empressement

pour le gain.

La Reine est de même fort indifférente pour la grandeur & la domination. Sa naissance l'a élevée tout d'un coup; elle tient tout le reste indigne de ses desirs, & jamais les défauts de Catherine de Médicis ne feront les siens. Cette grande Reine n'a pas le même sentiment sur l'amitié, elle aime peu de personnes; mais celles à qui elle donne quelque part en l'honneur de ses bonnes graces, se peuvent vanter d'être fortement aimées. Notre fexe a eu cet avantage, de lui avoir donné dans sa jeunesse des savorites qui ont occupé son cœur par un attachement fort grand & fort sensible. La mort du Roi son mari lui ayant donné par sa Régence un sceptre à soutenir, elle a été obligée de donner son amitié à une personne dont la capacité la pût soutenir, & dans laquelle elle pût rencontrer le confeil avec la fidélité, & les services avec la douceur de la confiance. Dans tous ses différents choix, & particuliérement par le dernier, elle a fait voir à toute la terre combien elle aime noblement, & que son cœur n'est capable d'aucune foiblesse, ni d'au-

cun changement, quand une fois elle est persuadée qu'elle fait ce qu'elle doit faire. Selon ce que je dis, il semble que la Reine étoit née pour rendre par son amitié le feu Roi son mari le plus heureux mari du monde; & certainement il l'auroit été s'il avoit voulu l'être; mais cette fatalité qui sépare presque toujours les cœurs des Souverains, ayant éloigné de la Reine celui du Roi, l'amour qu'elle n'a pu donner à ce Prince, elle le donnoit à ses enfants, & particuliérement au Roi son fils, qu'elle aime passionnément : le reste des personnes qui ont l'honneur de l'approcher, ne fauroient fans présomption, & fans une vanité bien mal sondée, se vanter d'être aimés d'elle: ce bien n'est réservé que pour les élus; mais elle les traite bien, & toutes, chacune selon leur mérite, en reçoivent un assez savorable accueil pour les obliger à une grande fidélité à fon service, & à beauconp de reconnoissance envers elle. Sa bonté en cette occasion tient la place de la tendresse, dont elle ne fait pas une fort grande profusion aux pauvres mortels; mais les choses qui viennent d'elle, & qui en ont seulement quelques apparences, font d'un prix inestimable, tant par leur rareté que par l'excellence de la personne de qui on les reçoit.

Si elle n'est pas si tendre pour ceux qui ont l'honneur de l'approcher, elle est sure & secrete à ceux qui se confient en elle. Son procédé est honnête & obligeant. Du côté de la fidélité, elle se renserme dans les mêmes bornes que les particuliers. Elle entre dans les chagrins de ceux qui fouffrent. Ceux pour qui elle a de la bonne volonté trouvent en sa douceur de la confolation, & ses oreilles paroissent si attentives au foulagement des misérables, qu'il semble que son cœur tout indisserent qu'il est, y prend aussi quelque part. Il me paroît qu'elle n'est pas assez touchée de l'amitié qu'on a pour elle : mais comme les Rois entendent de tous un même langage, & qu'il est difficile de discerner la vérité d'avec le mensonge & l'artisice, il est assez excusable, & même selon la raison, de ne se pas laisser aisément persuader sur une chose qui, de sa nature, est sort trompeuse. Elle hait ses ennemis de la même façon qu'elle aime ses premiers amis. Par son inclination, elle se vengeroit volontiers : elle feroit capable de porter bien loin ses ressentiments; mais la raifon & sa conscience la retiennent, & souvent je lui ai oui-dire qu'elle a peine à se vaincre là-dessus. Elle se met rarement en colere : sa passion ne la domine pas; elle

n'éclate par aucun bruit indécent à une Princesse, qui commandant un Royaume, doit se commander elle-même; mais il y paroît à ses yeux, & quelquesois elle en a donné quelques marques par ses paroles: De ma connoissance elle n'en a jamais été vivement touchée que pour les intérêts de la Couronne contre les ennemis de l'Etat & du Roi son sils: & par conséquent je puis dire ne l'avoir vue en cet état que par des sentiments dignes de

louange.

La Reine est naturellement libérale, elle est capable de donner avec profusion, & en beaucoup d'occasions elle en a donné des marques. Elle n'est jamais incommodée de ceux qui lui demandent du secours dans leur nécessité; & ce qu'elle leur donne, elle le donne avec joie; mais comme elle néglige les richesses pour ellemême, elle néglige aussi d'en donner aux autres. Une des plus belles qualités que j'ave reconnues en la Reine, c'est la fermeté de son ame : elle ne s'étonne point des grands périls; les choses les plus douloureuses, & qui ont le plus agité son ame, n'out pu apporter du trouble sur son visage, & ne lui ont jamais fait manquer à cette gravité qui fied fi bien aux personnes qui portent la Couronne. Elle est in-

rrépide dans les grandes occasions; & la mort, ni le malheur ne lui font point de peur. Elle foutient fon opinion sans se relâcher, quand une fois elle la croit bonne; & sa fermeté va au-delà des raisons que la politique fait dire aux personnes passionnées : de-là procede qu'elle ne s'étonne point des discours du vulgaire : elle trouve dans fon innocence & dans sa vertu, sa sûreté & sa consolation; & pendant que la guerre civile a fait contre elle ce que la malice & l'envie ont coutume de produire, elle a fort méprifé toutes leurs attaques. Elle est toujours égale en toutes les actions de sa vie : toutes ses années & ses journées se ressemblent : elle observe continuellement une même regle, & nous l'avons toujours vue faire les mêmes choches, soit dans ce qu'elle rend à Dieu par devoir, ou ce qu'elle donne au monde par complaisance. Elle est tranquille, & vit sans inquiétude; elle ne puise ni dans le passé, ni dans l'avenir, aucun souvenir, ni aucune crainte qui puisse troubler son repos: elle pense senlement, selon le conseil de l'Evangile & l'avis des Philosophes, à passer sa journée, goûtant avec douceur le bien qu'elle y trouve, sans se plaindre du mal qu'elle y rencontre.

330 XLV. PORTRAIT DE MADAME

La pensée de la mort ne l'étonne point, elle la regarde venir sans murmurer contre sa fatale puissance, & il est à croire qu'après une fort longue vie, elle recevra cette affreuse ennemie des hommes avec une grande paix. Je souhaite que cela soit ainsi, & qu'alors les Anges en reçoivent autant de joie, que les hommes auront sujet d'en ressentir de tristesse.

XLV.

Portrait de Madame la Duchesse d'Épernon, sous le nom de Stivanire, fait par Madame de Choist.

Près avoir examiné toutes les chofes capables de me divertir dans ma
folitude, je n'en ai point trouvé qui me
pût être plus agréable que de travailler
au Portrait de la Bergere Sylvanire; mais
comme c'est mon coup d'essai, si vous
ne le trouvez pas parfaitement ressemblant, regardez-le du côté de l'amitié que
j'ai pour elle, & n'y recherchez point la
persection de l'art. Avant que de commencer, il est bon que vous sachiez le
talent particulier que les Dieux m'ont

donné, qui est que l'amitié que j'ai pour les gens m'éclaire & ne m'aveugle jamais : de sorte que je vois tout ce qui se peut voir dans les personnes que j'aime.

La Bergere que je vous veux dépeindre, est de taille médiocre, plus grande que petite, si bien proportionnée, que jamais personne n'a eu un si bon air, ni meilleure grace en tout ce qu'elle fait. Elle a le tour du visage admirable; & sans être fort belle, les Espagnols pourroient dire d'elle qu'elle a le je ne sais quoi. Ses yeux ne font ni grands ni pctits; mais affez doux; fon nez est fort bien fait; sa bouche n'est point fort petite; mais elle est incarnate, & les levres fort unies. Elle a les bras fort beaux, & les mains bien faites, & fort nobles. Quant aux qualités de son ame, il semble que ce soit pour elle que soit fait ce Vers de Voiture :

Son cœur de Reine, & sa grande beauté.

Et l'on peut ajouter que les Reines qui auroient le cœur fait comme elle, mériteroient fans doute les autels qu'on leur dresse quelquesois avec injustice.

Cette illustre Bergere est née courageufe sans témérité, hardie sans insolence, & bienfaisante sans vanité, aimant à faire

du bien; & si sa fortune répondoit à son inclination, elle répandroit de grandes bénédictions sur tout ce qui l'environne. Elle est siere, mutine & assez aisée à sâcher, paroissant à l'extérieur plus douce qu'elle n'est en esset, fort indissérente pour toutes les choses qui ne la touchent point, s'ennuyant presque de tout ce qui divertit les autres; ce qui me fait prévoir que l'avenir lui prépare ou un grand calme dans la dévotion, ou des chagrins insupportables dans la vieillesse. Mais comme elle a toujours servi Dieu, j'espere qu'il ne l'abandonnera pas. Elle est assez fine; mais si éloignée de tromper personne, que cela la met en état de pouvoir être trompée, jugeant de la probité des autres par la sienne. Elle n'est pas assez désiante, & j'ai remarqué dans sa vie, que qui la veut tromper, le fait affez facilement. Elle n'aime nullement que l'on se mêle de ses affaires, aussi n'aimet-elle pas à se mêler de celles des autres. Elle est si libérale que je craindrois pour elle, si elle pouvoit disposer de son bien, qu'elle n'en usât comme les Capucins, qui ne gardent rien pour le lendemain. Elle est naturellement la meilleure & la plus vigoureuse amie du mon-de; & s'il arrive qu'elle n'en donne pas

des preuves éclatantes à ses amies, il faut nécessairement croire qu'elle a été corrompue par quelque méchant conseil: sa pente naturelle étant telle, que ses amies n'ont rien à y fouhaiter de plus généreux ni de plus fidele. Enfin, la Bergere étoit d'une meilleure fortune que n'est la sienne.

XLVI.

PORTRAIT de Madame de CHOIST, sous le nom de la CHARMANTE Exilée, fait par Mademoisel-LE, le second jour d'Octobre 1658.

J'Avois toujours hésité à faire votre Portrait; car il y a tant de bien à dire, qu'étant dans le milieu de Paris tenant votre cour composée des plus grands Princes & Princesses qui soient au mon-de, & de tout ce qu'il y a de plus hon-nêtes gens de tout sexe, l'on auroit cru sans doute que je ne me serois pas con-tentée de vous la saire par mes visites, mais que je voulois encore vous la faire par mes écrits. Je pense que l'on n'aura point ce soupçon de moi, si je le sais maintenant que vous êtes exilée, & que c'est un état auquel on cherche peu à plaire aux gens, & où l'on ne se presse guere à donner de l'encens. Je crois même que la vapeur n'en sentiroit rien, & que le seu ne voudroit pas brûler. Ainsi pour montrer que mes sentiments sont plus purs & plus échaussés pour vous, que l'élément de tous qui l'est davantage, j'ai été bien-aise de prendre ce temps pour faire votre Portrait, dans lequel je parlerai de vous sans flatterie; & j'y mettrai tout ce que je connois de bien & de mal en vous, avec autant de franchise & de sincérité que j'ai fait dans le mien propre.

Je ne dirai pas comme Madame de Bregis, que vous avez le nez d'une juste proportion; mais je dirai bien que je le trouve beau, car j'aime fort les grands nez, & la raison s'en voit en me regardant, sans que je le dise. Votre teint est fort uni, il est aussi blanc & aussi vis qu'une brune le peut avoir, aussi-bien que votre bouche qui étoit d'agréable forme avant que vos incommodités eussent terni la couleur de l'un & de l'autre. Vos cheveux sont d'un sort beau noir, & l'on ne vous peut voir sans dire que vous avez été la plus belle & la plus

agréable brune de notre siecle. J'ai oui

dire que la Reine le jugeoit ainsi, & qu'elle disoit que vous dansiez parsaitement bien; ce que je crois mal aisément, parce que vous aimez peu à marcher; & pour bien danser, il faut bien marcher. Pour votre gorge, vos bras & vos mains, je ne les ai vus que depuis vos maladies; mais leur blancheur me fait croire qu'il n'y manque que de la graisse, & que quand vous en aviez tout cela étoit beau. Votre taille est de celles sur lesquelles il n'y a rien à dire, n'étant ni belle, ni laide. Mais venons à votre esprit; car vous l'aimez beaucoup mieux que votre corps: vous l'avez vif, brillant & agréable plus que personne que je connoisse: vous parlez bien, délicatement & juste: personne ne fait plus galamment ni plus plaisam-ment un récit que vous : vous avez un grand charme pour la conversation, quoique vous ne soyez ni railleuse, ni médifante. Jamais personne n'a décidé avec tant d'autorité sur toutes choses & sur toutes sortes de gens que vous; je ne dirai pas si c'est toujours à propos; car vous favez qu'il n'y a point de regles si générales qui n'ayent leurs exceptions : ainsi je pense que pour dire la vérité, ceux de qui vous décidez avantageusement louent non-seulement votre esprit, mais encore

votre jugement: mais ceux pour qui vos décisions ne sont pas favorables, ne parlent que de votre vivacité. Vous êtes charitable aux pauvres; excitez vos amis de l'être. Vous n'êtes pas chiche de donner de bons conseils sur la dévotion, & de faire des Sermons avec beaucoup d'éloquence; ils profitent à ceux qui y sont disposés, & sont inutiles aux autres; mais ceux de St. Augustin sont le même effet, quoiqu'ils soient meilleurs, quand ils ne trouvent pas la matiere prête; & c'est Dieu qui étant l'Auteur de tout, forme les choses comme il lui plaît. Cette même raison est à donner à ceux qui diroient que vous prêchez, & ne pratiquez pas; car entre nous vous ne faites pastout ce que vous dites. Vous voulez être dévote; mais apparemment l'heure n'est point venue, vous ne l'êtes pas, & la grace n'est pas la dominante en vous. Le jeu est une passion sigrande, qu'elle pourroit quelquesois lui tenir tête; car vous m'avouerez qu'il a un grand pouvoir sur vous, & vous savez bien ce que j'en ai toujours dit. Vous aimez le monde furieusement, & les gens choisis; les fâcheux vous sont insupportables; & si vous ne faites pénitence en ce monde, je ne doute pas qu'en l'autre vous ne foyez quelques années avec tous

les fâcheux & les fâcheuses du Purgatoire, si ce n'est que le séjour de Balleroi & les Nobles de la Province n'y suppléent; ainsi les divinités de ce monde, d'accord avec celles de l'autre, auront commué votre peine. Voici un Portrait où il y a bien des perspectives & des lointains; mais comme je l'envoye à la campagne, l'on peut croire que ce sera pour mettre sur quelque cheminée ou dans quelque galerie. Vous aimez à parler, comme j'ai déja dit, quoique vous foyez mélancolique, votre tempérament l'étant au dernier point. Vous avez beaucoup d'amis, & vous en croyez avoir encore davantage: ce n'est pas que vous ne soyez fort défiante & fine; mais c'est que vous avez bonne opinion de vous. Vous avez assez de vanité & de présomption; mais cela est bien fondé, à ma fantaisse. Vous aimez que l'on fasse cas de vous. Je ne sais sa vous êtes intriguante, & si vous vous mêleriez volontiers de choses au-dessus de vos forces; car je me défie tant des miennes, que je ne les croirois pas capables de pouvoir juger sur une matière si délicate, & dans une telle conjoncture où je ne voudrois pas vous blâmer, & où je ne voudrois pas aussi démentir des gens à qui je dois toute sorte de respect; ainsi je Tome VIII.

338 XLVI. PORTRAIT

n'en dirai rien; c'est assez d'avoir tiré l'épée une fois contre eux, & même trop. Pour la galanterie, vous l'aimez fort aux Messieurs; pour aux Dames, je vous en ai vu blâmer quantité. De dire si vous l'avez aimée pour vous, je n'en sais rien, ne vous ayant connue qu'en un temps où vous ne l'aimiez pas. Je pense que voilà un fort beau Portrait, & il ne s'en trouvera pas un qui traite de plus de choses. D'ordinaire les Peintres ne sont pas universels; ceux qui font des paysages, font mal la ressemblance : les uns sont des fleurs & des fruits; les autres des bêtes, des batailles, des naufrages & des perspectives. Pour moi, sans avoir jamais examiné quel est mon talent, j'en peins de toutes les manieres, & je n'en ai point encore fait de si hardi que celui-ci; car il y a de tout un peu, & c'est assez pour saire fort mal tout ensemble; mais j'espere que vous en excuferez les défauts fur la bonne intention.



XLVII.

PORTRAIT d'un VIEILLARD inconnu, à une belle & bonne Religieuse du Pont-aux-Dames.

DUISQUE la regle févere de votre couvent me défend l'entrée de votre cellule, au moins, Madame, fouffrez que mon Portrait y soit reçu, asin que vous l'ayiez fouvent devant les yeux pour en corriger les défauts, & le mettre en état que je puisse savoir de quelle sorte vous desirez que je vive dans la retraite que je veux faire en votre hermitage, à l'exemple de ma belle-mere qui s'imagine déja être dans le Paradis, tant elle reçoit de satisfaction en cette demeure, où je veux aller suivre le contre-pied du vice; ainsi que dans le monde, j'affecte de prendre le contre-pied de l'impertinente mode de ce temps, à la façon que ma plume le va dépeindre. Je suis un vieillard assez raisonnable, fort chauve, & ne pouvant fouffrir de perruque, quoique chacun s'en serve à présent : si peu qu'il me reste de cheveux gris & courts, je les sais bouillir pour les tenir secs & frisés, aimant mieux la commodité, que la parure de longs P ij

coins enfarinés & engraissés de pommade. Je suis dans une vigoureuse santé, parce que je sais le contraire des ordonnances des Médecins. J'aime la bonne chere avec le honnêtes gens, sans la pousser dans la crapule; de sorte que je ne souffre aucune incommodité de goutte, gravelle, ni autre infirmité naturelle, quoique j'aye près de soixante & dix ans. Je ne ménage point ma vieillesse, crainte de vivre jusqu'au décrépite. Mes plaisirs ne sont jamais semblables, je les prends de tous côtés; & contre l'ordinaire des vieux critiques, je m'accommode au temps: ce qui me donne les entrées dans les cabinets, & me fait souhaiter dans la compagnie des plus grands Hommes. Je n'aime pas la fade complaisance, & je me délecte d'émouvoir la conversation par quelque agréable discours, où je suis fort opiniâtre. J'ai quitté la suite ordinaire de la Cour, pour en tirer mes avantages. Les principaux Ministres de l'Etat sont si satisfaits de ma conduite dans Paris, que j'en fuis plus gratifié dans mon libertinagne, que lorsque j'étois Courtisan plus assidu. Je vis avec mes amis sans cérémonies, & ne leur fais aucune visite & compliments, crainte qu'elles me soient rendues. Je n'approuve pas les vieilles maxi-

mes, ce qui m'a dégoûté de lire les anciens Auteurs, & me suis fort étudié à considérer le grand Livre du monde, où j'ai fait figure en quelques endroits: & dans mon agréable ignorance, j'ai com-posé des bagatelles en prose & en Vers assez divertissantes. Les Dames me considerent encore plus néanmoins pour s'en fervir de confident que de galant; & celles dont la beauté est considérée des grands Seigneurs, ne m'ont jamais touché, pour la peine qu'elles donnent à conserver; & je fais état de ce qui n'est point vu du Public, comme d'un trésor caché. Je crains d'être pris au mot, & je cherche à présent mon divertissement avec les plus retirées : ce qui me fait résoudre de quitter les grandes compagnies pour aller près de votre Hermitage, où je me promets de prendre le contre-pied de toutes les délices de la jeunesse de ce siecle. Jugez, Madame, par ce Portrait, si j'en fuis digne.



XLVIII.

Portrait du Roi, écrit à Parisle septieme Octobre 1658.

PAR MADEMOISELLE.

EPUIS que c'est la mode de faire des Portraits, j'en ai vu quelquesuns du Roi; mais je n'en ai vu aucun fait à ma fantaisse. Il est vrai que c'est un sujet si digne, qu'il est difficile que personne le puisse traiter assez dignement. Il n'y auroit que lui feul, s'il s'en étoit voulu donner la peine. L'on pourroit dire fur cela ce que les Prédicateurs disent des trois Personnes divines, qu'il n'y a qu'elles qui se puissent donner les unes aux autres les louanges qu'elles méritent: aussi il n'y a que le Roi qui puisse parler de lui. Néanmoins cette même comparaison justifie assez l'entreprise que je fais de son Portrait; car puisque les plus impénétrables mysteres de notre foi font souvent traités par des personnes médiocres, & qu'il est permis aux mortels de parler de la Divinité, il me semble que j'ai quelque chose d'affez relevé pour pouvoir parler de celle de ce monde, & que l'éclat que j'en tire ne me servira pas seulement pour m'élever au-dessis du reste des créatures; mais qu'elle me donnera les plus belles lumieres pour me bien acquitter envers elle de tout ce que je lui dois, & une particuliere en ce rencontre pour bien saire son Portrait.

La taille de ce Monarque est autant par-dessus celle des autres, que sa naissance aussi-bien que sa mine. Il a l'air haut, relevé, hardi, fier & agréable, quelque chose de fort doux & de majestueux dans le vifage; les plus beaux cheveux du monde en leur couleur & en la maniere dont ils sont frisés. Les jambes belles, le port beau & bien planté. Enfin, à tout prendre, c'est le plus bel homme & le mieux fait de son Royaume, & assurément de tous les autres. Il danse divinement bien, aime les ballets, & s'en acquitte comme de la belle danse. Ce divertissement sied bien aux Rois, & ils font toujours loués de s'y occuper; parce qu'ils montrent leur adresse, & que c'est donner matiere aux peuples de les louer. Il est même de la politique de témoigner leur vouloir plaire par-là: les Empereurs Romains en usoient ainsi; ils se divertissoient souvent aux spectacles; quittant leurs affaires dans le semps que l'on avoit accoutumé d'y aller,

& s'en faisant une de n'y pas manquer. Il s'adonne fort à tous les jeux d'exercice, & y réussit fort bien, tire en volant plus adroitement que qui ce soit. Quant à celui de la guerre, il sait depuis le métier d'un simple soldat, jusques à celui d'un Général d'armée, & en parle avec autant de capacité que faisoit le feu Roi de Suede. Il témoigne la plus grande passion du monde pour la guerre, & est au désespoir de ce qu'on l'empêche d'aller aussi souvent qu'il voudroit aux oceasions, quoiqu'il n'y aille que trop au gré de ceux qui favent combien sa personne est précieuse à l'Etat. Il a autant de courage que l'on en peut avoir, & l'on est fort aise d'avoir eu lieu de connoître par ses actions, que si par un même malheur que Henri IV, il avoit été obligé de reconquérir son Royaume, il s'en seroit aussi-bien démêlé que lui par sa bravoure & par sa conduite. J'ai oui-dire qu'en cette derniere campagne il encourageoit à bien servir & les Officiers & les soldats par son exemple, & que rien n'est plus vigilant, ni plus soigneux que lui. Sa santé correspond bien à fon inclination; car elle est aussi forte & aussi vigoureuse qu'il est nécessaire qu'elle soit pour résister aux fatigues de la guerre. Son abord est froid: il parle peu; mais aux personnes avec qui il est samilier, il parle bien juste, & ne dit rien que trèsà propos; raille fort agréablement, a le goût bon, discerne & juge le mieux du monde, a de la bonté naturelle, est charitable, libéral, joue en Roi, & ne sait

nulle action qui n'en soit.

Il a fort bon sens pour les affaires, parle bien dans ses Conseils, & en public, quand il est nécessaire. Il sait fort bien l'Histoire, en parle à propos, loue ce qui est à louer de ses Prédécesseurs, & en retient ce qui lui est nécessaire pour s'en servir dans les occasions. C'est aussi la plus belle science que puissent avoir les Rois, que la connoissance de leur pays, du bien & du mal de leurs Ancêtres; car l'on se corrige sur les défauts des autres, & l'on se rend plus parsait sur leurs bonnes qualités, le temps apportant toujours de la po-litesse, & de l'augmentation au mérite, dont les peuples ressentent de favorables effets. Lorsqu'on l'a peint en Berger, l'on a dit qu'il étoit propre à gagner le prix du hameau; mais qu'il ne s'en soucioit pas: pour moi je suis persuadée qu'il est fort propre à être galant, & il est assez tourné de cette maniere; mais je pense que ce qui l'en empêche, c'est qu'il a le goût si délicat, qu'il ne trouve point de belle-

tournée à son point, & que celles de ce temps ne le sont pas assez pour lui. C'est encore sur quoi on le peut louer de se connoître si bien en beauré : aussi est-il juste qu'un Roi foit plus délicat qu'un Berger. Pâris donna la pomme, parce qu'il en trouva à sa fantaisse; il n'en trouve point à la sienne : il fait bien de ne suivre l'exemple de personne, étant fait pour en donner aux autres. Il a beaucoup de piété & de dévotion; elle est d'exemple & d'édification, & tout comme il la faut pour être suivie, n'étant point trop austere ni rop févere : il a aussi été élevé de bonne main, puisque la Reine sa mere est la Princesse du monde dont la dévotion est plus solide & la plus admirable; aussi en voiton des effets, puisque toutes les graces & les bénédictions de Dieu sont répandues, & fur la personne du Roi, & sur son Etat, dont les prospérités donnent bien lieu de dire que le jugement du Roi paroît en la confiance qu'il a en Monsieur le Cardinal, puisque rien n'égale ses soins pour zoutes choses, & les fait si heureusement réussir par sa pénétration. Ensin, le Roi mérite d'être, comme il est, l'amour de ses peuples, la vénération de toute sa Cour, & la rerreur de ses ennemis.

CALIFORNIA DE RECENSION E PRODUCTOR DE LA CONTRACTOR DE L

XLIX.

PORTRAIT de NESTOR.

J'Avois cru jusques ici que l'inven-tion des Portraits étoit une chose nouvelle; mais affurément elle ne l'est pas. Dans l'un des Livres des Amadis, (je ne fais si c'est dans l'onzieme ou douzieme) il y en a un du Prince Falange d'Ast, le plus poli & le plus galamment écrit qu'il se puisse; & je désie tous ceux qui en ont fait, soit Auteurs, ou Dames, (car il me semble qu'il y en a assez qui ont réussi en ce genre d'écrire) d'en faire de plus juste, & assurément en cela Amadis est fort à la mode. Quelle joie ce seroit pour beaucoup de gens, s'il y avoit une Urgande, c'est-à dire, pour ceux à qui elle seroit du bien! car pour les autres, je crois que ce leur feroit une grande douleur; mais comme d'ordinaire l'on ne cherche guere que du bien pour soi, & que la charité est de toutes les vertus la moins pratiquée, & sur-tout à la Cour, l'on croira aisément que je n'ai pas l'esprit rempli de ces enchantements qui ne produisent que seux & flammes qui exterminent, & rendent les Dieux ministres de nos vengeanges. Je ne

demande que des palais enchantés, que des douceurs & du repos, & pour moi, & pour mes amis. Mais je m'emporte fort dans des fictions poétiques, & personne ne lira l'exorde de ce Portrait, qui ne croye qu'après avoir dit de si grands mots, je ne fusse dans un enthousialine tout propre à faire un Poëme héroique, & que ce seroit plutôt mon style que de travailler en bucolique. Je tromperai les Lecteurs; car je me vais rabattre à une très-médiocre prose, pour faire le Portrait d'un homme qui mérite bien que l'on en dise tout le bien que l'on y connoît. C'est une vraie humeur de Romain : assurément il en a beaucoup de bonnes qualités; & s'il me venoit dans l'esprit le nom de quelqu'un de ces grands Consuls, je le lui donnerois; mais ma mémoire me manquant, je lui-donnerai celui de Nestor, ayant lu depuis peu dans Aristippe une chose qui lui convient tout à-fait, sur ce qu'il dit qu'Agamemnon disoit touchant la dissiculté qu'il y avoit de trouver des Conseillers fideles pour servir les Princes, qu'entre mille il ne se trouvoit pas un Nestor, & qu'un Nestor valoit un Royaume entier.

Notre Nestor donc est d'entre deux tailles, d'une mine médiocre, les épaules hautes, du reste assez bien fait : il a la tête

d'une bonne grosseur pour y avoir du jugement, un fort grand front, large & dégarni de cheveux, la tête presque chauve, le peude cheveux qu'il a font cendrés. Les physionomistes trouvent que c'est comme il faut avoir la tête pour l'avoir bonne, & disent qu'ordinairement les gens aussi mal coëffés que celui dont je parle; font fort habiles; & presque tous les grands personnages de l'Antiquité étoient de cette maniere: beaucoup des plus grands Ministres qui ont été en France, & dont on voit les Portraits, ont tous la tête dégarnie de cheveux. Il a le nez aquilin, les yeux bleus, le visage olivâtre, l'air mélancolique; tout cela est assez d'un honnête homme; quelque chose de sier, & même plus qu'il ne lui appartient; l'esprit vif & pénétrant pour les affaires, lent pour la conversation, quoiqu'il l'ait agréable; parle peu, à moins que de connoître beaucoup les-gens; fait mal aisé-ment connoissance, est d'humeur retirée; s'applique fort quand il veut; mais naturellement il est paresseux; a de l'ambition, mais modérée; ne la voudroiz pousser que par les belles voies; est ennemi des bassesses & de la servitude, à moins qu'elle ne lui plaise, & est en état de s'en passer, & de n'en prendre point autre-

ment. Il ne connoît point d'intérêt que celui de ses amis, pour les servir: il seroit libéral s'il lui convenoit de l'être, & le confeilleroit toujours à ceux à qui il convient : il est charitable; car il convient à tout le monde de l'être. Il connoît Dieu, le fert, le prie & le craint, parce qu'on le doit, par la vénération qu'il a pour les Saintes Ecritures, & non pas par foiblesse, comme beaucoup d'autres gens; lit les bons Livres; étudie, en ayant présentement le temps. Il est plus propre qu'homme du monde à faire une retraite, & à vivre comme les anciens Peres de l'Église. Il n'est pas extraordinairement savant, ayant eu de jeunesse des emplois & des occupations qui ont interrompu fes études. Il connoît le monde & la Cour, sait comme l'on y vit, entend les affaires du dedans & du dehors du Royaume; écrit parfaitement bien, & assurément il seroit capable de faire de beaux Livres. Comme l'on peut aussi bien servir Dieu dans le monde que dans le désert, je me perfuade que cette pensée lui fera souvent combattre l'attachement qu'il y pourroit avoir, & que le Prince du monde n'emportera en lui aucun avantage fur celui du Ciel, puisqu'il y fera mieux son salut que dans la retraite, la vie qu'il mene en étant

une perpétuelle pour lui. Il est colere quoiqu'il paroisse tempéré; mais ce sont des feux de paille : il est assez aheurté en fon sens, & même cela pourroit alier jusques à l'opiniâtreté : il n'en a point dans la haine; car c'est l'homme du monde qui en a le moins pour ceux qui lui ont fait le plus de mal, il feroit prèt de les fervir si l'occasion s'en présentoit. Il est sens peur; je l'ai vu menacé de foudres & de tonnerres, qui font choses inévitables, & les attendre avec toute la tranquillité possible, se persuadant que la divine Puissance n'agissant qu'avec justice, arrêteroit le bras de ceux qui ne la gardent pas ainsi qu'el-le. C'est l'esprit du monde le plus pacisi-que, & ennemi de ceux qui ne le sont pas, évitant de converser même avec les gens contrariants, parce que ce procédé lui fait de la peine. Jamais homme n'a été plus éloigné de l'intrigue, & les humeurs intriguantes lui font insupportables: il est fensible pour ses amis, reconnoissant aux obligations, ferme dans l'adversité, & supporte les disgraces & les déplaisirs de la même maniere qu'il seroit la bonne fortune, de laquelle il est incapable de se prévaloir. Il n'est pas mésiant; & s'il se consie à peu de gens, il ne garantit jamais rien, tant il a peur de tromper les autres

352 L. PORTRAIT DE MADAME

fous la bonne foi d'autrui; car pour lui il n'en manqua jamais à personne : on pourroit aussi avoir la même consiance en cenx de qui il répondroit, qu'en lui; car il se connoît fort bien en gens, & Agamemnon pourroit dire de ceux-là, qu'il se trouveroir plus d'un Nestor.

L.

Portrait de Madame de Thiance, fait à Lyon le 30 Novembre 1658.

PAR MADEMOISELLE.

N s'étonnera que je fasse mon Portrait en l'état où je suis, puisqu'il faut avouer que je suis un peu changée, & que d'ordinaire l'on n'aime pas à se montrer de cette sorte quand on aime sa beauté. Mais deux ans de Province m'ont appris à ne m'en pas soucier; les réslexions que j'ai faites pendant ce temps là m'ont sait connoître qu'il saut commencer à se détacher du monde par soi-même, & que quand mon visage seroit changé, c'est de quoi je ne me dois pas mettre en peine. Au contraire, je dois être bien aise que l'on remarque ce changement, pour-

vu que l'on s'apperçoive des autres qui font moins visibles, & qui me seront sans doute plus avantageux, puisqu'ils plairont à toute ma famille, pour laquelle je veux avoir autant d'égard à l'avenir, que j'en ai eu peu par le passé; mais jeunesse & sagesse s'accordent rarement ensemble, & ce proverbe a été, je crois, fait pour moi. Ainsi par mon propre aveu, l'on pourra juger de mon changement; & si quelque jour après une longue vie, que j'espere passer en bonne Chrétienne, je mourois en opinion de sainteté, j'aurois un Prélat d'une haute vertu pour témoin de mes bonnes résolutions, qui auroient été exécutées, & qui auroient eu une si bonne sin.

J'ai pris le dessein que j'ai de devenir dévote, en lisant les œuvres de S. Augustin; j'ai toujours eu une particuliere dévotion pour lui, tant à cause de son esprit & de sa fainteté, que par le rapport qu'il y a de sa conversion à celle des gens qui vivent dans ce siecle: c'est par lui que j'espere de réussir à la mienne; mais il m'inspire tant de sentiments d'humilité, que je crains que mon Portrait n'en soit moins ressemblant. J'ai l'air de ce que je suis née, c'est-à-dire, d'une Demoiselle de très-grande qualité, & je me serois bor-

née à n'être que cela dans un temps autre que celui-ci; mais maintenant je puis dire fans vanité que je suis Princesse, & la quantité de Souverains dont je suis des-cendue en sont soi : mais il vaut mieux laisser dire cela aux autres. Je dirai seulement que les alliances de la Maison avec celle des Ducs de Guyenne, des Comtes de Limosin & de Poictiers me laissent assez croire que je suis venue de Rosanire, fille de Policandre, Roi des Pictes. Jugez après cela si j'ai bon air, & si je l'ai haut: aussi m'en fait-on la guerre, & ce sont de ces guerres qui ne déplaisent pas. Rofanire s'habilloit quelquefois en Bergere avec Galatée, & prenoit plaisir de se promener avec celles qui habitoient sur les bords du Lignon : apparemment elles filoient leurs quenouilles, & c'est un de mes plaisirs. Je suis aussi familiere avec les petites gens que l'étoit cette Princesse de qui j'ai l'honneur de descendre. L'on dit que j'ai les yeux beaux, doux, & l'on juge de mes regards selon que l'on m'aime. J'ai les dents belles, & la bouche aussi, le nez bien fait, & le ris agréable, la gorge belle, les mains admirables, la mine mélancolique, quoique j'aye l'humeur fort gaye. L'on a même dit que j'étois emportée lorsque j'étois plus jeune que je ne suis : ce n'est pas que je ne le sois encore assez pour être belle; mais j'ai assez d'âge pour être sage. Quant à la galanterie,

> L'on saura que Maman mignonne Se pique de Femme de bien, Et semme qui pour moins que rien Etrangleroit une personne.

J'ai l'esprit agréable & divertissant, & l'on s'ennuye rarement où je suis. Je crois être assez plaisante, au moins la petite sille du Igrand Euric me l'a souvent dit. Je danse mal, & en cela je ne ressemble pas à Madame ma bisaïeule, trisaïeule, ou quintaïeule. Il n'y a chanson au monde que je ne sache, rien n'égale ma mémoire; & si j'avois voulu l'employer à des choses plus solides, peut-être y auroisje réussi de même; mais comme l'on sait que la mémoire & le jugement, selon le commun dire, sont discordants, l'on en jugera comme l'on voudra: pourtant je sais quelques fragments de l'Histoire, & celle de François I m'a plu sur toutes; le titre que Marot lui donne me paroît assez juste.

Roi plus que Mars de gloire environné, Roi le plus Roi qui fut onc couronné.

356 L. PORTRAIT DE MADAME

Enfin, à tout prendre, je crois que j'ai beaucoup plus de bon que de mauvais, & l'on pourroit dire fur moi de certains Vers de Voiture:

Que qui ne verroit que mes Vers, Et ne connoîtroit mes revers, L'on m'aimeroit d'amour trop forte.

LI.

Portrait de Madame de Montatere, Religieuse, fait par ellemême, adressé à Madame la Marquise de Montatere sa bellesœur.

Ous ne pouviez, sans doute, ma chere sœur, me demander une marque de mon amitié plus difficile à vous accorder, que de faire mon Portrait. Pensez-vous que je vous sasse voir volontiers tous les désauts que je sens en moi, & que je sois bien-aise de me mettre au hasard de perdre votre estime, pour vous donner un léger témoignage de mon amitié? Et s'il arrive par hasard que je sois obligée à vous dire quelque chose à mon avantage, suis-je assurée qu'étant clair-

voyante comme vous êtes, vous en demeuriez d'accord; ou que si la justice vous empêche de le saire, vous expliquiez au moins mon erreur favorablement? En vérité, je n'avois que trop sujet de vous resufer, & peut-être l'eussé-je sait s'il cût été en mon pouvoir; mais ma volonté est absolument si soumise à la vôtre, qu'il n'y a point d'intérêt si puissant, que je ne sacrisse à la joie de complaire à une

fœur-aussi aimable que vous.

Les fentiments que j'ai pour Dieu feront le premier trait de cette peinture : je vous confessent qu'ils ne sont pas tels qu'ils devroient être, & que je souhaiterois; car quoique je le craigne infiniment, & que je pusse même dire que cette crainte me tyrannise, si ce terme s'accommodoit avec la douceur du joug de notre Seigneur, néanmoins elle n'est pas accompagnée d'une amour aussi forte qu'il le desire de nous. Vous aurez de la peine à le croire; & il est pourtant très-vrai que je sens une joie continuelle d'être attachée à son service d'une maniere particuliere : je vois mille amertumes dans le monde, & mille douceurs dans ma condition, qui me font remercier Dieu d'avoir quitté l'un pour l'autre dans un temps où je n'étois pas trés-capable d'en faire un juste discerne-

ment. Mais cette matiere est trop sérieuse pour être traitée plus au long dans un Ouvrage qui ne l'est pas extrêmement : je passe donc au reste. J'ai l'ame bonne, sans fard & sans malice; j'y sens de la fierté & de la gloire, qui iroit même trop loin si la raison ne l'arrêtoit; & elle me rendroit non-seulement tout mépris, mais même toute supériorité insupportable, si l'esprit de ma profession ne me les faisoit fouffrir. Sur-tout, je suis fort sensible aux avantages de ma maison, & je les desire plutôt pour fatisfaire mon humeur, que pour l'intérêt de mes parents. Je suis libérale jusques à la prodigalité : le plaisir de posséder les choses m'est sans comparaison moindre que celui de les donner. Jugez, ma chere sœur, combien ma pauvreté me fait fouffrir, puisqu'elle me prive de cette satisfaction. J'ai le cœur fort tendre à la compassion, jusqu'à en être malheureuse; car le mal de tout le monde devient le mien, par la pitié que j'en ai. J'ai du courage, & même assez pour entreprendre les choses les plus difficiles, pourvu que je sache qu'elles soient bonnes & justes; car personne n'a jamais été plus timide que moi à faire le mal: je crois que c'est plutôt par la crainte du blâme & de la censure, que par l'aversion du mal même; aimant mieux me priver de toute forte de satissaction, que d'en recevoir le moindre reproche. Ma réputation m'est infiniment chere, & il n'y a que les offen-fes qu'on m'y peut faire que j'aye de la peine à pardonner, c'est-à-dire, à oublier; car de m'en venger, je n'en suis point capable, & le plus grand mal que je sasse à mes ennemis, c'est de les mépriser. Je fuis aifée à facher; mais plus aifée encore à appaiser. J'ai de la peine à me rendre à la vérité, quand je me suis engagée à foutenir une opinion qui lui est contraire; mais cette dissiculté ne résiste pas longtemps à la raison. Je suis fort reconnoissante; mais non pas assez pour aimer : je ne le fais que par inclination; mais j'ai une extrême joie de servir ceux qui m'ont obligée. J'aime tendrement & constamment; mais rarement; & quand je m'y fuis engagée, j'y apporte une complaisance & une confiance entiere, & j'en bannis toute jalousie : je veux être aimée de même. La folitude m'est fort agréable; je ne sais si cette inclination vient de mon naturel, ou si étant nécessaire pour le bonheur de ma profession, j'ai fait de nécessité vertu. Je ne sais de même à qui je dois le mépris que j'ai pour la plupart des divertissements de monde: mais il me semble qu'il m'est du monde; mais il me semble qu'il m'est

360 LI. PORTRAIT DE MADAME

naturel, & qu'en quelque état que j'eusse été, le bal, les collations, ni le Cours ne m'eussent pas charmée. Mon imagination me rend souvent malheureuse; car je me figure toujours les choses pires qu'elles ne sont; & quand le mal est arrivé, je le supporte plus patiemment que je n'en avois fait l'attente. Je suis crédule, hormis au mal que j'entends dire de la plupart du monde. Mes passions sont fort modérées; j'en excepte la tristesse, à laquelle je me laisse abattre pour des sujets assez médiocres; néanmoins je la resserre si bien au-dedans de moi, qu'il n'en paroît rien au-dehors. Je suis assez franche & ingénue : c'est moins par foiblesse que par une certaine bonté qui me fait juger que personne ne me voudroit nuire, non plus que moi aux autres; mais le secret de mes amis m'est néanmoins inviolable. Je ne hais pas à être louée, pourvu que les louanges qu'on me donne m'appartiennent; car la flatterie me fatigue. Mon humeur est assez gaye & fort égale, on me loue particulièrement pour ma douceur & pour ma civilité; mais ni l'une ni l'autre ne sont point à l'épreuve du mépris. Je suis fort paresseuse, je l'avoue fort franchement, depuis que j'ai appris un mot Italien qui favorise bien le parti des fainéants, è bella cofa

cosa di far niente: mais quand ce seroit un défaut, je vous ai vue si empêchée à l'excuser, lorsqu'on nous le reprochoit, que je ne crois pas que vous voulussiez me refuser une grace que vous avez assez souvent besoin qu'on vous accorde. On m'a tant dit qu'il me sied mal de mentir, & que je tremble en le faisant, que je ne le fais point du tout. Je ne manque point d'esprit, je l'ai vif & pénétrant : je parle facilement, & assez bien. Ma conversation est enjouée, & quelquefois assez spirituelle. Je n'écris point mal; mais je ne me faurois donner la peine d'écrire fort élégamment : ainsi mes premieres pensées sont les meilleures, n'en souffrant guere de secondes sur un même sujet. Je suis moins ignorante que la plupart des per-fonnes de mon fexe; mais ce que je fais ne sert qu'à me saire regretter ce que ma paresse m'a sait négliger d'apprendre. J'ai-me beaucoup la lecture : autresois les Romans faisoient mes délices, c'étoit dans le tempsqu'il m'étoit permis de les lire; maintenant les Livres plus férieux, & plus convenables à ma profession, me plaisent beaucoup davantage.

Je vous ai dépeint la meilleure partie de moi-même; plût à Dieu que je pusse en retrancher le reste sans rendre ce Por-

Tome VIII.

trait défectueux; mais puisque je l'ai commencé, il faut l'achever. Je suis plus grande que petite, j'ai la taille aisée, l'air bon, l'abord doux & civil. Mon visage est modeste, le tour en est ovale, & l'ovale en seroit parsaite si le menton n'en étoit pas trop pointu. Mes yeux font bleus, vifs & brillants, de grandeur médiocre, assez sou-vent battus. Mon teint est blanc & incarnat, sujet à rougir un peu trop : cela vient de mon embonpoint, qui est meilleur de beaucoup qu'à moi n'appartient. Vous m'avez quelquefois flattée d'avoir la bouche belle, le fouris agréable, & marquant quelque chose de sin & de spirituel; vous juriez que mes dents étoient admirables; mais peut-être vous moquiez-vous de moi: je sais bien que vous ne le faissez pas, quand vous me disiez que j'avois le nez petit & troussé; mais je sais bien aussi qu'il n'est pas désagréable, & qu'il ne me défigure point. J'ai les mains belles, la peau blanche & délicate, & toute ma personne est nette & propre. Mes cheveux font d'un brun cendré; vous ne me croirez pas quand je vous dirai qu'ils devien-nent gris, j'en attribue la cause à notre coëffure, qui produit souvent cet effet, plutôt qu'à l'âge où je suis, dont assurément on ne doit rien attendre de tel.

Mais enfin, ma chere fœur, trouvez bon que je finisse: vous m'avez sait repasser bien des choses par l'esprit qui n'y doivent plus tenir aucune place, & cet entretien m'en pourra peut-être coûter un autre moins agréable, mais plus salutaire, avec mon Confesseur. Mais pourvu que ma complaisance vous soit une marque de ma parsaite amitié, & me consirme la possession de la vôtre, je me serai procuré un grand bien d'un côté, si je me suite sait quelque mal de l'autre.

LII.

Portrait de Mr. le Prince, écrit à Paris le cinquieme d'Octobre 1658.

PAR MADEMOISELLE.

L est difficile à de petites gens de pouvoir parler des personnes sont élevées, & je ne comprends pas comment de médiocres entreprennent de faire les Portraits des Grands; car s'il n'y avoit qu'à dépeindre les traits du visage, ce sont de ces choses dont tout le monde peut aisément s'acquitter: mais il n'en est pas de même des qualités de l'ame; car ceux qui ne sont

Qij

pas nés d'une condition à l'avoir élevée, peuvent mal-aisément exprimer les sentiments de ceux qui l'ont haute : & cela sait le même esset sur le théâtre du Monde, que sur celui des Comédiens, quand de mauvaises Troupes de campagne récitent les Vers de Corneille.

L'on trouvera que Monsieur le Prince aura sujet d'être satissait, puisque ses vérités bonnes ou mauvaises seront dites par une personne dont assurément il recevroit le bien & le mal avec une égale vénération, & qui le connoît mieux que personne du monde: c'est pourquoi il saut donc commencer à en dire ce que l'on en sait, & le louer avec plaisir; car c'en est un grand de donner à ses amis les louanges qu'ils méritent avec justice, & dans les temps où ils sont malheureux; c'est une espece de consolation aux ames généreuses d'en user ainsi, & pour ceux qui le sont, & pour ceux pour qui on le sait.

L'onpourroit peindre Monsieur le Prince dans le Bal; car c'est sans contredit l'homme du monde qui danse le mieux, & en belles danses, & en ballets. Les habits que l'on y a, & les personnages que l'on y représente, sont fort avantageux en peinture, & donnent grande matière d'écrire; car comme ce sont des

Déités de la fable, ces fortes de sujets menent bien loin. Mais j'aime mieux en moins dire, & me retrancher fur la vérité. Je le peindrai donc comme je l'ai vu au retour d'un combat. Sa taille n'est ni grande, ni petite, mais des mieux faites, & des plus agréables, fort menue, étant maigre; les jambes belles & bien faites : la plus belle tête du monde ; (je parlerai ensuite de sa bonté) ses cheveux ne sont pas tout-à-sait noirs; mais il en a en grande quantité & bien frisés : Ils étoient fort poudrés, quoiqu'ils ne le fusfent que de la poussiere; mais assurément il est difficile de juger si celle-là lui sied mieux que celle de Prudhomme. Sa mine est haute & relevée; ses yeux siers & vifs; un grand nez, la bouche & les dents pas belles, & particuliérement quand il rit: mais à tout prendre, il n'est pas laid, & cet air relevé qu'il a fied bien mieux à un homme que la délicatesse des traits. Après avoir dit le jour que je me le représente pour le peindre, vous croirez bien qu'il étoit armé; mais que dans fon Portrait l'on mettra sa cuirasse plus droite qu'elle n'étoit, puisque les courroyes étoient coupées de toutes sortes de coups. Il aura aussi l'épée à la main, & assurément l'on peut dire qu'il la porte d'auss Q iii

bonne grace qu'il s'en aide bien. Voilà à-peu-près son Portrait dessiné; il ne suffit pas de l'avoir habillé, il le faut décorer: nous mettrons les batailles de Rocroi, de Nortlingue, de Fribourg, de Lens, & toutes les Villes qu'il a prises & secourues. L'on verra une bataille prête à donner, l'autre se donnera, & il y en aura de données; car les feux & la fumée des canons servent de beaux rembrunissements à la peinture, aussi-bien que le sang & le carnage : & pour les paysages & les perspectives, les armées en bataille, & les Villes conquêtées ou fecourues font un bel effet. Assurément un Conquérant en fait toujours un fort beau par-tout où il est, & donne grande matiere à tous les Arts de se bien exercer. Je laisserai un champ vuide, me persuadant qu'il le remplira d'aussi belles choses à l'avenir, que celles qu'il a faites par le passé pour le service du Roi. Venons à l'intérieur. Ce Prince a de l'esprit infiniment, est universel en toutes sortes de Sciences; possede toutes les Langues, & fait tout ce qu'il y a de plus beau en chacune, ayant beaucoup étudié, & étudiant tous les jours, quoiqu'il s'occupe affez à d'autres chofes. La guerre est sa passion domimante. Jamais homme ne fut si brave, & l'on a souvent dit de lui qu'il étoit,

Plus Capitaine que César, Et aussi Soldat qu'Alexandre.

Il a l'esprit gai, enjoué, familier, civil, d'agréable conversation, raille agréablement, & quelquefois trop; on l'en a même blâmé, quoique cela n'ait pas été jusqu'à l'excès, comme ont voulu dire ses ennemis. Il est quelquefois chagrin, colere, & même emporté: & fur cela il n'y a personne qui puisse dire qu'il ne le soit pas trop. Il connoît bien les gens, les difcerne, & fait grand cas des personnes de mérite. Il est agissant au dernier point : jamais homme ne fut plus vigilant, ni plus actif à la guerre; il fatigue comme un simple Cavalier, ayant une santé & une vigueur qui lui permet d'être jour & nuit à cheval sans prendre aucun repos. Quand il trouve des gens qui aiment le leur, & qui n'ont pas le service aussi à cœur que lui, il se fâche aisément; étant difficile que la vie que je viens de dire qu'il mene ne lui échauffe le fang : ainsi voilà sur quoi il s'emporte & se fâche. & c'est le plus grand défaut qu'il ait. Il est bon ami, & sert les siens avec empresse-

Q iv

ment, & a pour eux cette chaleur avec laquelle il fait toutes choses. Beaucoup de gens doutent qu'il soit fort tendre, & aussi empressé que j'ai dit, lorsqu'on ne lui est pas utile; mais assurément quand il aime une fois, c'est pour toujours, à moins qu'il y ait des sujets bien légitimes de changer. Il est vrai qu'il est mal soigneux & négli-gent; mais dans les essentielles, ou pour les autres ou pour lui, il est fort soigneux. Il écrit bien quand il y prend garde; mais il s'y étudie peu: il le fait néanmoins toujours de bon sens, & particulièrement sur la guerre. Il est méssant, & souvent trompé; il croit aisément que l'on l'aime, & il y a quelque justice à se fonder sur son mérite; mais le mérite propre ne donne pas de l'honneur ni de la probité aux gens à qui nous avons affaire. Il fuit ses sentiments, & trouve assez mauvais que l'on les contrarie. Il prend rarement conseil, quoiqu'ayant été assez malheureux pour en suivre de mauvais. Il aime sou compte, va à ses fins; & sa prudence le fait passer par-dessus beaucoup de choses, quand il est question d'y aller. Quoiqu'il ait infiniment de l'esprit, comme je l'ai déja dit, il y a des choses dans lesquelles il n'est pas quelquefois d'humeur de s'en servir. L'on dit qu'il n'est pas bon politique;

pour moi, je ne la suis pas assez pour en juger : je saisbien que, selon monsens, il pourroit faire bien des choses qu'il ne fait pas, & que je souhaiterois qu'il s'abandonne trop dans la guerre, & l'amour des actions d'éclat le touche autant que s'il n'avoit pas une réputation établie; & pour une chose de cette nature, il seroit capable d'en abandonner de fort folides, & de se consoler de leur perte par la joie qu'il sentiroit du succès des premieres. Je suis persuadée qu'il pourroit se mieux servir de son esprit en pareilles rencontres, & la solidité est présérable à l'éclat en un certain âge, où la gloire des gens, au-lieu de se diminuer, s'affermit. Il est juste & équitable; l'on ne lui entend jamais rien dire qui aille au contraire. Quoiqu'il soit violent par son tempérament & par son humeur, il ne l'est néanmoins pas dans ses actions, & je l'ai vu éviter des occasions où il craignoit d'être obligé d'en donner des marques, & dans lesquelles même il s'attiroit du blâme par sa modération. Je ne tiroit du blâme par sa modération. Je ne l'ai point connu dans le temps où il étoit galant; mais l'on dit qu'il l'a fort été, & a eu de grandes passions les plus respectueuses & les plus polies du monde; ensin, qu'il pouvoit passer pour un Héros de Ro-

man, ausst-bien en galanterie qu'en guerre: mais je ne l'ai pas vu; ainsi je n'en dirai rien. Pour libéral, je ne sais s'il l'est plus que le sont d'ordinaire les Bourbons; je lui ai pourtant vu faire des libéralités; mais il y a des temps & des conjonctures qui détruisent le mérite des choses, & qui empêchent que l'on ne puisse juger si c'est l'inclination des gens qui agit, ou les causes secondes qui les sont agir. Il a été libertin, & a pu n'être pas fort régulier dans ses mœurs, comme tous les jeunes gens; mais assurément il en est fort revenu, & les principes de la Religion sont fortement établis dans son ame, & beaucoup plus que ceux de la dévotion; mais l'un attire l'autre, & toutes choses viennent en leur temps. J'ai oui dire que jamais homme ne fut si froid dans les combats, ni si intrépide; rien ne l'étonne, le péril le rassure & le modére : il donne ses ordres avec la derniere tranquillité. Il recoit les louanges avec embarras, & ne veut jamais ouir parler de ses belles actions. étant persuadé n'en avoir jamais assez fait, & ne trouvant rien qui puisse borner son courage.

LIII.

Portrait de Madame la Comtesse de Noailles, Dame d'Atour de la Reine, par Madame la Duchesse, D'Usès.

Ly a long-temps que j'ai envie de faire votre Portrait; mais je n'ofois l'entre-prendre, parce que je ne croyois pas pouvoir jamais venir à bout de dire tout ce que je penfe sur votre sujet. La nature ne m'ayant donné en partage qu'un peu de bon sens, pour pouvoir démêler ce qu'on voit de beau & de bon en vous, elle m'a resusé l'éloquence pour bien peindre une

personne telle que vous.

Vous êtes belle, mais d'une beauté que l'on peut dire fort naturelle; & si l'on vous trouve un beau teint, de beaux yeux, & les levres d'un rouge admirable, l'on doit être persuadé que c'est sans artissee. Vous prenez un trop grand soin à ne vous pas accoutumer, à l'exemple de mille autres, à faire de petites saçons affectées qui ne sont propres qu'à diminuer le prix d'une beauté quand elle ne paroît pas naïve; l'on ne vous voit jamais radoucir vos yeux, ni tâcher à faire de petites mi-

Q vj

nes de la bouche, pour y faire remarquer des agréments, & de faire voir des dents que vous avez fort belles; ni contrefaire votre ton de voix, pour tâcher de prendre aussi bien par les oreilles que par les yeux ceux qui vous entendent. L'on voit bien que vous laissez tout-à-fait le soin de votre beauté aux graces naturelles, qui ne sont pas ingrates de la confiance que vous avez pour elles; elles vous servent tout-à-fait bien. Il est vrai qu'elles sons bien secourues par votre esprit, qui vous donne mille bonnes qualités, en vous faifant dire tout ce que vous dites si à propos, & d'un si bon air, que cela tient lieu de toutes les minauderies du monde. Vous êtes éloquente sans paroître savante. Vous avez dans l'esprit un penchant à être plaifante, & vous remarquez si vîte tout ce qui se dit dans une conversation, & trouvez si promptement ce qu'il y a à dire de bien & de mal, que jamais personne n'y a été si éclairée que vous. Mais c'est un plaisir que vous ne donnez pas souvent à vos amies, parce que vous êtes douée d'une si grande prudence, que vous aimez mieux l'étouffer que de vous reprocher que vous vous divertissez de votre prochain. Vous êtes bonne, mais fort fiere; pourtant toutà-fait tendre pour vos amies, dont le nom-

bre est fort petit dans votre cœur; & bien que plusieurs s'empressent à y retenir place, la foule est dans la grande chambre, & les choisses sont dans le cabinet. Votre choix n'est pas par emportement, c'est par connoissance. Vous ne laissez que fort peu agir chez vous l'inclination toute seule, vous l'accompagnez toujours de la raison. Les sentiments de votre cœur sont fort délicats & fort obligeants pour vos amies; vous vous occupez toujours d'aller au-devant de ce qui leur peut plaire. Mais si vous aviez des amants, ils sergient bien malheureux, quand ils seroient aussi aimables que l'amour même, & que vous les verriez d'un mérite merveilleux; car l'honneur de la gloire vous touche au-dessus de toutes cho-ses, & vous vous en saites un si fort rempart, que la galanterie avec tous ses charmes doit toujours se retirer avec sa courte honte. Je ne sais si vous ne serez point sâchée contre moi d'avoir fait votre Portrait, je sais que vous craignez furieusement qu'on ne parle de vous, quoique vous foyez bien assurée que dans la pure vérité ce ne peut être que pour dire des louanges admirables. Enfin, si je l'ai entrepris mal-à-propos, je vous en demande pardon.

LIV.

PORTRAIT DES PRÉCIEUSES.

L'On a fait quantité de Portraits, mais ce n'a été que d'une personne seule; maintenant j'entreprends celui de plufieurs qui vivent dans un même esprit, & d'une même maniere. Ce seroit presque une sorte de République, si ces personnes n'étoient pas nées dans un Etat monarchique, où l'on auroit grande peine à en souffrir. Toutesois la leur est d'une nature qu'elle n'est pas à redouter; les forces de leurs armes, ni celles de leurs charmes ne doivent faire craindre per-fonne; & quelque inclination que les François ayent pour les nouveautés, af-furément cette secte ne sera point suivie, puisqu'elle est généralement désapprouvée de tout le monde, & le sujet ordinaire de la raillerie de ceux qui ont l'autorité d'en faire impunément de qui il leur plaît. Après cela l'on ne trouvera nulle témérité en moi d'avoir entrepris leur Portrait; au contraire, l'on dira que je suis fort du monde & de la Cour, que le torrent m'emporte, que peut-être sans cela je ne m'en serois pas avisé, & que

ce n'est que pour saire comme les autres. L'on dira vrai; car je suis de ces gens qui sont persuadés qu'il saut vivre avec les vivants, & qu'il ne se saut distinguer en rien par affectation & par choix; & que si l'on l'est du reste du monde, il saut que ce soit par l'approbation qu'il donne à notre conduite, que notre vertu nous attire cela, & non pas mille saçons inutiles, qui ne sont jamais dans les per-

sonnes qui en ont une véritable.

Il me seroit difficile de parler de leur beauté; car je n'étois pas en âge de dif-cernement lorsque celles à qui l'on en voit quelque reste, l'étoient en persection. Pour celles dont j'en pourrois maintenant juger, elles n'en ont aucune; car de peindre comme les Beaubruns, ce n'est pas mon talent : il me seroit difficile de faire des visages d'une ovale bien proportionnée à celles qui les ont d'une longueur démesurée; de faire de beaux nez à celles qui les ont longs & pointus, ou à d'autres fort camardes. Cela m'est impossible, aussi-bien que de petits yeux enfoncés d'en faire de grands, & d'en appetisser de gros qui sortent de la tête, quoique toutesois il fût plus aisé de les y faire rentrer, puisque le tour en est fort dé-charné & creux. S'il y en a qui ayent de

faux cheveux, soit blonds cendrés, ou clairs bruns, il faut bion les leur laisser, & il seroit difficile de les donner à celles qui les ont roux. Pour la bouche, peu l'ont petite; mais elles ont presque toutes les dents assez passables; & quoiqu'elles soient & trop grandes & trop plates, & même enfoncées, je vous assure que c'est sur quoi la vérité leur est plus savorable. Quant à la taille, il y en a qui l'ont passable; mais pas une fort belle, puisqu'il n'y en a point de qui la gorge le foit, y en ayant dont le sein est de la grosseur des meilleures nourrices de la Vallée de Montmorenci; ce qui fait pour l'ordinaire un fort grand creux au-dessus du fein. Les autres l'ont plate au dernier point, & je vous assure que quand leurs tailles n'auroient pas le désagrément que je viens de dire, leur air contraint & décontenancé seroit capable de les gârer. Elles penchent la tête sur l'épaule, sont des mines des yeux & de la bouche, ont une mine méprisante, & une certaine affectation en tous leurs procédés, qui est extrêmement déplaisante. Quand dans une compagnie il ne se trouve qu'une seule Précieuse, elle est dans un ennui & un chagrin qui la fatigue fort, elle bâille, ne répond point à tout ce qu'on lui dit;

& si elle y répond, c'est tout de travers, pour faire voir qu'elle ne fonge pas à ce qu'elle dit. Si c'est à des gens assez hardis pour l'en reprendre, ou, pour mieux dire, assez charitables pour l'aviser de ce qu'elle a dit, ce sont des éclats de rire, disant : Ah, Madame, c'est que l'on ne fonge pas à ce que l'on dit. Le moyen! Ah, Jesus, est-il possible? S'il arrive dans cette compagnie une autre Précieuse, elles se rallient ensemble; & sans songer qu'elles ne sont pas les plus fortes, elles chargent le prochain, & personne n'en est exempt, & cela fort hardiment; car ce sont des emportements à rire au nez des gens les plus insupportables du monde. Elles ont presque une langue particuliere; car à moins que de les pratiquer, on ne les entend pas. Elles trouvent à redire à tout ce que l'on fait & à tout ce que l'on dit, & désapprouvent généralement la conduite de tout le monde. Il y en a parmi elles qui font les dévotes, parce qu'elles ont des raisons de famille qui les obligent à prendre ce parti, pour pouvoir vivre avec plus de dou-ceur que si elles en usoient autrement. Il y en a qui ne sont pas de Religion pro-pre à cela, & elles sont entendre que c'est la seule cause qui les en empêche. Tout

cela se fait par politique, parce que les maris sont rares pour ces Demoiselles, & une noce entre elles est de ces choses qui n'arrivent qu'une fois en un siecle; la plus grande partie d'elles n étant pas remplie d'autant de tréfors dans leurs coffres, qu'elles en croyent avoir dans l'esprit. Elles affectent fort de paroître retirées, quoiqu'elles cherchent fort le monde, ne bougeant de toutes les maisons de qualité où il va le plus d'honnêtes gens; & même cela ne leur sussit pas, puisqu'elles vont dans celles où la mar-chandise est la plus mêlée, ensin chez les personnes qui reçoivent toutes sortes de gens sans distinction. Je dis quelques-unes des Précieuses; car il y en a qui ne se mettent pas tant à tous les jours. Pour les Dames qu'elles hantent, c'est sans en saire différence; car elles en voyent qui leur sont fort opposées, & elles font profession, comme j'ai dit, de s'éloigner du monde, & ne laissent pas de voir les plus coquettes & les plus évaporées femmes de Paris, sans que leur hantise les en corrige. Pour la Cour, elles y vont rarement, parce qu'elles n'y font pas les bien venues. Si elles sont coquettes, je n'en dirai rien; car je fais profession d'ètre un Auteur fort véritable, & point mé-

disant: ainsi je ne toncherai pas ce chapitre, étant aussi persuadé qu'il n'y a rien à en dire. Elles sont en matiere d'amitié, comme elles font profession d'être sur l'amour; car elles n'en ont pour personne: elles ont la bonté de souffrir celle des autres, & d'agréer leurs services quand elles en ont besoin; mais craignant de trop fatiguer les personnes de qui elles les souffrent, elles veulent honorer plusieurs de la gloire de les fervir, chacun à fon temps, & leur grand jugement fait son effet ordinaire; car leur mémoire n'en est point chargée. Il y en a peu qui dansent, parce qu'elles dansent mal. Elles jouent, pour être en quelque chose à la mode. Elles sont fort railleuses & moqueuses, & même des gens qui ne leur en donnent pas de fujet. Je pense qu'en voilà assez pour les faire fort bien reconnoître. Quand j'ai commencé, je craignois ne pouvoir pas faire un bon tableau; car les Peintres font mal d'ordinaire les choses à quoi ils ne pren-ment pas de plaisir, & assurément leurs personnes & leurs visages ne sont pas plaisants à regarder, & même je craignois que les traits de mon Portrait ne fussent aussi effacés que ceux de leurs visages; mais je pense que leur caractere est si bien écritici, qu'il réparera en une maniere ce qui sera effacé en l'autre.

LV.

Portrait de Mr. Huet, écrit par Madame D. C.

SI je n'eusse point gagé de vous donner votre Portrait pour une discrétion, je n'eusse jamais cru qu'une personne de ma qualité & de mon humeur eût pu avoir de la répugnance à payer ses dettes; mais je connois en cette rencontre qu'on en peut faire quelques-unes dont on ne s'acquitte pas bien volontiers, vous avouant franchement que j'ai eu de la peine à satisfaire à celle-ci: j'aime néanmoins beaucoup mieux vous devoir cette discrétion qu'à un autre, parce que j'ai beaucoup plus de bien que de mal à dire de vous, & que je puis vous parler franchement de ce que j'en pense, sans vous statter & sans vous déplaire. Voici donc ce que je trouve de vous.

Vous êtes plus grand & de belle taille, que vous n'avez bon air. Vous êtes mieux fait que vous n'êtes agréable. Vous avez le teint trop blanc, & même trop délicat pour un homme; les yeux bleus, plus grands que petits; les cheveux d'un blond châtain; le nez bien fait; la bouche gran-

de, mais aussi propre qu'on la peut avoir; car vous avez les levres incarnates, & les dents d'un blanc fort éclatent, & qui faute aux yeux. Vous avez le front fort grand. La grandeur de vos traits & de votre visage fait que vous avez quelque chose de ces médailles qui représentent les hommes illustres, (vous vous doutez bien que j'entends plutôt parler de ces grands Philosophes que des Conquérants.) Je ne sais si ce n'est point la grande réputation de science où vous êtes, qui me donne cette idée, ou si c'est qu'en esset ces hommes illustres étoient faits comme vous : mais si vous n'êtes fait comme ceux qui ont été devant vous, peut-être que ceux qui viendront après ne seront pas fâchés de vous ressembler, & d'être faits comme vous aurez été. Vous avez les mains fort blanches, & la peau fort fine. Il vous paroît plus de netteté naturelle, que de propreté artificielle. Pour de l'esprit, vous en avez assurément autant qu'on en peut avoir; & votre esprit ressemble à votre visage, il a plus de beauté que d'agrément. Vous l'avez solide & capable de toutes les fciences: j'ai entendu dire à tous ceux qui peuvent en bien juger, que vous savez tout ce qu'un homme de votre âge peut savoir; que ce n'est pas en une science

seulement; mais que vous êtes universel dans toutes, quoique vous excelliez aux Mathématiques. Vous avez la mémoire si heureuse, que je crois que vous n'avez rien oublié de tout ce que vous avez su qui mérite d'être retenu. Je crains que la capacité que vous avez pour les grandes choses ne vous donne de l'inapplication & de l'incapacité pour les petites, qui sont de l'exacte bienféance du monde; ce qui est un désaut nuisible, en ce que la plupart du monde ne jugeant que sur l'apparence & fur l'extérieur, quand il n'est pas toutà-fait poli, cela empêche qu'on n'examine le véritable mérite, & qu'il ne paroisse. Vous n'êtes pas pourtant incivil; mais votre civilité manque un peu de politesse. Ce qu'on peut dire sur cela à votre avantage, c'est que vous pouvez acquérir tout ce qui vous manque, & que vous n'avez rien à retrancher de ce que vous avez; & qu'au-lieu que la plupart du monde a be-foin de travailler à paroître ce qu'il n'est pas, vous n'avez qu'à bien paroître ce que vous êtes, pour être reconnu pour un fort honnête homme. Vous avez l'ame bonne à l'égard de Dieu, & vous êtes pieux sans être fort dévot. Vous êtes fort serme en la foi, & yous avez si bien su vous servir de la science, (qui gâte les autres, &

qui les fait douter de tout) à vous affer-mir dans la Religion, que j'estime qu'on ne peut croire ce qu'elle nous propose plus fermement que vous faites. Cela m'a paru en tous vos entretiens, & il y a autant à profiter avec vous de ce côté-là que sur toutes les autres choses. La bonté de votre ame est pour les autres aussi-bien que pour Dieu; car vous êtes commode, point critique, & si peu porté à juger mal, que je crois que votre bonté pourroit même quelquesois duper votre esprit. Vous estimez plus légérement que vous ne méprisez. Vous êtes franc & sincere, & vous avez la franchise d'un vrai homme d'honneur, qui ne sent rien en son ame qu'il ait intérêt de cacher, ni qu'il puisse avoir honte de dire. Ainsi vous parlez de vos sentiments fort franchement; mais autant que vous êtes franc sur ce qui ne regarde que vous, autant êtes-vous réservé sur le secret des autres: vous y êtes même un peu trop scrupuleux. Vous êtes incapable de vous venger, en rendant malice pour malice: & vous êtes si peu médisant, que même le ressentiment ne vous arracheroit pas une médifance de la bouche contre vos ennemis. Je trouve que vous ne les ménagez que trop selon le monde: je n'entends pas dire pourtant que vous manquiez de

sensibilité pour la gloire & pour l'honneur; au contraire vous y êtes déclicat jufqu'à l'excès. Vous êtes fage, fidele & fûr autant qu'on le peut être. Vous avez beaucoup de modestie, & jusqu'à avoir honte & être déconcerté quand on vous loue. Il me souvient qu'un jour que vous m'aviez fâchée, pour m'en venger, je vous fis rougir devent Monseur de Longuevil. fis rougir devant Monsieur de Longueville, en vous reprochant votre doctrine. Mais votre modestie est plus dans les sentiments que vous avez de vous-même, que dans votre air; car vous êtes modeste sans être doux, & vous êtes docile quoique vous ayiez l'air rude. Vous êtes si prompt, & vous foutenez vos opinions avec une impétuosité si grande, qu'il semble qu'elles vous deviennent une passion. Vous faites une vie fort honnête & fort irrépré-hensible à un aussi jeune homme que vous êtes; & quand vous aurez pris une profession, je crois que vous pratiquerez ce que vous prosesserez. Vous êtes sort égal; votre humeur n'est ni trop enjouée, ni trop mélancolique : vous ne haïssez pas pourtant à vous divertir, & vous diverrissez aussi fort agréablement les autres. Vous trouvez fort bien le ridicule des choses, & en cela seulement vous avez assez l'esprit de votre pays. Je ne crois pas que

que vous manquiez de tendresse de cœur; mais je crains que votre tendresse ne manque un peu de délicatesse. Vous êtes consrant, & fort véritable en vos paroles, quoique Normand. Vous avez une si grande curiosité, qu'il n'y a point de prieres ni d'importunités que vous n'employiez pour la fatisfaire. Vous manqueriez plutôt de défiance, que d'en trop avoir; & cela vient de ce que vous jugez des autres par vous-même, & qu'ayant beaucoup de probité & de bonté, vous croyez facilement que les autres en ont. Enfin, vous êtes à mon gré un fort bon garçon, qui avez assurément assez de mérite pour être distingué d'avec mille autres gens, y en ayant fort peu dans le monde qui ayent de meilleures choses que vous dans l'essentiel, & moins de mauvaises: & vous valez bien sans doute qu'on desire de vous acquérir pour ami quand vous ne l'êtes pas, & vous conserver quand vous l'êtes.



LVI.

Portrait de Madame la Marquise de Sévigné, par Madame la Comtesse de la Farette, sous le nom d'un Inconnu.

Ous ceux qui se mêlent de peindre des Belles, se mêlent de les embellir pour leur plaire, & n'oseroient leur dire un seul de leurs désauts; mais pour moi, Madame, grace au privilege d'inconnu que je suis auprès de vous, je m'en vais vous peindre bien hardiment, & vous dire coutes vos vérités tout à mon aise, sans craindre de m'attirer votre colere. Je suis au désespoir de n'en avoir que d'agréables à vous conter; car ce me seroit un grand déplaisir, si, après vous avoir reproché mille défauts, je voyois cet inconnu aussi bien reçu de vous que mille gens qui n'ont fait toute leur vie que vous louer. Je ne veux point vous accabler de louanges, & m'amuser à vous dire que votre taille est admirable, que votre teint a une beauté & une fleur qui assure que vous n'avez que vingt ans, que votre bou-che, vos dents, & vos cheveux font incamparables. Je ne veux point vous dire

toutes ces choses, votre miroir vous les dit assez: mais comme vous ne vous amufez pas à lui parler, il ne peut vous dire combien vous êtes aimable & charmante quand vous parlez, & c'est ce que je vous

veux apprendre.

Sachez donc, Madame, si par hasard vous ne le savez pas, que votre esprit pare & embellit si fort votre personne, qu'il n'y en a point au monde de si agréable. Lorsque vous êtes animée dans une conversation dont la contrainte est bannie, tout ce que vous dites a tel charme, & vous fied fi bien, que vos paroles attirent les ris & les graces autour de vous, & le brillant de votre esprit donne un si grand éclat à votre teint & vos yeux, que quoiqu'il semble que l'esprit ne dût toucher que les oreilles, il est pourtant certain que le vôtre éblouit les yeux, & que lorsque l'on vous écoute, l'on ne voit plus qu'il manque quelque chose à la régularité de vos traits, & l'on vous croit la beauté du monde la plus achevée. Vous pouvez juger par ce que je viens de vous dire, que si je vous suis inconnu, vous ne m'êtes pas inconnue, & qu'il faut que j'aye eu plus d'une sois l'honneur de vous voir & de vous entretenir, pour avoir démêlé ce qui fait en vous cet agrément

Rij

dont tout le monde est surpris. Mais je veux encore vous faire voir, Madame, que je ne connois pas moins les qualités folides qui font en vous, que je sais les agréables, dont on est touché. Votre ame est grande, noble, propre à dispenser des trésors, & incapable de s'abaisser au soin d'en amasser. Vous êtes sensible à la gloire & à l'ambition, & vous ne l'êtes pas moins au plaisir. Vous paroissez née pour eux, & il semble qu'ils soient saits pour vous. Votre présence augmente les divertissements, & les divertissements augmentent votre beauté lorsqu'ils vous environnent. Enfin, la joie est l'état véritable de votre ame, & le chagrin vous est plus contraire qu'à personne du monde. Vous êtes naturellement tendre & passionnée; mais à la honte de notre sexe, cette tendresse nous a été inutile, & vous l'avez renfermée dans le vôtre, en la donnant à Madame de la Fayette. Ah, Madame, s'il y avoit quelqu'un au monde assez heureux pour que vous ne l'eussiez pas trouvé indigne de ce trésor dont elle jouit, & qu'il n'eût pas tout mis en usage pour le posséder, il mériteroit toutes les disgraces dont l'amour peut accabler ceux qui vivent fous fon empire. Quel bonheur d'êrre le maître d'un cœur comme le vô-

tre, dont les sentiments sussent expliqués par cet esprit galant & agréable que les Dieux vous ont donné! & votre cœur, Madame, est sans doute un bien qui ne se peut mériter; jamais il n'y en eut un si généreux, si bien fait & si sidele. Il y a des gens qui vous soupçonnent de ne le montrer pas toujours tel qu'il est; mais au contraire vous êtes si accoutumée à n'y rien fentir qu'il ne vous foit honorable de montrer, que même vous y laissez voir quelquesois ce que la prudence du fiecle vous obligeroit de cacher. Vous êtes née la plus civile & la plus obligeante personne qui ait jamais été; & par un air libre & doux qui est dans toutes vos actions, les plus simples compliments de bienséance paroissent en votre bouche des protestations d'amitié, & tous ceux qui fortent d'auprès de vous s'en vont perfundés de votre estime & de votre bienveillance, sans qu'ils se puissent dire à eux-mêmes quelle marque vous leur avez donnée de l'un & de l'autre. Enfin, vous avez reçu des graces du Ciel, qui n'ont jamais été données qu'à vous, & le monde vous est obligé de lui être venue montrer mille agréables qualités, qui, jusques ici, lui avoient été inconnues. Je ne veux point m'embarquer à vous les dépeindre

R iij

390 LVII. PORTRAIT DE MR.

toutes, car je romprois le dessein que j'ai fait de ne vous pas accabler de louanges; & de plus, Madame, pour vous en donner qui fussent dignes de vous, & dignes de paroître,

Il faudroit être votre Amant, Et je n'ai pas l'honneur de l'être.

LVII.

PORTRAIT de Mr. le Chevalier DE CHARNY.

'ÉTANT trouvé fort înutile en mon quartier d'hyver, & me voyant dans un village où il n'y avoit ni Gentilshommes, ni Demoiselles, & pas même des Hobereaux; après avoir passé mes journées à chasser & à lire, je trouvois encore beaucoup de temps à m'employer; de sorte que plutôt d'être contraint de chercher la conversation des paysans, je me suis amusé à faire mon portrait. Voici donc ce que c'est de moi, asin que ce qui y sera de mauvais soit corrigé par mesamis, & que ce que l'on trouvera de bon soit cultivé, pour tâcher, par le moyen

de leurs bons avis, de devenir un jour honnête homme.

Je n'ai que faire de prendre le nom de Tirsis, ni d'Abradate, ou pareils nome de Romans, pour ne pas mettre le mien, puisque celui que je porte est un nom emprunté aussi-bien que ceux-là. Pour moi j'aimerois fort à y mettre mon véritable; mais certaines raisons m'en empêchent, dont j'ai beaucoup de déplaisir. J'ai assez sait entendre mon âge par ce que je viens dire; on connoîtra aussi sans doute ma naissance. Je suis grand & assez bien fait dans ma taille. J'aurai la tête passable; car maintenant mes cheveux n'ont pas pris leur croissance; ils sont bruns, & d'une assez belle couleur. Je ne suis point laid, je n'ai rien qui choque : au contraire, j'ose dire que mon abord ne déplaît point; car on m'a dit toujours que quand on me voit, je fais ressouvenir de personnes qui sont honorées & aimées de tout le monde, sans toutesois avoir l'honneur de leur ressembler assez que pour faire connoître qui je suis. Je ne sais si j'ai de l'esprit, & même je doute que le monde en puisse juger; car je me hasar-de peu à parler, craignant les railleries que l'on fait d'ordinaire des jeunes gens qui s'émancipent trop. Pour du cœur, je

Riv

m'en suis suffisamment pourvu: j'ai même de l'ambition; mais je la retiens jusques à tant qu'il plaise à la fortune de me donner lieu de la faire paroître. A propos, j'aime la lecture & la conversation des Dames; j'ai l'humeur fort galante; mais je me désie de mon mérite, & c'est ce qui in'empêche que l'on ne s'en apperçoive. Il me semble que devant que de me hasarder à la galanterie, je dois m'être fort hasardé à la guerre, & qu'il faut avoir fait plusieurs campagnes à l'Armée, premier de faire un quartier d'hyver à la Cour. Quand je me trouverai assez honnête homme pour y pouvoir réussir, vous verrez que je ferai rage, & qu'il n'y aura Blondin qui tienne devant moi : je serai alors plus propre & plus magnifique que je ne suis. Ce n'est pas que la fortune ne m'ait déja été favorable en quelque chose, puisqu'elle m'a procuré la protection d'une Divinité visible, plus libérale que la fortune même; car elle ne fait que du bien, & le fait de si bonne grace, qu'en cette rencontre il faut renverser le Proverbe, & dire qu'il est plus glorieux de recevoir que de donner. Elle est aussi plus judicieuse qu'elle; car elle sait faire choix, & regarde autant au mérite qu'à la perfonne : il faut donc que j'en acquiere à

quelque prix que ce foit, quand ce ne seroit que pour justisser ses bontés envers moi; j'ai seulement à craindre que quelque mousquetade ne m'attrape en chemin: mais si je ne suis pas assez heureux pour parvenir où je desire, elle ne me fera point trop tôt sinir ma destinée; car je suis persuadé qu'il faut être César ourien.

LVIII.

PORTRAIT de Madame l'Abbesse de CAEN, fait par Mr.: HUET.

qu'avant que de travailler à votre Portrait, je vous raconte une historiette qui fera toute propre à lui fervir de préambule. Celle qui mérita la premiere les bonnes graces d'Alexandre le Grand, s'appelloit Canpaste: c'étoit une fille d'une beauté admirable. Alexandre commanda à Apelles de la peindre; cela ne se pouvoit faire sans la voir, & il étoit difficile de la voir sans l'aimer; & en esset, tandis que ce grand Peintre tira les traits de son visage sur le tableau, Amour, meilleur Peintre que lui, les marqua si vivement dans son cœur, que jamais depuis

is n'en purent être effacés. Je vous laisse maintenant à faire l'application de cela, & cependant je vais prendre mon pinceau.

Comme c'est une beauté à laquelle je suis fort sensible que celle du nez, & qui est peu considérée dans les Portraits d'aujourd'hui, quoiqu'elle soit la plus apparente, trouvez bon, Madame, que je commence par le vôtre. Il est grand, mais de grandeur médiocre; il est blanc, un peu aquilin, & rend votre ris fort spirituel. Votre bouche, quand il vous plaît, est incomparable; c'est-à-dire, quand vous ne la laissez pas tomber négligemment; elle n'est ni trop grande ni trop peti-te, les levres en sont vermeilles & saçonnées; & quand vous êtes dans votre humeur enjouée, & qu'il vous prend fantaisse de contresaire les gens, vous en sa-vez saire mille petites grimaces les plus jolies du monde & les plus touchantes. Pour vos yeux, leur réputation est si bien établie, que je n'ai pas besoin d'en parler pour faire savoir que ce sont les plus beaux yeux du monde. Vous avez le teint blane, mêlé d'incarnat, & extrêmement vif. Tout cela compose un visage assez plein & fort ouvert, rempli de beaucoup de douceurs, & d'une physionomie haute; & ce visage

étant soutenu d'une taille grande & fort pleine, vous donne une majesté très-convenable à votre dignité. On ne peut imaginer de plus beaux cheveux que les vôtres; ils sont d'un blond cendré, & frisés d'une maniere fort agréable, & ils accompagneroient admirablement bien votre visage, à ce que j'ai pu juger, quand ils se sont dérobés par hasard au soin que vous prenez de les cacher. N'ayant jamais vu votre gorge, je n'en puis parler: mais si votre sévérité & votre modestie me vouloient permettre de dire le jugement que j'en fais sur les apparences, je jugerois qu'il n'y a rien de plus accompli. Vous avez de quoi faire de très-belles mains, la peau en est blanche & fine, & elles sont tout-à-fait bien taillées; mais l'indifférence que votre vertu vous oblige d'avoir pour votre corps, comme pour la plupart des choses de la terre, vous empêche d'en prendre le foin. Vous avez l'air fort relevé, & faisant assez connoître que vous êtes une personne de haute qualité, & d'une naissance très-illustre. Cet air est fier dans l'abord; mais il se radoucit à mesure que la familiarité vient. La joie & la gayeté vous sont si naturelles, que dès que vous vous mêlez d'être triste, la tristesse vous abat incontinent: cependant

wous vous y laissez emporter aisément, & le peu de résistance que vous avez contre elle, vous fait perdre la grande égalité qui est d'ailleurs dans votre humeur. Vous avez tant de santé & d'embonpoint, que vous êtes souvent malade à force de vous bien porter. J'aurois appris quelles sont ces maladies, si vous ne m'eussiez pass commandé derniérement de m'éloigner tandis que vous en entreteniez votre Médecin.

Tout ce que j'ai dit est peu de chose en comparaison de ce que je vais dire sur le chapitre de votre ame, dont les beautés vous rendent mille fois encore plus. aimable que celles du corps. Votre ameest pleine de piété; mais non pas d'une piété scrupuleuse, inquiete, basse, rude, chagrine, & qui s'arrête à l'écorce dubien & de la vertu; mais d'une piété solide, constante, gaye, facile, & qui prend la vertu pour son principe. C'a été parcette piété que vous avez quitté les grandes fortunes qui vous attendoient dans le monde, pour choisir une vie solitaire & laborieuse; & c'est maintenant par elleque vous en supportez les peines & les austérités avec une force & une patience non-pareilles, & même avec joie & avec: plaisir. Après cette qualité, je ne vois riem

en vous de plus recommandable que votre bonté : je ne sais pas quel jugement en font les autres; mais pour moi, Madame, j'en suis si touché, que si vous me voulez bien permettre de vous parler un peu moins respectueusement que je ne dois, je vous assurerai que ce fut principalement par cette bonté que d'abord vous gagnates mon cœur, & que vous le possédez encore présentement; & comme c'est une bonté à durer long-temps, puisqu'elle vous est naturelle, je ne prévois: pas que je puisse jamais reprendre ce que: vous m'avez ôté. Sérieusement vous êtes. digne par-là de l'admiration & de l'amourde tout le monde; car vous avez une indulgence pour tous les défauts, & une condescendance pour toutes les soiblesses qu'on ne peut assez louer. Vous vous servez de cette bonté fort à propos; car vous l'employez envers ceux qui s'en rendent dignes par leur foumission ou par leur répentir; mais contre ceux qui s'opiniâ-trent dans le mal, au-lieu de le reconnoître & s'en corriger, ou qui manquent: à ce que vous croyez vous être dû, vous vous servez de votre fierté avec hauteur.

Comme vous êtes bonne, vous avez: aussi les défauts des bonnes gens. Vous êtes prompte & colere; mais c'est un seus

qui est éteint aussi-tôt qu'allumé, & qui ne laisse aucune fumée, ni aucune noirceur dans votre ame. Vous croyez aifément le bien, & vous n'êtes pas assez soupçonneuse : mais Dieu garde de mal qui l'est encore moins que vous. Vous aimez les gens de bien & de mérite; mais vous n'avez pas la force de rebuter ceux qui se couvrent de l'apparence de la probité, quoique vous ayiez reconnu leurs vices: car vous ne vous contentez pas d'aimer la vertu, vous ne sauriez même haïr ce qui la contresait & qui l'imite; ou si vous le pouvez hair, vous ne pouvez le maltraiter. Je ne comprends pas comment étant telle que je dis, vous pouvez être dissimulée & secrete au point que vous l'êtes; mais on ne peut pas mieux cacher sa pensée, & déguiser ses sentiments que vous faites, quand la prudence vous y oblige : car quoique vous foyez naturellement fort franche & ingénue, néanmoins vos réflexions & votre expérience vous ont appris que tout le monde n'est pas si bon que vous, & que le secret n'est pas soulement utile, mais même qu'il est souvent nécessaire. Vous êtes extrêmement & même trop sensible à votre réputation; car bien que nous soyions obligés d'en être fort soigneux, néanmoins quand nous avons fatisfait à notre devoir, nous devons nous reposer sur la netteté de notre conscience, sans nous soucier beaucoup de la calomnie, & des discours du

fot & malicieux vulgaire.

Mais passons à votre esprit; vous vous sentez sans doute si forte là-dessus, que vous êtes déja assurée du bien que j'en dirai. Vous avez raison; car vous avez l'esprit d'une activité incroyable, d'une compréhension si vive à concevoir les choses, & d'une si grande promptitude à les produire, qu'à peine vous peut-on suivre. Vous êtes fort éloquente, particulièrement quand vous êtes émue de quelque passion; mais selon mon jugement, vous écrivez mieux encore que vous ne parlez: vos termes sont choisis, votre énonciation est nette & riche, & vos pensées sont justes; en sorte qu'on prendroit plutôt vos écrits pour les Ouvrages d'un Académicien, que d'une personne de votre sexe. Aussi êtes-vous assurément bien au-dessus, & par vos lumieres naturelles, & par celles que vous avez acquifes. Votre esprit s'étend jusques au bout de vos doigts, dont yous favez faire toutes fortes d'ouvrages avec une adresse inimitable; & même vous contrefaites si bien les écritures; que si vous étiez née Notaire, vous

eussiez couru grande fortune d'être reprise

de justice.

Îl ne me reste plus qu'à parler de votre cœur, pour achever mon entreprife. Vous l'avez plein de courage & de réfolution. Vous êtes ferme dans l'adversité, & modeste dans la prospérité. Vous avez de la gloire; mais c'est de la belle, & qui vous porte à desirer les grandes choses : & pour dire le vrai, étant ce que vous êtes, vous ne sauriez sans bassesse n'avoir pas beaucoup d'ambition. Vous êtes splendide & libérale, & vous avez encore retenu de votre naissance l'amour pour l'éclat & pour la pompe. Vous avez bonne opinion de vous-même, autant que l'humilité: dont vous faites profession vous le peut permettre; & cette opinion me semble fort légitime & bien fondée. Vous êtescapable d'aimer, & d'aimer long-temps : je ne sais si ce pourroit être pour toujours; mais de qui peut-on faire ce jugement ? Vous avez divers degrés d'amitié; dans la distribution que vous en faites, vous donnez peu à la reconnoissance, davantage au mérite, mais presque tout à l'incli-nation: ainsi quand on peut parvenir à l'honneur de vos bonnes graces, il en faut savoir gré principalement aux étoiles. l'estime que vous seriez capable de faire

beaucoup pour ceux qui seroient du nombre de ces élus, & que pour les obliger vous iriez même au-devant, non-seulement de leurs demandes, mais aussi de leurs fouhaits. Quel rang dois-je donc croire, Madame, que je tiens parmi eux, puisque par mille prieres, & après mille promesses, je ne puis obtenir de vous une grace sort légere, si je ne l'achete encore au prix de ce travail? Mais j'espere ensinque puisque je m'en suis acquitté, sinon avec fuccès, au moins avec diligence, vous ne me laisserez pas languir plus longtemps dans l'attente d'une faveur que vous ne devriez pas refuser au moindre de vos amis.



LIX.

PORTRAIT de MADEMOISELLE, par Mr. DE SEGRAIS.

DESCENDS de la montagne à la double col-

Et quitte les concerts de la troupe divine;
Apollon, ton favoir, des ans victorieux,
Ne se limite point aux airs mélodieux:
Tu sais mille secrets aux mortels secourables;
Il n'est point, quand tu veux, de douleurs
incurables;

Seul tu connois des Cieux les mouvements certains,

Dans les Astres tu lis le destin des humains:
Mais je laisse chercher ces sciences sameuses
Aux avares esprits, aux ames curieuses;
Toujours j'abandonnai mon tranquille loisse
Aux appas innocents d'un honnête plaisse.
Maintenant transporté de l'ardeur qui me
pique,

Tu me fais concevoir un dessein magnisique; Et l'objet qui m'anime à ce pompeux dessein, Mérite le secours de ta divine main. Donc, si par toi sleurit la noble Architecture, Le travail immortel de la lente Sculpture, Le divin Art d'Apelle, & les crayons savants Encor si renommés par leurs traits décevants;

DE MADEMOISELLE. 403

Pour l'honneur de ces lieux, la Pallas de notre âge,

Viens toi-même, grand Dieu, disposer mon ouvrage;

Architecte aujourd'hui, Peintre, & docte Sculpteur,

De mon hardi projet viens te montrer l'Anteur.

L'ORNE délicieuse arrose un saint bocage, Que Malherbe autresois sur ce plaisant rivage Planta de ses lauriers sur le Pinde cueillis, Et dont est ombragé tout l'Empire des Lys. Et moi, si je reviens de la longue carrière, Où l'ardeur de quitter la terrestre poussière Emporte malgré moi mon vol audacieux, Sur les illustres pas qui conduisent aux Cieux; Si j'aborde jamais la plage reclamée, Courbé sous le doux saix des rameaux d'Idumée.

Je les destine encore à ce charmant séjour, Ma célebre Patrie, & mon premier amour. Là, si des saints lauriers j'ose approcher ces palmes,

Je pourrai les voir croître, & sous leurs ombres calmes

Le reste de mes jours en paix les cultivant, Dans la voix des mortels laisser mon nom vivant.

MAIS tel qu'ayant fini sa course vagabonde,

404 LIX. PORTRAIT

Le nocher rechappé de la fureur de l'en de Pour acquitter les vœux promis aux immortels, Soudain fait sur le bord sumer leurs saints Autels,

Ou de la nefau Temple append lariste image, Pâle encore, & tremblant des terreurs du naufrage:

Tel voulant célébrer la grande Déité, Qui me guide au fentier de l'immortalité; Par qui j'ose espérer de garantir ma vie Du sousse envenimé de la mordante envie; Et dont les doux regards illuminent mon cœur Du beau seu dont tu sais sentir la vive ardeur; Par ton divin secours dans ce sacré bocage D'un Temple merveilleux je médite l'ouvrage.

Tu m'entends, c'en est fait, bientôt l'ouvrage est prêt,

L'étoffe est assemblée, & le dessin te plait.

De ton brillant palais, du char de la lumiere,
Tu prends pour le former l'éclatante matiere.
Sur vingt degrés de jaspe aux portes on parvient,
Les portes sont d'argent, que l'or joint & soutient.

Dieux! que ce Temple est vaste! aussi la renommée

N'en sera pas sitôt par la terre semée, Que les Rois enchaînés viendront de toutes parts S'immoler à la Nymphe, au seu de ses regards; Et les Peuples unis à ce grand sacrifice, Tâcher par mille vœux de la rendre propice. Mais la masse s'éleve, & semble dans les Cieux Cacher avec orgueil son faîte audacieux.

Les riches lames d'or de diverse figure,

Du dôme sont briller la superbe structure.

Abandonne la regle, & songe aux ornements

Dont le travail s'égale aux prix des diamants.

En cent marbres divers, sur la voûte élevée

Des Héros ses aïeux soit l'histoire gravée;

Ou que l'art enchanteur d'un habile pinceau

Imitant le travail de l'artiste ciseau,

Semble saire sortir des épaisses murailles

Deces grands Conquérants les célebres batailles:

Qu'ici le sier Martel sur un cheval sougueux

Foule les bataillons du More belliqueux, Au trône des Césars éleve Charlemagne, Qui donne l'Italie, & délivre l'Espagne: Que l'Auguste Philippe, & Charles le Vainqueur,

Chassent, comme troupeaux, l'Anglois usurpateur;

Qu'il gagne ses vaisseaux, qu'il en coupe les cables,

Et laisse sur nos bords ses ancres dans les sables. Que si tu veux mêler dans ces affreux combats La fameuse Pucelle ensanglantant son bras, Pour marquer son courage & sa vaillante adresse, Emprunte la fierté de ma grande Princesse. Là, que dans un long ordre on voye aux champs de Mars

Les Bourbons déployer leurs nobles étendards;

Carquiconque a porté ce nom rempli de gloire; En a par mille exploits confacré la mémoire. Que sur cent grandes ness paroisse au premier rang,

Le Roi vaillant & saint, source de ce beau

fang,

Voler aux bords du Nil, & transporté de zele, Affranchir le Jourdain du joug de l'infidele. Qu'ici le grand Henri par ses illustres saits Ayant sait resleurir l'Abondance & la Paix, Sous l'éclatant lambris de la voûte azurée, Savoure les douceurs d'éternelle durée, Boive le doux Nectar avec les Immortels, Et comme eux des humains resoive des Autels. Que sur ses pas hardis, par mille sunérailles, GASTON sappe les tours, & s'ouvre les murailles:

Peins Courtrai, Graveline, & ses flancs meurtriers,

Qui jettent l'épouvante aux plus hardis guerriers:

Et figure si bien comme il les mit en poudre, Qu'on pense ouïr gronder sa belliqueuse soudre.

JE m'égare, & me perds dans ce vaste sujet; Suis moi, Pere des Arts, & regle mon projet. Loin d'offrir tout le Temple à cette illustre Race,

Il faut, tout grand qu'il est, en ménager la place:

L'objet qu'à mille Rois j'y veux faire adorer,

DE MADEMOISELLE. 407

Sans que j'emprunte rien, a de quoi le parer; Et si tu veux tracer ses belles aventures, Il n'en faut point chercher aux sombres sépultures.

Telle qu'on voit Diane à l'ombrage d'un bois, Le dos encor chargé de son riche carquois, A son bal inviter la troupe des Dryades, Et surpasser l'éclat des blondes Oréades: Telle au premier tableau placé dans un beau jour,

Paroîtra la PRINCESSE au milieu de sa Cour, Autant par son air haut, que par son origine, Des Nymphes surpassant la majesté divine: Soit qu'aux tons ravissants d'un concert plein

d'appas,

Elevant sa démarche, & mesurant ses pas, Plus brillante que l'or dont sa robe étincelle, Elle attire à la fois tous les regards sur elle; Soit qu'avecque sa troupe en un bocage épais, De la grande Junon quittant le grand palais, Sous l'habit innocent d'une simple Bergere, Elle danse aux chansons sur la verte sougere.

Dans un plus vaste champ peins dans l'autre tableau,

Qu'elle poursuive un cerf qui gagne un clair ruisseau:

Marque loin au-devant de sa leste cohorte, Son cheval glorieux-du sardeau qu'il emporte, Qu'il paroisse hennir, que l'herbe sous ses pas

408 LIX. PORTRAIT

Demeure ferme & droite, & ne se courbe pas, Et qu'à ses prompts élans on voye en grosses ondes

De la Nymphe flotter les belles tresses blondes: Qu'elle ait un dard en main, qu'elle semble lancer,

Que son rapide cours paroisse devancer.

Non loin, pour figurer fon belliqueux courage,

Peins deux camps animés d'une pareille rage, S'appeller au combat par des cris furieux, Et les Chefs avancés fe menacer des yeux; La Princesse les voir, & d'un front intrépide Réprime la fureur de tant de sang avide; D'un visage assuré passer les rangs épais, Et ramener les Chefs au desir de la paix. Marque en ses yeux brillants le beau seu qui

Pour les cœurs embrasés d'un desir magnanime; Et sais briller encor sur le front des soldats, L'amour qu'ils ont conçu pour ses divins appas.

Mais le son éclatant des guerrieres trompettes

Ne lui fait point hair nos champêtres musettes: Elle n'ignore point que sans tes verds lauriers, Flétrissent dans l'oubli ceux des plus grands Guerriers.

Laisse donc dans les camps les armes sanguinaires

Et

DE MADEMOISELLE. 409

Et passe pour le suivre aux antres solitaires:
Soit pour la peindre assis entre les doctes Sœurs:
Goûtant de leurs concerts les charmantes douceurs.

Admirant les beautés d'un ouvrage héroïque; Sans dédaigner les jeux de la scene comique. Soit que ton seu céleste en sa grande ame épris Tu te peignes toi-même admirant ses écrits, Et saisant remarquer leur beauté naturelle Aux graces qui jamais ne s'éloignerent d'elle. Pour mieux représenter par quels charmants accords

Un si puissant génie anime un si beau corps, Exprime comme un mot de sa bouche éloquente Peut calmer la sureur d'une soule insolente: Fait que l'on pense voir un grand Peuple irrité, S'adoucir à l'aspect de tant de majesté; Et voir tomber des mains de ce monstre sauvage Les grès & les tisons dont il armoit sa rage.

Sur-rout, Dieu du Savoir, il faut dans un tableau

D'un art ingénieux, & d'un dessin nouveau. D'amour par-tout vainqueur faire voir la défaite Et le coup qu'en secret sa vengeance projette.

Qu'en ce bocage épais de myrthes amoureux; Dans le triste maintien d'un chasseur malheue reux;

Honteux & fugitif, l'œil ardent de colere; Il vienne se sauver dans les bras de sa mere;

Tome VIII.

AIO LIX. PORTRAIT

Lui montre son carquois vainement épuisé; Son flambeau sans lumiere avec son arc brisé; Somblant, pour l'engageren sa grande querelle, Lui dire que la Nymphe est plus charmante qu'elle.

Qui pourra le nier, quand sur le saint Autel, Du ciseau, qui rendit Phidias immortel, Ta main voudra tailler son adorable image, Et par ce grand ches-d'œuvre accomplir ton ouvrage?

Mais quel marbre assez rare en sa vive blancheur,

Peut montrer de son teint l'éclat & la fraicheur, Qui conservant des lys la candide innocence, Prouve si dignement son auguste naissance?

Quels feux, si ce n'est point un de ces clairs rayons

Dont tu sais animer tout ce que nous voyons, Marqueront par des traits aux ans inessaçables Ses yeux, moins à des yeux, qu'à toi-même semblables,

Quand partes doux regards, en un jour clair & pur,

Tu fais du vaste Olympe étinceler l'azur?

Est-ce assez des rubis, ou de l'éclat des roses Dans l'aimable saison nouvellement écloses, Pour marquer cette bouche, où ces charmantes sleurs DE MADEMOISELLE. 411

Toujours. comme au Printemps, font briller leurs couleurs,

Cette bouche adorable, & féconde en miracles, Et par qui désormais tu rendras tes oracles?

Mais que je crains pour toi, qu'enfin ayant formé

Cebeau corps, tel qu'il est, d'un albâtre animé, Un seu qui n'éteint point ne coule dans ton ame De ces deux monts de neige, où tout desir s'enflamme:

Garde-toi d'y jetter un regard curieux;
Attache à ses habits tes soins industrieux;
Marques-y cet air libre, & cette négligence
Qui les met au-dessus de leur magnificence:
Plus belle que Vénus elle en hait les appas,
Et ne veut ressembler qu'à la chaste Pallas:
Donne-lui donc un casque à l'ondoyant pannache,

Laisse pendre à son bras la terrible rondache; Que sa divine main plus propre à prendre un cœur,

Semble agiter ce dard d'Illion la terreur; Ce dard qu'en mille lieux a suivi la victoire; Cette divine main plus blanche que l'ivoire. Poursuis, docte Artisan, d'un art ingénieux Ouvre sur le genou ses habits précieux, Pour laisser de sa jambe admirer la figure, Et d'un pied si bien fait l'agréable structure; C'est alors, qu'adorant ton ouvrage achevé, Tu reprendras la lyre, & d'un ton élevé

LIX. PORTRAIT 412

Tu chanteras sa gloire, où par mille Cantiques Vanteras son courage & ses faits héroïques: Tu diras que ce cœur si fier, si généreux, Ne se laisse émouvoir qu'aux pleurs des malheureux:

Ou'il sert aux opprimés de refuge & d'asyle, Dans l'un & l'autre sort pour lui-même tran-

quille;

Que libre, & des périls ne ponvant s'étonner, Par sa seule parole il se laisse enchaîner, Est sûr en sa promesse, est sensible, & sidele Aux secrets, aux ennuis qu'on partage avec elle. Tu diras que sincere en ses affections, Elle ne connoît point d'indignes passions; Que d'une juste main dispersant ses richesses, Sa façon de donner redouble ses largesses; Ou'elle fait au mérite un gracieux accueil, Civile sans bassesse, & siere sans orgueil; Sans que cette douceur savante en l'art de plaire Inspire aux plus hardis un penser téméraire. Tantôt tu chanteras dans un air concerté De ce fécond esprit la vive activité, Les rapides élans qui l'élevent de terre, Percent la région où se fait le tonnerre, Lui font voir d'un clin d'œil les fiecles les plus vieux,

Et la font pénétrer dans les secrets des Dieux. Ajoute qu'elle est juste, intrépide, immuable; Vante encor de ses doigrs l'adresse inimitable :

Mais quand tu finiras par tant de piété,

DE MADEMOISELLE. 413

Sera-ce point des Dieux blâmer la cruauté, Et nous faire nier leur juste providence, De ne lui donner pas un sceptre en récompense? Grand Dieu pour m'élever à tes airs ravissants, Epure mes esprits, illumine mes sens.

Ainsi jamais ton Isle incertaine & slottante Ne se voye exposée à la vague inconstante; Et puisse s'essacer l'amour infortuné, Dont ton cœur soupira pour l'ingrate Daphné. Ni tonnerre grondant, ni pluvieux nuage Ne dérobe aux Mortels ton radieux visage; Jamais il ne soit rien de si charmant que toi, Hors la Nymphe & l'objet qui me tient sous sa loi.

FIN.

TABLE

DES

MATIERES

Contenues dans cet Ouvrage.

Le Chiffre Romain désigne le Volume, & le Chiffre Arabe la page.

A.

A GLIE ('le Comte Philippe d') fon caractere. IV. 268.

Aignan (la Comtesse de St.) VI. 268.

Aignan (le Duc de St.) achete le Gouvernement du Havre. V. 278.

Aiguillon (Mad. d') niece du Cardinal de Richelieu. I. 38. Elle tâche d'engager Mademoiselle de Montpensier à épouser le Roi d'Angleterre. H. 31. Elle fait enlever Mademoiselle de Beauvais, & l'envoye en Italie. 135. Traits de son imprudence. III. 88. Offres généreuses que lur fait le Cardinal Mazarin. 169, 270.

Albret, (le Maréchal d') est mal avec Monsieur

le Prince IV. 227.

Alegre, (Mlle d') héritiere d'Auvergne. VII. 127. Alençon, (Mademoifelle d') fa naissance. I. 147. Elle hait sa Gouvernante Madame de Langeron. V. 163. Elle est attaquée de la petite vérole. 287. Son mariage avec Mr. de Guise. 319. Alibert, (Monsieur d') est arrêté par ordre du Cassille Martin. Se pourque il IV.

dinal Mazarin, & pourquei, IV. 11.

DES MATIERES. 415

Alincourt, [Mr. d'] est relégué à une de ses Terres, & pourquoi. VII. 129.

Alluye, [la Marquise d'] VII. 59. Amarante, son Portrait. VIII. 182. Amarillis, son Portrait. VIII. 300.

Ambeville, [Mr. d'] Lettre qu'il remet à Mademoifelle de Montpensier de la part du Roi.. III. 184, Amiens, [Mr. l'Evêque d'] éloge de ce Prélat. III.

202, 203.

Amoretti [l'Abbé d'] est envoyé à la Cour de France pour négocier le mariage de la Princesse Marguerite de Savoye avec Louis XIV. IV. 2496 Il a audience du Roi. 251. Demande qu'il fait à S. A. R. & au Cardinal Mazarin. IV. 165.

Angleterre [la Reine d'] est contrainte de quitter fon pays, & de se réfugier en France. I. 106. Elle débarque en Bretagne au Port de Brest. ibid. Une maladie l'engage à aller prendre les eaux de Bourbon. ibid. Le Roi & la Reine de France viennent la prendre dans leur carrosse. ibida On la fait loger au Louvre. ibid. Elle exagere toutes ses prospérités passées. 109. Elle apprend la mort de son mari qui eut la tête tranchée. 219. Inquiétude où elle se trouve en apprenant la défaite des Troupes du Roi son fils. II. 28. Elle s'attache en France aux intérêts de la Cour contre les mécontents. 144. Raisons qui l'engageoient à prendre ce parti. 166. Elle cherche à marier sa fille avec le Duc de Savoye. V. 79. Elle envoye en Savoye Mr. Defchappelles pour y commencer cette négociation. ibid. Sa mort. VI. 87.

Angleterre. [la Princesse d'] Son mariage avec Monsieur. V. 188. Elle accouche d'une fille morte. 293. Elle tombe dangereusement malade & se croit empoisonnée. VI. 94, 95. Sa mort. 98. Sentiments dans lesquels elle mourut. 99, 100. On ouvre son corps pour l'examiner. 101. Elle est enterrée à S. Denis. 109: Son portrait par la Comtesse de Bregis. VIII. 147.

\$ iv

Angleterre [la Princesse Royale d'] meurt de la petite-vérole. V. 178.

Angleterre, [le Roi d'] Voyez Galles [le Prince d'] Angoulème, [Mad. d'] conseil qu'elle donne à

Mlle de Montpensier. VI. 282. & suiv.

Anjou, [le Duc d'] second fils de Louis XIII, naît au mois de Septembre 1640. I. 54. Il est attaqué de la rougeole, & ensuite de la dyssenterie. 161. Son rétablissement. 162. Il reçoit la Confirmation. 252. Son Portrait. IV. 141. Démêlé qu'il a avec le Roi son frere. 170. Plaintes que fait de lui le Cardinal Mazarin. 182. Ses occupations à l'âge de dix-sept ans, 204. Il reçoit des faveurs de la Princesse Palatine. 221. Son mariage avec la Princesse d'Aggleterre. V. 189. Après la mort de cette Princesse, il se remarie avec la fille du Prince Palatin. VI. 283. Ce qui se passa à ce mariage. ibid & suiv. Voyez Monfieur.

Anjou, (Mr. le Duc d') fils de Louis XIV, tombe dangereusement malade. VI. 276. Sa

-mort. 277.

Anville, (le Duc d') son attachement pour le

Cardinal Mazarin. V. 71.

Apremont, (Mademoiselle d') Elle découvre à Mademoiselle de Montpensier tout ce que fait son mari contre les intérêts de cette Princesse.

III. 151, 152.

Aprement. (Monsieur d') De Valet qu'il étoit, il s'érige en Gentilhomme. II. 346. Il agit contre les intérêts de Mlle. de Montpensier. III. 151, 152. Il obtient la charge de Lieutenant de la Venerie de S. A. R. III. 243.

Araucourt (Monsieur), Gentilhomme Lorrain, obtient les bonnes graces de Madame Royale. IV. S. On l'éleve au-dessus de son mérire & de sa naissance. ibid. On lui ôte ses biens. ibid.

Il se retire en Suisse. ibid.

Arbon, (Mad. d') femme de l'Intendant de Mr. le Tellier, chez qui on tient cachés le Comte

DESMATIERES. 417

de Toulouse & Mile. de Blois, enfants de Louis XIV & de Mad. de Montespan. VII. 6.

Ardilieres. Lieu renommé par un grand nombre

de Miracles. I. 33.

Armagnac, (Madame d') est nommée par le Roi pour aller conduire Mademoiselle de Valois à Turin. V. 257, 258. Elle est chassée de la Cour, & pourquoi. VI. 2.

Arnaud. (Monsieur) Grand nombre de filles & de Sœurs qu'il a à Port-Royal des Champs, III

307. Il s'adonne à la dévotion. ibid,

Arras. Siege de cette Ville. III. 340

Arscot, (le Duc d') VI. 268.

Artagnan, (Mr. d') conduit Mr. de Lauzun à Pignes rol par ordre du Roi. VI. 290: Sa mort, 322,

Ses belles qualités. ibid.

Artagnan, (Mr. d') neveu du précédent, fait à Mlle, de Montpensier le récit de ce qui s'étoit passé lorsque Mr. de Lauzun sut conduit à Pignerol. VI. 297. Eloge qu'il sait de Mr. de Lauzun. 300. Belles qualités de Mr. d'Arragnan. 384.

Aubigeon. (Mr. le Comte d') Démêlé qu'il a avec un Gentilhomme qui lui fait mettre l'épée à la main. III. 267. Suite de ce différend. 288. On follicite contre lui. ibid, Il est obligé de se sau-

ver. ibid.

Aulnay, (le Chevalier d') Lieutenant des Gar-

des de Mr. de Verneuil. VII. 99.

Anmale, (Mlle d') Son mariage avec le Roi de Portugal. V. 311. On rompt ce mariage, & elle épouse ensuite le frere du Roi. ibid. & 312.

Avmont, (Mr. le Maréchal d') ménage une entreprife sur Ostende; mais elle ne réussit pas. IV, 198. Il est fait prisonnier, 199. Son dissérend avec le Duc d'Elbœus. 222. Il achete du Duc de Bournonville le Gouvernement de Paris. V. 261. Il assiege & prend Courtsai, 329,

SY

Autriche (Dom Juan d') vient en France incognito à fon retour de Flandres pour se rendre en Espagne. V. 11. Son portrait, ibid. Marque qu'il donne de sa fierté, 12. Il voit la Couribid.

Autriche, (la Marquise d') bâtarde de l'Empereur Rodolphe. V. 337.

Auvergne, (le Comte d') VII. 945

Ayen, (Mr. le Comte d') Capitaine des Gardes du Roi, arrête le Chevalier de Lorraine. VI. 25.

B.

B ADE (la Princesse de) est chassée de la Cour.

Balbazes, (Mr. de Los) fon éloge. VH. 1.

Ballet pour lequel on choisit une bande de jeunes Princesses. I. 10. Ce qu'il y eur de remarquable à ce Ballet. 10, 11.

Baptiste, Florentin, Baladin du Roi. IV. 317. Sore

talent à faire des Vers. ibid.

Bar (Monsieur de) garde les Princes en prison. I. 308. Ordre qu'on lui donne de ne les pas mettre en liberté qu'à certaines conditions. ibid.

Baraille, (Monfieur) Officier dans la Compagnie de Mr. de Lauzun. VI. 160. Son éloge. ibid., 161. Il quitte le fervice de Mlle. de Montpenfier pour vaquer à fon falut. VII. 76. Il refuse un sac de mille pistoles dont Mr. de Lauzun vouloit lui saire présent. 78.

Barbezieres. (Mlle.) est chassée du service de Ma-

dame, & pourquoi. V. 233.

Barge (Mr. la) tué au siege de Dunkerque. IV.

Bar-le-Duc, Mr. le Prince de Lorraine s'en rend

maître avec fon armée, II. 331.

Barret. (Mr.) Le Parlement décrete contre sui. II. 10. Il offense Mr. de Candale. III. 92. Vengeance qu'en tire ce dernier, ibid. Il est exilé. 125.

Baudies (Monsieur) obtient un Régiment à la priere de Mlle. de Montpensier. II. 195.

Baviere. (la Princesse de) Voyez Dauphine

(Mad. la)

Beaufort (Monsieur de) chef d'une Cabale nomméele Parti des Importants. I. S1. Il est arrêté. ibid. Il devient en faveur auprès de la Reine. 92. Son inimitié avec le Cardinal Mazarin, 93. Il est fait prisonnier & conduit au Bois de Vincennes. ibid. De quoi on l'accusoit. ibid. Ce qu'il fit pendant les troubles de Paris. 214. Ses belles qualités. 225. Suite d'un différend qu'il eut avec Mr. de Gersé. 234, 235. Action imprudente qu'il fait. II. So. Il se bat avec Mr. de Nemours. 88. Il fait ensuite la paix. ibid. Cette réconciliation n'est qu'en apparence. 89. Il tue Mr. de Nemours en duel. 219, 220. Il est exilé. 235. On sollicite en sa faveur pour procurer fon retour. IV. 181. 14 revient à la Cour. 189, 190.

Beaume, (la Marquise de la) niece du Marés chal de Villeroi, IV. 318. Sa grande beau-

té. ibid.

Beaupré. (St. Germain de) Plaintes que Mr. de Louvois fait de lui au Roi, & à quel sujet. VI. 257. Mlle. de Montpensier s'employe eis fa faveur. ibid.

Beauveau (le Marquis de) Gouverneur du Princo

Charles. V. 43.

Beauvais. (Mlle de) son mariage avec le Marquis de Richelieu. II. 334. Mad. d'Aiguillon la fait enlever, & l'envoye en Italie. 335.

Beauvilliers, (Mr. de) fils de Mr. le Duc de

St. Aignan. VII. 129.

Bec-de-Corbin. Deux Compagnies de Gentilshome

mes ainsi nommés. V. 151.

Belai, (Monsieur) Médecin de Blois & Confultant de Monsieur. V. 70. Son habileté, · ibid.

Believre. (Mr. le Promier-Président de) Sa mort, HI. 257. S VI

Believre: (Madame Duplessis) Ses belles qualites: IV. 274.

Bellebat., (l'Abbé de) Proverbe qu'il propose à

Madame de Fiesque. IV. 249.

Bellebrune. (Monfieur) Gouverneur d'Hefdin. IV. 168. Sa mort. ibid.

Bellefonds (le Maréchal de) s'attache à voir

Mlle. de la Valliere. VI. 353.

Beloi. (Monfieur). Mesures qu'il garde à l'égard de Mademoiselle de Montpensier. V. 89.

Beloi (Madame de) est faite Dame-d'Honneur de

Mademoifelle d'Orléans. V. 183.

Beljunce, (Mr. de) beau-frere de Madame de

Nogent. VIE. 52.

Benserade. (Mr.) Bon mot de ce Poëte. II. 271. Bertaut (le sieur) est roué pour avoir agi con-

tre l'Etat. III. 169.

Berte, (Monsieur la) Gentilhomme, donne un coup d'épée par derriere au Chevalier de Monrevel, dont il meurt quelque tems après. Ill-266. On décrete contre lui. ibid.

Bertier, (Monsieur) Evêque de Montauban. V.

254, 255-

Bertin, (le Comto de) frere du Duc de Bournonville. VL 271.

Béthune. (Monsieur le Comte de) Son grand mérite. I. 20. Un de ses enfans reçoit du Cardinal Mazarin une Abbaye de 30000 liv. derente. III. 274. Il achete du Duc de Bournonville la Charge de Chevalier d'Honneur de la

Reine. V. 260.

Bernune (le Chevalier de) obtient une Compagnie de Mademoiselle de Montpensier. II. 231. Sa grande iobriété. III. 240. Son différend avec Madame de Thianges. 241. Il lui demande pardon. 242. Son amour pour Madenvoiselle des Marais. 289. Son caractere. 292. Son amour pour sa Maîtresse augmente. IV. 130. Il l'enleve. 173. Son Portrait par Mademoiselle, VIII. 144

Béthune (Madame de) est faite Dame d'Atour de la jeune Reine. V. 159.

Beuvron, (le Chevalier de) un des Favoris de

Monfieur. VI. 122.

Biscara (Monsieur) se brouilte avec Mr. de Marfillac, & pourquoi. V. 15. Le Roi l'envoye à la Bastille. ibid. Il en sort au bout de quelques jours. ibid. On sait des recherches sur sa généalogie. 16.

Bitaut (Monsieur) est fait prisonnier. IE. 38.

Elainville, (Mr. de) fils de Mr. Colbert, épouse Mille de Tournay-Charente. VII. 91, 92. Le Roi lui ôte la charge des bâtiments, & pourquoi. 114.

Blanemenil (Mr. le Président de) est arrêté. I.

185.

Blois, (Mademoiselle de) fille de la Valliere.

Voyez Marianne.

Blois, (Mile de) fille de Louis XIV & de Madame de Montespan. VII, 6. On la mene à Bourbon, où elle meurt. 55. Son éloge. ibid.

Bon. (Monsieur le) Ses belles qualités. III. 102. Mademoiselle de Montpensier tàche de l'engager à son service. ibid. La chose n'a passlieu, & pourquoi. 103, 104.

Bonnelle (Madame de) exilée. II. 334-

Bontems. (Monsieur) Lettre qu'il donne au Roide la part de Mlle. de Montpensier, où cette Princesse demandoit la permission de pouvoir se marier avec Mr. de Lauzun. VI. 150.

Bonville. (Monfieur) Ses belles qualités. III. 180.

Il meurt d'apoplexie. 182.

Ronzi (Monsieur de) obtient l'Evêché de Beziers. V. 160. Il négocie le mariage de Mademoiselle d'Orléans avec le Prince de Toscane. 183. Il fait son entrée d'Ambassadeur extraordinaire de Toscane, & fait la demandede cette Princesse. 189.

Rofu (Madame la Comtesse de) se retire dans un Couvent de Religieuses, III. 172. Fustoire de ses malheurs. ibid. Sa vie débordée. 177. Bossuet (l'Abbé) nommé à l'Evéché de Condom. VI. 97. Il assiste Madame à l'article de la mort. ibid. Il est fait Précepteur de Monseigneur, & ensuite Evêque de Meaux. VII. 6.

Bouchage, (le Comte de) devenu dans la suite

Duc de Joyeuse. VII. 36.

Bouillon (Monsieur de) rentre en grace à la Cour. I. 61. On lui donne le commandement de l'Armée du Roi en Italie. 62. On l'arrête à Cazal, d'où il est mené prisonnier à Lyon. ibid. Il rachete sa vie par la cession de sa Souveraineté de Sedan. ibid.

Bouillon (Madame de) est arrêtée. I: 259. Sa mort.

IV, 25.

Bouillon, (Madame de) niece du Cardinal Ma-

zarin. Voyez Mariane.

Boulay (Monsieur le) écrit à Mademoiselle de Montpensier pour la liberté de son fils fait prisonnier à Valenciennes par les Troupes de Mr. le Prince. III. 205. Il n'obtient rien, & pourquoi. ibid. & 206.

Boulenerie (Monsieur de la) se jette dans un sossé

& se casse le cou. III. 38, 39.

Bourbon (Mademoiselle de) se marie avec Mon-

fieur de Longueville. I. 59.

Bourdeaux (la Ville de) affiégée par les Troupes du Roi. I. 278. Les Bourdelois envoyent des Députés. 280. On fait une trêve. 284. On accorde une Amnistie. 286. Le Roi entre dans la Ville. 294.

Bourdelois (les) font plus propres pour l'exécution que pour le conseil: ils vont fort vîte,

& n'ont pas grand jugement. I. 296.

Bourges. La Cour prend la Tour de cette Place, & la fait abattre. II. 19.

Bourgueil, Abbaye, sa belle situation. I. 33.

Bournonville, (Mr. de) Chevalier d'Honneur de la Reine & Gouverneur de Paris. V. 205. Il vend sa Charge de Chevalier d'Honneur au Comte de Béthune, & son Gouvernement au Maréchal d'Aumont. 261.

Brachet. [Monsieur] Décret du Parlement contre lui, II. 10.

Brancas [le Comte de] obtient un Régiment de Cavalerie. II. 230, 231.

Brayer, [Monsieur] Médecin de la Faculté de Parris, consulté par Mlle, de Montpensier. III. 91.

Brays, [Monsieur] son caractere. III. 1801, 181.
Jugements qu'en porte le Comte de Béthune.
IV. 80, 81, Raisons pour lesquelles il ne veux
plus retourner en Holfande où il avoit servi
long-tems. 84, 85. Il entre au service de Mademoiselle de Montpensier. 98. Cette Princesse l'envoye à Turin, & pourquoi. V. 47.
Il exécute sa commission. 64. & fuiv. Preuve
qu'il donne de sa prudence. VI. 240. Son Portrait par Mademoiselle. VIII. 141.

Bregis, [la Comtesse de] Portraits de sa façon,

VIII, 147. 162. 192. 209. 270.

Breuil, [le Marquis du] de la Maison de Damas; IV. 308. Ses grands biens. ibid. Il achete le Gouvernement de Dombes. ibid.

Brêzé [Monsieur le Duc de] est tué d'un coup de

canon au siege d'Orbitelle. I. 127.

Brezé, [Mademoiselle de] niece du Cardinal de Richelieu, se marie avec le Duc d'Enguien. I. 55, 56. Elle est envoyée dans le Couvent un an après son mariage, pour y apprendre à lire & écrire. 56. Sa mort. 310.

Brienne, [Monsieur de] Secretaire d'Etat. V. 141.

Son Portrait. VIII. 312.

Brienne [Mademoiselle de] se marie avec le Mar-

quis de Gamache. I. 60.

Brienne [Madame de] fuit la Reine dans tous les Couvents & à toutes les dévotions. III. 201. Son Portrait par Mademoiselle. VIII. 194. Autre Portrait par la Marquise de Gamaches sa fille, 312. Portrait de sa façon, 355.

Brienne (la Comtesse de) sa fille, son Portrait

fait par elle-même. VIII. 222.

Brifack. (la Ville de) Pont d'une hauteur épouvantable que l'on y voit. VI. 332, 333. Defcription de cette Ville. ibid.

Brissac (Monsieur de) est chassé de Paris avec Madame son épouse. IV. 216. De quoi on l'ac-

cufoit. 220.

Brone (Monsieur) tué dans une bataille. II:

Brouilly, (Monsieur) Aide-Major des Gardes. VI.

60. 297.

Broussel [Monsieur de] est arrêté. I. 185. Son-

ěloge. 186.

Brulard, [Monsieur] Premier Président du Porlement de Dijon. IV. 253. Harangue qu'il fait au Roi. ibid. Sa grande capacité. ibid.

Brules. [Monfieur des] Proposition qu'il fait à Mademoiselle de Montpensier. II. 276. & suiv.

Brulon, [le Comte de] Breton. IV. 262. Son. grand commerce en Piémont, ibid.

Brunier, [Monsieur] premier Médecin de S. A. R. V. 70.

Buckingham. [Mr. le Duc de] Proposition qu'il fait à Mademoiselle de Montpensier. VI. 261, Il est envoyé en France par le Roi d'Angleterre pour faire des propositions de paix. 315. Il parle au Roi de France en faveur de Mr. de Lauzun. ibid. 316. On tâche de ruiner le crédir qu'il a sur l'esprit de Sa Majesté. 316,

Bury [le Comte de] blessé dans un duel. II. 221. Bussillet. (Mr. de) Chevalier d'Honneur du Par-

Iement de Dombes. VIII. S.

Buzanval, (Monsieur de) Evêque de Beauvais fen éloge. IV. 79.

CADAVAL, (le Duc de) Portugais, épouse par Procureur, Mile. d'Harcourt. VI. 339.

Caën (l'Abbesse de) son Portrait fait par elle-même. VIII. 149. Autre Portrait fait par Mon-seur Huet. 393

Carilus (la Marquise de) est aimée de Mr. le Prince

de Savoye. IV. 271.

Callieres, (Mr.) Gentilhomme de Normandie, Auteur de la Vie du Duc de Joyeuse qui se fit Capucin. VII. 36, 37.

Collin, (Mademoiselle de) fille de Mr. Risbourg, Gouverneur de Bruxelles. VI. 79. Elle se fa-

miliarise avec le Roi. ibid.

Calvimont (Madame de) quitte son mari pour suivre le Prince de Conti. IV. 75. Scandale qu'elle causa par cette conduite. ibid.

Cambiae (Monsieur) se trouve engagé dans de mauvaises affaires. III. 169.

Cambout. (Mr. du) VI. 268.

Cambrai (la Ville de) assiégée par les Troupes du Roi pendant les Guerres civiles. I. 234. On est obligé de lever le siège. ibid.

Camilly, (Madame la Comtesse de) son caracte-

re. VII. 53.

Candale. (Monsieur de) Mauvais traitement qu'il fait à Monsieur Bartet. III. 92, 93. Il est attaqué par le Chevalier de Montrevel. 264, 265. Fâcheuses suires qu'eut cette affaire. 266. Le Roi met auprès de lui un de ses Gentilhommes ordinaires. ibid. Il reçoit ordre du Roi de sortir de Paris, & pourquoi. 290. Il meurt à Lyon. IV. 151.

Cantocarrero (Don Fernand Voues de) Secretaire

d'Etat d'Espagne. V. 141.

Capitor, espece de folle qui vint à Paris avec Dom Juan d'Autriche. V. 14. Son portrait. ibid. On la renvoye comblée de présents, ibid. Carignan. (Madame de) Son différend avec la

Comtesse de Soissons, IV. 249, 250.

Casselny, (George de) Espagnol, est mis à la Bastille, & pourquoi. I. 107, 108. Il est rélâché & conduit hors du Royaume. ibid.

Castelmior, (le Marquis de) Favori du Roi de Por-

tugal. V. 242.

Castille, (le Connétable de) Gouverneur de Flandres. VI. 78. Il envoye son fils naturel au Roi, & pourquoi. ibid.

Câtillon. (Mr.) VII. 268.

Caumont. Histoire de cette Maison. VI. 183, 189. Cavours, (Mr. le Comte de) Piémontois, se marie avec Mademoiselle Tréseson, maîtresse du Duc de Savoye. V. 252.

Cazard. (le Pere) Conseille à Mademoiselle de la Valliere de se faire Carmélite. V. 353.

Chabannes. (Monsieur Antoine de) Pourquoi il

fut difgracié. III. 20.

Chabot. (Monsieur) Ses belles qualités le font aimer de Mademoiselle de Rohan. I. 115. Il met tout en œuvre pour l'avoir en mariage. 116. Personnes qui s'intéressent à faire réussir son entreprise. 117. On lui fait obtenir un brevet de Duc. 118. Il se marie, 119.

Chaise (le Pere de la) fait obtenir l'Abbaye de

Saintes à Me. de Lauzun. VII. 138.

Chaise Perault, (Monsieur la) Conseiller de Poitiers. IV. 117. Son éloge. 128.

Chambord. Description de ce Château, I. 18.

Chantilly, (le Comte de) sa mort. VI. 317.

Champigny, bourg ainfi nommé qui avoit appartenu à Mademoiselle de Montpensier. I. 23. On le cede au Cardinal de Richelieu. ibid.

Champlatreux. (Monsieur de) On fait entourer fa maison par des compagnies des Gardes, & pourquoi. III. 197. Plaintes du Parlement à ce fujet. 198.

Chandenier, (l'Abbé de) neveu du Cardinal de

la Rochefouçault, IV. 258.

Chandré, (Mr. Fontaine) tué à la prise de Saint-

Denis. II. 148.

Charles, (le Prince) neveu de Monsieur de Lorraine, est envoyé à Blois. V. 143. Il devient, amoureux de la fille de Madame de Raré. ibid. Il fait la cour à Mademoiselle d'Orléans, & s'attache ensuite aux Demoiselles de Mancini. V. 160. Son portrait & son caractere. 173. Il cesse d'avoir entrée chez Mademoiselle de Mancini. 175. Il recherche Mademoiselle de Nemours l'ainée en mariage. 209. On signe le contrat. 210. Il se retire secretement de la Cour, & se rend à Vienne auprès de l'Empereur.

Charny, (Mr. le Chewalier de) fils naturel de Gaston, Duc d'Orléans, Mademoiselle le prend auprès d'elle. Il. 381. Lui donne le nom de Chevalier de Charny. ibid. Ce que dit le Duc d'Orléans, lorsqu'il apprit que Mademoiselle avoit pris chez elle ce jeune homme. 382. Ne veut pas que cette Princesse le mene à Blois ni à Orléans. ibid. Proposition que lui fait Mlle. de Montpensier. III. 104. On l'envoye à l'Académie. ibid. Mauvais service que lui rend la Comtesse de Fiesque. 294. Mademoiselle de Montpensier lui achete une Compagnie d'Infanterie dans le Régiment de la Couronne, IV. 193. Son portrait. VIII. 390.

Charôt (Mr. de) reçoit ordre de vendre sa Charge

à Mr. de Duras. VI. 320.

Chareres, (Mademoiselle de) quatrieme fille de Monsieur, II. 335. Sa naissance ibid. Sa mort. III. 186.

Chaseron, (Mr.) Lieutenant des Gardes-du-Corps

du Roi. VI. 297.

Chastelet, (le Marquis de) Mestre-de-Camp du Régiment de Cavalerie de S. A. R. V. 264. Châteauneus. (Monsieur de) On lui ôte les Sceaux. II. 7.

Château-Portien, pris par Monsieur le Prince. IL.

Chatenoi, petite ville appartenant aux Chanoines de Strasbourg. VI. 329. Histoire du Bailli de cette ville. ibid. & suiv.

Châtillon (Mr.) VI. 268.

Châtillon (Madame de) Sa grande beauté. II. 40. Elle tâche de plaire au Prince de Lorraine. 271, 272. Mépris que cè dernier en fait. ibid. Elle est aimée du Roi d'Angleterre. III. 168. Ses différentes aventures. 169. Elle est obligée de se tenir cachée, & pourquoi. ibid. Sa grande samiliarité avec Mylord Digby, 170. On la menace de la mettre en prison. 293. Elle se brouille avec l'Abbé Fouquet, & à quelle occasion. IV. 177. Présents qu'elle en reçoit. 140. Son portrait sait par elle-même. VIII. 302.

Charigny (Monsieur de) conspire la perte de Monsieur de Noyers. I. 65. Il est arrêté au Bois de Vincennes après les barricades, & ensuite relâché. II. 7. Son grand esprit & sa grande capacité. 50. Il a un différend avec Monsieur le Prince. 278. Sa mort. 279.

Chaumont, (Madame de St.) fœur de la Maréchale de Grammont. IV. 64. On la propose pour être Dame-d'honneur de Mademoiselle de Montpensier. ibid. Disgrace qui lui arrive. Vl. 19. Elle se retire dans un Couvent de Carmélites. ibid & suiv.

Chaunes (le Duc de) achete la Charge de Com-

mandant des Chevaux-Légers. V. 278.

Chemeraut (Mad.) est chassée de la Cour. I. 50. Chenailles (Monsieur) écrit à Mademoiselle de Montpensier en faveur de Mad. de Longue-ville. III. 12.

Chenonceaux, ancienne maison d'une figure fort extraordinaire. I. 34. Sa description. ibid & fuiv.

A qui elle appartient. 35.

Chevreuse. (Mademoiselle de) On propose de la marier avec le Prince de Conti, II. 6. Ce mariage est rompu, 8.

Chiverny. (Mademoiselle de) Son mariage avec Mr. de Montglat. I. 69,

Choify. (Monfieur de) Sa mort. V. 251. Choify. (Madame de) Son humeur. II. 13. Propositions qu'elle fait à Mademoiselle de Montpensier. ibid. 14. Voyez encore IV. 167. Elle recoit ordre de se retirer en Normandie, & pourquoi. 219. Elle écrit à Monsieur contre la Reine & contre le Cardinal Mazarin pendant la maladie du Roi, 237. Elle fait sa cour à Madame, & pourquoi. V. 251. Sa mort. VI. 18. Son portrait, VIII. 209. Autre portrait. 330. Portrait de sa façon, 331.

Choisy, maison de Mademoiselle de Montpensier.

VII & suiv.

Cing-Mars (Monsieur de) devient favori du Roi. I. 50. Le Cardinal de Richelieu en fait son confident. ibid. On lui fair son procès, & il est exécuté. 60.

Clérambaut (Madame la Maréchale de) est faite gouvernante de Mademoiselle à la place de Me. de St. Chaumont. VI. 22. Elle passe pour favante. ibid.

Clinchamp (Mr. le Baron de) commande les troupes du Roi d'Espagne, données à Monsieur le Prince, II. 44. Ses belles qualités. ibid. Son

origine. 45.

Gloris, son Portrait par Mademoiselle. VIIL 240. Coadjuteur (Monsieur le) devient ami de Mademoiselle de Montpensier après s'être brouillé avec elle. II. 33, 35. Promesse qu'it lui fait. 39. Il est fait Cardinal. 43. On lui donne à Paris le nom de Cardinal de Retz. ibid. Sa haine contre Mr. le Prince. ibid. Il fait faire une assemblée de Noblesse dans le Vexin, & pourquoi. ibid. Il est arrêté & conduit au Bois de Vincennes. 332. Idée qu'en donne le Cardinal Mazarin. IV. 66, 67.

Caur. (Jacques de) Sa disgrace, III. 20.

Colbert, (Mr.) Contrôleur-général, sa mort, VII. 113.

Coligny (Monsieur de) se bat en duel avec M.

le Duc de Guise. I. 97.

Colmar. Louis XIV fait raser les sortifications de cette ville, & défarmer les Bourgeois. VI.

Colonne (le Connétable) se marie avec une des Demoiselles Mancini. V. 282.

Comminges (Monsieur de) harangue Mademoiselle de Montpenfier. V. 255.

Contarini, (Mr. de) Ambassadeur de Venise en

France. VI. 338.

Conti (la Princesse de) Voyez Martinozzi.

Conti (Monsieur le Prince de) est arrêté. I. 256. Il est malade & en danger de sa vie. 302. Le Clergé fait demander sa liberté. ibid. Cette demande n'est pas accordée. ibid. On le transfere de Marcoussi au Havre. 310. Il est mis en liberté. II. 2. On propose de le marier avec Mademoiselle de Chevreuse. 6. Dispense du Pape pour ce mariage. ibid. Mais il est rompu. 8. Il se marie avec Mademoiselle de Martinozzi, niece du Cardinal Mazarin. III. 36. On lui donne le Gouvernement de Guyenne & la Charge de Grand-Maître de la Maison du Roi. IV. 74. Il se jette dans un excès de dévotion. ibid. Il devient amoureux de Madame de Calvimont. 75. Le Roi lui donne le Gouvernement de Languedoc après la mort de S. A. R. V. 107. Le Roi Louis XIV n'est pas content de sa conduite. VII. 201. Il meurt de la petite-vérole. 132.

Cordouc (Dom Antonio de) est fait prisonnier.

V. 337.

Cornuel (Mademoiselle) fon Portrait. VIII. 248. Courci. (la Princesse) Ses belles qualités. I. 218. Courtenay. (Madame de) Bon accueil qu'elle fait chez elle à Mademoiselle de Montpensier. III. 210, 211.

Courtenai-Chevillon. (Madame de) Ses belles qua-

lités. III. 3.

Courtin. (Monsieur) VI. 267.

Courtrai. Cette place est assiégée & prise par les

Troupes du Roi. I. 126.

Coutance. (l'Evêque de) Ses belles qualités, IV. 15. Créquy (le Duc de) est envoyé en Angleterre vers Cromwel en qualité d'Ambassadeur extraordinaire. IV. 204. Il est chargé de porter à l'Infante d'Espagne de la part du Roi une cassette pleine de bijoux. V. 120.

Créquy (le Marquis de) attaque les ennemis qui venoient au secours de Lille, & les défait.

V. 236, 237.

Créquy (Madame de) est faire Dame-d'honneur de la Reine en la place de M. de Richeliev. VII. 16. Ses belles qualités. ibid.

Créquy (Mademoiselle de) se marie avec le Mar-

quis de Lesberg. VI. 2.

créquy, (Mademoifelle de) sœur de la précédente, se marie avec le Comte de Jarnac de la Maison de Chabot, VI. 10. Elle est faite Dames d'honneur de M^{11e}, de Montpensier avec des appointements considérables. ibid.

Créquy, (la Duchesse de) son Portrait. VIII. 290. Cromwel. La Cour de France sait alliance avec lui. III. 105. Il envoye un Ambassadeur en

France. 106. Sa mort. IV, 240.

Cugniac (le Marquis de) a une aventure tout-àfait remarquable. I. 211.

Cumont. (Monfieur de) Ses belles qualités. III.

Cyran. (l'Abbé de St.) Son éloge. III. 306. Le Cardinal de Richelieu le fait mettre en prison. ibid. La Reine l'en fait fortir. ibid.

Cyrus (c'est Mr. le Prince, voyez Enguyen) se rend le maître de la Paphlagonie. VIII. 45. Il rend visite à la Reine de Misnie, (la Comtesse de Maure) & fait la cour à la Princesse de Paphlagonie (Mademoiselle de Vandy) à laquelle il rend visite habillé en semme. 52, Liberté qu'il prend avec elle, ibid, D'ALIBERT, (Monsseur de) son caractere.
IV. 294.

Damville. (Monsieur) Son caractere. III. 17 &

ſuiv.

Dandilly, (Monsieur) s'adonne à la dévotion. III. 307. Il se retire à Port-Royal, où il est visité par Mademoiselle de Montpensier. 311. Ses occupations dans ce Monastere. ibid,

Darrêts (Monsieur) obtient la survivance de la Charge de son pere. III. 227. Il devient amoureux de Mademoiselle de Pienne, fille de Madame de Fiesque. ibid. Billet qu'il lui écrit. ibid.

Dauphin, (Monseigneur le) sa naissance le 1. Novembre 1661. V. 195. Joie de toute la France à cette occasion. ibid. On lui donna Madame de Montauzier pour Gouvernante. 206. Son mariage. VII. S. Un dévoyement le réduit à l'extrêmité. 17. Après avoir pris inutilement toutes sortes de remedes, il est guéri par un spécifique qui étoit une maniere d'œuss de poissons. 25.

Dauphine, (Madame la) son Portrait. VII. 5. Elle se marie à Châlons. 7. Présent considé-

rable qu'on lui fait. 9.

Dax. (Mr. de) VI. 293, 294.

Defan. (M. du) Son extraction. VI. 12. Ses belles qualités. ibid. On l'envoye en Toscane, & pourquoi. 14. Elle est saite Dame d'honneur de M. de Guise. ibid.

Denys (la ville de) prise par Monsieur le Prince. II. 145. Elle est reprise par les troupes du Roi. ibid & suiv. Ce qui se passa dans cette

occasion. 146. & fuiv.

Deschapelles. (Monsieur) est envoyé en Savoye par la Reine d'Angleterre, & pourquoi. V. 80.

Bes Marais (Mademoiseile), est aimée du Chevalier

walier de Béthune. III. 289, 292. Le Chevalier l'enleve au fortir de la Messe. IV. 1735

Digby, (Mylord) sa passion pour Madame de Châtillon. III. 169. Comment il avoit fait connoissance avec cette Dame. 170.

Diolet (Mr.) tué au siege d'Etampes. II. 160. Dole (la ville de) prise dans trois jours par les

Troupes du Roi. VI. 1.

Doncheri, petite ville, est assiégée & prise par les

Troupes du Roi. I. 54.

Duché, (Mr.) Conseiller de Poitiers. IV. 12%. Duel. Le Roi fait renouveller avec rigueur les

Edits des Duels, & à quelle occasion. III. 267. Dumont (M'.) fait prisonnier par M'. le Prince. II. 145.

Dunkerque. Siege de cette place, & ce qui s'y passa. IV. 200, 201. Le Roi y fait saire des fortifications. VI. 257.

Dunois, (le Comte de) fils aîné de M. de Longueville, V. 83. On veut le marier avec la feconde fille de S. A. R. ibid.

Duplessis (Mr. le Maréchal de) fait un plaisant conte au sujet de la Princesse Palatine. IV. 2213 Il est Gouverneur de Monsieur. ibid. Déclaration qu'il fait au Cardinal Mazarin pendant la maladie du Roi. 237.

Duras (Mr. de) commande l'Infanterie à des fortifications que le Roi faisoit faire à Dunker-

que. VI. 25.7.

E

L LECUF (Mr. le Duc d') degrade de l'Ordre des Chevaliers, & pourquoi. I. 7. Il se déclare contre Monsieur. 317. Mépris qu'en fait S. A. R. 318. Son différend avec le Maréchal d'Aumont. IV. 222. Il veut se battre avec Mr. de Villequier. 223. Le Roi lui don= ne une garde. ibid. Il est attaqué & blesse par Mr. de Villequier. 224.

T

Tome VIII.

Elbauf, (Me. la Duchesse d') Bâtarde de Henrî IV. V. 113. Ce qu'elle sit pendant qu'elle étoit Mademoiselle de Vendôme. ibid.

Emeri, (M¹. d') Ambassadeur pour le Roi de France auprès de M¹. de Savoye. IV. 188.

Eneve, (le Pere) Jésuite. IV. 304. Ses sermons à la mode que tout le beau monde va entendre. ibid.

Enguien, (Mr. le-Duc d') son mariage avec MIIe. de Brezé. I. 55. Il ne consent à ce mariage que pour ne pas déplaire à Mr. le Prince son pere. 56. Il tombe dangereusement malade. ibid. Gagne la bataille de Rocroi. 85. Grands progrès qu'il fait en Allemagne. 102, 110. Victoire qu'il remporte à Norlingue. ibid. Il passe pour le plus grand Capitaine de son siecle. ibid. Il tombe dangereusement malade. 111. Sa forte passion pour Mademoiselle du Vigean. 112. Promesse qu'il fait de l'épouser. ibid & suiv. Il l'oublie tout-d'un-coup. ibid. Il va commander l'armée en Champagne. 124. Il se trouve au siege de Courtrai où il s'expose beaucoup. 126. Ses services ne sont pas récompensés, 127. Une grenade lui brûle le visage au siege de Mardick. 130. Il prend le nom de Mr. le Prince après la mort de son pere. 147. Il va commander l'armée en Catalogne. ibid. Gagne la bataille de Lens. 184. On le fait arrêter. 256. Ecrit que le Roi fait lire contre lui. 257. On veut le fauver, mais l'entreprise ne réussit pas. 292. On le transfere de Marcoussi au Havre. 310. Monfieur agit de concert avec le Parlement pour sa liberté. ibid. Remontrances du Parlement à ce sujet. 313. Il est servi par Guitaut dans sa prison. 315. Sa sortie du Havre. II. 1. Grande joie du peuple à cette occafion. 2. On lui donne avis qu'on doit l'arrêter. 11. Il se retire à St. Maur. ibid. Son retour à Paris. 12. Il se bat contre les troupes au Roi. 19. Lettre qu'il écrit à Mademoiselle

de Montpensier. 42. Autre lettre de ce Prince à la même. 96. Grand danger qu'il court d'être pris par les Troupes du Roi. 97. Il fait le valet pour se déguiser. ibid. Il passe toute la France pour se rendre à Bordeaux. 98. Il arrive à l'armée qui l'attendoit, & va droit à Montargis. 101. Et serend maître de cette Ville. 102. Il attaque l'armée Mazarine, & remporte la victoire. 114, 117. Il se rend à Paris pour s'opposer aux intrigues du Cardinal de Retza 119. Il se rend maitre de St. Denis. 145. Mr. de Turenne l'attaque au fauxbourg de Saint-Antoine, 187, 188. Preuves qu'il donne de sa bravoure. 189, 190. Il donne un soufflet au Comte de Rieux. 226. Il veut tuer Mr. Valion, Lieutenant-Général. 240. Il met en déroute l'armée du Maréchal de la Ferté. III. 154. Il entre en triomphe dans Valenciennes. ibid. Il cherche à s'accommoder avec la Cour. IV. 168. Cette affaire ne réussit pas, & pourquoi. 169. Il est battu par le Maréchal de Turenne. 202, 203. Il envoye Mr. Guitaut à la Cour. V. 43. Son retour à la Cour. 62, 63. Il est blessé à la main au passage du Rhin. VI. 3172 Son Portrait par Mademoiselle. VIII. 363.

Enguien, (Monsieur le Duc d') fils du précédent, V. 159. Son portrait. ibid. On veut le marier avec Mademoiselle de Montpensier, qui rejette la proposition qu'on lui en sit. 233. Son caractere. ibid. Son mariage avec la seconde sille

de la Princesse Palatine. 266.

Enguien, (la Duchesse d') seconde fille de la Princesse Palatine. V. 266. Son mariage avec le Duc d'Enguien. ibid. Magnificence des noces. 267, 268.

Entragues. (Mr. d') Son portrait. VIII. 177. Entragues., (Madame d') son habileté. IV. 2.

Epernon. (Mr. le Duc d') Aversion du Parlement de Bordeaux pour lui. I. 268. Ce qui fait naître du désordre dans ce pays. ibid. Son dés

Tig

mêlé avec le Comte de Montrevel. III. 264. Fâcheuses suites de ce différend. ibid. & suiv. Il reçoit ordre du Roi de se retirer de Paris. 290. Il reçoit Sa Majesté à Cadillac, une de ses Maisons. V. 32. Ses Charges & ses grands revenus. 33.

Epernon, (Me. la Duchesse d') Son portrait. VIII.

172. Autre portrait. 338.

Epernon, (Mademoiselle d') aimée du Duc de Joyeuse, ou Chevalier de Guise. I. 92. 98. Elle est attaquée de la petite-vérole. 103. Soin qu'en prend ce Duc pendant sa maladie. 104. 105. Elle se jette dans la dévotion. 138, 139. Prend la résolution de se faire Carmélite. ibid. On parle de la marier avec le Prince Casimir, frere du Roi de Pologne. 193. Sa dévotion rompt ce dessein. 194. Elle prend l'habit de Carmélite. 195.

Epinay, (Monsieur l') Commission dont il est chargé par Mlle. de Monspensier. III. 107.

Epinoy. (le Prince d') VI. 271. Epinoy (Mlle. d') VI. 270.

Erville (Mr. d') Gouverneur de Pignerol. VII.

Escars (le Comte d') fait prisonnier en Flandres. II. 159. Il s'offre de faire entrer un convoi de poudre dans Etampes, ce qui lui réusfit. ibid. Son éloge. ibid. & 171.

Esche. (la Comtesse d') Portrait de sa façon. VIII.

211,

Espagne (le Roi d') se marie avec Mademoiselle fille de Mr. frere de Louis XIV. VII. 1. 2.

Espagne. (la Reine d') Sa mort. I. 107.

Essein (Mr.) obtient de Mr. de Lauzun la charge de Secretaire des Dragons. VI. 69.

Estrades. (Mr. d') Gouverneur de Dunkerque, est fait prisonnier. I. 320. On le relâche. 321.

Etampes (la Ville d') assiégée par Mr. de Turenne. II. 152. On y fait entrer un convoi de poudre, 159. Le siege est levé. 163.

Etrées. (Mr. le Cardinal d') Reproche qu'on lui fait. V. 311. Ses belles qualités. 312.

Etrées (le Comte d') est fait prisonnier. III. 155, Etrées. (Mr. le Marquis d') est tué dans une ba-

taille. III. ibid.

Eugene (le Prince Eugene de Savoye) recherche Mademoifelle de Mancini en mariage. III, 256. Ce mariage s'accomplit. 257.

F.

FABER (Monsieur) assege Stenai. III. 34. 11 s'en rend maître. ibid. Il est fait Maréchal de France. IV. 236.

Fable en Vers burlesques sur le mariage de Mile, de Montpensier & de Mr de Lauzun. VII. 177,

& fuiv.

Fagon, (Mr.) Médecin en qui Madame de Mon-

tespan avoit grande confiance. VII. 55.

Faifan. (l'isle du) Description de cet endroit, renommé par les conférences qui s'y tinrent pour le mariage du Roi avec l'Infante d'Espagne. V. 110.

Falcombridge (Mylord) est envoyé par Cromwel à la Cour de France, IV. 204.

Ferrand, (Monsieur) Conseiller au Parlement, tué dans une émeute. II. 209.

Ferrier, (le Pere) VI. 244.

Ferté. (Mr. le Maréchal de la) Son armée est mise en déroute. III. 154. Il est fait prisonnier. ibid. Il fait le siege de Montmedi. IV. 27. Il assiege Gravelines. 226. Il s'en rend maître. 235.

Fetau, (Madame de) Veuve d'un Officier du Parlement de Dombes. IV. 301. Son éloge ibid.

Feuillade, (Mr. de la) discours qu'il tient à Mlle. de Montpensier au sujet de Mr. de Lauzun. VII. 60.

Fienne (Mr. de) publie que Mlle. de Montpenfier aime passionnément le Roi d'Angleterre, II. 36.

T iij

Fienne (Madame de) chassée de la Cour, IV. 216. Son caractère, 217. Combien elle est intéressée. 220.

Fiesque (le Chevalier de) tué au siège de Mar-

dick, I. Son éloge. 130.

Fiefque. (Madame la Comtesse de) Son éloge. 72. Elle est faite gouvernante de Mademoifelle de Montpensier. 73. De quelle maniere elle commença sa fonction. 74. Elle en agit avec trop de hauteur. 75. Loix qu'elle veut imposer à son éleve. 78, 79. Sa mort, III. 8.

Fiesque (Mr. le Comte de) est envoyé par Mr. le Prince pour signer un traité avec Monsieur. H. 40, 41. Il range le peuple sous l'obéissance de S. A. R. 47. Sa mort. V. 69. Comment il ruina sa fortune & celle de toute sa famille. ibid. & saiv.

Ficubet. (Mr.) VII. 94.

Flamarin (le Marquis de) est tué, II. 199. Pré-

diction faite à son sujet. ibid.

Elavacourt, (Mr. de) Gouverneur de Gifors, reçoit Mademoiselle de Montpensier avec toute la Bourgeoisse sous les armes. III. 177, 178. Fleix (le Comte de) tué au siege de Mardick,

I. 129.

Fleix, (Me. la Comtesse de) Dame-d'honneur de

la Reine, IV. 45.

Tleury, (le Marquis de) favori de Madame de Savoye, IV. 270. Son portrait. ibid. Indignation de Mr. de Savoye contre lui, V. 67.

Foix, (Mad. de) Abbesse de Saintes, sa mort,

VII. 138.

Folle. Histoire d'une folle ensermée toute nue

dans un cachot, I. 32.

Eontaine, (Mademoifelle de) fille de la Dame d'Atours de Madame, I. 114. Son élogé. ibid. Fontevrault, (l'Abesse de) fille naturelle de Henri IV & de Mademoiselle des Essarts, I. 30.

Fontevrault, Abbaye de fondation Royale, I., 33. Grandeur de cette Maison, ibid.

Forges. Agrément de cet endroit, III. 179, 180. Combien ce lieu est fréquenté. ibid. Saison propre à prendre ces eaux, 181.

Fouilloux. (Monsieur) favori du Cardinal Maza-

rin, tué dans un combat, II. 201.

Fouquerolles, (Madame de) Son caractere, I. 315.
Proposition qu'elle sait à Mademoiselle de Montapensier. ibid.

Fouquet, (Monsieur) Surintendant des Finances, régale le Roi & la Reine à Vaux, V. 161. Il est arrêté à Nantes par ordre du Roi. 194.

Fouquet. (l'Abbé) Le Parlement décrete contre lui, II. 10. Il fait pendre deux hommes envoyés en Flandre pour assassiner Monsieur le Prince, III. 170. Sa conduite à l'égard de Mademoiselle de Montpensier, IV. 12. & suiv. Ce qui se passa dans une entrevue qu'il eut avec elle. 18. Démêlé qu'il a avec Madame de Châtillon, 177. Présent qu'il lui fait, 180. Il tâche de rendre un mauvais service à Mr. de Marsillac. V. 6, 7. & lui suscite une querelle qui eut des suites, 15. Voyez encore VIII. 67, 68.

Fourille, (Monsseur) Lieutenant-Colonel des Gar-

des, V. 57.

Fretoy, (Madame de) confidente du Duc de Lorraine, V. 179.

Fretoy, (Mademoiseile de) fille de la sous-gouvernante de Mademoiselle d'Orléans, V. 187.

Fronde. Origine de ce terme, I. 189, 190.

Frontenac. (Monsieur de) Son caractère, III. S. Frontenac (Madame de) Son éloge, II.-9. Elle refuse de coucher avec son mari. 312. Elle est dans les bonnes graces de Mademoiselle de Montpensier, III. 6. Haine qu'elle a pour son mari. 9. Elle devint Dame-d'honneur de Mademoiselle de Montpensier. ibid. Elle se retire du service de cette Princesse, IV. 9, 10. Histoire de sa vie, VIII. 61. & suiv.

T iv

Fuentes, (le Marquis de) Ambassadeur d'Espagne, V. 126.

Furnes assiégé & pris, I. 133.

Eurstemberg, (le Comte de) sué dans une batail-

le, II. 142.

Furstemberg, (le Comte Guillaume de) Son arrivée à Paris, V. 181. Ses belles qualités, ibid, Il est mis en prison en Allemagne, ibid.

G.

GALLES (le Prince de) est envoyé en France pendant le malheur des affaires d'Angleterre, I. 130. Son Portrait. ibid. Sujetion qu'il a pour Mlle. de Montpensier. 142, 143. Il la demande en mariage après la mort du Roi son pere, 229. Ce mariage n'a pas lieu 233. Il revient en France après s'en être abfenté. 236. Entrevue qu'il a avec Mlle. de Montpensier. 237, 238. Il passe par la France pour aller en Ecosse, II. 20. Il seve une armée confidérable. ibid. Il est défait, & obligé de se sauver. ibid. Ce qu'il fit après ce désaftre. ibid. & fuiv. Discours qu'il tient à Mlle. de Montpensier. 21, 22. On lui propose de changer de Religion. 31. Il y confent, & à quelles conditions. ibid. Il se retire de France. III. 105, 106. Il recherche Me. de Châtillon en mariage, IV. 99. Il va en Espagne, & repasse en France, V. 39. Il demande en mariage Mademoiselle Hortense, niece du Cardinal Mazarin. ibida

Gamache (le Marquis de) fe marie avec Mademoiselle de Brienne, I. 60.

Gamache. (la Marquise de) Portrait de sa façon, VIII. 238, 308, 312.

Gar, (le pont du) ouvrage d'une structure s'nguliere, fait par les Romains, V. 50.

Garo (le Marquis de) envoye à Mr. de Candale de la part du Chevalier de Montrevel,

pour lui demander satisfaction d'un affront III. 264.

Gelais (Mad. de St.) se fait Carmélite après avoir été au fervice de la Reine, VI. 232. Sa

mort. ibid.

Gelatille (la Reine) ou Me. la Comtesse de Fiesque, VIII. 53. Histoire de sa vie. ibid. & suiv. Son caractere. 55. Elle est aimée d'un Prince Italien (du Comte de Fiesque.) 56. Ils se marient sans s'aimer. 61. Le Prince vient à mourir, & sa femme se remarie. 60, 61.

Georges, (le Pere) Capucin & grand frondeur;

II. 49.

Georges (Mad. de St.) est faire gouvernantes de Mademoiselle de Montpensier, I. 3. Ses belles qualités. ibid. Sa mort. 70.

Geran, (le Comte de St.) ami du Prince Charé

les, V. 187.

Germain. (Mylord) Proposition qu'il fait à Mlle. de Montpensier de la part du Roi son maître, II. 29. Autre entretien qu'il a avec elle sur ce sujet. 35.

Germain, (la Marquise de St.) Dame d'Atours

de Madame de Savoye, IV. 267.

Germain, (Mr. de St.) Maître d'hôtel de Made-

moiselle de Montpensier, VI. 240.

Gersé (le Marquis de) devient amoureux de la Reine, I. 251. Il est tourné en ridicule & chassé. ibid. On le fait sortir de Paris, IV, 216.

De quoi il étoit accufé. 220.

Gesvres. (Monsieur de) on lui donne la Charge de premier Gentilhomme, VI. 7. Il se défait de celle de Capitaine des Gardes-du-Corps du Roi entre les mains de Mr. de Lauzun, ibid,

Glocester. (le Duc de) Sa mort. V. 166,

Godeau, (Monsieur) Evêque de Vence, V. 79. Gontier, (le Président) est obligé de vendre une maison de plaisir, & pourquoi, VII. 29.

Goufreville, (Monsieur de) se marie avec Made-

moiselle de Prie, V. 317,

TY

Gouille, (Monsteur) est fait prisonnier, II. 1216.
On le relâche. ibid.

Goulas, (Monfieur) détourne Mademoiselle de Montpensier d'épouser le Roi d'Angleterre, II. 32. Il aime Mad. de Puisieux, III. 51. Lettre qu'il écrit à Mlle. de Montpensier pour tâcher de rentrer dans ses bonnes graces. 286.

Couville, (la Marquise de) Son Portrait, VIII.

258.

Grammont (le Maréchal de) va à Madrid en qualité d'Ambassadeur extraordinaire, demander l'Infante en mariage, V. 30.

Grammont (Mademoifelle de) fon mariage avec le Duc de Valentinois, V. 59. Sa grande

beauté. ilid.

Grancé, (Mr. de) Gouverneur de Monsieur, frerede Louis XIV, IV. 221.

Grandpré, (le Comte de) fait prisonnier, III. 155. Offre obligeante qu'il fait à Mlle, de Mont-

pensier. 254.

Grandry. (Monsieur) Proposition qu'il fait à Mlle. de Montpensier de la part de Monsieur de Mantoue d'acheter le Duché de Nevers, III. 210.

Gras. (Monsieur de) Danger auquel il est exposé:

dans une émeute de peuple, II. 47.

Gravelines. Siege de cette place par le Maréchal de la Ferté, IV. 226. Elle est prise, 235.

Grignan (le Baron de) tué au fiege de Mardick.

1. 129.

Guenaut, (Mr.) Médecin de la Faculté de Paris, consulté par Mlle. de Montpensier, III. 91.

Guerchy, (Mademoiselle de) fille de la Reine.
Galanterie de Mr. de Joyeuse pour elle, I.

de Pienne, III. 36.

Guériniere, (Monsieur la) Maître-d'Hôtel de Mademoiselle de Montpensier, III. 285.

Saiche. (le Comte de) Son indifférence pour sa semme. IV. 150. Sa passion pour la fille de

Me. de Beauvais. ibid. Il est blessé au siege de Dunkerque, 221. Son caractère. ibid. Sa grande samiliarité avec Monsieur, frere du Roi. 303. 304. Il se fait une affaire à la Cour, V. 9, 10. Sa passion pour Madame. 206. Emportement de Monsieur contre lui, 232. On l'envoye commander les troupes à Nancy. 233. Il va en Pologne, & pourquoi. 236.

Guiche, (la Comtesse de) mariée à treize ans; IV. 150. Elle n'est pas aimée de son mari, &

pourquoi. ibid.

Guilloire, (Monsieur) est proposé pour être Secretaire de Mademoiselle de Montpensier, IV.

115. S. A. R. y donne son consentement. 123.

Il commence l'exercice de cette Charge. 125.

Ses belles qualités. ibid. Il découvre le dessein qu'avoit Mademoiselle de Montpensier de se marier avec Mr. de Lauzun, VI. 154. Il en parle à Mr. de Louvois. 155. Il obtient les bonnes graces de Mr. de Lauzun qu'il avoit désobligé dans cette occasion. 204. Mademoiselle de Montpensier veut s'en désaire, & pourquoi, 238, 239. Mauvais service qu'il tâche de rendre à Mr. de Lauzun. 243. Basselses qu'il fait pour conserver son emploi. 248. Il le perd. 250. Son Portrait, VIII. 187.

Guise, (Mr. le Chevalier de) Voyez Joyeuse. Guise, (Me. de) revient d'Italie où la Cour l'avoit reléguée, I. 76, 98. Sa mort, III, 108.

Son testament. 101.

Guise, (Mademoiselle de) fille de Madame de Guise, I. 77, 98. Ses chuchqueries envers Me, sa mere empêchent le mariage du Duc de Joycuse son frere. 98.

Guitaut (Monsieur) est blessé d'un coup de mousquet, II. 183. Il vient à la Cour de la part

de Monsieur le Prince; V. 43.

Guitri, (Mr.) est tué au passage du Rhin, VI.

Guyon (l'Abbé de) est chargé de toures les as-

faires du Roi, II. 120. Il est arrêté par ordre de Mademoiselle de Montpenser. ibid. On le met en liberté. 143. Il est fait Evêque de Tulles. ibid. Son éloge. ibid.

H.

HALLIOT, (Monsieur) Médecin de Bar-le-Duc, entreprend de guérir la Reine-mere de

fon Cancer, V. 297.

Marangues que Monsieur le premier Président du Parlement de Dombes sit à Lyon, au Roi, à la Reine, à Monsieur, au Cardinal Mazarin,

& au Chancelier, IV. 298. & fuiv...

Harcourt, (le Comte de), assiege la ville de Cambray. 233. Il est obligé de lever le siege. 234. Livre bataille à Mr. le Prince, II. 19. Reçoit le Gouvernement de Normandie pendant la prison de Mr. le Prince. 97, 98.

Harcourt, ('Mlle. d') fe marie avec: le Duc de-

Cadaval, Portugais, IV. 339.

Maro, (Dom Louis de) travaille à la paix avec le Cardinal Mazarin, V. 30.

Hauteseuille, (Monsieur de) se marie avec Mlle.

de St. Remy, V., 270.

Hautefort, (Me. de) est aimée de Louis XIII, 1. 43. & haie du Cardinal de Richelieu. 478. Elle est chassée de la Cour. 50. On la rappelle. 92.

Hericourt, (Monsieur) tué en duel, II. 221.

Hilliere, (Mr. la) VII. 78.

Mocquincourt, (Monsieur le Maréchal d') commande l'armée du Roi, II. 44. Il ruine toutes les terres de S. A. R. & tout le Blaisois. ibid. Ses troupes sont mises en déroute. 116. Il se retire en Flandre, IV. 199. Il est tué au siege de Dunkerque. 200, On lui trouve dans sar poche une lettre de Me. de Ligneville, qui l'avertissoit qu'il ne vivroit pas long-temps. Holac (le Comte de) reçoit une Compagnie de Gendarmes de Mlle. de Montpensier. H. 231. Mr le Prince s'emporte contre lui, & le menace de l'envoyer à la Bastille. 236. Il fait sa paix, 238. Son différend avec Mr. de Tavannes. ibid. Il est arrêté par ordre de Mr. le Prince, III. 208. Présent qu'il envoye à Mlle. de Montpensier. 210.

Hollande (la) est presque toute conquise par le

Roi de France, VI. 317.

Hópital. (le Maréchal de l') On lui donne le Gouvernement de Champagne pendant la prifon de Mr. le Prince, H. 98. Combien il esti haï des Parisiens. 181. Son mariage, IV. 151..

Hôpital. (la Maréchal de l') Son portrait, & l'His-

toire de sa vie, IV. 151.

Hortense, (Mlle.) niece du Cardinal Mazarin, est demandée en mariage par le Roi d'Angleterre, V. 39. Le Cardinal n'y veut pas confentir. ibid. & 40. Elle se marie avec le fils: du Maréchal de la Meilleraye,, qui prend le nom de Duc de Mazarin. 182.

Hozier (le Sieur d') fait connoître à Mademoifelle de Montpensier de quelle Maison elle des-

cendoit. III. 22.

Humieres, (le Marquis d') de la Maison de Crevant, V. 151.

Humieres, (Me. la Maréchale d') VI. 79.

Hyde, (Mr. le Chancelier) marie fa fille avec le Duc d'Yorck, V. 177. Sa grande habileté. ibid. Il est chassé d'Angleterre, & vient en France. ibid.

R.

ALACE. (Mlle.) Sa beauté, VI. 345. Elle est aimée de Mr. de Louvois. ibid.

Jansénistes, pourquoi les Jesuites ont donné ces nom à quelques Savants qui s'étoient retirés. à Port-Royal, III. 308; Jansenius. La Sorbonne condamne quelques-unes de ses propositions, III. 309. Scandale causé par les disputes arrivées à l'occasion de cette condamnation. 309, 310.

Jarnac. (la Comtesse de) Voyez Créquy. (Mlle.

de)

Jarnac, (le Comte de) de la Maison de Chabot, fe marie avec une des Demoiselles de Crequy, VI. 10.

Jarnac, (Me. de) VII. 17.

Jean-Antoine, (le Pere) Jésuite, propose à Monfieur le mariage du Duc de Neubourg avec Mademoiselle de Montpensier, II. 349. Entretien qu'il eut avec elle à ce sujet. 365. & sioiv. Jean, (les Comtes de Saint-Jean de Lyon) IV.

260. Privileges & qualité de ces Chanoines.

261.

Jésuites, d'où est venue leur haine contre Mesfieurs Arnaud & le Maître, III. 109. On excufe leur conduite. 310.

If, Château fitué à une lieue & demie avant dans la Mer, & à la même distance de Marseille,

V. 96. Sa description. ibid.

Illiers, (le Marquis d') fils de Mr. d'Entragues, est envoyé vers Mademoiselle de Montpensier, & pourquoi, V. 261.

Impératrice, (1') meurt d'apoplexie pendant sa

grossesse, I. 124.

Importants. (le Parti des) Nom qu'on donna à un partif qui se fit contre la faveur du Cardinal Mazarin, I. S1. Chef de cette cabale, ibid. Tout ce parti tombe. 93.

Inconnu, Portrait d'une personne inconnue, VIII.

278.

Infant, (le Cardinal) meurt d'une fievre tierce, I, 66. Les Espagnols accusés de l'avoir empoisonné. ibid. Il avoit eu dessein de se rendre maître de la Flandre. ibid. Louis XIII avoir résolu de lui donner Mlle, de Montpensier em mariage, 67. Son éloge, ibid. & fuiy.

Infante. (l'Infante d'Espagne) Le Maréchal de Grammont se rend à Madrid pour la demander en mariage, V. 30. Présent magnifique que lui fait le Roi Louis XIV avant son mariage, V. 120. Cérémonie de ce mariage. 123. & suiv. Ses belles qualités. 130. Elle fait une fausse couche. 163. Elle accouche le 1 Novembre 1661 de Mr. le Dauphin. 195. On l'avertit par une lettre de la passion du Roi pour la Valliere, 235. Elle est attaquée de la rougeole, & communique cette maladie au Roi. 262. Elle accouche d'une fille. 273. Elle met au monde au bout de huit mois de grossesse une seconde fille qui ressemble à un petit nain Maure. 291. Elle apprend que le Roi étoit devenu amoureux de Mad. de Montespan, qu'il n'aimoit plus la Valliere. 333. Elle accouche du Ducd'Anjou, VI. 3. Réjouissances à cette occasion. ibid. Elle accouche encore d'un garçon. 316. Sa mort, VII. 108. & fuir.

Joinville (Monsieur le Chevalier de) frere du

Chevalier ou Duc de Joyeuse, I. 77.

Jouarre. Remarque fur le Couvent qui s'y trouve III. 202, 203.

Jouë (Monsieur) reçoit à Lyon S. A. R. frere de

Louis XIV, IV. 261.

Jony (le Baron de) Bailli du Beaujolois, prie Mademoiselle de Montpensier d'être la marraine d'un de ses ensants, IV. 260.

Jourdain, (le Pere) Jéfuite, inftruit la Princesse Palatine dans la Religion Catholique, VI. 284.

Joyeuse (Monsieur le Duc de) sait sa cour à Mademoiselle d'Epernon, I. 92. Il lui témoigne sa passion. 98. Oppositioa qu'on sait à ce mariage. ibid. Soins qu'il prend de sa maîtresse dans le temps qu'elle avoit la petite-vérole. 104, 105. Sa galanterie pour Mademoiselle de Guerchy. 114. On veut le marier à Mile. d'Angoulême. ibid. Il est blessé, III. 35. Samort. 36,

Joyeuse, (le Cardinal de) Ancienneté de sa Maison, 35. Ce qu'il fit avant sa mort, 36. Son

éloge. ibid.

Isto invisible. (la Relation de l') VIII. 3. & suiv. Température de son climat. 10. Elle est sans nom & inhabitée. ibid. Sa circonférence. 11. De quoi elle est entourée. ibid. Ses Havres, ses Ports & ses Places. ibid. Aventures de celui qui en a fait la découverte. 13. & suiv. Forêts de l'Isle. 29, 30. Ses prés, ses rivieres, ses lacs & ses ruisseaux. 31. Animaux de diverses especes qui se trouvent dans les sorêts. 32. & suiv. Ses carrieres où l'on trouve toute forte de pierres précieuses. 36. Qui sont ceux que l'on devroit transporter dans cette isle pour sa peupler & la rendre un séjour agréable, 38. & suiv.

Jussac (Mr.) est fait Gouverneur du Duc du Maine, VII. 98. Son éloge. ibid. Portrait de-

sa façon, VIII. 258.

L.

LD. C. Son Portrait. VIII. 292.

Lainé, (Mr.) Ministre de Mr. le Prince en Espagne. V. 120. Ses belles qualités. ibid.

Laine (Mad.) dévote féculiere dans les Carmélites. I. 303. Elle cherche à parler à la Reine qui va la voir. ibid. Discours qu'elle tient à cette Princesse contre le Cardinal Mazarin. 304.

Lamy. (Monfieur) Aide-de-Camp. V. 335.

Landes, (Mr. des) fait Commandant de St. Denis.

И. 145.

Langeron (Madame de) est faite Gouvernante des enfants de S. A. R. V. 162. Son carâctere. ibiá. Elle quitte le service de Mlle d'Orléans. 187.

Langlée, (Mademoiselle) bonne amie de Mr. de

Lauzun. VII. 68.

Tansac (Mad. de) est faite Gouvernante des deux fils de Louis XIII. I. 59. Elle a ordre de se reti-

Laon. (Monsieur de) Voyez Etrées (le Cardinal d') Lauzun. (Mr. de) Voyez Peguilin (le Marquis d') Lauzun. (Mad. la Comtesse de) VII. 93. Elle vient à Paris chez Mr. de Lauzun, & se fait Catholique. 138. Le Roi lui donne l'Abbaye de Saintes. ibid.

Lauzun (Mademoifelle de) entre au service de la jeune Reine. V. 158.

Le:he. (le Marquis de) Son éloge. V. 129.

Lemeque. (le Baron de) Son éloge. II. 71.

Lesbourg. (le Marquis de) se marie avec Mllè. de Créquy l'aînée. VI. 2. Sa grande qualité. ibid.

Lesbourg, (Mad. de) Voyez Crequi (Mlle de) Leures. Deux lettres supposées, trouvées chez Mad. de Montbazon. I. 82 & fuiv. De Monsieur le Prince à Mademoiselle de Montpensier. II. 42. De S. A. R. à Mademoiselle de Montpenfier sa fille. 91. De Monsieur le Prince à la même. 96. Du même à la même 115, 116. De l'Abbé de Vaiavoir au Cardinal Mazarin 124. De Mr. l'Abbé Fouquet. 265. & suiv. De Mr. le Prince à Mademoiselle de Montpenfier 265 & fuiv. Du Duc de Neubourg à la même, 363, 364. Du Duc de Beaufort à la même. III. 103, 109. Du même Duc à Monsieur le Comte de Béthune, 111. De S. A. R. à Monfieur de Choify, 128& suiv. De Mademoiselle de Montpensier à Monsieur le Comte de Béthune, 134 & suiv. De Monsieur de Beloy, Capitaine des Gardes de S. A. R. au même. 251. & suiv. Du Maréchal de Turenne à Mademoifelle de Montpenfier. V. 239, 240. Réponfe de cette Princesse, 248, 249. De Monfieur le Duc de Savoye à Mademoiselle de Valois. 256, 257. De Mademoiselle de Montpensier au Roi pour avoir la permission de se marier avec Monsieur de Lauzun. VI. 147 & suiv. De la même à Madame d'Epernon, dans le temps que son mariage sut rompu. 223. & suiv. A Madame de Motte-

ville, VII. 151. & fuiv. Réponse de Mad. de

Motteville 160 & fuiv. Du Roi Louis XIV. pour faire connoître au Public les raisons qui l'avoient engagé à rompre le mariage de Monfieur de Lauzun avec Mlle. de Montpenfier, 272 & suiv. A Madame de Pontac, Premiere Présidente de Bordeaux. VIII. 3. AMr. de Bussillet. 8, 9, aMadame la Marquise de Monglat, 43 & suiv.

Lévi, [Mad. la Marquise de] VII. 79. Discours qu'elle tient à Mademoiselle de Montpensier au

fujet de Mr. de Lauzun. ibid.

Liancourt [Mr. de] est envoyé en prison dans une Tour de l'Isle de Ré, & pourquoi, VII. 129.

Ligneville. (Madame de) Elle prédit sa mort & celle du Maréchal d'Hocquincourt. IV. 201.

Lindamor, fon Portrait. VIII 211.

Lionne, [Mr. de] Président de la Monnoye: Voyes Paphlagonic. [Histoire de la Princesse de]

Lixein. (Madame la Princesse de) Accident qui lui arriva. III. 160. Son caractere. ibid.

Lomelini, [Monsieur] Commandant des Armées du Pape. V. 52.

Londe (le Marquis de) tué au fiege d'Etampes. II. 160.

Longueville (Monfieur de) se marie avec Mademoiselle de Bourbon. I. 60. On l'envoye en Italie commander l'Armée du Roi. 62. Il est arrêté. 256. On le fait sortir de prison. II. 3. Il est tué au passage du Rhin. VI. 316.

Longueville. Voyez Paul. (le Comte de St.)

Longueville. (Madame de) son mariage avec le Duc de Longueville. I. 59. La Cour donne ordre de l'arrêter à Dieppe, 259. Elle se retire en Hollande, & de-là à Stenai, 260. Ses belles qualités. III. 183. Sa réconciliation avec Mademoiselle de Montpensier. VI. 251 & suiv.

Longueville, (Mademoiselle de) se marie avec Mr. de Nemours. IV. 24. Son démêlé avec Mad. de Carignan 249, 250. Elle cherche à marier ses deux Filles, & va en Piémont pour étaler leurs charmes. V. 271. Mauvais succès:

de cette entreprise, 272. Sa mort, 273.

Longueville, Voyez Orléans. [l'Abbé d']
Loqueman, (Monfieur) Colonel Suisse, donne à
toute la Cour le divertissement du combat d'une
Ane avec un Ours, V. 103. Accident qui ar-

riva dans cette occasion. ibid.

Lorme. (Monsieur de) Son éloge. VI. 196.

Lorraine, (Monsieur le Duc de) amoureux de la Reine de France. I. 38. Son arrivée à Paris. II. 156. Son caractere 158, 159. Raillerie qu'il fait des Dames. 161. Traité qu'il fait avec Mr. de Turenne, 163. Discours qu'il tient à Mademoiselle de Montpensier. 251, 252. Il veut la marier avec l'Archiduc, 281. Les Espagnols le font arrêter. III. II. Il est transferé en Espagne, 35. Il vient à Paris sans équipage. V. 171. Il devient amoureux de la fille d'un Apothicaire, ibid. Il veut marier le Prince Charles son neveu avec Mademoiselle de Montpensier, 179, 180. Il continue d'être passionné. pour Marianne Pajot, fille de l'Apothicaire. 210. Il passe un Contrat de mariage avec elle. 211. Le Roi lui fait enlever cette Maîtresse. ibid. Désespoir où il est lorsqu'il eut appris cette nouvelle, 269. Présent qu'il fit à cette Demoifelle. ibid. Il devient amoureux de Mile de St. Remi, & veut l'épouser. ibid. Il retourne dans ses Etats, & fait la cour à une Chanoinesse avec laquelle il veut se marier, 270. On empêche ce mariage. ibid.

Lorraine. (le Duc François de) Les Espagnols l'envoyent querir en Allemagne après la prise de son frere. III, 35. Il reste au service des Es-

pagnols. ibid.

Lorraine, (le Chevalier de) Voyez Vaudemont.

Lorraine, (Mlle. la-Princesse Marguerite de) mariée à Monsseur Pere de Mademoiselle de Montpensier. I 38. Opposition que l'on fait à ce mariage 39. Le Roi ne reconnoît ce mariage valable que peu de temps avant sa mort, 3 à quelles conditions, 94, 95. Son arrivée est

France, ibid. Une fausse grossesse ruine sa santé. 98. Elle accouche d'une fille. ibid. & ensuite de Mademoiselle d'Alençon 147. Puis de Mademoiselle de Valois 199. Elle a un fils, ce qui cause une grande joie à toute la Cour, 273. Histoire de ce qui lui arriva lorsqu'elle su obligée de sortir de Nancy pour aller joindre Monsieur en Flandres, 274 & suiv. Elle accouche d'une quatrieme fille, nommée Mademoiselle de Chartres. II. 333. Ce qu'elle sit à la mort de S. A. R. son mari. V. 84 & suiv. Elle demande au Roi sa protection pour elle & pour ses ensants, 89. Sa mort. VI. 309.

Lassandiere, (Monsieur) Lieutenant de Chatelle-

raut. IV. 119. Son éloge. ibid.

Louis XIII. [Ses amours pour Madame d'Hautefort) I. 45. La chasse étoit un de ses plus
grands plaisirs. ibid. Il soussre qu'on sui parle
avec liberté du Cardinal de Richelieu. ibid. On
trouve après sa mort dans sa cassette de grands
Procès-verbaux de tous les démêlés qu'il avoit
eus avec ses Maîtresses. ibid. Il étoit sujet à
des boutades, 48. Il se rend à Mézieres, & dispose les quartiers de son Armée pour le siege
de Doncheri, 57. Il part de Paris pour le Rousfillon au mois de Février 1642, 54. Il tombe
malade & meurt, 80. Pieux sentiments où il
étoit avant sa mort. ibid.

Louis XIV. Sa naissance. I. 46. Il reçoit la Confirmation, 252. Il a pour parrain Monsieur, & pour marraine, Mademoiselle de Montpensier. ibid. Son voyage à Bordeaux pendant les troubles, & ce qui s'y passa, 293 & fuiv. On prend les armes à Paris pour l'empêcher de fortir de la ville. 321. Il est fait majeur. II. 15, 16, 17. Il va au siege d'Etampes. 154. Il est facré à Rheims. III. 32. Ce qui se passa à cette occasion. 33. Son amour pour Mademoiselle de Mancini. 214. Il se trouve au siege de Montmedi. IV. 12. Il fait l'amour à Mademoiselle la Motre-Houdancourt. 143. Il de-

vient indifférent à son égard. 144. Sa grande familiarité avec la Comtesse de Soissons. 147. Démêlé qu'il a avec Monfieur son frere. 170, 171. Il tombe dangereusement malade. 204. Son rétablissement. 207. On travaille à le marier avec la Princesse Marguerite. 242, 243. Il fe rend pour cet effet à Lyon ou Mad. Royale devoit se trouver. 243. & suiv. Il voit cette Princesse & la trouve a son gré. 264. Entretien qu'il a avec elle. 265. Sur ces entrefaites, le Roi d'Espagne envoye offrir la paix & le mariage de l'Infante avec Sa Majesté. 267. Il devient indifférent à l'égard de la Princesse Marguerite. 281, 282. Ce mariage n'a pas lieu, & pourquoi. 286. Son départ de Lyon. 291. & suiv. Il fait le voyage de St. Jean de Luz, où l'on devoit conclure son mariage avec l'Infante d'Espagne. V. 23 & fuiv. On fait courir le bruit qu'il demande à la Reine & au Cardinal Mazarin la permission d'épouser Mademoiselle de Mancini. 28. Présent qu'il envoye à l'Infante. 120. Le mariage se fait. 127. Il conclut la paix avec le Roi d'Espagne. 137. & suiv. II devient amoureux de Mademoiselle la Valliere. 206. Il la retire d'un Couvent dans lequel elle s'étoit jettée. 209. Il fait de nouveau la cour à Mademoiselle la Motthe-Houdancourt, & lui donne un présent qu'elle refuse. 221, 222. Il a la Rougeole. 262. Son amour pour la Valliere devient public après la mort de la Reine Mere. 307. Il rend de fréquentes visites à Madame de Montespan. 327. Il va en Franche-Comté & prend Dole dans trois jours. VI. 1. Son Portrait sous le nom de Tirsis en Berger. VIII. 270. par Mademoiselle. 350.

Louison Roger. Passion de Monsieur frere du Roi Louis XIII. pour cette Fille. 116. Ses belles

qualités. ibid.

Louvois (Mr. de) devient amoureux de Mademoifelle Jalace, & cesse de l'être dans la suite, VI. 345. Lude, (le Comte de) est fait Grand-Maître d'Artillerie, VI. S. Il donne sa Charge de Premier Gentilhomme à Monsieur de Gesvres. ibid.

Lussan (le Comte de) obtient une Sous-Lieutenance des Gendarmes de Mademoiselle de Montpensier. II. 232. Il est mis à la Bastille.

236. On l'en fait sortir. 238.

Luxembourg (Mr. de) obtient la Charge de Monfieur de Lauzun. VI. 317. Il est laissé par le Roi du côté d'Utrecht, pour y commander. ibid. Il est arrêté & mis à la Bastille, & pourquoi. VII. 18. Il est mis en liberté. 50.

Luxembourg. (St.) Pourquoi il n'a pas été canonisé. V. 55. Il fait un grand nombre de mi-

racles. ibid.

Luz. (St. Jean de) Description de ce Village, où toute la Cour s'étoit rendue pour le mariàge du Roi avec l'Infante d'Espagne. V. 110. Lionne, (Monsieur de) Secretaire d'Etat, régale le Roi, la Reine & toute la Cour. V. 21.

M.

MADAME, femme de Monsieur, frere de Louis XIII. Voyez Lorraine. (Mademoiselle la Princesse Marguerite de)

Madame, femme de Monsieur, frere de Louis XIV. Voyez Angleterre. (la Princesse de)

Madame, femme de Monsieur, frere de Louis XIV. Voyez Palatine. (la Princesse)

Mademoiselle, fille de Gaston, Duc d'Orléans.

Voyez Montpensier.

Mademoiselle, fille de Monsieur, frere de Louis XIV. Se marie avec le Roi d'Espagne. VII. 1. Mortification qu'elle reçoit de la part du Dauphin. 2.

Magdelaine, (Mr. de la) ses belles qualités. IV.

121.

Maigrin. (Mr. de St.) demande Mademoiselle du Vigean en mariage. I. 113. La chose est sans succès, ibid. Sa mort. II. 201.

Maigrin, (Mademoiselle de St.) Passion de Monfieur pour cette fille. I. 103. Madame en témoigne de la froideur à Mad. de Montpensier. 105. Brouilleries entre cette derniere & St. Maigrin. ibid.

Maillé, [Claire-Clémence de.) VII. 32.

Maine, (Mr. le Duc du) fils naturel de Louis XIV & de Madame de Montespan. VI. 251. Sa naisfance. ibid. & 352. Ses belles qualités. VII. 20; Il est boîteux, & on le menc en Hollande pour être redressé. ibid. Mademoiselle prend la réfolution de le faire son héritier, & à quelles conditions. ibid. Remerciments qu'il en fait à cette Princesse. 25. On lui donne un Gouvernement, & le Gouvernement de Languedoc. 99.

Maintenon, (Mad. de) Voyez Scarron. (Me.) Maitre, (Monsieur le) se retire à Port Royal des

Champs. III. 307.

Maître-d'hôtel qui se tue, parce que Mr. le Prince

s'étoit fàché contre lui. VI. 254.

Malandri, (Monfieur) Gouverneur de Montmedi, est tué au siege de cette Ville. V. 52, Malepique, (le Marquis de) Grand-Maître des

Cérémonies. V. 140.

Mancini, (Monsieur de) Beau-frere du Cardinal Mazarin. III. 256. Il prédit la mort de sa femme

& de sa fille. ibid.

Mancini, [Monsieur] neveu du Cardinal Mazarin, blessé dangereusement. II. 201. Son éloge. ibid. Il accompagne le Duc de Crequy en Angleterre. IV. 204. Grands biens que lui laissa son Oncle. V. 182.

Mancini, (Alphonse) petit neveu du Cardinal Mazarin, vient en France. III. 127. Il tombe en se bernant, & se casse la tête. IV. 140. Il passe pour un prodige. ibid. Combien il sur regretté du Cardinal Mazarin. 140, 141.

Mancini, (Madame de) fœur du Cardinal Mazarin. III. 256. Sa mort. ibid. Priere qu'elle fit à

ce Cardinal avant sa mort. 256, 257.

Mancini, [Mademoiselle de] Louis XIV. lui fait la cour. IV. 242, 243. & fuiv. Elle est mariée au Connétable Colonne, ce qui la met au dé-

sespoir. V. 182.

Mancini, (Mademoiselle de) est aimée de Louis XIV. III. 214. Elle est recherchée en mariage par le Prince Eugene de Savoye ou Comte de Soissons. 256. Raisons qui retardent ce mariage. ibid. Il s'accomplit. 257. Son Portrait. IV. 7. Elle accouche d'un fils. 139. Son tesrament. 248.

Mancini, (Mlie de) est recherchée en mariage par Mr. de Mercœur. I. 313. Oppositions qu'y fait Mr. le Prince. ibid. Ce mariage s'accomplit. II. 10. Sa mort. III. 256. Sa beauté. ibid.

Mandet, (Mr. de) VII. 25. Un de ses parents guérit Mr. le Dauphin d'un dévoyement qui

l'avoit reduit à l'extrêmité. ibid.

Manderhail, (le Comte de) Doyen du Chapitre de Strasbourg. VI. 328.

Manicamp, (Monsieur) Plaisanterie qu'il fait en présence de S. A. R. IV. 303.

Mantoue, (le Duc de) vient à la Cour de Fran-

ce, III. 126.

Mardick, assiégé & pris par S. A. R. I. 110. Les Espagnols reprennent cette Place. 129. Elle est assiégée de nouveau par les troupes du Roi. îbid.

Maré, (Monsieur le Comte de) meurt d'une bles-

fure, II. 116, 117.

Marguerite, (la Princesse) fille de Madame de Savoye, IV. 241. On travaille à la marier avec Louis XIV. ibid. & fuiv. Elle arrive à Lyon où elle trouve Sa Majesté. 264. Jugement qu'en porta le Roi, lorsqu'il la vit pour la premiere fois. ibid. Entretien qu'elle prend avec ce Prince. 265. Son Portrait. 268. Son caractere. 269. Son mariage avec Louis XIV n'a pas lieu, & pourquoi. 286. Son indifférence à cet égard. 290. Son départ de Lyon, 291, 292. Elle se marie

marie avcc le Duc de Parme, V. 115. Etonnement que causa ce mariage. ibid. Sa mort. 116.

Marianne, (Mademoiselle) petite niece du Cardinal Mazarin, vient en France, III. 127. Son mariage avec Monfieur de Bouillon, V. 209.

Marianne, (Mademoiselle) fille naturelle de Mademoiselle de la Valliere & de Louis XIV; V. 321. Le Roi la reconnoît, & elle paroit publiquement chez Madame Colbert. ibid. Elle est légitimée sous le nom de Mademoiselle de Blois. 338.

Marie, (la Princesse) fille du Duc de Nemours, & ensuite Duc de Mantoue, est demandée en mariage par le Roi de Pologne, I. 134. Un Ambassadeur vient faire cette demande au mois de Sept. 1645. ibid. Magnificence de cette Ambassade. 135. Cette affaire est conclue d'abord. 136, Célébration des noces. ibid. Cette Royauté ne plut pas à bien des gens. 138.

Mariemont, Maison de plaisance du Roi d'Espagne, que la Reine d'Hongrie, fœur de Char-

les V, avoit fait bâtir, VI. 267.

Marigny, (Monfieur de) sa belle lettre sur une médaille, III. 47.

Marion, (Mr.) plaide contre les Jésuites du temps

de Henri IV. 309. Mars, (Mr. de St.) Commandant de la citadelle

de Pignerol, VI. 349. Marsillao, (Mr. de) s'absente de la Cour, & pourquoi. 304. Sa passion pour Madame d'O-lonne, V. 6. Son mariage avec la petite fille de Monsieur de Liancourt. 7. Il a un démêsé avec Mr. de Biscara, 15. Il est envoyé à la Bastille. ibid. Il en sort quelques jours après. ibid.

Martinozzi, (Mad. de.) niece du Cardinal Mazarin, se marie avec le Prince de Conti, III. 36. Elle fait deux fausses couches, IV. 74. Elle se jette dans la dévotion pour imiter son mari, Tome VIII.

76. Elle accouche d'un fils qui ne vécut que neuf jours, & vint au monde tout couvert d'ulceres. 240.

Martinozzi, (Mademoifelle de) niece du Cardinal Mazarin, & sœur de la précédente, se marie avec le Prince de Modene, III. 126.

Masaumini, (Monsieur) Gentilhomme du Comté

d'Eu, VI. 242.

Mascarani, (Monsieur) Secretaire des Comman-

de ments de S. A. R. . IV. 10.

Masi, (Monsieur) Ecuyer de Mademoiselle de Montpensier, & envoyé à Blois pour faire des compliments à Madame sur la mort de S. A. R. fon époux, V. 79.

Maestricht, (la ville de) est attaquée par Louis XIV, & prise dans onze jours de tranchée ou-

verte, VI. 321.

Matha, (Monsieur de) est dans les intérêts de Monsieur le Prince, III. Son caractere. 4. II devient amoureux de Madame de Frontenac. 72.

Mathomini, (Monsieur) Gentilhomme, V. 265.

Matignon, (Monfieur de) VI. 129.

Mauni, (la Marquise de) son portrait par elle-

même, VIII. 215.

Maupertuis, (Mr.) VI. 298. Il est chargé de conduire Mr. de Lauzun de Pignerol à Bourbon. VII. 46.

Maure, (Madame la Comtesse de) son éloge. III. 72. Elle reçoit chez elle tous les Beaux-Esprits, V. 31. Voyez Misnie (la Reine de). Son Portrait, VIII. 242.

Mazarin, (le Cardinal) prend le maniement des affaires après la mort du Cardinal de Richelieu, I. 65. Son autorité s'établit. 93. Exemple de son incapacité & de son peu de jugement. 111. Autre exemple qui prouve la même chose, 126. Il tâche d'affoiblir le crédit de Monsieur le Prince. 156. Mais inutilement, ibid. Il trompe Mademoiselle de Montpensier,

163. On le pend en effigie dans tous les carrefours de Paris. 307. Il va en Champagne & reprend Rethel qui avoit été pris par Mr. de Turenne. 311. Vers par lesquels on tourne sa bravoure en ridicule. 312. Son retour à Paris. ibid. Remontrances au Roi pour son éloignement. 318, 319. Il se retire. ibid. & suiv. Son retour en France, II. 37. Monsieur envoye des troupes pour l'empêcher de passer. 38. Bataille à cette occasion. ibid. Il passe sans difficulté, & arrive à la Cour. ibid. Réfolution que l'on prend de le chasser du Royaume. 206. Il fait venir ses trois nieces à la Cour, III. 257. Grand cas qu'il faisoit d'Alphonse Mancini fon petit neveu, IV. 140, 141. Magnificence de sa maison. 186, 187. Il fait tirer une loterie aux Dames & Messieurs de la Cour de la valeur de 500000 livres. 187. Il devient dangereusement malade, V. 179. Sa mort. 181. Il n'est pas fort regretté. 182.

Mazarin, (le Duc de) son mariage avec Mademoiselle Hortense, niece du Cardinal Mazarin, V. 182. Grands biens que lui laissa ce Cardinal. ibid. Il se jette dans une dévotion ou-

trie, VI. 5.

Mazarin, (la Duchesse de) Voyez Hortense.

Mazir. (le Comte de) VII. 78.

Meaux, Beauté du degré de l'Evêché, III. 207. Meille, (le Comte de) blessé & fait prisonnier, au siege de Dunkerque, IV. 202. Il meurt de ses blessures. ibid.

Meilleraye, (Monsieur de la) fils du Maréchal de ce nom, se marie avec Mlle. Horsense, niece du Cardinal Mazarin, & prend le nom de Duc de Mazarin, V. 18. Voyez Mazarin. (le Duc de)

Même, (le Comte de Ste.) premier Ecuyer de

Madame, V. 264.

Menchould (la ville de Ste.) assiégée, II. 231. Elle capitule. ibid. Mercaur (Monsieur de) fait la cour à Mademoiselle de Mancini, I. 313. Opposition que fait Mr. le Prince à ce mariage. ibid. Il déclare son mariage au Parlement, & épouse cette Demoifelle, II. 110.

Merlin. (Monsieur) Tumulte excité dans Paris à

fon occasion, I. 100.

Messimieux, (Mr.) Chevalier d'honneur du Parlement de Dombes, IV. 309. Son caractere ibid. Meulen, (van der) habile Peintre, VII. 31.

Mignot, (Mad.) femme du Lieutenant-Général de Villefranche en Beaujolois, IV. 301. Son éloge. ibid.

Milandon, (Mademoifelle de) du pays de Liege, entre au service de Mlle. de Montpen-

fier, VI. 3.

Milanton (Mr.) VI. 268.

Mines. (Sainte Marie aux) Description de cette Ville, VI. 226.

Miosfens. Voyez Albret.

Miron, (Monsieur) Conseiller, tué dans une

émeute à Paris, II. Son éloge. ibid.

Misnie, (la Reine de) ou la Comtesse de Maure, VIII. 46. Son Portrait. ibid. Son caractere. ibid. & suiv. Elle est visitée par Cyrus. (Mr. le Prince) 52. Elle est aimée d'un jeune Chevalier. (le Comte de Grammont) 55.

Modene (le Duc de) vient à la Cour de France. III. 126. Son mariage avec Mlle. Martinozzi,

niece du Cardinal Mazarin. ibid. Moine. Sentiment de Louis XIV sur un Moine qui est hors de son Couvent, VI, 155.

Molé. (Monfieur de) On lui donne les Sceaux.

Molina, (Madame) femme-de-chambre de la Reine de France, VII. 10. On la renvoye en Espagne comblée de biens & de présents. 11. Elle parle avec imprudence de Mademoiselle de Montpensier & de Mr. de Lauzun. 12.

Monaldesqui, (le Marquis de) Grand Ecuyer de

DESMATIERES. 46F

Ra Reine de Suede, IV. 136. Mauvais offices qu'il rend au Comte Sentinelli. 137. La Reine de Suede le fait tuer dans la galerie de Fontainebleau, & pourquoi, ibid.

Montglat, (Madame de) de la Maison de Hurault de Chiverny, désignée sous le nom de

la Reine Uralinde, VIII. So.

Monsseur, pere de Mile. de Montpensier, se brouille avec le Roi, & fort de France, I. 6. Son retour en France. 7. Sa passion pour Louison Roger. 10. Il est épris de la beauté de Mlle. la Princesse Marguerite de Lorraine. 38. Il l'épouse secretement. ibid. L'Abbé de la Riviere est envoyé de sa part à la Cour pour traiter son accommodement. 68. Il revient en France, & se reconcilie avec le Roi. 94. Sa Majesté qui n'avoit pas voulu consentir à son mariage, le reconnoit valable, & à quelles conditions. 94, 95. Il va en Flandre commander l'armée du Roi. 98. Il assiege Gravelines, & prend cette place. 101. Son retour à la Cour-102. Il devient amoureux de Mlle. St. Maigrin's 103. Il se rend à l'Armée, 109. Il assiege & prend-Mardick, & enfuite Bourbourg ibid. Autres places dont il se rend encore maltre. ibid. Il revient à la Cour. 113. Son départ pour Amiens. 124. Il devient amoureux de Mlle. de Saujon. 141. & lui écrit. ibid. Il se plaint du Cardinal Mazarin. 314. Envoye des troupes pour empêcher ce Ministre de rentrer en France, II. 37. Il se déclare contre lui. 39. Combien il fut pénétré de douleur à la mort de Mr. de Valois son fils. 232. Mauvais traitement qu'il--fait à Mademoiselle de Montpensier sa fille. 64. & fuir. Il s'emporte contre elle. ibid. Il se raccommode avec la Cour. III. 97. Il voit le Roi, la Reine & le Cardinal Mazarin. 2212 Factum fait en sa faveur. 258. Il gagne un proces. 262. Comment il reçut Mademoiselle des Montpensier en se réconciliant avec elle. 2963-

V iij,

297. Il se trouve sort incommodé d'une grosse Loupe qu'il avoit au milieu du dos. V. 48. Conseil que lui donnent les Médecins. ibid. Il est attaqué d'une violente maladie. 70, 71. Sa mort, 75. Dispositions où il se trouva avant de mourir. 87, 88. Extrait de son oraison sunebre saite par un Récollet. 173, 174.

Monsieur, frere de Louis XIV. Voyez Anjou. Son

Portrait, VIII. 287.

Montaigu (Mylord) tâche de porter Mlle. de Montpenfier à épouser le Roi d'Angleterre, II. 31.

Montal (Mr.) sort de Charleroi pour se jetter

dans Tongres, 319, 320.

Montalais (Mademoiselle) entre au service de Madame, V. 208. Elle est chassée, & pourquoi. 233.

Montargis. (la ville de) Monsieur le Prince s'en

rend maître, II. 102.

Montatere. (Me. de) Son Portait par elle-même.

VIII. 354.

Montausier, (Mr. de) Gouverneur de Saintonge & d'Angoumois, V. 31. Il est fait Gouverneur de Mr. le Dauphin, VI. 104. Son grand

mérite. 105.

Montausier, (Madame de) ses belles qualités, V. 31. Elle est faite Gouvernante du Dauphin. 206. Elle achete la Charge de Dame-d'honneur de la Reine. 278. Son éloge. ibid. Elle tombe malade d'une peur qu'elle avoit eue d'une grande semme qui avoit tout-à-coup disparu à ses yeux, VI. 103. Sa mort. 163, 283. Voyez encore quelques particularités touchant cette Dame, VIII. 72. & suiv. Sous le nom de la Princesse Aminte.

Montbazon (Madame de) aime le Comte de Soiffons, & en est aimée, I. 51. Copie de deux billets qu'elle trouva chez elle. 82, 83. & fuiv. De qui venoient ces billets. 90, 91. Elle resoit ordre du Roi de se retirer de la Cour.

92. On l'envoye en exil, II. 334. Elle meurt de la rougeole, III. 270. Ses défauts. 271. Montbrun. (Monsieur) Avis qu'il donne à Mlle.

de Montpensier, IV. 208, 209.

Montchevreuil, (Monsieur de) Gouverneur du Duc du Maine, se casse un bras, VII. 98.

Mondejeu, (Monsieur le Maréchal de) offre obligeant qu'il fait à Mlle. de Montpensier, III. 253. Il devient le Maréchal de Schulemberg, IV. 236.

Montespan, (Mr. de) voit avec peine l'amitié du Roi pour sa femme, VI. 103. Son caractere. ibid. Il infulte Mad. de Montausier. 104.

Montespan. (Mad. de) Discours qu'elle tient sur les amours du Roi avec Mlle. de la Valliere, V. 324. Elle est attaquée de la rougeole. 326. Elle est aimée de Louis XIV. 327, 333. Elle accouche du Duc du Maine, & quelques années après de Mile. de Nantes, VI. 351. Elle se retire, ce qui afflige fort le Roi, VII.5 Son retour. ibid. Elle a Mile. de Blois & le Comte de Toulouse qui surent tenus fort cachés. 6. ibid. Conseil qu'elle donne à Mlle. de Montpensier. 41. Sa faveur diminue à mesure que celle de Mad. de Maintenon augmente. 99.

Montglat (Monfieur de) se marie avec Mademoi-

selle de Chiverny, 69.

Montglat. (Mad. de) Son Portrait, VIII. 19%;

Montgommerie, (Mestre-de-Camp, IV. 193.

Montigny, (Monfieur de) Capitaine d'une Compagnie qui servoit de garde aux deux fils de Louis XIII, I. 58. Il reçoit du Roi la moitié d'un écu d'or, dont le Roi retint l'autre moitié, & pourquoi. ibid.

Montmedi, (la ville de) assiégée par le Maréchal de la Ferté, IV. 27. Elle est prise. 52. Montmorency, (Madame de) Religieuse aux filles de Sainte Marie à Moulins, est visitée par la Reine, IV. 319. Aventure extraordinaire qui lui arrive. ikid. & 320. Elle pardonne au V iv

*Cardinal de Richelieu qu'elle regardoit comme la cause de la mort de son mari. ibid. Elle dispose de son bien. ibid. Ses grande infirmités causées par ses pleurs continuels. 320. 321. Preuves de son amour pour son mari. 322.

Montmouth, (le Duc de) fils du Roi d'Angleterre, vient en France, V. 358. Ses belles qualités, ibid. Il est cause que Monsseur & Madame se brouillent, VI. 3. Il fait au Roi de France

des propositions de paix. 315.

Montpensier. (Madame de) Grand'mere de Mile. de Montpensier qui suit, & mariée à l'âge de

10 ans, VI. 38.

Monepenfier. (Mile. de) Commencement du malheur- de sa maison. I. 2. Grands biens que sa mere lui laissa en mourant. ibid. Equipage qu'on lui donne après cette mort. 3. Sa Gouvernante. ibid. Combien elle étoit aimée de la Reine sa grand'mere. 4. Chagrin que lui cause l'éloignement de Monsieur. 6, Commissaires établis pour l'administration de son bien. 7. Filles de qualité qui étoient ses plus grandes anies. 9. Sa haine pour le Cardinal de Richelieu. ibid. Elle va jusques à Limours à la rencontre de Monfieur. 10. Elle le reconnoît. après une longue absence. ibid. Preuve qu'elle donne de son horreur pour le vice. 22. Elle est recherchée en mariage par le Comte de Soissons qui avoit dessein de l'enlever. 52. Son mariage avoit été résolu avec le Cardinal Infant. 59. Combien elle sut touchée de la mort de Me. de St. Georges sa gouvernante. 71. On lui donne pour seconde gouvernante Me. la Comtesse de Fiesque. 72, 74. Mortifications qu'elle en reçoit 76, 77. Elle va à la rencontre de la Reine d'Angleterre qui, se réfugioit en France. 106. On propose de la marier au Roi d'Espagne qui étoit veuf. 107. On élude ensuite cette affaire. ibid. Elle té-

moigne qu'elle n'auroit pas voulu être Reine d'Espagne. ibid. La Reine d'Angleterre veut lui persuader que le Prince de Galles est amoureux d'eile. 131. Sujétion que ce Prince a pour elle. 142. Elle se flatte d'épouser l'Empereur. 146. Le Cardinal Mazarin la flatte de faire réussir ce mariage. 148. Elle le souhaite elle-même; mais Monfieur tâche de l'en détourner. ibid. Elle devient dévote à l'exemple de l'Empereur. 150. Desir qu'elle a de se faire Carmélite. ibid. Elle en parle à Monsieur qui tâche de l'en détourner. 151. Elle abandonne cette résolution. 152. Elle se jette dans la dévotion. 158. On lui fait entendre qu'elle ne doit pas se flatter d'épouser l'Empereur. 163. Son ressentiment contre la Cour à cette occasion. 164. Réprimande que lui fait la Reine. 172, 173. Chagrin qu'elle en reçoit. 176. Ses sentiments peu républicains, 201. Proposition qu'on lui sait de se marier avec le Roi d'Angleterre. 228. & fuiv. Ce mariage n'a pas lieu. 233. Ce Prince lui communique lui-même son dessein. 237; 238. Elle est attaquée de la petite-vérole. 250. Son voyage de Bordeaux & ce qui s'y passa. 393. & suiv. Offre que lui fait la Reine d'Anglererre de la marier avec le Roi son fils. II .- 27, 28. Entretien qu'elle a avec ce Prince. 30. Elle refuse ce parti. 36. Lettre qu'elle reçoit de Monsieur le Prince. 42. Elle part pour Orléans. 53. Ce qu'elle fit pendant son voyage. 54. & suiv. Messieurs de la ville d'Orléans lui fontfavoir qu'ils ne veulent pas la recevoir. 61. Elle prend néanmoins la réfolution de s'y rendre. 62, 63. Elle arrive à la porte qu'elle trouve fermée & barricadée. 64. Ses instances pour entrer. 65. Prédiction que lui fit alors le Marquis de Vilene : Dangers auxquels elle s'expose pour se rendre dans la ville. 66, 67. Elle fait rempre une porte & entre. 69. Deux. V. V.

hommes la portent en triomphe sur une chaise de bois. 70. Discours qu'elle tient au Gouverneur & aux Messieurs de la Ville. ibid. 71. Honneurs qu'on lui rend. 72. Fatigues qu'elle eut ce jour-là. ibid. Harangue qu'elle fit dans l'Hôtel-de-Ville, 76. & fuiv. Elle se rend aux Fauxbourgs où elle tient conseil. 84 & suiv. Réfolution que l'on y prit. 86. Elle n'est pas de l'avis de Mr. de Nemours. ibid. Elle rentre dans la ville. ibid, So. Résolution hardie qu'elle prend. 90. Ordres qu'elle donne pour empêcher le désordre. 92, 93. Ses occupations. 118, 119. Son départ d'Orléans. 128. Honneurs qu'on lui rend près d'Etampes. 127. Son arrivée à Chartres, 132. & Paris. 136. Joie extraordinaire que l'on témoigne en la voyant. ibid. & suiv. Combien elle est estimée des Espagnols. 168. Danger auguel elle s'expose dans une émeute qu'il y eut à Paris. 209, 210. Elle pleurt la mort de Mr. de Valois son frere. 233. Mr. le Prince de Lorraine veut la marier avec l'Archiduc. 281. Ordre qu'elle reçoit du Roi de déloger des Tuileries. 285. Embarras où elle se trouve. ibid. & suiv. Elle se retire de Paris. 301 & suiv. Rencontre qu'elle fait d'un Jacobin qui lui parle d'elle-même fans la reconnoître. 305 & fuiv. Raisons pour lesquelles elle ne voulut pas se marier avec l'Electeur de Baviere. 340. Elle travaille à la vie de Madame de Fouquerolles. 343. Recueils qu'elle fait imprimer. ibid. On veur la marier avec le Duc de Neubourg. 349. Elle méprise ce parti. 350. Moyen qu'elle trouve d'augmenter son revenu. 351. Instances qu'on lui fait pour épouser le Duc de Neubourg. 360. & suiv. Lettre qu'elle reçoit de ce Duc. 363. 364. Elle va à Orléans, III. 1. Mécontentement qu'elle a de S. A. R. son pere. 3 & suiv. Elle choisit Mad. de Frontenac pour sa Dame d'honneur. 9, 10. Sa généalogie, 21, 22. Elle

tombe dans une espece de mélancolie. 50. . Reproche qu'elle fait à Monsieur son pere du peu d'amitié qu'il a pour elle. 51. Ses sujets de chagrin. 53. Projet qu'elle forme de se retirer pour quelque temps du monde. 54. On l'en détourne. ibid. Elle gagne son proces contre Mr. de Richelieu. ibid. Elle est toujours persécutée par S. A. R. 80 & suiv. Résolution qu'elle prend de se retirer au Val-de-Grace. 81. On l'en détourne. ibid. Nécessité où elle se trouve d'entrer elle-même dans le détail de toutes ses affaires. Sr. Elle cherche à gagner les bonnes graces du Cardinal Mazarin. 94, 95. Elle va prendre les eaux de Forges. 178 & fuiv. Visite qu'elle rend à la Reine de Suede, & ce qui se passa à cette occasion. 190 & fuiv. On propose de la marier avec Monsieur, frere du Roi. 201, 202. Elle est attaquée d'une colique bilieufe. 207. La nature toute seule la guérit. 208. Elle s'employe pour procurer la liberté au Comte de Holac arrêté par ordre de Monsieur le Prince. 209. 210. On lui propose d'acheter le Duché de Nevers. ibid. Elle receit un Arrêt du Conseil. 226. Elle écrit à tous ses Juges pour leur recommander fa cause. 260. Elle gagne son procès. 261. Lettre qu'on lui attribue mal-à-propos. 285. Elle rentre dans les bonnes graces de S. A. R. & lui rend visite. 296. Ce qui se passa à cette visite. 297 & suiv. On lui attribue un testament par lequel elle donne tout fon bien à Mr. le Prince, IV. 2, Son démêlé avec l'Abbé Fouquet. 12. & suiv. Elle par: pour se rendre à la Cour qui alloit à Sedan. 27. Son arrivée à Sedan. 44. Ce qui se passa à fon arrivée à la Cour. ibid. & fuiv. On lui propose plusieurs Dames d'honneur. 65. Elle tire à la Loterie du Cardinal Mazarin un diamant de quatre mille livres. 187. Son voyage à Lyon avec toute la Cour. 260 & fuiv. Elle suit la V vi

cour à St. Jean-de Luz. V. 23 & suiv. Elle se brouits. le avec le Maréchal de Turenne, & à quelle occasion. 29, 31. Elle compose un Mémoire au su-. jet de Mile. de Vandy. 32. Proposition que lui fait le Cardinal Mazarin d'épouser le Roi d'Angleterre. 39. Elle refuse ce parti, & pourquoi. 40. Son mépris pour Monsieur de Savoye. 46; & suiv. Elle apprend la mort de Mr. son pere, 75. Combien elle fut sensible à cette perte, 169 & suiv. On lui propose de nouveau le mariage du Roi d'Angleterre, mais elle ne-veutpas y consentir, 170, 171. Mr. le Duc de Lorraine lui fait proposer le mariage du Prince Charles son neveu. 180. Réponse qu'elle fit à cette proposition. 181. Promesses que lui: fait ce Duc lui-même. ibid. Le Maréchal de Turenne tâche de l'engager à se marier avec le Roi de Portugal, 215 & suiv. Elle refuse encore ce parti 218 & suiv. Elle écrit au Roi fur ce sujet. 221, & suiv. Elle prie Sa Majesté de donner ordre de ménager fon mariage avec le Duc de Savoye. 227.- Réponse que lui fit. ce Prince. ibid. Le Roi, mécontent d'elle, lui ordonne de se retirer à St. Fargeau. 229. A. quoi elle s'occupa dans cette folitude. 232. Monsieur le Prince veut la marier avec le Duc d'Enguyen fon fils; mais elle ne veut pas y confentir, & pourquoi. 233. Lettre qu'elle reçoit du Maréchal de Turenne, qui lui fait: de nouvelles instances pour son mariage avec le Roi de Portugal, 239 & suiv. Réponse de cette Princesse au Maréchal. 248, 249. Elle demande au Roi la permission de pouvoir se retirer de Saint-Fargeau. 260. Elle se rend à Vernon, & de-là à Eu. 264. Elle reçoit permission du Roi de retourner à la Cour. 274. Accueil qu'on lui fit. 275. Elle commence à rechercher les occasions d'entretenir Mr. de Lauzun, VI. 9, 18. Elle forme la résolution. de se marier, & jette la vue sur Mr. de Lau-

zun. 30 & suiv. Raisons qui l'engagent à faire: choix de ce Seigneur. 31, 32. Embarras où. elle se trouve à cette occasion. 35, 36. Entretien qu'elle a avec lui sur le mariage. 39 &suiv. Voyez encore 47, 48. Elle lui déclare qu'elle veut se marier. 71 & suiv. Elle lui donne à deviner avec qui. 85. On veut la marier avec Monsieur, frere du Roi. 114 & suiv. Elle refuse ce parti. 124. Elle n'ose nommer à Mr.. de Lauzun la personne qu'elle aime. 128, 129. Elle lui donne un billet dans lequel elle avoit écrit ces mots: C'est vous. 130, 131. Réponse à ce billet. 133. Long entretien qu'elle a avec lui sur ce sujet. 136 & suiv. Elle écrit. au Roi pour lui demander la permission de conclure ce mariage. 147 & suiv. Réponse de Sa Majesté à cette lettre. 151. Elle parle ellemême au Roi. 159 & suiv. Elle envoye faire cette demande au Roi par Mrs. les Ducs de Créquy & de Montausier, le Maréchal d'Albret & Monsieur de Guitri. 164, 174. Le Rois y donne son consentemens. ibid. Conseil que lui donne Mr. de Montausier de se marier d'abord. ibid. & 175. S. A., R. & la Reine s'opposent à ce mariage, ibid. 176. Le Roi se fâche contre l'un & l'autre à ce sujet. 181. Elle porte ses plaintes à Sa Majesté contre Monsieur, & pourquoi. 184 & fuiv. Le Roilui répond d'une maniere qui la fatisfait. 187. Exemples qu'elle allegue pour faire voir qu'elle pouvoit faire ce mariage fans bleffer fa gloire. 190, 191. Substance du contrat de-mariage. 201. Le Roi lui donne ordre la veille du mariage de le venir trouver. 207. Il lui déclare qu'il ne veut pas donner les mains à ce mariage, & pourquoi. 208, 209. Désespoir où se trouve cette Princesse en apprenant cette nouvelle. 209 & suiv. Discours qu'elle tient à Sa Majesté à cette occasion. ibid. Elle se retire chez elle toute en pleurs, 214. Elle reçois vifite de Mr. de Lauzun, qui vient la remercier de l'honneur qu'elle lui avoit voulu faire. 214 & suiv. Belies promesses que lui fait le Roi pour la consoler. 216, 217. Elle donne par contrat tout son bien à Mr. de Lauzun. 220, 221. Lettre qu'elle écrivit à Madame d'Epernon dans le temps de sa plus grande affliction. 223, 224. Elle commence à reparoître à la Cour. 226. Elle obtient du Roi la permission de voir & d'entretenir Monsieur de Lauzun. 22S. Sa Majesté écrit à tous les Ambassadeurs dans les pays étrangers, pour leur donner part des raisons qu'il avoit eues de rompre ce mariage. 256. La Princesse est brouillée avec Me. de Longueville, & refuse de se raccommoder avec elle. 250. Elle change de sentiment, & se réconcilie. 251. Elle tombe malade. 253. On lui propose de se marier avec le Duc d'Yorck. 259. Combien elle fut saisse en apprenant que Mr. de Lauzun avoit été arrêté par ordre du Roi. 286. Récît qui lui fut fait de tout ce qui s'étoit passé lorsque Mr. de Lauzun fut conduit à Pignerol. 297 & suiv. Me. de Longueville lui propose de se marier avec son fils. 236. Sa réponse à cette proposition. ibid. & fuiv. Elle fait bâtir à Eu un Hôpital, où elle met des sœurs de la Charité pour l'instruction des enfants. 358. Elle prend la résolution de faire Monsieur le Duc du Maine son héritier, & à quelles conditions. VII. 20. Proposition qu'elle en fait faire, à Madame de Montespan. 21. Elle fait en faveur du Prince une donation de la Souveraineté de Dombes, & un contrat de vente du Comté d'Eu. 27. Elle achete une maison près de Paris. 29. Elle v sait bâtir. 32. Magnificence de cette maison 31. & suiv. On lui conseille de se retirer secretement avec Monsieur de Lauzun. 41. Donation qu'elle lui fait. 55. Le Roi la prie de déclarer ce qu'elle avoit fait en fayeur

du Duc du Maine. 56. Lettre qu'elle écrit à Me. de Motteville sur la vie solitaire. 151. Autre lettre qui fert de replique, 167. Preuves qu'elle allegue pour faire voir que l'esprit galant n'est point opposé à la véritable piété. SS. & fuiv. Histoire des amours de cette Princesse & de Mr. de Lauzun. 191 & saiv. Elle écoute avec plaifir ses discours flatteurs. 201. 202. Efpérance dont elle le flatte. 210, 211. Expédient dont elle s'avisa pour lui déclarer qu'elle l'aimoit. 236 & suiv. Voyez encore quelques particularités touchant cette Princesse, VIII. 66 & suiv. sous le nom de Reine des Amazones. Son Portrait fait par elle-même. 127 & suiv. par la Comtesse de la Suse. 274. par Segrais. 402. de sa façon, 127 & suiv. celui du Roi, de Me. de Choify, 333, 363, 166, 172, 177, 182, 187, 194, 198, 233, 287, 342.

Montpezat, (le Matquis de) Gouverneur d'Arras,

V. 332.

Montréfor (le Comte de) est mis en prison pour des intrigues. I. 119. Fourberie dont on l'accuse. 121.

Montreyel, [le Comte de] Lieutenant de Roi en Bresse, a un démêlé avec Mr. d'Epernon. III. 264. Suites de ce différend. ibid. & suiv.

Montrevel (le Chevalier de) attaque Monsseur de Candale l'épée à la main. III. 265. Il est blessé par Mr. la Berte. 266. Sa mort. ibid. Suite de cette affaire. ibid.

Morefan. (Mad. de la) Son peu de prudence. VI.

350.

Moret (le Comte de) obtient du Roi le Gouvernement d'Hefdin. IV. 168. On lui refuse la porte lorsqu'il en veut prendre possession. ibid.

Mortemar (Monsieur de) donne sa Charge de Premier Gentilhomme de la Chambre à Monsieur de Villequier. VI. 4.

Mortemar. (Mademoiselle de) VIII. 75 & suiv. Motte, (Mr, de la) Major de Dragons, est fait

Brigadier dans les Gardes du Corps à la solsia-

citation de Mr. de Lauzun. VI: 62.

Motte-Houdancourt (Mr. le Maréchal de la) reçoit à sa maison de campagne le Roi de France & la Reine de Suede. III. 213. Magnificence de sa maison. ibid.

Motte-Houdancourt; (Madame la Maréchale de la) Sa beauté. III. 214. Elle succede à Mad. de: Montausier dans la Charge de Gouvernantes du Dauphin. V. 279. Elle fait honneur à las Cour. ibid.

Motte-Houdancourt. [Mademoifelle de la) Egards que Louis XIV, a pour elle. IV. 143. Présent qu'il lui fait. ibid. Le Roi continue à la voir, & lui fait un nouveau présent qu'elle refuse. V..

222, 223.

Motzeville. (Madame de) Entretiens pieux qu'elle a avec Mlle. de Montpensier. V. 116. Commerce de lettres qu'elles ont entr'elles fur la vie solitaire. 117. Ses belles qualités. 118. Une. de ses lettres à Mlle. de Montpensier. VII. 160. & suiv. Portrait qu'elle fait de la Reine. VIII...

Mony. (la Marquife de) Ses belles qualités. II. 26,

N.

ANCI, Description de cette Ville, VI. 324. Naine, monstrueuse créature que la Reine de France avoit amenée d'Espagne. VII. 13.

Nantes, (Mlle. de) fille de Louis. XIV & de Mad. de Montespan. VI. 351. Sa naissance. ibid. Le Roi son pere pense à la marier avec Mr. les Duc. VII. 134. Ce mariage a lieu. 137.

Nanteuil. (Mlle. de) VI. 270.

Nantouillet. (le Marquis de) Tué dans un combat. II. 202.

Nassau. (Guillaume de Nassau, Prince d'Orange) Son éloge. I. 127.

Nau. (Monfieur) Indignation de Monfieur contrac

îni. III. 76. Ordre de S. A. R. pour le fairefortir du fervice de Mademoiselle de Montpensier. 77. Présent qu'il reçoit de cette Princesse. 95, 96. S. A. R. lui envoye une lettre de Cachet pour aller à Perpignan; mais il s'abfente après en avoir été averti. 252, 253.

Mavailles (Mr. le Duc de) quitte le Gouvernement de Bapaume pour prendre celui du Havre. V. 204. On lui donne ordre de se défaire

de cette Charge. 277.

Navailles (Mad de) reçoit ordre de se retirer de la Cour. V. 277. Ses belles qualités. ibid. 278.

Nautre, (Mr. le) Conseil qu'il donne à Mlle de Montpensier. VII. 29.

Nemond. (Mr. le Président de) Mlle. de Montopensier lui recommande sa cause, III. 260.

Memours (Mr. de) devient amoureux de Madame de Châtillon. I. 215. Différend qu'il a avec Mlle. de Montpensier. II. 86. Il se bat avec Mr. de Beaufort. 87. Et fait ensuite la paix avec lui. 89. Cette réconciliation n'est pas smcere. 98, 99. Il est blessé dans un combat. 117. Il est tué en duel par Mr. de Beaufort. 119, 220. Défense de l'Archevêque de faire des Prieres publiques pour lui, 227. Ses belles. & mauvaises qualités. 223, 224. Son Portrait. ibid. Sa haine contre Monsieur le Prince. ibid.

Nemours, (Monsieur de) Cadet du précédent. IV. 23. Il quitte l'Etat Ecclésiastique. ibid. Son Portrait. ibid. Il fait la cour à Mademoiselle.

de Longueville, & l'épouse. 24, 25,

Nemours, (Madame de) Voyez Longueville, (Ma-

demoiselle de)

Nemours, [Mademoiselle de] l'aînée, est recherchée en mariage par le Prince Charles. V. 209. On figne le Contrat. 210.

Nerlieu (Monsieur de) tué par Monsieur le Duc:

de Beaufort. I. 214.

Nestor. Son Portrait. VIII. 347.

Neubourg (Mr. le Duc de) recherche Mademoi-

selle de Montpensier en mariage. II. 349 & saire

Il lui écrit à ce sujet. 363, 364.

Nevers. [Monfieur le Duc de] Son mariage avec Mademoiselle de Thianges. VI. 171. Ses fréquents voyages à Rome. ibid.

Nevers. (Madame de) Voyez Thianges. (Mile de) Neuillant. [Mademoiselle] Son éloge. I. S1. Elle devient suspecte à Mademoiselle de Montpensier. 105. L'Abbé de la Riviere fait le galant

de cette fille. ibid.

Nicolai. (Mademoifelle de) Son mariage avec

Mr. de Vardes. III. 197.

Noailles, (Madame la Comtesse de) Dame d'Atours de la Reine. IV. 45. Son Portrait par Madame la Duchesse d'Usez. VIII. 371.

Nogene (Mr. de) est tué au passage du Rhin. VI. 316. Comment il s'étoit conduit à l'égard de

fa femme. 342. 343.

Nogent, (Madame de) Sœur de Monsieur de Lauzun. VI. 85. Ses belles qualités. ibid. Déclaration que lui fait Mademoiselle de Montpensier. 92, 93. Combien elle est touchée de la mort de son mari tué au passage du Rhin. 315. Projets qu'elle fait. 343.

Norlingue; Fameuse hataille qui s'y donne. I. 110. Noyers. [Monsieur des] On conspire sa perte, &

il se défait de sa Charge, I. 65.

O.

OLONNE, (Madame d') est aimée du Comte de Guiche. IV. 304. Voyez encore V. 6. Pacfion du Marquis de Silleri & de Monsieur de Marsillac pour elle, ibid. Il lui arrive une aventure qui la met mal avec la Reine 170. Son Portrait. VIII. 252.

Orange (la Princesse d') vient à Paris voir la Reine d'Angleterre sa mere. III. 105. Accueil qu'on lui sit, ibid. Son aversion pour la Hol-

lande. 166.

Orléans, (Mr. le Duc d') se marie avec Mlle. de Nantes, filie de Louis XIV. & de Mad. de Mon-

tespan. VIII. 139. Son Portrait. ibid.

Orléans, (l'Abbé d') fils ainé de Mr. de Longueville, qui voulut se faire Jésuite, & prit l'habit, puis le quitta, & se fit Prêtre ensuite.

VI. 357.

Orléans, (Mademoiselle d') Sœur de Mademoifelle de Monspensier. V. 160. On lui donne une grosse cour de filles de son âge. ibid. Elle est aimée du Prince Charles de Lorraine son cousin. ibid. Elle hait sa Gouvernante Madame de Langeron. 163. Elle cherche à se marier avec le Prince de Toscane, & communique cette résolution à Mademoiselle de Montpensier. 164, 165. Elle change de résolution. 184. Elle pense de nouveau à ce mariage pour obeir au Roi. 186. Elle est fiancée. 189. On fait la cérémonie du mariage. ibid. Présent qu'elle recut du Grand Duc. ibid. Elle donne ses audiences. 190. Elle reçoit un présent du Roi. 191. Son départ de Paris. 193 & suiv. Son inclination pour le Prince Charles de Lorraine. 197. Comment elle fut reçue du Grand Duc. 226. Elle accouche d'un fils à Florence. 270. Sa grande complaisance pour son mari. ibid. Sa mort. 271.

Oppede (Mr. le Président d') se fait hair, & pourquoi. V. 59. Grand pouvoir que lui donne la Cour. 60. Il envoye un homme aux Galeres. 61.

· Oublieurs. Personnes à qui on donna ce nom, &

pourquoi. I. 200.

P.

ABE, (Mr.) Gentilhomme de Mr. de Lauzun. VI. 280.

Pajot, (Marianne) fille de l'Apothicaire de Mademoiselle de Montpen'ier, 171. Monsieur le . Prince de Lorraine en devient amoureux. ibid. & 172. On passe le contrat de mariage. 281. Le Roi la fait enlever & conduire à la Ville-l'Evêque ibid; 212. Présent qu'elle reçut du Prince de Lorraine. 269.

Palafoz, (Dom Jean de) Evêque d'Osma, ce qu'il

dit de Ste. Thérese, VII. 189, 100.

Palatine (la Princesse) fait parler d'elle dans les affaires, I. 305, 306. Elle est recherchée par Monsieur de Guise. 306. Elle s'habille en homme & fort de France. ibid. Elle se fait nommer en Flandres Madame de Guise. ibid. Son retour en France où elle reprend son nomibid. Elle se marie en cachette avec le Prince Edouard. ibid. Son caractere. 307. Elle abandonne le parti de Monsieur le Prince, II. 12. & s'attache à la Reine & au Cardinal Mazarin. 13. Conseil qu'elle donne à Mademoiselle de Monspensier. 33. Faveur qu'elle accorde à Monsieur, frere de Louis XIV, IV. 221. Mortification qu'elle reçoit, V. 149. Elle marie se seconde fille avec le Duc d'Enguyen. 266.

Palatine. (la Princesse) fille de l'Electeur Palatin, se marie avec Monsieur frere du Roi, VI. 283. Ce qui se passa à ce mariage ibid. Elle se fait Catholique, ce qui avoit été une des clauses du mariage. 284. Ses belles qualités. 288. Son arrivée à St. Germain, & ce qui se passa alors, ibid. Elle accouche d'un fils.

323.

Paluau. (Monfieur le Comte de) Ses belles qualités, I. 299. Proposition qu'il fait à Mademoiselle de Montpenser ibid se seix

moiselle de Montpensier. ibid. & suir.

Ralvoisin, (Madame de) veuve de Boisrogré de la Maison de Châtillon, place sa fille auprès de Mademoiselle de Montpensier, V. 318.

Paphlagonie. (Histoire de la Princesse de) qui est Mlle. Vandy, VIII. 45. & fuiv. Voyez Vandy. (Mlle de) Son éloge. ibid. & celui de son pere. 46. Elle apprend toutes les Langues. 47. On l'envoye chez la Reine de Misnie. (la

Comtesse de Maure) sa tante. ibid. Son grand éloignement pour la galanterie. ibid. Elle est aimee de Cyrus (Mr. le Prince) qui lui rend visite habillé en semme. 52. Le Chancelier de la Reine Gelatille (c'est Mr. de Lyonne, Président de la Monnoye) lui sait la cour. 54. Et on le trouve poignardé devant la porte de la Princesse. 60, 61. Sa manière de vivre. 62.

Parme (le Duc de) recherche & épouse la Princesse Marguerite de Savoye, V. 115. En quoi

consiste son mérite. ibid.

Parthenie, (la Princesse) ou la Marquise de Sablé, VIII. 50. Elle craint la mort, & cherche les moyens de se rendre immortelle. 51. Ses belles qualités. ibid. Elle s'éloigne de la Cour, & se retire parmi un nombre de Vierges. 59.

Particelli. Voyez Tora. (le Préfident de)

Pastranne (le Duc de) contribue à son malheur & à sa fin tragique par ses discours imprudents, VII. 2, 3.

Patris, (Monsieur) Capitaine de Limours, III.

302.

Paul, (le Comte de St.) fils cadet de Mr. de Longueville, VI. 355. Son Portrait ibid. & fuiv. Les Polonois veulent l'avoir pour Roi. 356. & fuiv. On cherche à le marier avec Mlle.

de Montpensier. ibid. Sa mort. 357.

Peguilin, (le Marquis de) Cadet de la Maison de Lauzun, V. 151. Son différend avec le Capiteine des Gardes-du-Corps du Roi. ibid. Il est envoyé à la Bastille, & pourquoi, 224. Ses belles qualités. ibid. Preuves qu'il donne de sa bravoure. 314. Combien il se distingue des autres Officiers. 315. Il est fair Colonel Général des Dragons. 316. Belle action qu'il sit au siege de Courtrai. 328. Et à celui de Lille. 335. Il attaque les Ennemis, & se trouve percé de dix coups d'épée. 336. Estime que le Roi a pour lui, VI. 4. Sa Majesté lui donne la

Charge de Capitaine des Gardes-du-Corps. 7. Il fe défait de la Charge qu'il avoit dans les Chevaux-Légers, & donne celle de Colonel-Général des Dragons à Monsieur de Ranes. ibid. Son grand défintéressement & son attachement pour la perfonne du Roi. ibid. & suiv. Conseils qu'il donà Mlle de Montpensier. 39. & suiv. Il évite par discrétion de rencontrer cette Princesse & de lui parler. 49. Il s'explique avec elle d'une maniere qui la tient dans l'embarras. 48. Le Roi le fait Lieutenant - Général. Egards qu'il a pour Mlle. de Montpensier. 61. Ses sentiments sur le mariage. 66. & suiv. Il conseille à cette Princesse de se marier avec Monsieur. 107. Il la supplie de ne plus lui parler, de ne lui pas écrire, & de ne lui envoyer personne. 109 & fuiv. Il la rencontre, s'entretient avec elle, & fait semblant de ne rien comprendre à ce qu'elle lui dit à son sujet. 121, 122. Il fait l'indifférent à son égard. 124. Il en reçoit un billet par lequel il apprend que c'est lui-même que cette Princesse aime. 130, 131. Il fait semblant de n'y pas ajouter foi. 132. Sa réponse au billet. ibid. Il a avec elle un long entretien fur cet article. 137 & suiv. Il consent qu'elle communique sa réfolution au Roi, & qu'elle demande fon consentement pour ce mariage. 147. Seigneurs députés vers Sa Majesté pour cet esfet. 164. Le Roi permet ce mariage. 174. mais S. A R. & la Reine s'y opposent. ibid. & suiv. On lui conseille de ne pas tarder à se marier, mais il ne veut pas suivre cet avis, & pourquoi. ibid. Monsieur de Montausier lui fait nouvelles inflances fur cet article. 196, 397. On fait le Contrat de mariage. 200, 201. Le Roi donne un contre-ordre & empêche la conclusion du mariage la veille qu'il devoit se faire. 208 & fuiv. Il va remercier Mademoiselle de Montpensier de l'honneur qu'elle lui avoit voulu

faire. 214. Ce qui se passa dans cette entrevue. 215 & fuiv. Preuve qu'il donne de son grand défintéressement, lorsque Mademoiselle de Montpensier voulut lui donner tout son bien. 220, 221. Conseil qu'il donne à cette Princesse. 226. Il reçoit du Roi la permission de la voir & de lui donner ses avis. 227 & suiv. Il est arrêté par ordre du Roi. 287. Il est conduit à Pignerol par Monfieur d'Artagnan. 290. Ce qui se passa dans ce voyage. 297. Avec quelle force & quelle patience il supporte son état 299, 300. Discours qu'il tient à ceux qui le conduisirent au lieu de son exil. ibid, & suiv. Mrs. de Louvois & le Tellier lui font contraires, & pourquoi. 345. Le Roi le veut faire Duc & Maréchal de France, mais il le resuse. 347. On l'accuse de fierté. ibid. & 348. Il tombe dangereusement malade. 349. 350. Il pense se - sauver de sa prison après avoir fait un trou à sa cheminée, mais il est arrêté par la Sentinelle d'un Magafin. 359. Il trouve moyen d'écrire sans que ses Gardes s'en apperçoivent. 360. On lui envoye un Chirurgien pour le guérir d'un bras dont il ne s'aidoit pas. ibid. On le fait fortir de Pignerol pour aller à Bourbon. VII. 43. Lettre pleine de tendresse qu'il écrit à la Maréchale d'Humieres, & qui tombe entre les mains de Mademoiselle de Montpenfier. 51. On l'envoye dans la Citadelle de Châlons-sur-Saone. 53. Plaintes que fait de lui Mademoiselle de Montpensier. ibid. Donation que lui fait cette Princesse, mais dont il n'est pas content. 54. Il va à Amboife. 57. Lo Roi lui permet de revenir, & à quelles condiditions. 59. Airs galants qu'il se donne avec les femmes, ibid. Il voit le Roi après être sorti de prison, & vient remercier Mademoiselle de Montpensier. 61. Il n'en agit pas bien à l'égard de cette Princesse. 66 & suiv. Il lui attribue tous ses malheurs, 71. Ses emportes

ments. 75. Il trouve mauvais que Mademoifelle de Montpensier eût fait bâtir Choisy. 88 & fuiv. Il se met dans le grand jeu. 116. Il va au siege de Luxembourg. 122. Il vit dans J'obscurité, & fait parler de lui. 159. Histoire de ses Amours & de Mademoiselle de Montpensier. 191 & suiv. Comment il s'y prit pour gagner les bonnes graces de cette Princesse. 195 & suiv. Mademoiselle l'écoute favorablement. 201, 202. Il lui propose de chercher un Confident. 203 & suiv. Il la trouve un jour à fa toilette dans une attitude qui le surprend agréablement, & ce qui se passa alors. 207 & suiv. Invention dont il s'avise pour savoir si Ion bonheur étoit vrai ou faux. 214 & suiv. Sa grande assiduité auprès de Mademoiselle qu'il entretient agréablement & avec esprit. 221, 222. Il l'engage à faire le voyage de Flandres avec la Cour, pour être à portée de jouir de sa présence. 223 & suiv. Il tire d'elle une déclaration d'amour, & comment. 136 & suir. Ce qui se passa après cette déclaration. 241 & suiv. Il en parle au Roi. 263, 264. Sa Majesté consent à tout, mais on la fait changer de sentiment. 269.

Pelletier, (Mr.) Conseiller d'Etat, obtient la Charge de Contrôleur Général, vacante par la mort

de Mr. Colbert. VII. 113.

Perefixe, (Monsieur) Archevêque de Paris. VI. 240. Sa mort. ibid.

Perot, (le Préfident) chassé de Paris. IV. 216. Pertuis. (Mr.) Un des amis de Mr. de Lauzun. VII. 19. Proposition qu'il fait à Mademoiselle

de Montpensier. ibid.

Philippa, jeune fille que la Reine de France avoit amené d'Espagne. VII. 13. Ses belles qualités. ibid. Son mariage avec Mr. de Vizé. ibid. Hiftoire de sa vie. ibid.

Pianesse, (le Marquis de) Premier Ministre de Mr. de Savoye. IV. 268. Son humeur. ibid.

Picolomini,

Picolomini (le Duc d'Amalfi) affiege Armentieres. I. 153. Ses belles qualités. ibid.

Pienne, (le Marquis de) Gouverneur de Pigne-

rol. VI. 318.

Pienne. (Madame de) Ses belles qualités. II. 347. Pienne. (Mademoiselle de) Son mariage avec le Marquis de Guerchy. III. 36. Présent que lui fait Mademoiselle de Montpensier. ibid. Elle est aimée du fiis de Mr. de la Tour, qui lui écrit un billet. 221.

Pimentel (Monsieur) est envoyé par le Roi d'Espagne à la Cour de France, pour proposer la paix & le mariage de l'Infante avec Louis XIV. IV. 294. Il commence à paroître à la Cour. V. 21.

Pleigo, (la Comtesse de) Camériere de la Reine.

V. 153.

Plessis-Prâlin (le Maréchal de) gagne la bataille de Sommepuy, & y fait beaucoup de prison-

niers. I. 311.

Poncet. (Monsieur) l'Archevêque de Paris lui donne la Cure de S. Eustache, ce qui cause une sédition. I. 99, 100. On lui ôte cette Charge. 100.

Pons. (Mademoiselle de) Galanteries de Mon-

sieur le Duc de Guise pour elle, I. 114. Pontac, (Madame de) Premiere Présidente de Bordeaux, à qui l'on dédie la Relation de l'Isse invisible, VIII. 5. Son éloge ibid. Son portrait par elle-même. 209.

Pordeac, (Madame de) mere de la Maréchale

de Roquelaure, VII. 37.

Port-Royal. (le couvent du) Eloge de plusieurs savants qui s'y étoient retirés, III. 306 & suir. La Cour défend d'y recevoir des écoliers. 310. Vie édifiante des Religieuses de ce Monastere. 311.

Portraits. Recueil de divers Portraits imprimés en 1659. par ordre de Mademoifelle, VIII. 90.

Portugal, (le Roi de) se marie avec Mademois Tome VIII.

felle d'Aumale, V. 311. Il est relégué dans une isle. ibid.

Portugal; (la Reine de) Voyez Aumale (Mlle d') Poussé, (Me.) Belle-sœur du Curé de St. Sulpice, achete la Charge de Dame-d'atours de Madame, V. 282.

Prebon, (Monsieur.) tué en duel, III. 268.

Précieuses. Leur Portrait, VIII. 374.

Présontaine. (Monsseur) S. A. R. veut le faire fortir du service de Mademoiselle de Montpensier, III. 80. Il exécute cet ordre & se retire dans la solitude. 81, 82. Services qu'il avoit rendus à sa maîtresse par sa bonne conduite, 86. Raisons que S. A. R. avoit de se plaindre de lui. 89. Marque de son grand désintéressement. 96. On lui envoye une lettre de cachet de la part de S. A. R. pour se rendre à Arras; mais il s'absente après en avoir été averti. 253. S. A. R. s'obstine à ne pas vouloir qu'il rentre au service de Mademoifelle de Montpensier, IV. 111. Il est bien reçu du Cardinal Mazarin. 183.

Président (le premier Président du Parlement de Rouen) meurt subitément un moment après avoir sait sa harangue au Roi, I. 125. Son

grand mérite. ibid.

Prètre, (Monsieur le) grand joueur, IV. 215.

Prie (Mademoiselle de) quitte le service de Madame, 207. Sa grande qualité & son mérite.

ibid. Elle se retire dans un couvent. ibid. Son voyage à Rome, 283. Son mariage avec Monsieur de Goustreville, 117.

Prince, (Monsieur le) commande dans Paris pendant l'absence du Roi, I. 60. Sa mort. III.

Prince. (Monsieur le) Voyez Euguyen.

Puilaurent (Monsieur de) est conduit au Bois de Vincennes où il meurt prisonnier, I. 11.

Puisseux. (Madame de) Son caractere, III. 51. Elle est aimée de Monsseur Goulas, ibid.

UINSKI. (le Comte de) Plaifanterie qu'on lui fait faire, II. 137. Il est fait prisonnier. 203.

R.

R ACHE (le Comte de) se marie avec la sœur de Mademoifelle Milandon, VI. 3.

Ralie (Monsieur le) est fait prisonnier, II. 120. Son éloge. ibid. Il est mis en liberté sous cer-

taines conditions, 122.

Rancé, (Mr. l'Abbé de) Premier Aumônier de S. A. R., V. S5. Ses belles qualités, 86. Hiftoire abrégée de sa vie. ibid. & suiv.

Ranes (Monsieur de) reçoit de Mr. de Lauzun la Charge de Colonel-Général des Dragons,

VI. 7.

Rantzau, (Monsieur de) Lieutenant-Général, agit avec succès au siege de Bourbourg, I. 109. Il est fait Maréchal de France. 110.

Raré, (Madame de) Gouvernante des enfants de Monsieur, II. 254. Elle perd cette place, & pourquoi, V. 162,

Ravon, vilain lieu dans les montagnes de Vosge

VI. 198.

Reine (la), grand'mere de Mademoiselle de Montpensier, est obligée de sortir de France; I. 4. Divisions que sa disgrace sit naître à la Cour. 5. Sa mort, 60. Son éloge. 277.

Reine, (la) femme de Louis XIII, devient grosse, I. 4. Mystere que l'on fait de cette grofsesse. ibid. Elle-accouche d'un fils. 46. & du Duc d'Anjou. 54. On la menace de lui ôter fes enfants. 59. Elle apprend la mort du Cardinal Infant son frere. 87. Difgrace où elle avoit toujours été pendant la vie de son mari. 88. Ce qu'elle fit la premiere année de son veuvage. So. Son voyage de Bordeaux pendant

les troubles. 187 & fuiv. On lui prédit une maladie, ce qui arriva. 304. Son rétablissement. 305. Elle est incommodée d'un cancer, qu'on lui ouvre mal-à-propos, V. 252. Elle se met entre les mains du Curé de Vanvre pour en être guérie. ibid. Elle se fait traiter par Monsieur Halliot, Médecin de Bar-le-Duc, qui entreprend de la guérir. 297. On lui annonce que son mal est sans remede. 298. Tranquillité avec laquelle elle reçut cette nouvelle. 300. On lui donne l'Extrême-Onction. 302. Sa mort 304. Son testament. ibid. On porte son corps à St. Denis. 305. & fuiv. Son portrait, VIII. 305. Autre portrait par Madame de Motteville. 315.

Reine de France, femme de Louis XIV. Voyez

Infante.

Remecourt. (Mademoiselle) Son caractere, II. 10, Elle se fait Religieuse. ibid.

Remy, (Mr. de St.) premier Maitre-d'Hôtel de

Madame, V. 170.

Remy (Madame de St) empêche le mariage de fa belle-fille avec le Duc de Lorraine, V.

269, 270.

Remy. (Mademoiselle de St.) Sa beauté, V. 170. Le Duc de Lorraine en devient amoureux & veut l'épouser. 269. On la tient en prison. ibid. Son mariage avec Mr. de Hauteseuille. 270.

Rethel (la ville de) prise par le Maréchal de Turenne, & reprise ensuite par le Cardinal Mazarin, I. 311. Monsieur le Prince s'en rend mai-

tre, II. 331.

Retz. (le Cardinal de) Voyez Caadjuteur.

Rhodes, (Monsieur) Grand-Maître des Cérémonies, V. 147.

Rhodes, (Madame de) On la propose pour être Dame-d'honneur de Mademoiselle de Montpensier, IV. 64.

Ribaupierre. (le Comte de) VI. 326.

Richardiere, (Monsieur la) Gentilhomme de Nor-

mandie, V. 239. Représentations qu'il fait à Mademoiselle de Montpensier de la part du Maréchal de Turenne. ibid. & 240.

Richebourg, (le Marquis de) frere du Prince d'E-

pinoi, VI. 271.

Richelien, (le Cardinal de) à quelles conditions il vouloit faire rentrer Monsieur en grace à la Cour, I. 9. On lui fait le facrifice de la tête de Mrs. de Cinq-Mars & de Thou. 62. Il est dangereusement malade. ibid. Cherche à se venger de tous ceux qui lui sont ombrage. 63. Il meurt le 4 Décembre 1542. 64. Sa grande autorité & sa belle réputation. ibid. Ses confeils suivis après son trépas. ibid. Le Roi apprend la nouvelle de sa mort avec indifférence. ibid. Cette mort donne de la joie à une infinité de personnes. 66. Charges & Gouvernements qu'il laisse à ses héritiers & à ses amis. ibid.

Richelieu (Mr. le Duc de) perd son procès, III. 241 & suiv. Mauvaises raisons alléguées par son

Avocat: 263:

Richelieu (le Marquis de) se marie avec Mademoiselle de Beauvais, II. 334. Ses helles qualités. ibid.

Richelieu (Madame de) est faite Dame-d'honneur

de Madame la Dauphine, VII. 18.

Richelieu, (le château de) Sa grande magnificence, 26, 27.

Ricousse, (le Sieur) est roué pour avoir agi con-

tre l'Etat, III. 169.

Rieux. (la Comte de) Dispute qu'il a avec le Prince de Tarente, II. 225. Il reçoit un soufflet de Monsieur le Prince. 226. Il est mis à la Bastille. 227. Monsieur de Lorraine l'en fait sortir. ibid.

Rifauvilliers, description de cette petite Ville, VI.

326.

Ris, (Monsieur de) tué en duel, II. 220.

Risbourg, (la Marquife de) femme du Gouvers neur de Bruxelles, VI. 79.

X iij

Riviere (l'Abbé de la) est envoyé par Monsieur à la Cour pour traiter son accommodement.

I. 68. Rend un mauvais office à Mademoiselle de Neuillant. 105. Il se retire de la Cour. 258.

Rochefort, (la Maréchale de) est faite Dame d'Atours de Madame la Dauphine, VII. 14.

Rochefort (Monsieur de) entre dans les intérêts de Messieurs le Tellier & de Louvois avec un dévouement absolu, VI. 4. Promesses que lui font ces deux Messieurs. ibid. On lui donne la Charge de Capitaine des Gardes-du-Corps. ibid.

Rochefoucault (le Cardinal de la) possede l'Abbaye de Tournu pendant soixante ans, IV. 258.

Rochefoucault (Monsseur le Duc de la) reçoit un coup de mousquet qui entre par un coin de l'œil, & sort par l'autre. II. 182.

Rocheguion (Mr. de la) tué au siege de Mardick.

1. 129.

Rocheguion (Mr. de la) est relégué à une de ses terres, & pourquoi. VII. 129.

Rocheposé. (le Marquis de) Son Portrait. VIII.

1.37 & Suiv.

Roche-sur-Yon. (Mr. le Prince de la) VIII. 127. Rohan (Monsieur de) reçoit le Brevet & les lettres de Duc. II. 227. Il en obtient la vérification du Parlement. 229.

Rohan (Madame de) s'oppose au mariage de sa fille avec Monsieur Chabot. I. 118. Elle ne peut en empêcher la conclusion. 119. Moyens

qu'elle cherche de s'en venger. ibid.

Rohan. (Mademoiselle de) Ses belles qualités. I. 114, 115. Partis considérables qu'elle resuscibid. Son inclination pour Monsieur Chabot. ibid. Elle se marie avec lui. 119.

Rolin, (Monsieur) Chancelier des Ducs de Bourgogne, & Fondateur d'un Hôpital. IV. 256.

Rollinde. (Mr.) On veut le mettre au service de Mile de Montpensier. VI. 147. Ses belles qualitez, ibid. Il entre chez cette Princesse, 249.

Romain. (Mr. de St.) Ses belles qualités. III. 289. Ronchi, (Monsieur de) Capitaine aux Gardes, est fait prisonnier. IV. 199.

Roncherolles, (Monsieur de) Gouverneur de Bellegarde est fait prisonnier. I. 320: Il est relâché. ibid.

Ronmecourt, (Monsieur) Lieutenant des Gardes du Corps du Roi. V. 211. Il enleve par ordre du Roi Mariane Pajot que Mr. de Lorraine vouloit épouser. ibid.

Ronviere (Monsieur la) fait terminer une dispute survenue en présence du Roi. IV. 314. Il appelle le Comte de Mansfeld en duel. ibid.

Roquelaure. (Mr. de) Son caractere. VI. 249. Roquelaure. (Madame de) Sa grande beauté. III.

279. Sa mort. IV. 132.

Roquette, (Mr. l'Abbé) assiste Monsieur de Can-

dale à la mort. IV. 152.

Rospigliosi. (le Chevalier) Aventure au sujet d'une Compagnie de Cavalerie qu'il commandoit. V. 53, 54.

Rubel, (Monsieur) tué dans une bataille. II. 1424

3.

JABLE (la Marquise de) Voyez Parthénie. (12 Princesse)

Saler. (Monsieur) Son éloge. III. 10. Commission dont il est chargé de la part de Monsieur le

Prince. 11, 12.

Salle, (Monsieur la) Sous-Lieutenant des Gendarmes du Roi. III. 202. Il tire à la Loterie du Cardinal Mazarin un diamant de quatre

mille écus. IV. 146.

Savause. (Monsieur de) Son caractere. III. 57. Saujon. (Monfieur) Idée qu'en donne Mademoiselle de Montpensier. I. 183. Il fait sa cour à cette Princesse. 141. Se défait d'une Compagnie au Régiment des Gardes. 165. On l'arrête. 166. Il est interrogé. 168. Raisons de sa détention, 172. On le transfere de chez le

X iv

Prévôt de l'Isle au Château de Pierre-Encise à Lyon. 191. Il est mis en liberté. 201. On le fait Gouverneur de la Souveraineté de Dombes. 260. Ses intrigues avec Mademoiselle de

Fouguerolles. II. 110.

Saujon (Mademoiselle de) est faite fille d'Honneur de Madame. I. 141. Ses belles qualités. ibid. Monsieur en devient amoureux. ibid. Elle en reçoit une lettre. ibid. Reproches que lui fait Mademoiselle de Montpensier sur cette inclination. 150. Elle se retire aux Carmelites. 241. On l'en fait sortir. 243. Elle accepte la Charge de Dame d'Atour de Madame. ibid. Ses désauts. 244. Elle vend sa Charge de Dame d'Atour à Madame de Poussé. V. 282.

Saumaise. (Mademoiselle de) Son Portrait. VIII.

192.

Savoye. (le Prince Thomas de) Sa mort. III. 126. Savoye (Mr. le Prince) fait demander en mariage. la fille de S. A. R. IV. 166. Réponse qu'il en reçut. 18. Son amour pour la Marquise de Cailus, & pour Mademoiselle Treseson. 273. Il vient à Lyon où il trouve la Cour de France. 275. Son Portrait. 276. Son caractere. ibid. & suiv. Il épouse Mademoiselle de Valois, troisieme fille du second mariage de S. A. R. V. 252. Lettre qu'il écrit à cette Princesse. 256, 257.

Savoye (Madame de) arrive à Lyon où elle trouve le Roi de France & sa Cour. IV. 263. Son Portrait. 268. Ses belles qualités. ibid. Sa grande dévotion 272, 273. Chagrin qu'elle a de ne pouvoir marier sa fille la Princesse Marguerite avec Louis XIV. 286 & suiv. Présents que lui fait le Cardinal Mazarin. 290. Son départ de Lyon. 291, 292. Sa mort. V. 270. Savoye. (Madame de) Voyez Valois. (Mademoi-

felle de)

Scarron. (Madame) Ses belles qualités. VI. 351. Elle est faite seconde Dame d'Atour de Ma-

dame la Dauphine. VII. 14. Le Roi Louis XIV. commence à l'aller voir. 42. Sa faveur augmente, & celle de Madame de Montespan diminue. 98.

Scuderi. (Mademoiselle de) Nom qu'elle donne

à Mademoifelle de Vandy. V. 31.

Sédition excitée à Paris au sujet d'un Impôt. I. 98. 99. Autre sédition qui dura trois jours à l'occasion de la Cure de St. Eustache qui étoit devenue vacante. 99, 100. Troisieme sédition excitée dans la même Ville. 185 & fuir.

Segrais. (Monsieur) Son caractere. V. 174.

Seignelay. (Mr. de) Plaintes qu'il fait de Mr. de Lauzun à Mlle. de Montpensier. VII. 124.

Selles. Description de cette maison. I. 18.

Senneccy (Madame de) revient faire fa Charge de Dame d'Honneur de la Reine après son exil. I. 91. Elle est faite Gouvernante de Louis XIV. 92.

Sentinelli, (le Comte de) Favori de la Reine de

Suede. IV. 136.

Sentinelli, (le Chevalier de) Capitaine des Gardes de la Reine de Suede. V. 136, Il tue le Marquis de Monaldesqui par ordre de la Reine, & pourquoi, 137.

Servien, (Monsieur) Proposition qu'il fait à Mademoiselle de Montpensier de la part de la Reine. I. 315. Lettre qu'on lui attribue. II. 234.

Sevigné, Son Portrait par Mad. de la Fayette. VIII.

Silléri (le Marquis de) amoureux de Madame d'Olonne, V. 6.

Simon, (Monsieur de St.) premier Ecuyer, est difgracié. I. 50.

Simon. (la Ducheffe de St.) Son Portrait. VIII. 238.

Sirié, (la Marquise de) Dame d'Honneur de la Princesse Louise. IV. 268.

Soissons. (Monsieur le Comte de) Ses soins assidus pour Mademoiselle de Montpensier. I. 12.

Le Roi va en Champagne lui faire la guerre, 51. Il est aimé de Mademoiselle de Monthazon. ibid. Haine que lui porte le Roi. 52. Ses belles qualités. ibid. Sa mort. ibid. Il avoit eu dessein d'enlever Mademoiselle de Montpensier pour l'épouser. 52.

Soissons. (le Comte de) Voyez Eagene.

Soissons, (Madame la Comtesse de) se console aisément de la mort du Comte son Fils. I. 53.

Soissons, (la Comtesse de) Voyez Mancini.

Soubise (Madame de) reçoit du Roi une augmentation de pension, & pourquoi, VII. 25. Elle donne sujet au Roi Louis XIV d'être mécontent d'elle. 17. Lettre emportée qu'elle écrivit à Sa Majesté. ibid.

Sourdis, (Monsieur le Marquis de) est arrêté. II. 60. On le soupçonne d'être Mazarin. 203. Son différend avec Mademoiselle de Montpensier, 111. Il se réconcilie avec elle, 113. Portraits

de sa façon. VIII. 242, 282.

Stenai. Siege de cette Ville par Monsieur Faber.

III. Elle est prise. ibid.

Strasbourg (la Ville de) se rend au Roi Louis XIV, qui y fait entrer des troupes. VII. 55. Suede. (la Reine de) Son Portrait. III. 191. Maniere dont elle s'habilloit. ibid. Eloge qu'elle fait du Prince de Condé, 194. Réception qu'on lui sit à Paris, 211. Elle est visitée de tous les Savants. ibid & 212. Elle choifit l'Evêque d'Amiens pour fon Confesseur ibid. Elle est visitée du Roi, de Monsieur & du Cardinal Mazarin. ibid. Ce qui se passa entre leurs Majestés dans une autre entrevue. 213. Elle ne plaît pas à la Cour, & pourquoi, 214. Elle rourne les Jésuites en ridicule à l'occasion d'une Tragédie. ibid. Elle conseille à Louis XIV de se marier avec Mademoiselle Mancini. ibid. Ses sentiments sur le mariage & sur les dévotions de Rome. 217. Elle fait tuer dans la galerie de Fontainebleau le Marquis de Monal-

desqui, & pourquoi, IV. 137. Comment on regarde cette action. 138. Portrait de cette Princesse, VIII. 162.

Sulli, (Mr. de) fils de Mr. du Verneuil, VI. 256.

T.

TAION, (Monsieur) Avocat-général, III. 260. Mademoiselle de Montpensier lui écrit pour lui recommander sa cause. ibid. Il fait des merveilles dans cette occasion. ibid. Précis de son Plaidoyer. 161. Il gagne sa cause. ibid. Remerciments que lui font S. A. R. & Mademoiselle de Montpensier. 262, 263.

Tambonneau. (le Président) VI. 329.

Tarente, (le Prince de) fils de Monsieur le Duc de la Tremouille, leve des troupes pour scrvir Bordeaux contre Mr. le Prince, I. 318. Son éloge. ibid. Son portrait fait par lui-même, VIII. 121.

Tarente. (la Princesse de) Son Portrait sait par elle-même, VIII. 98. Portrait de sa fille, âgée

de 7 ans. 160.

Tavannes. (Monsieur) Son différend avec le Comte de Holac, II. 236 & suiv.

Tellier (Monsieur le) est fait Secretaire d'Etat,

I. 65. Son éloge, II. 73.

Termes, (Monsieur de) premier Gentilhomme de

la Chambre de S. A. R., IV. 95.

Terrail (Mr. le) tué au siege de Mardick, I. 129. Themines (Monsieur le Marquis de) tué au siege de Mardick, I. 529.

Thianges. (Mr. de) VIII. & Suiv.

Thianges (Madame de) gagne les honnes graces de la Reine de Suede, III. 212. Dispute qu'elle a avec le Chevalier de Béthune. 241. Son Portrait par Mademoiselle, VIII. 352.

Thianges (Mademoiselle de) se marie avec Mr.

le Duc de Nevers, VI. 171.

Thionville, (la ville de) Idée que l'on donne de

fes fortifications & de ses logements, VI. 325.
Thou (Monsieur de) est exécuté, I. 60.

Tilladet, (Monsieur) Capitaine au Régiment des Gardes, est chassé de la Cour. 63.

Tilliere. (Mademoifelle la Comtesse de) Ses belles qualités, I. 72.

Tofle. (Mr.) VI. 316.

Toisé, Impôt auquel on avoit donné ce nom, & qui fut cause d'une sédition, I. 98. & suiv.

Tonnay-Charente (Mlle. de) se marie avec Mr. de Blainville, fils de Mr. Colbert, VII. 92.

Tore, (le Président de) devient amoureux de Madame de Savoye, IV. 288. Histoire curieuse

à ce fujet. ibid.

Toscane (le Grand-Duc de) recherche Mademoifelle d'Orléans en mariage, V. 183. Il en fait faire la demande par son Ambassadeur extraordinaire. 189. On fait la cérémonie du mariage. ibid. Il vient en France après avoir été en Angleterre, VI. 10. Son Portrait 16. Ses belles qualités. ibid.

Toscane. (la Duchesse de) Voyez Orléans. (Ma-

demoiselle de)

Toulouse, le Comte de) fils de Louis XIV, & de Madame de Montespan, VII. 6, 7. Son portrait. 58. Discours que tint la Reine lorsqu'elle le vit. ibid.

Toulouse, (l'Abbé de) porte le Prince de Conti

à changer de vie, IV. 75.

Toulouse. (la ville de) Ses beautés, V. 35.

Tour, (Monfieur la) Lieutenant-Colonel en Languedoc, tué dans un combat, II. 117.

Tour (Monsieur la) obtient une charge de Mademoiselle de Montpensier, IV. 82. Il en agit

mal avec cette Princesse. ibid.

Treseson, (Mademoiselle) est aimée du Prince de Savoye, IV. 273. Son Portrait. 274. Son mariage avec le Comte de Cavours, Piémontois, V. 252.

Tricomini, espece de sou qui appartenoit à la Rei-

ne, femme de Louis XIV, VI. 277.

Trimouille. (Madame de la) Son éloge, IV. 122. Son Portrait fait par elle-même, VIII. 112.

Trimouille, (Mlle. de la) Son portrait fait par elle-même, VIII. 106.

Toisville. (Monsieur) Capitaine des Mousquetaires de la Garde, est chassé de la Cour, à la sollicitation du Cardinal de Richelieu, I. 63.

Turenne, (le Maréchal de) assiege la ville d'Etampes, II. 153. Ce siege fait périr une grande partie de son armée. ibid. Il est obligé de lever le siege. 163. Il attaque Monsieur le Prince. 187, 188. Belle retraite qu'il fait. 280. Son éloge. ibid. Autre belle retraite qu'il fait, par laquelle il conferve son armée, III. 155. Il remporte une victoire sur Monsieur le Prince, IV. 200, 201. Il propose le mariage du Roi d'Angleterre avec Mademoiselle Hortense, niece du Cardinal Mazarin, V. 40. Cette négociation ne réussit pas. ibid. Il tâche de porter Mademoiselle de Montpensier à épouser le Roi de Portugal. 213 & suiv. Ce mariage n'a pas lieu. 228 & suiv. Il est exilé, & pourquoi, VII. 228.

V.

V AIR. (le Chancelier du) Belle maison qu'il avoit autrefois fait bâtir. VII. 31.

Valentinois (le Duc de) épouse Mile. de Grammont fille du Maréchal. V. 58. Son Portrait. 59. Valfuse, (Mademoiselle de) sœur de la Marquise

de Risbourg. VI. 79.

Valliere, (Mademoiselle de la) fille de Madame de St. Remi qu'elle avoit eue de son premier mariage. V. 170. Elle entre au fervice de Madame par le moyen de Mad. de Choifi. 289. Elle est aimée du Roi, 206. Elle se jette dans un Couvent de Religieuses, où le Roi va la chercher pour la ramener, 209. Elle accouche d'une fille nommée Marianne, 321. Chagrin qu'elle cause à la Reine, 322 & suiv. Elle accouche d'un fils légitimé sous le nom de Comte de Vermandois. 338. Elle devient mécontente de Madame de Montespan qui étoit aussi aimée du Roi. VI. 240, 241. Elle se jette dans un Couvent. 242. Le Roi envoye Mrs de Lauzun & Colbert pour la ramener. ibid. Son retour. ibid. Son Portrait. 351. Bruits que l'on fait courir à son sujet. 352. Elle ne plait plus au Roi, & se retire de la Cour pour se faire Carmélite. 354.

Vallon, (Monsieur) Lieutenant-Général, est cause par sa négligence de quelque désordre parmi les troupes. II. 239. Il est grondé de Mr. le Prince. ibid. Il resuse d'exécuter les ordres du Prince, qui veut le tuer. 240. Il se retire chez lui, & est suivi d'un grand nombre d'Officiers. 242. Il rentre en grace avec

Mr. le Prince. 243.

Vallot, (Monsieur) Premier Médecin du Roi, fait ouvrir le Cancer de la Reine mere. V. 292. On blâme sa conduite à cet égard. ibid.

Valois. (Monsieur de) Sa naissance. I. 273. Sa mort. II. 232. La Cour défend de l'enterrer à

St. Denis. 234.

Valois. (Mademoiselle de) Sa naissance. I. 199. On passe son Contrat de mariage avec Mr. le Duc d'Enguien. II. 98. Son mariage avec le Duc de Savoye. V. 252. Son départ pour Tu-

rin. 256.

Vandi. (Mademoiselle de) Son éloge. III. 72. On la tourne en ridicule, & pourquoi. 220. Madelle. de Scuderi lui donne le nom de Princesse de Paphlagonie. V. 31. Mémoire que fait Mademoiselle de Montpensier à son sujet. ibid. Son Portrait par Mademoiselle. VIII. 170.

Vantelet. (Monsieur) Son caractere. III. 223. Mad. de Fiesque le menace de lui faire donner des coups de bâton. 224. Prudence avec laquelle il se conduist dans cette rencontre. 225.

Vardes (Monsieur de) se marie avec Mademoi-

felle de Nicolai, fille du Premier Président de la Chambre des Comptes. III. 197. Dissiculté qu'il y eut pour ce mariage. ibid. Il est envoyé prisonnier dans la Citadelle de Montpellier, & pourquoi. V. 235.

Vasse (le Marquis de) est fait prisonnier. II. 143. Vaubourg, (Mr.) neveu de Mr. Colbert. VII. 27.

Vantrun, (Mr. de) tuć en Allemagne. VI. 343. Vaucluse, (la Fontaine de) lieu renommé par la solitude de Pétrarque qui y composa tous ses Ouvrages de Poésie, V. 100.

Vaudemont, (Monsieur de) fils de Mr. de Lorraine & de Madame de Cantecroix. V. 337. On le regarde comme bâtard, quoiqu'il croit - avoit été légitimé. 338. Il s'attache à Monsieur & devient son Favori. VI. 3. Il déplaît à Madame, ibid. Le Roi le fait arrêter, & pourquoi. 23 & fuiv. Il est conduit à Lyon, & mis à Pierre Encise. 26. On le transfere au Château d'If. 27. Il est relâché, & va à Rome. ibid.

Velasco, (Dom Pedre de) fils naturel du Connétable de Castille, Gouverneur de Flandre. VI. 78. Il vient faire des compliments au

Roi. ibid.

Vendôme (Monsieur de) reçoit le Gouvernement de Bourgogne par commission pendant la pri-

fon de Mr. le Prince. II. 97.

Vermandois, (le Comte de) fils de la Valliere & de Louis XIV, V. 33S. Il est légitimé au Parlement de Paris, & mis entre les mains de Madame Colbert. ibid. Le Roi fon pere n'est pas content de sa conduite, & pourquoi. VII. 114. Il meurt au siege de Courtrai. 115.

Verneuil, (le Duc de) fils naturel de Henri IV.

VI. 34. Sa mort. 70.

Vertus (Mademoiselle de) s'enferme dans un Couvent. III. 29. Elle cherche à se raccommoder avec fon mari. 30.

Verue, (le Comte de) Gentilhomme Piémontois, & Favori de Mr. de Savoye. IV. 165. Sa passion pour la Marquise de Cailus. ibid. Ce qu'il sit après la mort de sa Maîtresse. ibid. Raison pour laquelle il sur envoyé en France. ibid.

Vérue, (la Comtesse de) Dame-d'Honneur de

Mad. de Savoye. IV. 267.

Vi irset, Chanoine de Liege, qui tâche d'obtenir cette Principauté. VII. 8.

Vieillard. Portrait d'un vieillard inconnu, VIII.

339.

Vieuville (le Marquis de la) dégradé de l'Ordre des Chevaliers, & pourquoi, I. 7.

Vieuxbourg, (Monsieur) Capitaine aux Gardes,

est fait prisonnier, IV. 199.

Vigean. (Mile. de) Forte passion du Duc d'Enguyen pour cette fille, I. 112. Sa sage conduite avec ce Prince. ibid. Elle est recherchée en mariage par St. Maigrin, 113. Ce mariage n'a pas lieu. ibid. Elle se sait Religieuse. ibid.

Vignacourt. (le Marquis de) Proposition qu'il fait

a Mlle. de Montpensier, II. 273.

Vi ne (le Marquis de) Son éloge, II. 66. Prédiction qu'il fait à Mîle. de Montpensier. ibid. Vi ermont (Monsieur) est fait prisonnier au siege, d'Armentieres, I. 153.

Vi lacerf, (Mr.) Maître d'Hôtel de la Reine de

France, VII. 11.

Vt'lemareuil, (Monsieur) de la famille des Castilles, Surintendant du pere de Mademoiselle

de Montpensier, VII. 70.

Villemonté (Mr. de) se fait d'Eglise par le mauvais état de ses affaires, & devient Evêque de St. Malo, V. 91.

Villemontier, (Mr. de) Intendant de Poitiers, VI.

13.

Villeneuve (le Chevalier de) est fait prisonnier, Villequier (Mr.) est en faveur auprès de Monfieur frete du Roi, IV. 222. Son différend avec le Duc d'Elboeuf. 223. Il l'attaque & le blesse. 224. Il est obligé de se retirer en Hol-

lande. ibid. Il obtient la Charge de Premier Gentilhomme de la Chambre, VI. 4. & donne celle de Capitaine des Garde-du-Corps à Mr, de Rochefort. ibid.

Villers-Cotterêts, maison du Duc de Valois,

VII. 57.

Vineuil. (Mr. de) Portraits de sa façon, VIII.

248, 252.

Vitaux. (le Baron de) Ses helles qualités, II. So, S1. Il reçoit dans un combat une blessure dont il meurt. ibid.

Vitri. (la Duchesse de) Son portrait fait par elle-

même, VIII. 226.

Vivonne (Monsieur de) obtient la Charge de Gé-

néral des galeres, VI. 4.

Visé, (Monsieur de) Porte-manteau de la Reine de France, se marie avec Mlle. Philippa, VII. 13. Voyez Philippa.

Visé (Mad. de) Voyez Philippa.

Uralinde. (la Reine) Voyez Montglat. (Mad. de) Vrilliere, (Mr. de la) Secretaire d'Etat, V. 74. Uxelles (le Marquis d') est tué au siege de Gravelines, IV. 235.

Uxelles. (la Marquise d') Ses belles qualités;

IV. 257.

W.

VIRTEMBERG (le Prince Ulric de) se marie avec la fille du Prince de Barbançon après s'être fait Catholique, VI. 263. 264. Il abandonne sa femme, & reprend sa premiere Religion. ibid. Wittemberg, (le Prince de Montbelliard de) petit Souverain, vient saluer Louis XIV. avec un pauvre équipage, VI. 324, 335.

Wirtemberg, (Mad. de) fille du Prince de Barbançon, se marie en seconde noces au Prince Ulric de Wirtemberg, VI. 315. Elle quitte son mari, & pourquoi. ibid. Elle cherche à marier sa fille avec le Duc d'Yorck, ce qui ne lui

réussit pas. 336.

Y.

Porck. (le Duc d') Son Portrait, I. 222. On propose de le marier avec Mlle. de Longueville. II. 36. Ce mariage n'a pas lieu. ibid. 37. Il épouse la fille du Chancelier Hyde, alors Fille d'honneur de la Princesse Royale sa sœur, V. 177.

Yorck, (la Duchesse d') fille du Chancelier Hyde, V. 177. Ses belles qualités la font estimer & confidérer. 178.

Fin de la Table des Matieres,















